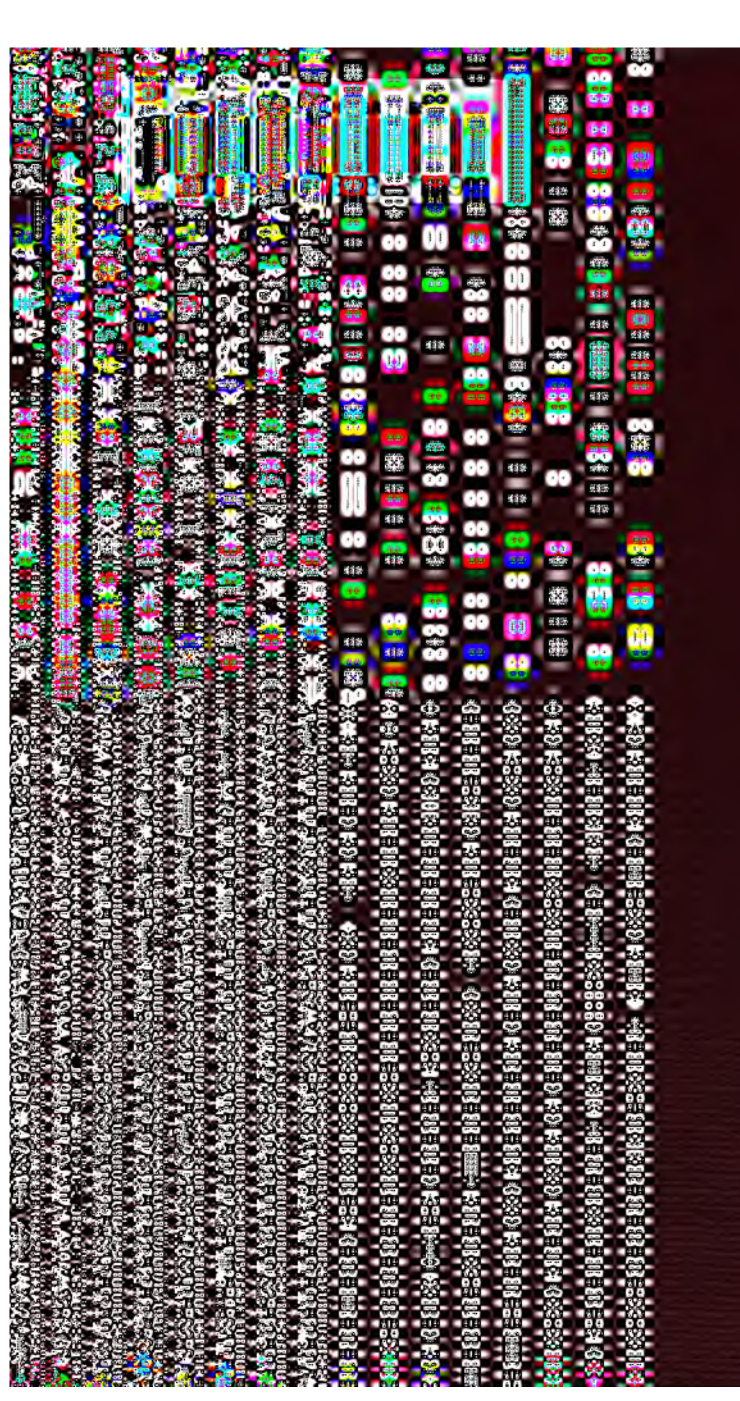
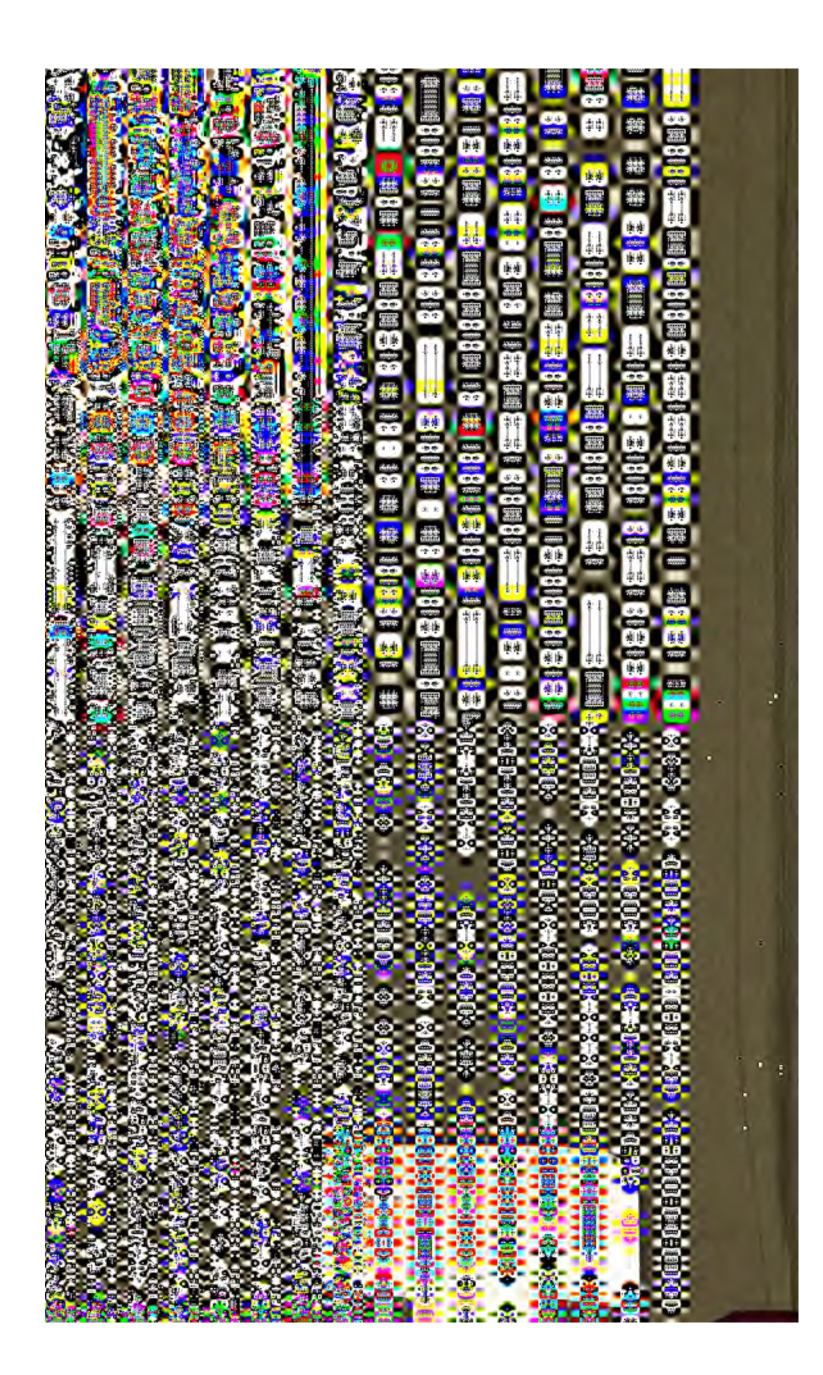
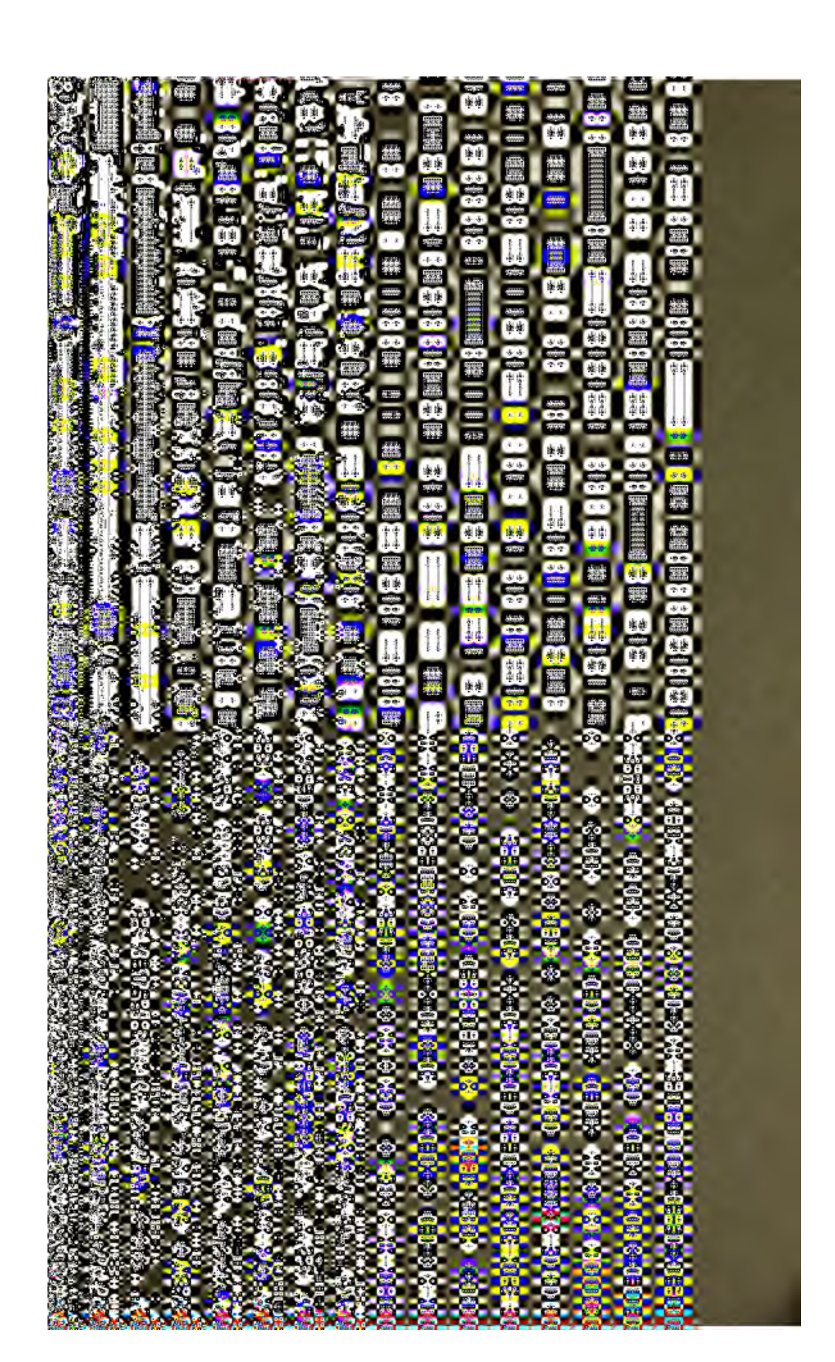






CONTES

MERVEILLEUX

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

CONTES
MERVEILLEUX

PUBLIÉS

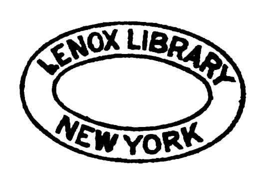
PAR JACQUES PORCHAT

ET ILLUSTRÉS DE 20 VIGNETTES

PAR BERTALL

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LE

BOIS ENCHANTÉ

désirs, dans quelques mois d'ici Nérie viendrait me dire toute en pleurs : « Père, pour-« quoi m'avez-vous mariée? » Et toi-même tu me dirais : « Pourquoi m'avez-vous donné Né-« rie? » Parle à l'intendant des troupeaux du roi, qui t'occupe depuis quelque temps; demande-lui la place de berger qui est devenue vacante, et nous verrons alors si je peux t'accorder ma fille. »

Telles furent les paroles de Chamaric, et le bon jeune homme, qui, jusqu'à ce jour, n'avait désiré qu'une chose au monde, savoir la main de Nérie, dut maintenant en désirer deux, puisqu'il ne pouvait pas espérer d'être le gendre de Chamaric, s'il n'était pas le berger du roi. Il ne faut donc pas être surpris qu'il eût si peu d'appétit, qu'il dormît si peu, si peu, que ce n'était pas la peine d'en parler, et qu'il fût à l'ordinaire moins près de rire que de pleurer.

« Courage, mon fils, lui dit la mère Bobine. Retourne au travail chez l'intendant des troupeaux du roi. Fais-lui ta demande, et, s'il plaît

aux bons Esprits, tu obtiendras de ce côté ce que tu désires. Alors j'irai parler au voisin; je lui demanderai pour toi Charme-des-Yeux, et il ne manquera pas de te l'accorder. Mais il faut d'abord déjeuner : car, si tu te laisses mourir de faim, adieu la place de berger, adieu la belle Nérie! et d'abord, adieu ta pauvre mère, qui ne saurait vivre sans toi ! »

Améril ne put résiter à des exhortations si tendres; il mangea la soupe que Bobine lui avait préparée, après quoi il se rendit chez l'intendant royal.

Il fallait traverser un grand bois, percé d'une belle avenue, et, comme le jeune garçon n'avait point à chercher sa route, il rêvait, chemin faisant, à la manière dont il s'y prendrait pour aborder le terrible intendant, et pour lui demander la place de berger du roi.

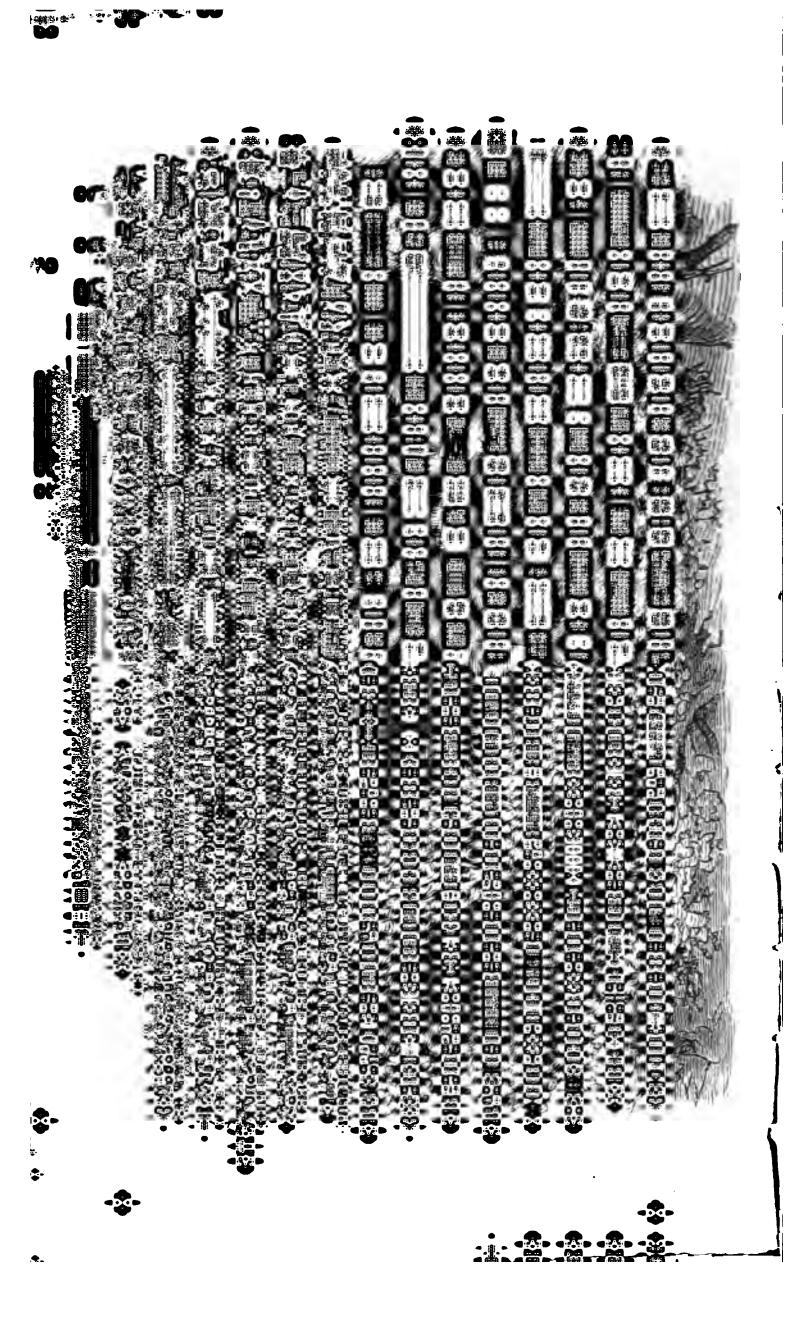
Il était arrivé au milieu de la forêt, sans avoir encore trouvé aucune parole qui pût le satisfaire, lorsqu'il se vit arrêté soudain par une branche, qui s'avança comme un bras, du chêne le plus voisin. Il voulut l'écarter; mais

la branche le prit et le serra avec ses petits rameaux, comme une main aurait pu faire. Il se tourna alors vers le chêne, et lui trouva une apparence tout extraordinaire.

C'était un arbre encore, et c'était aussi comme un géant, qui avait quelque chose des formes humaines, sauf qu'il n'avait qu'un seul pied. Du reste Améril distinguait deux bras tortueux, une tête, avec une sorte de visage, où la mousse tenait lieu de barbe. Il voyait quelque chose comme deux yeux, un nez, enfin une bouche aux lèvres d'écorce ; et cette bouche se mit à parler, et l'arbre dit d'une voix lente et solennelle :

Qui saura sa langue brider,
Du bercail obtiendra l'empire.
Il faut demander sans rien dire ;
Sans rien dire il faut demander.

On remarquera que cet oracle avait parlé en vers, qui n'étaient pas, il faut en convenir, les plus beaux du monde, mais qui étaient assurément au nombre des plus obscurs.



« Demander sans rien dire!... » se disait à lui-même le pauvre garçon.

Tandis qu'il rêvait à cet avis étrange, il leva les yeux vers le chêne, et ne vit plus qu'un arbre ordinaire : la tête, la figure et la barbe avaient disparu ; la branche s'était retirée et laissait le passage libre au journalier.

Arrivé chez l'intendant, il vit beaucoup d'ouvriers qui, tout en faisant leur travail, parlaient de la place qu'on donnerait ce jour-là, et qui se proposaient aussi de la demander.

« Et comment vous y prendrez-vous pour la demander? leur dit naïvement le fils de Bobine.

— Comment nous nous y prendrons? répondirent les ouvriers en riant de sa simplicité. Nous nous y prendrons comme tout le monde; nous dirons tout ce que nous pourrons en notre faveur.

— Pauvres gens! se dit à lui-même le bon Améril ; ils n'ont pas entendu l'oracle du chêne ! »

Du matin jusqu'au soir, les ouvriers se présentèrent chez l'intendant, les uns après les autres, et lui firent longuement la demande qu'ils avaient à lui faire. Aucun d'eux ne croyait manquer de titres excellents pour obtenir la place, et chacun les fit valoir avec toute l'éloquence que peut donner le vif désir d'être écouté favorablement.

Améril, qui savait quel serait l'effet de leurs discours, ne s'alarmait point de se voir devancé par ses compétiteurs; il rêvait aux paroles de l'arbre, et, vers le soir, il crut en avoir enfin trouvé l'explication. Il se rendit dans une bergerie voisine, où il emprunta l'habillement, la panetière et la houlette d'un berger; puis, ainsi équipé, il se présenta chez l'intendant.

Ses rivaux, ayant remarqué la chose, le suivirent pour voir ce qui allait arriver. Quelques-uns lui disaient :

« Que signifie cela ? Te crois-tu déjà berger du roi, pour t'habiller de la sorte ? »

L'intendant était assis devant sa maison et

respirait le frais. Lorsqu'il vit Améril s'approcher, il lui demanda à son tour s'il prétendait à la place dont il portait déjà les insignes.

Pour toute réponse, le jeune garçon ôta son chapeau et fit un salut respectueux, en avançant le bras qui portait la houlette.

« Ah! fort bien : tu voudrais être berger du roi, dit l'intendant, que cette requête silencieuse avait fait sourire. Et si je t'accordais la place, comment t'y prendrais-tu pour conduire le troupeau? »

Améril montra le chien qu'il tenait en laisse, et le chien poussa fort à propos quelques aboiements; après quoi le fils de Bobine, ayant pris un sifflet qui pendait à sa ceinture, en donna deux ou trois coups.

« Si néanmoins quelques moutons s'écartaient, poursuivit l'intendant, comment les ramènerais-tu au bon chemin? »

Améril creusa la terre avec le fer de sa hou-

lette, et lança si adroitement la motte enlevée, qu'on vit bien qu'il savait à merveille se servir du bâton pastoral.

« Mais un loup peut survenir!... »

Le fils de Bobine prit sa houlette des deux mains, et la tint en arrêt d'un air si terrible et si résolu, qu'on jugea parfaitement qu'il saurait au besoin s'en faire une arme pour la défense du troupeau.

« Enfin, si je te nomme berger, quelle garantie me donneras-tu de ta fidélité? »

Améril leva la main droite vers le ciel, la posa ensuite sur son cœur, et, les yeux fixés sur l'intendant avec une modeste confiance, il attendit sa réponse.

« Tu seras berger du roi! dit l'intendant, charmé d'une demande si brève et si nouvelle. Tu sais te taire : le besoin de jaser avec les

autres bergers ne te fera jamais abandonner ton troupeau. »

L'heureux vainqueur rendit grâce à l'intendant par une profonde révérence, et tendit la main à ses camarades, en leur disant :

« Soyez toujours mes amis, malgré la préférence qui m'est accordée. Vous voyez que j'avais raison de vous dire : « Comment vous y « prendrez-vous pour demander la place ? »

Il retournait chez lui bien content, et se flattait que Chamaric ne lui refuserait plus la belle Nérie. Il cheminait leste et joyeux ; mais, non loin de l'entrée du bois, dans un endroit où quelques rochers dominaient la route, il fut arrêté soudain par un bloc de granit qui, se détachant de ces rochers, roula jusqu'au milieu du chemin, où il prit en un moment la figure humaine, mais si parfaite et si belle, qu'on n'en vit jamais de pareille se former sous le ciseau d'un sculpteur.

D'ailleurs cette statue avait de grands avan-

tages sur toutes les autres : elle marchait, elle parlait... Elle apostropha en ces termes Améril, qui ne fut pas moins surpris que le matin :

Pour obtenir Charme-des-Yeux,
Bien dire est le secret suprême :
Et mieux parlera qui mieux aime;
Qui mieux aime parlera mieux.

Après avoir dit ces mots, la statue redevint bloc de pierre, et remonta d'elle-même prendre sa première place. Améril ne put s'empêcher de regretter qu'un si bel ouvrage fût anéanti. Cependant il s'agenouilla devant la roche, et lui rendit pour son avis de très-humbles actions de grâces. Ensuite il continua sa route, plus inquiet et plus embarrassé qu'après avoir entendu la voix du chêne.

Il cherchait ce qu'il pourrait dire pour satisfaire l'oracle de pierre, et ne trouvait rien qui le contentât lui-même.

Arrivé chez sa mère, il lui conta tous les événements de la journée, et, quoiqu'il fût devenu berger du roi, il ne se sentait pas plus d'appétit qu'auparavant.

« Courage, lui dit la pauvre Bobine; nous sommes deux pour achever l'ouvrage: espérons que nous en viendrons à bout.

— Ma bonne mère, je vous en prie, ne songez pas à m'aider et ne me dites rien. Les fées, les enchanteurs, sont des gens d'un caractère bizarre et fantasque, et, si vous veniez à mon secours, peut-être vous gâteriez tout. C'est moi seul qui suis chargé de les deviner : il ne faut pas que j'y mette de la supercherie. D'ailleurs je crois avoir enfin découvert le sens des paroles de la statue. »

Comme il était fort pressé de connaître son sort, il courut aussitôt avec sa mère chez le voisin Chamaric, et lui dit en présence de la belle Nérie :

« Seigneur Chamaric, vous voyez devant vous un des nombreux prétendants qui aspirent à la main de votre charmante fille. Je crois qu'il n'en est aucun qui l'aime autant que moi, et qui souhaite aussi sincèrement qu'elle soit heureuse. C'est pourquoi je ne vous dirai pas :

« Accordez-moi Nérie pour épouse ; » je vous dirai plutôt : « Accordez-la au plus digne, à « celui qui pourra le mieux faire son bonheur. »

Le voisin fut touché d'une prière si désintéressée, et il répondit :

« Honnête Améril, vous prévenez mon désir. Je voudrais bien marier ma fille avec le plus digne : mais quel est-il, celui qui serait pour Nérie le meilleur des époux ?

— Le cœur me dit que c'est moi, seigneur Chamaric ; cependant je peux m'abuser. Si vous daignez m'en croire, nous irons tous ensemble au grand bois dès demain. On apprend dans le grand bois des choses merveilleuses. J'en ai fait l'expérience, et vous pourrez bien la faire à votre tour. »

Le lendemain, Nérie fut prête à partir dès l'aurore ; le zèle maternel ne laissa pas non plus Bobine endormie ; Chamaric ne se fit pas attendre ; Améril fut encore plus matinal que tous les autres : il n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Ils parvinrent jusqu'au milieu du bois sans rien voir et sans rien entendre; mais, lorsqu'ils y furent arrivés, ils virent tout à coup les arbres se changer, comme le chêne avait fait, et se donner la main et danser une ronde immense, en même temps que leurs mille voix entonnaient une chanson de noces, où se trouvaient associés les noms d'Améril et de Nérie; ce qui fut pour Chamaric la preuve certaine de ce qu'il avait soupçonné au premier abord : c'est que celui qui avait désiré avant tout que sa fille fût heureuse était, plus que tout autre, capable de faire son bonheur.

Sa résolution étant prise, il plaça la main de Nérie dans celle d'Améril, et bientôt la ronde cessa ; les chênes, les ormeaux, les sapins, reprenant leur forme et leur place, ne firent plus entendre qu'un doux murmure.

Les jeunes époux retournèrent souvent dans le bois enchanté où leur bonheur avait pris naissance.

VERVEINE

VERVEINE.

Le roi Balbuc et la reine Zoémi avaient eu plusieurs enfants, et, après les avoir vus heureusement grandir, ils les avaient successivement établis, aussi bien que les parents les plus difficiles auraient pu le désirer. Cependant Zoémi était triste et mécontente dans son palais, devenu peu à peu solitaire. Les rares visites qu'elle recevait de ses filles et de ses fils mariés ne lui suffisaient pas. Elle prévoyait le jour où son isolement serait complet, et elle trouvait la nature injuste et barbare de rompre sitôt des liens si doux.

Il ne restait plus aux deux époux qu'une

petite fille âgée de sept ans. Elle s'appelait Verveine, suivant l'usage du pays, où l'on donnait d'ordinaire à chaque enfant le nom d'une fleur; en sorte que dans la famille du roi Balbuc se trouvaient un prince Muguet, un prince Pavot, un prince Tournesol, et d'autres encore, et une princesse Balsamine, une princesse Giroflée, sans compter la petite Verveine, ainsi que plusieurs autres, dont nous avons oublié les noms : si bien que cette famille avait formé comme un parterre complet.

Mais, hélas! il ne restait plus que Verveine dans le jardin paternel! Aussi l'on peut se figurer comme elle était chérie, cette fleur charmante, reste unique d'un si riche bouquet!

Il est vrai qu'elle était si gracieuse et si belle, qu'il suffisait de la voir pour oublier bien des choses; et les filles aînées se plaignaient quelquefois de voir la reine leur mère concentrer toutes ses affections sur la petite Verveine.

« Vous êtes injustes, mes filles, leur disait la mère avec mélancolie; ce n'est pas Verveine seule qui m'occupe, quand je l'observe dans

ses jeux : Verveine me rappelle toute ma famille ; je vous aime toutes en elle, telles que vous étiez à son âge. En elle je vois renaître mes beaux jours, et il m'arrive souvent de lui donner vos noms, au lieu du sien, comme pour vous ramener à l'enfance et vous rendre au foyer paternel. Hélas ! elle grandira comme vous ; comme vous elle me sera enlevée, et, votre père et moi, nous resterons seuls dans notre jardin sans fleurs et désenchanté !

— C'est le train de la vie, ma bonne Zoémi, lui disait quelquefois le roi Balbuc, plus sage ou plus froid que la reine son épouse. Il faut que tout change et tout passe, pour faire place à des générations nouvelles d'hommes, d'animaux et de fleurs. Adorons cette grande loi, et craignons d'offenser les génies en nous révoltant contre elle.

— Ah ! répondit un jour la reine, que rien ne pouvait consoler, les génies savent faire des miracles, et Verveine mériterait une faveur extraordinaire de leur toute-puissance. Verveine, si les génies sont justes et sages comme vous le dites, ne devrait pas changer, se flétrir et

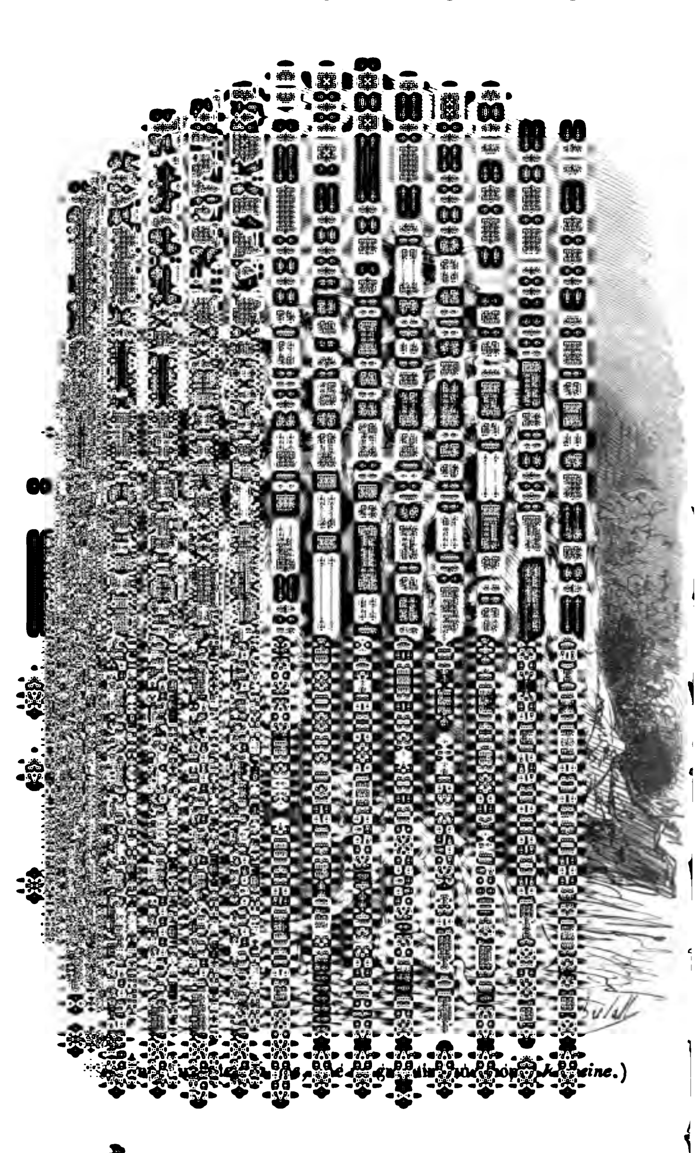
sécher comme les autres créatures; elle devrait rester toujours telle que nous la voyons en ce moment au milieu de ce parterre, où, sous un nom modeste, elle me paraît la victorieuse rivale des roses et des lis. »

Balbuc laissa le souffle du vent emporter les paroles de Zoémi, et ne fit aucune protestation contre un vœu si téméraire. C'était sa coutume de laisser le dernier mot à la reine son épouse : d'ailleurs, pouvait-il supposer que ce discours frivole eût d'autres témoins que les abeilles et les papillons qui butinaient dans le parterre?

Malheureusement une fée invisible se promenait dans ce beau lieu; elle avait entendu le vœu de Zoémi, et, lassée de ses plaintes éternelles, elle dit tout bas :

« Tu seras exaucée! »

Il se passa un temps assez long avant que l'on s'aperçût du prodige opéré par la fée vengeresse. Cependant, au bout de quelques mois, le roi ne put s'empêcher de dire :



« C'est vraiment extraordinaire ! Verveine ne grandit point, et son corps ne fait aucun progrès ! »

La reine, qui se complaisait dans cette charmante enfant, rose et blonde, dans ses grâces ingénues et son langage naïf, s'applaudissait en secret de voir le temps ménager cette plante chérie, et la laisser faire une halte dans cette première période de sa croissance.

« Ne vous impatientez pas, dit-elle au roi son époux ; elle ne grandira que trop tôt. »

Mais, lorsqu'à l'âge de neuf ans Verveine lui parut à elle-même exactement pareille à ce qu'elle était à sept ans, elle ne fut pas moins surprise que Balbuc, bien qu'elle ne s'affligeât pas comme lui. A dix ans, point de progrès encore ; alors le roi, tout patient qu'il était, éclata en reproches et dit à Zoémi :

« C'est votre prière indiscrète qui est la cause de tout ceci. Vous souvient-il du souhait

que vous formâtes, il y a trois ans, dans le jardin? Le prodige est opéré : Verveine ne sera qu'un petit enfant toute sa vie.

— Tant mieux! répondit l'imprudente reine. En bonne foi, trouveriez-vous malheureuse une vie qui se prolongerait jusqu'au terme ordinaire, sans jamais connaître ni les soucis de l'âge mûr ni les infirmités de la vieillesse?

— Zoémi, Zoémi, que vous montrez peu de prudence ! Vous raisonnez vous-même comme un enfant; espérons encore que Verveine éprouve un simple retard, et qu'elle rattrapera bientôt le temps perdu. »

L'espérance du sage roi ne se réalisa nullement. Verveine, malgré le cours des astres et le passage des saisons, avait toujours sept ans pour la stature, le son de la voix, la démarche et les grâces innocentes. Tous les vrais enfants de cet âge la prenaient pour leur contemporaine et lui proposaient de jouer avec eux, et Verveine s'y prêtait le plus naturellement du monde.

Cependant, comme on ne la laissait point

oisive et sans culture, elle acquérait chaque jour de l'instruction et de l'expérience; elle se tenait au niveau des enfants qui étaient vraiment de son âge, et, n'était nullement déplacée au milieu d'eux. Pour tout dire en deux mots, son corps avait sept ans; son âme avait tous les âges; et, cette halte d'un côté et cette progression de l'autre se soutenant toujours, on prévoit ce qui dut arriver plus tard. Mais, sans anticiper, suivons le cours des événements.

Un prodige si extraordinaire occupa d'abord la famille : les frères et les sœurs de Verveine s'étonnaient de la voir rester stationnaire, et bientôt égalée par ses neveux et ses nièces, avec lesquels elle jouait comme une petite cousine; vive et folâtre comme les plus étourdis; insouciante et légère, bâtissant comme eux des châteaux de cartes et faisant flotter, avec ses neveux, des barques lilliputiennes dans le grand bassin de marbre qui décorait le château royal.

Dans ces moments-là, ses frères et ses sœurs venaient-ils à passer, et voulaient-ils faire leur

jouet de la petite Verveine, elle prenait aussitôt sa dignité de quatorze ans, et par de fermes répliques, par des réflexions sensées, elle faisait respecter son âge; au besoin, elle prenait part à des conversations sérieuses, où l'air de son visage et le timbre de sa voix semblaient seuls déplacés, mais où les traits d'esprit et de jugement qui lui échappaient en abondance produisaient une sensation d'autant plus vive, qu'ils faisaient le plus singulier contraste avec son air enfantin.

Lorsqu'elle était seule avec sa mère, et quelquefois assise sur ses genoux, elle croyait devoir prendre un ton raisonnable et discourir en personne de quinze ans.

« Non pas comme cela, lui disait Zoémi, en mettant dans ses mains une poupée; avec moi, dans le secret, sois toujours petite fille, une vraie petite fille, et fais revivre pour ta mère l'heureux temps d'autrefois. »

Alors Verveine, avec une merveilleuse souplesse d'esprit et de caractère, devenait enfant

au gré de Zoémi, jouait de la façon la plus ingénue, et prodiguait à sa mère ces douces caresses dont nos fils et nos filles perdent trop tôt le secret, et qui d'ailleurs n'ont plus de grâce et de charme, quand la saison en est passée pour eux. A vrai dire, Zoémi devenait peu à peu la grand'mère de son enfant; mais, en cette qualité, elle était plus sensible encore à ces amusements, qui charment d'autant plus le soir de la vie, que le soleil descend davantage vers l'horizon.

Des pensées plus sérieuses occupaient le roi Balbuc, de plus en plus affligé de voir sa fille demeurer, pour l'extérieur, dans un état d'enfance. Il s'efforçait d'oublier dans sa conversation l'effet, charmant et douloureux à la fois, que produisait sur lui sa figure. Par un hasard singulier, Verveine se trouvait celui de tous ses enfants que la nature avait le mieux doué pour l'intelligence, et le bon père se plaisait à discourir avec sa fille sur tous les sujets. Il n'en était point où elle ne fît paraître des lumières presque aussi merveilleuses que le prodige accompli par la fée sur sa personne.

Elle avait à peine dix-sept ans, que Balbuc la consultait souvent sur les affaires d'État, et, quand elle répondait avec son admirable sagesse, il avait peine à croire que ce ne fût pas un être supérieur qui lui parlât sous la figure d'un enfant.

« Quel dommage, se disait-il avec amertume, que le développement corporel n'ait pas marché d'accord avec celui de l'esprit et du cœur chez ma petite Verveine! Nous aurions eu en elle une princesse accomplie, et tous les rois du monde me l'auraient demandée pour leurs fils! »

Cependant Balbuc et Zoémi, voyant chez leur enfant tant de maturité et de sagesse, admirant la manière toute sensée dont elle discourait des devoirs de famille, se demandèrent s'ils ne devraient pas, quoiqu'elle fût si petite, songer à la marier. Car elle était en âge d'y penser : elle avait dix-huit ans accomplis.

« Cherchons, dit Balbuc, dans toute la terre habitable, un prince assorti à la taille de Ver-

veine. Il y a des hommes qui restent fort petits, et qui ne laissent pas d'avoir une tournure élégante. Et, quand notre gendre dépasserait sa femme de toute la tête et même des épaules, c'est là une chose qui se voit tous les jours, sans que personne en soit choqué; cette circonstance ne devrait nullement nous arrêter, si nous avions le bonheur de trouver parmi les petits hommes un grand esprit et un grand caractère; car il ne faut pas moins à Verveine. »

Elle eut bientôt connaissance du projet que ses parents méditaient; elle avait elle-même, ainsi qu'on l'imagine, réfléchi plus d'une fois à ce sujet important. Sa résolution fut bientôt prise : elle déclara son intention bien arrêtée de ne se marier jamais.

« Un époux assorti à ma taille, dit-elle à son père et à sa mère, serait véritablement un nain; or j'ai ouï dire que les nains sont généralement sujets à l'envie et gonflés de vanité. D'ailleurs il ne serait pas un enfant comme moi; ce serait un petit barbon, qui deviendrait vieux

ou Pensée), comptez, je vous prie, les perles de mon collier ! »

Il faut savoir que Balbuc et Zoémi, pour suppléer au défaut de la trace des années sur la personne de Verveine, avaient décidé d'ajouter tous les ans une perle à son collier. Par là les yeux avaient du moins un signe extérieur auquel chacun pouvait reconnaître l'âge de Verveine, et peu à peu le collier devenait plus riche et plus grand; mais celle qui le portait ne grandissait pas avec lui!

Ce qui l'étonnait et l'affligeait le plus elle-même, c'était de voir s'accroître chaque jour la distance qui la séparait de ceux avec qui elle avait commencé la vie. Ses parents touchaient à l'extrême vieillesse; toutes ses sœurs avaient passé le bel âge; plusieurs étaient déjà grand'mères : elle seule paraissait toujours un enfant! Elle avait toujours les mêmes cheveux blonds et flottants, le même teint de lis et de roses, les mains potelées et les pieds mignons!

Désolée de cette perpétuelle enfance, elle cherchait quelquefois, mais en vain, à décou-

vrir en elle quelques traces de changement. Un jour une glace infidèle lui fit croire qu'une ride avait plissé son front : elle en eut un transport de joie et courut dire à sa mère :

« Maman, que je suis heureuse! Je vieillis enfin! »

Mais, après un examen attentif, il fut reconnu que la glace avait menti, et que le front de Verveine était aussi pur, aussi uni qu'il avait jamais été.

Pour donner le change aux regards étrangers et se faire à elle-même une flatteuse illusion, elle essaya de s'habiller à la manière des grandes dames; elle porta des robes à queue, elle mit de la poudre, du fard et des mouches; elle porta de hautes coiffures et de hauts talons : vaines ressources, qu'elle rejeta bientôt, quand elle vit que personne ne s'y trompait, et qu'elle ne pouvait parvenir à se tromper elle-même!

Une autre inquiétude vint un jour la saisir, et alla même jusqu'à la terreur. Comme elle

voyait son corps toujours aussi leste, comme elle sentait ses forces toujours les mêmes, elle craignit de ne jamais mourir.

« Je sens bien, disait-elle, dans mon esprit le progrès des années; chaque période de ma vie y fait sa trace, qui subsiste toujours : mais l'esprit ne s'éteint pas, et, si mon corps demeure toujours dans le même état, il n'y a pas de raison pour que je meure. Je verrai donc passer les générations les unes après les autres, mourir mes parents, mes frères et mes sœurs, leurs enfants et leurs petits-enfants; et moi, devenue étrangère à tout le monde, je serai au milieu des générations nouvelles un éternel monument de la colère des génies! »

Dans ces sentiments mélancoliques, elle voyait les années s'accumuler vainement sur sa tête. Sa mère était morte, inconsolable de laisser Verveine telle absolument que le jour où elle l'avait vue jouer dans le jardin parmi les fleurs. Balbuc avait suivi de bien près Zoémi dans le tombeau.

Que de choses leur fille avait apprises encore! que d'expériences elle avait faites dans le cours de sa carrière déjà si longue! Elle venait d'ajouter à son collier la soixantième perle; elle avait soixante ans! Plus d'un demi-siècle s'était écoulé sans avoir imprimé la plus faible trace sur cet aimable visage, derrière lequel vivaient à la fois l'esprit de l'enfance, celui de l'âge mûr et celui de la vieillesse!

Mais, celui-ci se développant toujours davantage et prenant plus de place chez Verveine, elle s'aperçut enfin, et ce fut avec joie, que son humeur avait sensiblement changé. Dans ses belles années, elle s'était bien trouvée avec tous les âges. On l'avait vue souvent, dans la même fête, jouer d'abord avec les enfants, puis prendre part aux plaisirs de la jeunesse, enfin se mêler aux récréations plus tranquilles de l'âge mûr : maintenant elle se trouvait partout déplacée. Si les enfants lui proposaient de jouer, elle songeait à ses soixante ans, et rougissait de prendre part à des récréations puériles; si les vieillards se formaient en cercle pour se livrer aux longues causeries, leur con-

versation l'aurait attirée, mais ces visages ridés, ces cheveux blanchis, lui causaient une invincible jalousie et une insupportable douleur.

« Qu'ils sont heureux! disait-elle: leur corps est en harmonie avec leurs pensées; ils s'en vont, et ils voient chaque jour se délier doucement un des nœuds qui les attachaient à la vie; ils ont déjà rompu avec l'enfance, avec la jeunesse, avec l'âge mûr, et n'ont pas à faire tous ces sacrifices à la fois.... »

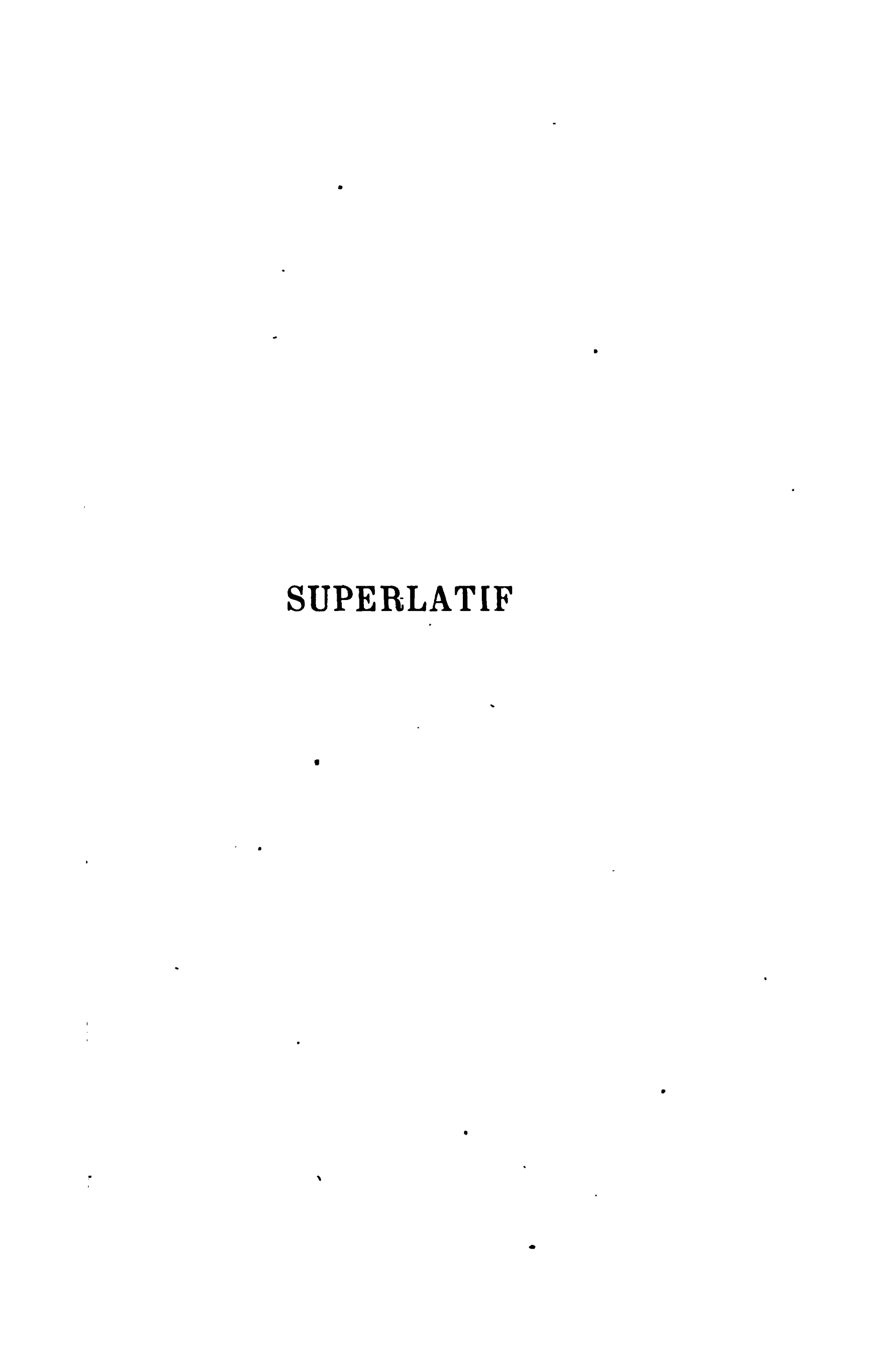
Alors elle s'éloignait et cherchait la solitude. Elle aimait surtout à visiter les tombes de ses parents. Les morts n'ont point d'âge, et par là il lui semblait qu'elle se trouvait mieux à sa place avec les morts.

« Pauvre mère, disait-elle un jour, j'ai été cruellement punie de votre désir imprudent! Ne ferai-je pas moi-même un vœu plus sage et plus digne d'être exaucé, si je demande que ma poussière puisse enfin dormir près de la vôtre?»

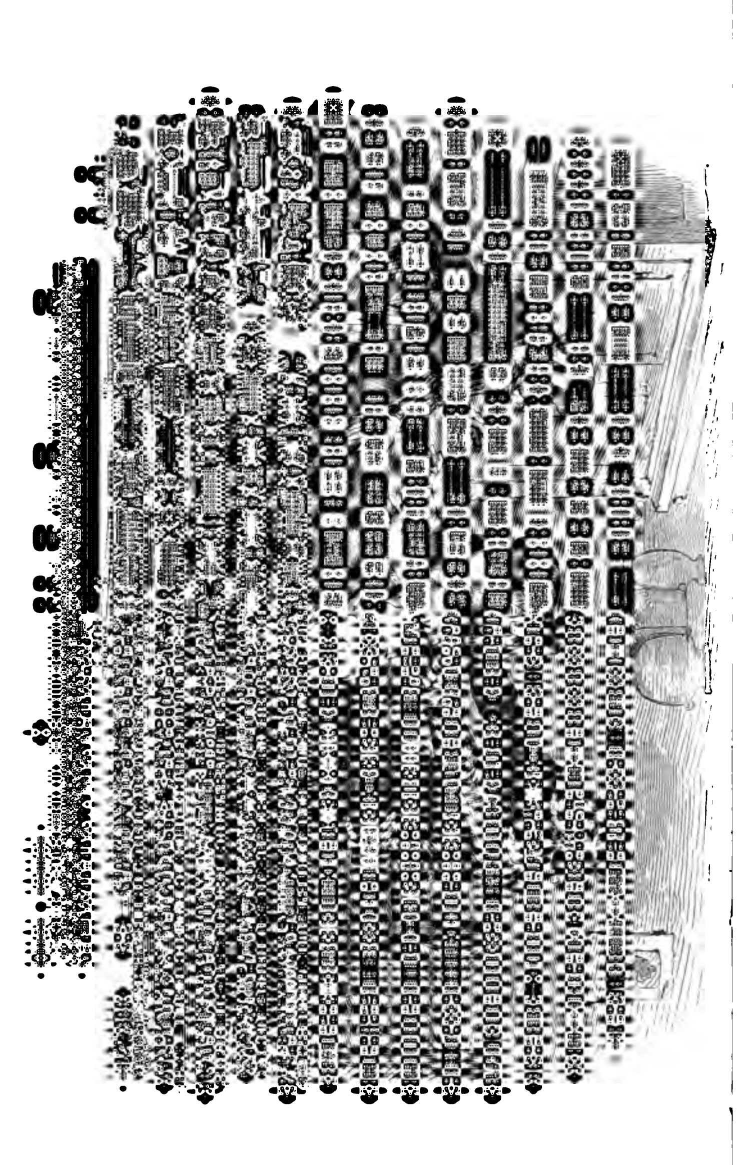
En disant ces mots, elle fléchit les genoux à côté de la tombe maternelle. On aurait pu croire qu'une chute si tranquille et si douce était un effet de sa volonté : c'était une défaillance, une défaillance secourable, ou plutôt une délivrance bénie; c'était la mort!

Le lendemain, la cendre de l'infortunée reposait avec celles de Balbuc et de Zoémi. On grava sur son tombeau cette épitaphe :

Ci-gît la petite Verveine,
Qui sans pouvoir vieillir a vécu soixante ans.
Son corps, oublié par le Temps,
A trouvé la Mort plus humaine.
Dans ce monde où tout change, où la fleur devient fruit,
Où la belle saison des frimas est suivie,
Heureux avec les siens qui voit passer sa vie,
De l'aurore au plein jour et du soir à la nuit!



SUPERLATIF



SUPERLATIF.

Deux bons époux avaient vécu ensemble quinze années sans avoir d'enfants. Au bout de ce temps, ils eurent enfin l'espérance de voir leurs vœux exaucés, et ils prièrent le ciel de leur accorder, comme dédommagement d'une si longue attente, un fils doué de quelque avantage extraordinaire qui le distinguât de tous les autres hommes. Et bientôt ils eurent un fils qui vint au monde si fort et si beau, qu'ils l'appelèrent Superlatif, pour marquer sa taille, prodigieuse chez un nouveau-né.

Ce nom aurait pu dans la suite paraître mal choisi, car il arrive assez souvent que les en-

fants qui naissent très-forts ne prennent pas un accroissement proportionné à cet heureux début; mais il n'en fut pas ainsi de Superlatif. Il dépassa toutes les espérances que ses parents avaient pu concevoir. Il grandit et se fortifia de telle sorte, qu'il dépassait de beaucoup en stature tous les enfants de son âge.

A douze ans, il avait la taille d'un homme et il en était fier. Il se mesurait en passant aux plus beaux soldats; il faisait sentir de mille manières à ses petits camarades son dédain, et ne leur épargnait pas les moqueries.

A quinze ans, il aurait pu entrer dans les gardes d'élite que le roi avait placés autour de sa personne; à vingt ans, il fut un véritable géant, qui dépassait de tout le buste l'homme le plus grand du royaume après lui.

Sa croissance ayant été aussi uniforme que prodigieuse, son corps avait conservé des proportions parfaitement régulières; les traits de son visage étaient majestueux et doux : cependant les jaloux n'étaient pas seuls à y trouver un mélange de suffisance.

Quelle que fût l'expression du visage, assu-

rément l'orgueil était dans le cœur. Comme Superlatif n'avait qu'à se montrer dans un lieu pour fixer sur lui tous les regards, il devait naturellement se croire une rare merveille.

D'ailleurs la foule ne cessait pas de se répandre devant lui en éloges emphatiques sur sa belle stature. Il recevait ces éternels compliments avec fatuité, du haut de sa grandeur.

Il ne parlait que géants, Titans et Cyclopes. Quand il avait nommé Polyphème, Orion, Titye, il disait « nous autres, » pour faire entendre qu'il se croyait d'une autre espèce que le commun des hommes.

Sa mère, à laquelle il ne témoignait pas trop de respect, et qu'il traitait souvent comme une petite fille, lui disait, quand elle se promenait avec lui en lui donnant la main, car elle n'aurait pu s'appuyer sur son bras :

« Mon fils, jouis de tes avantages avec modestie ou crains la vengeance du ciel. Assurément tu es le plus grand des hommes, mais Dieu est bien plus grand que toi. »

Ces remontrances ne produisaient aucun effet sur le seigneur Superlatif. Des observations qui partaient d'une région si inférieure à la sienne ne pouvaient l'atteindre. N'était-ce pas à lui plutôt de diriger, à lui de reprendre toutes ces chétives créatures, qui n'avaient su parvenir à s'élever au-dessus du niveau commun?

Pour faire d'autant plus ressortir sa taille majestueuse, il aimait à s'entourer d'hommes petits et chétifs. S'il avait trouvé des nains, il les aurait préférés. Et, chose singulière! on observa que, de leur côté, les hommes les plus exigus recherchaient avec empressement sa compagnie, croyant peut-être se grandir par un voisinage qui en réalité les écrasait.

Au contraire, les hommes de belle taille étaient jaloux de sa supériorité. Le prince ayant songé à le faire entrer dans sa garde, ceux qui la composaient déclarèrent unanimement à Sa Majesté, que, si elle enrôlait Superlatif, ils demanderaient tous leur congé.

Il restait donc fier et solitaire, comme ces chênes immenses qui se développent en liberté dans la prairie, tandis que les arbres de

la forêt prochaine, pressés les uns contre les autres, regardent avec envie le géant superbe et sans rival.

Superlatif se rendait un jour dans une ville voisine, où l'on célébrait une fête publique; car il aimait à se montrer au milieu de la foule : c'était là qu'il triomphait et qu'il recueillait de toutes parts, à son passage, les témoignages naïfs de la surprise et de l'admiration populaires.

Il y devenait toujours le principal spectacle, quel que fût l'éclat et l'agrément des plaisirs.

Il faut dire que Superlatif s'habillait encore à son avantage. Il avait adopté un costume de fantaisie, qui tenait du militaire et du civil : il portait de grandes bottes molles, avec de hauts talons, et des éperons d'un demi-pied de longueur; il jetait sur ses épaules un court manteau, qui, sans déguiser ses belles formes, leur donnait une ampleur nouvelle. Sa coiffure, en forme de bonnet persan, était le plus souvent décorée de quelque plume ou d'une aigrette, qui l'obligeait à baisser la tête sous les plus

hautes portes même et sous les cordes des réverbères.

Ce jour-là, à la sortie d'un bois, il rencontra sur son chemin un ruisseau large et profond. C'était pour lui une bagatelle que de l'enjamber, et il avait déjà levé le pied, quand il aperçut près de lui une petite vieille contrefaite, qui lui dit d'une voix tremblante :

« Mon bon monsieur, aidez-moi, je vous prie, à passer l'eau.

— Et qu'allez-vous faire de l'autre côté, ma belle poulette? Vous allez peut-être danser au bal de la fête?

— Je ne suis pas belle, répondit la petite vieille, et il y a bien longtemps que la poule a pondu tous ses œufs : ne l'appelez donc pas une poulette!

— Excusez-moi, ma chère, reprit Superlatif d'un ton goguenard ; je ne peux, à la distance où nous sommes l'un de l'autre, distinguer si vous êtes jeune ou vieille, laide ou jolie. Mais enfin dis-moi, pauvre naine, pourquoi tu veux passer le ruisseau.



— Pour aller à la fête, comme les autres, voir le plus grand sot, le plus orgueilleux animal qui soit au monde, car je sais qu'il doit y paraître.

— Quel est-il donc, ce grand sot, cet orgueilleux animal?

— C'est toi-même, Superlatif, » répondit la petite vieille, les yeux étincelants de colère.

Superlatif allait la jeter rudement sur l'autre bord ; mais, lorsqu'il voulut la saisir par les épaules, il demeura les bras tendus, immobile et comme pétrifié.

« Parce que tu joins la dureté à l'orgueil, tu seras puni, Superlatif! lui dit la fée (car c'en était une). Écoute-moi bien; si tu as autant d'esprit que de corpulence, tu comprendras ma prophétie : *Un soleil, pour faire son œuvre, mange douze lunes entières; mais, cette fois, chaque lune mangera l'œuvre d'un soleil.* »

Après avoir dit ces mots, la petite vieille enjamba aussi lestement la rivière que l'aurait

pu faire une biche; elle sourit ironiquement à Superlatif et le pressa, d'un ton moqueur, de venir à la fête. Il avait recouvré la faculté de se mouvoir, mais il n'en profita que pour s'en retourner chez lui : car il eut, à l'instant même, le pressentiment confus d'une fâcheuse disgrâce.

Il s'en allait donc, méditant sur ces mystérieuses paroles : *Un soleil, pour faire son œuvre, mange douze lunes entières; mais, cette fois, chaque lune mangera l'œuvre d'un soleil.*

Il ne put d'abord comprendre le sens de cette menace; il lui fallut trente jours pour deviner le mot de l'énigme; mais, lorsqu'il fut parvenu à l'entendre, il fut saisi d'une véritable fureur.

Une semaine après l'aventure de la rivière, il s'était senti moins serré dans ses habits, et il lui sembla, quelques jours après, que sa chaussure ne tenait plus aussi bien à ses pieds.

Il se dit à lui-même :

« Les menaces de cette méchante vieille

m'ont donné du souci, et cela me fait maigrir. »

Il avait dit confusément quelques mots de l'oracle à ses parents, qui n'y avaient rien compris; mais ils fixaient sur lui des regards où se peignait l'inquiétude.

« Mon cher Superlatif, lui disait sa petite mère, un mal secret te consume : serais-tu peut-être amoureux? Fasse le ciel qu'il en soit ainsi, et veuille-t-il te donner une femme digne de toi!

— Ma mère, ne me parlez pas de femme! répondit-il d'un air farouche, et priez seulement le ciel que la lune ne mange pas le soleil!

— Toujours cette lune, mon cher Superlatif! Laisse le soleil et la lune où ils sont, et ne pense qu'à te réjouir sur la terre, où ces astres ne voient rien d'aussi beau que toi. »

Le trentième jour du mois, Superlatif, se trouvant seul dans sa chambre, reconnut, à ne

pouvoir s'y méprendre, que non-seulement il s'était sensiblement aminci, mais encore que sa taille était moins haute. Il en avait déjà quelques soupçons : dans ce jour fatal, le doute se changea en certitude.

« Mon père ! s'écria-t-il d'un ton impérieux, qui ne lui était que trop ordinaire.

— Que veux-tu mon fils ? dit le père, qui accourut suivi de la mère.

— Prenez, je vous prie, la règle de bois, et couchez-la sur ma tête, pendant que je me tiendrai debout contre la muraille. »

Il s'était mis à la place où ses heureux parents avaient marqué d'année en année les progrès de sa taille, jusqu'à l'âge de vingt ans, époque où il avait cessé de grandir. On avait marqué son âge sur la muraille, à côté de chaque trace horizontale qui indiquait sa mesure à ce moment.

Le père, étant monté sur une chaise, coucha la règle sur la tête de son fils, et dit, après un instant d'observation :

« C'est singulier! La règle porte plus bas que la mesure de ta vingtième année, et cependant ce n'est pas à vingt-quatre ans que l'on commence à déchoir!

— Assez de réflexions! dit brutalement Superlatif, et dites-moi bien vite à quelle mesure correspond ma taille aujourd'hui.

— Mon fils, elle correspond exactement à celle de ta dix-neuvième année.

— Malédiction! s'écria Superlatif; la lune a mangé le soleil!

— Que veux-tu dire, mon fils? dit la mère en gémissant.

—Je veux dire que j'ai perdu en un mois la croissance d'une année, et voilà comme s'expliquent les paroles de la vieille. »

Il fallut que Superlatif expliquât lui-même les siennes. Il conta en détail son aventure à ses parents alarmés, qui n'en présagèrent, comme lui, rien que de funeste.

Jusque-là on ne s'était aperçu de rien dans le public. Il est vrai que Superlatif s'était montré moins souvent, et, comme on l'imagine,

son absence avait été remarquée, mais le monde ignorait encore sa disgrâce. Enfin, craignant que son décroissement, déjà trop sensible pour lui, ne frappât les regards étrangers, il fit venir son bottier, et lui ordonna d'élever les talons de ses bottes, en lui recommandant, de la manière la plus forte, de garder là-dessus un profond silence; en quoi il montra peu de finesse : car le maître bottier, frappé du mystère que son client mettait à la chose, n'eut pas de repos qu'il n'eût dit en vingt endroits et l'ordre que Superlatif lui avait donné et la défense qu'il lui avait faite.

« Il ne m'en paraît pas plus grand, dit un des élégants de la ville.

— Au contraire, dit un autre quelques jours après, et, malgré des talons qui pourraient passer pour de petites échasses, le géant me paraît moins superbe qu'il n'était. »

L'observation n'était que trop fondée, et Superlatif pouvait mesurer sa déchéance, pour ainsi dire, jour par jour.

« Mon père, dit-il enfin, donnez-moi votre congé et de l'argent, je vous prie ; le séjour de cette ville m'est devenu insupportable ; je veux voyager : cela me procurera un peu de distraction, dont j'ai besoin.

— Et un peu d'appétit ! ajouta la mère, ce qui te rendra ta bonne mine et tout ce que tu as perdu depuis quelques semaines. Va, mon fils, et reviens tel que tu étais avant cette fatale rencontre. »

Superlatif, étant arrivé dans une ville où l'on ne l'avait jamais vu, mais où sa renommée s'était répandue, ne laissa pas d'exciter une admiration générale. Il était revenu aux heureux jours où il avait vu la foule se porter sur ses pas. Les plus belles femmes se retournaient lorsqu'il avait passé, levant la tête pour le mesurer du regard ; les plus beaux hommes s'arrêtaient à sa vue, et discouraient entre eux, avec des gestes d'étonnement.

Mais, hélas ! un chagrin secret empoisonnait son triomphe. Il était comme un financier qui, prévoyant sa faillite prochaine, entend les

envieux célébrer son opulence. Il se sentait déchoir, et ne pouvait plus se dissimuler la régularité désespérante de cette décadence incurable. Au bout du second mois, une autre lune avait mangé un autre soleil. Superlatif n'avait plus que sa taille de dix-huit ans.

Ce lui fut une raison pour déloger au plus vite et se rendre dans une ville plus éloignée, où il n'excita guère moins d'étonnement quelques jours après. Cependant il eut la douleur d'entendre un cavalier dire à demi-voix à une belle dame :

« Sur sa renommée, je le croyais plus grand. »

Et pourtant il usait de tous les moyens imaginables pour se donner de la carrure et pour élever sa taille. Il commençait, ô misère! à marcher sur la pointe du pied.

Dans chaque ville où il passait, il était obligé d'appeler un tailleur, afin de rentrer les coutures de ses habits et de raccourcir ses pantalons.

Ses parents lui avaient recommandé de leur donner souvent de ses nouvelles; mais il ne pouvait se résoudre à prendre la plume, tant il était morose et découragé. Voici cependant une lettre qu'il écrivit à sa mère, et qui suffira pour peindre les angoisses de l'infortuné :

« Ma mère, chaque jour m'apporte une douleur nouvelle, et me prouve que la fée impitoyable ne cessera pas de me poursuivre, qu'elle n'ait fait de moi la plus misérable créature de l'univers. Me voilà réduit, je pense, à ma taille de seize ans. Encore un mois pareil à celui-ci, et je ne serai plus qu'un homme ordinaire, avec la perspective de descendre bientôt à la mesure des pygmées, et de me voir un aussi pauvre nain que je fus un magnifique géant. Où s'arrêtera cette fatale décroissance? Je voudrais qu'elle n'eût point de terme, et qu'elle me plongeât bientôt dans le néant! Je suis dégoûté de la vie; je voudrais n'être jamais né. De quel ridicule ne serai-je pas couvert, quand on saura ma déplorable histoire? Je n'ose déjà plus me montrer dans

ma ville natale ; je serai bientôt forcé de me dérober aux regards même des étrangers. Et vous, pauvre mère, consentirez-vous à me reconnaître, quand votre malheureux fils ne se reconnaît déjà plus ? Je ne sais trop quand je pourrai me résoudre à retourner auprès de vous. Plus ma taille diminue, plus ma répugnance augmente. Préparez, je vous en supplie, nos voisins à ce retour. Dites qu'un mal secret me consume.... Hélas ! ce que je peux souhaiter de mieux, c'est d'inspirer la pitié ; mais, pour l'obtenir, j'ai trop blessé mes concitoyens par mon insolent orgueil. Je vous embrasse, ma bonne mère, et suis votre fils, humilié, désolé, diminué, en qui tout déchoit, excepté l'amitié qu'il a pour vous. »

Sa pauvre mère lui faisait les réponses les plus consolantes qu'elle pouvait ; elle le conjurait d'oublier le passé, de se confier en l'avenir ; elle se gardait bien de lui faire des reproches tardifs, et ne lui adressait, sous aucune forme, de ces « je te disais bien ! » qui font le désespoir des malheureux. Elle évitait

d'autant plus ces remontrances, qu'elle voyait son fils assez confus de sa vie passée. Il avait bien rabattu de son fol orgueil, puisqu'il souhaitait d'inspirer la pitié. Au reste, elle insistait pour qu'il revînt au plus tôt dans sa ville natale. Puisque le voyage n'exerçait sur son état physique aucune influence favorable, il ferait mieux de se montrer avant d'avoir changé davantage. Elle préparait de son mieux les amis et les voisins à ce qu'ils allaient voir.

Dans le temps où Superlatif délibérait sur ce qu'il devait faire, il fit une rencontre bien désagréable. Il était en voiture, moins par goût que pour dissimuler ce qu'il avait perdu de sa haute taille, lorsqu'il vit venir à lui, montés sur de puissants chevaux, les deux hommes les plus grands et les plus beaux de la garde royale, qui venaient de remplir un message.

Ils avaient ouï parler du changement qui se faisait en la personne de Superlatif, et, soit pour le constater par leurs propres yeux, soit pour se moquer de lui, ils l'arrêtèrent malicieusement au passage.

son père, qui n'avait plus pour lui les mêmes égards qu'auparavant, usa d'autorité, et déclara qu'il ne lui enverrait plus un sou.

« Si tu dois devenir aussi petit que tu as été grand, lui écrivait-il, je ne peux sans imprudence te laisser courir le monde. Avant peu, la protection paternelle te sera peut-être nécessaire : n'attends pas jusqu'à ce que les étrangers te prennent pour un enfant et se jouent de toi. »

Oh ! quelles amères paroles pour l'orgueilleux Superlatif ! Et il ne pouvait se dissimuler qu'elles étaient fort sages. Il céda, il revint sur ses pas ; il rentra de nuit dans ses pénates, et soupira en revoyant la haute porte qu'on avait autrefois construite pour son usage. Hélas ! une porte ordinaire suffisait maintenant : il revenait avec la simple taille d'un grenadier.

A la vue de sa mère, il se sentit ému ; il se jeta dans ses bras avec un mouvement de tendresse qui lui fit verser quelques larmes. Jamais pareille chose ne lui était arrivée. La

pauvre mère ne put s'empêcher de laisser paraître une douloureuse surprise, et le père ne cacha point son mécontentement. Il avait laissé voir si souvent son orgueil paternel, dans le temps où son fils était l'objet de l'admiration universelle, qu'il se sentait maintenant, comme lui, profondément humilié et livré au même ridicule.

« Voilà les fruits de ta sotte conduite ! dit-il en murmurant.

— Taisez-vous, mon mari, dit la mère. Allez-vous recevoir notre enfant avec des reproches, et l'aimerez-vous moins, parce qu'il vous ressemble davantage ? Tel que le voilà, il rendrait fier encore un autre père que vous.

— Qu'il reste à ce point, et je lui pardonne, » dit le père, toujours de mauvaise humeur.

Superlatif, sans rien répliquer, demanda la permission de se retirer chez lui, et il remarqua, avec attendrissement, que sa mère avait eu soin de mettre partout des meubles convenables à sa taille présente et de raccourcir son lit.

« Et bientôt peut-être, dit-il en se couchant, il sera trop long pour moi! »

Le retour de Superlatif excita la curiosité générale. Chacun aurait voulu le voir, mais il restait chez lui constamment et se dérobait à tous les regards.

Quelques jours après, toute la ville fut plongée dans le deuil; le roi avait perdu son auguste compagne, et tout le peuple dut assister aux obsèques. Le père de Superlatif, qui avait un office à la cour, ne pouvait se dispenser de paraître à la cérémonie, et il exigea que son fils y parût avec lui.

Malheureux Superlatif! Il n'y eut personne, parmi les innombrables assistants, dont la tenue convînt mieux à la circonstance. Il marchait les yeux baissés, l'air mélancolique; et qui n'aurait pas connu sa triste aventure aurait dit: « Celui-ci est, après le roi, l'homme du royaume qui regrette le plus sincèrement la reine. »

Les autres assistants, au contraire, furent singulièrement distraits de l'objet qui aurait dû les occuper uniquement dans ce jour de deuil :

tous les regards s'arrêtaient sur le pauvre déchu, et nul ne pouvait retenir un sourire ou une épigramme.

Le roi, tout entier à sa douleur, fut peut-être le seul que cette apparition bizarre ne put distraire pendant la marche du convoi; mais, lorsque les assistants furent rangés autour de la fosse, Superlatif, qui s'était placé prudemment derrière deux hallebardiers, hélas! assez grands pour le dérober à tous les yeux, fut mis tout à coup en évidence, parce que les hallebardiers reçurent un ordre qui les appela plus loin, et, dans ce même instant, le roi tourna les yeux de son côté!

Ce fut pour le monarque un tel sujet de surprise, que, même en ce moment solennel, il ne put s'empêcher de le laisser paraître : sa figure se plissa, les coins de sa bouche s'écartèrent par un mouvement nerveux, où les observateurs téméraires osèrent voir un sourire.

« Oui, disaient-ils, au retour, le roi lui-même a ri, devant le cercueil de son épouse, à la vue du seigneur Superlatif! »

On trouva que ce nom ne lui convenait plus du tout, et l'on proposait de lui en donner un autre.

« Attendez, fit observer quelqu'un, que la métamorphose soit complète : le moment n'est pas éloigné peut-être où nous devrons l'appeler Diminutif. »

On était en effet persuadé qu'il y avait dans cet événement du sortilége, et que l'ancien géant était puni de son orgueil par quelque génie, qui sans doute ne s'arrêterait pas en si beau chemin.

Tandis que tout le monde s'abandonnait à une maligne joie, une seule personne plaignait sincèrement Superlatif : c'était la belle et bonne Mélila. Cependant elle aurait eu, plus que personne, sujet de se réjouir, si elle eût été vindicative. Tandis que Superlatif était dans toute sa gloire, elle avait osé élever jusqu'à lui ses pensées : il aurait pu s'en apercevoir à ses manières obligeantes.... Eh ! comment l'aurait-il honorée de son amour? Elle était si petite

fille auprès de lui! C'était pourtant une beauté majestueuse : mais, à cette époque, pour contenter Superlatif, il en aurait fallu une colossale!

« Si elle avait seulement un pied de plus!... » disait-il alors à sa mère.

Maintenant elle lui parut parfaitement belle, et il fut vivement touché de sa bonté compatissante.

« Si j'étais sûr, disait-il, que ma personne ne changera pas plus que mon cœur, j'irais me jeter à ses pieds, et je lui demanderais pardon de ma froideur passée. »

Tandis qu'il rêvait à Mélila dans un bois écarté, il la rencontra, qui rêvait elle-même à Superlatif.

« Charmante Mélila, lui dit-il, vous ne riez donc pas à ma vue, comme font tous les autres?

— Je ne sais point rire, seigneur, d'une chose qui vous afflige. Pour moi, tout ce que je puis

vous dire, c'est que vous voilà tel que je vous ai toujours souhaité. »

La conversation étant ainsi engagée, ils continuèrent de marcher côte à côte. Il était impossible de voir un couple mieux assorti : Superlatif ne dépassait Mélila que d'une demi-tête.

« Voici la première fois, reprit-il, que je me félicite de n'être plus ce que j'étais, parce qu'en me trouvant à côté de vous, je sens votre main à portée de la mienne. »

En disant ces mots, il avait pris la main de Mélila, et ils allaient ainsi, gardant tous deux le silence.

« Appuyez-vous sur mon bras, dit enfin Superlatif, et faites-moi goûter un plaisir que je ne connus jamais. »

Mélila, comme subjuguée, posa son bras sur celui de Superlatif, et restait toujours silen-

cieuse, comme si elle attendait qu'il s'expliquât. Il le fit avec chaleur; il exprima toute la force de son amour; mais, en galant homme qu'il était devenu, il ne cacha à Mélila ses craintes pour l'avenir, et finit par dire que, si elle daignait l'écouter favorablement, il faudrait, avant de conclure le mariage, être assuré que la fée avait renoncé à le persécuter.

« Il y a longtemps que je vous aime, répondit doucement Mélila, et je ne crois pas que l'amour doive s'inquiéter des chances futures. Une femme qui donne son cœur ne s'arrête pas à la pensée que son amant peut devenir boiteux, borgne ou manchot, ou qu'une maladie peut le défigurer. Qui sait? mon dévouement apaisera peut-être la fée, et vous m'en aimerez davantage. »

Après de telles paroles, il ne s'agissait plus que d'avoir le consentement du père et de la mère de Superlatif; Mélila ne dépendait que d'elle-même, étant orpheline, et son tuteur n'ayant d'autre volonté que la sienne.

Le père et la mère se gardèrent bien de faire la moindre difficulté.

« Le mariage fixe la position de l'homme, disait le père : peut-être fixera-t-il la taille de mon fils. »

La mère ajoutait :

« Peut-être les prières d'une femme obtiendront-elles ce que celles d'une mère n'ont pas obtenu. »

Le public s'occupa beaucoup de ce mariage, et l'on trouva généralement Mélila fort imprudente. Épouser un homme qui diminuait à vue d'œil était une démarche bien hasardeuse. Mélila pouvait finir par n'avoir plus pour mari qu'un atome pensant. Pour elle, pleine de confiance dans l'avenir, elle osa se montrer en public au bras de son fiancé, qui était encore un fort bel homme.

Cependant on ne tarda pas à reconnaître que le charme de l'hyménée ne triomphait pas

de l'autre. La lune de miel fut aussi fatale à Superlatif que les précédentes. Elle n'était pas écoulée, qu'il avait subi un notable amoindrissement. On observait même que chaque mois nouveau en amenait un plus grand, parce que la croissance est, comme vous savez, beaucoup plus rapide pendant les premières années.

Les progrès de la décadence du nouveau marié seraient donc effrayants désormais, car de lune en lune il avait rétrogradé jusqu'aux années de l'enfance.

Superlatif devenait toujours plus sombre, à mesure qu'il déclinait davantage. Ce n'étaient plus, il est vrai, les fougueux emportements des premiers mois; c'était une douloureuse mélancolie. Il voyait Mélila toujours belle et florissante, et, comme nos appréciations sont relatives à nous-mêmes, elle lui semblait devenir tous les jours plus grande; mais la bonté, la tendresse, semblaient croître chez elle en même temps. Il ne voulait plus voir qu'elle et sa mère, et se condamnait à une reclusion absolue. Mélila savait encore l'égayer quelquefois.

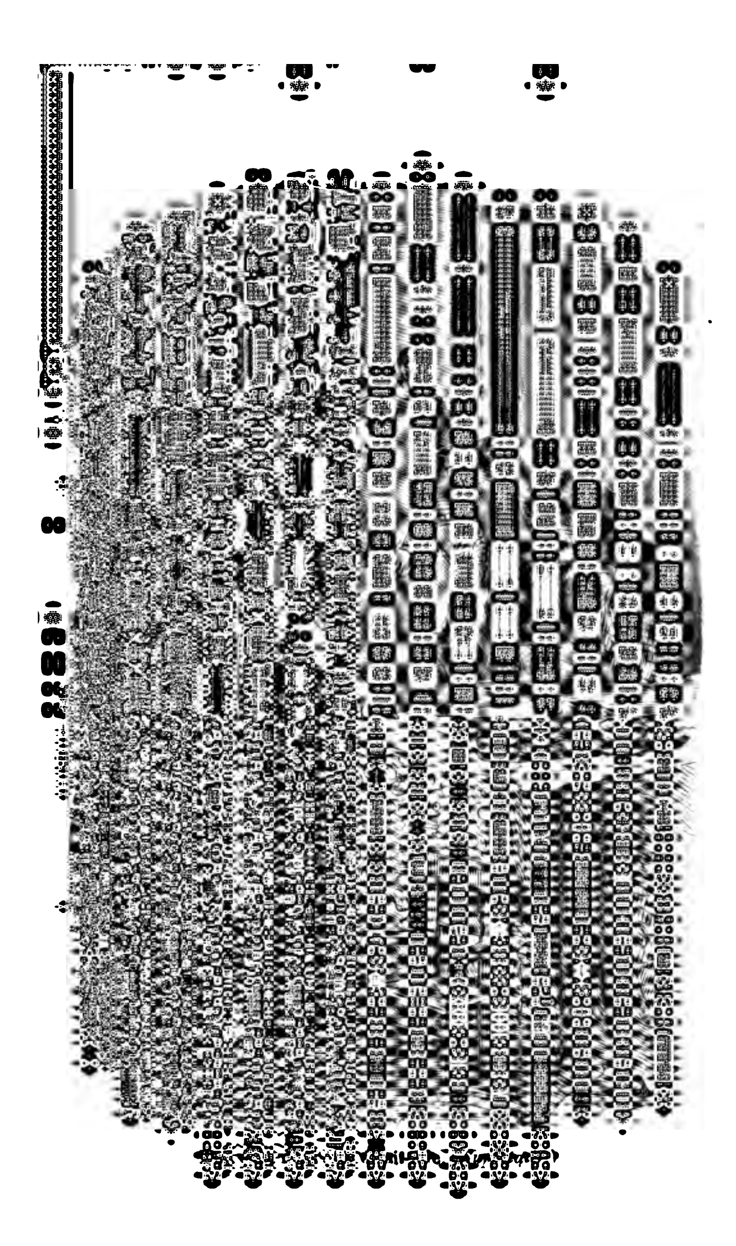
« Mon petit mari, lui disait-elle avec enjouement, je vous aime fort tel que vous êtes. Si vous ne tenez pas à plaire aux autres femmes, ne vous affligez pas. »

Au bout de quelque temps, Mélila elle-même parut triste et sérieuse, et ne regardait plus Superlatif qu'avec une tendre compassion. Sa taille avait si fort diminué, qu'il semblait un enfant, sauf la barbe et l'expression toujours virile de son petit visage. Hélas! il n'était pas au bout de ses peines. Quelque temps encore, et Superlatif, le majestueux Superlatif, n'était plus qu'un pauvre nain, bien fait dans toute sa personne, mais absolument ridicule par son exiguïté. Il pouvait avoir trois pieds de haut.

« Ma mère, dit-il un jour, de sa voix devenue argentine, vous feriez bien de remettre en état mon berceau, car il ne tardera guère à me convenir parfaitement.

— Patience, mon fils. Espérons que les choses n'iront pas jusque-là.

— Jusque-là, ma mère? J'espère qu'elles iront si loin, qu'il ne restera plus de moi qu'une



poussière! Vienne le moment où ma pauvre âme ne pourra plus loger dans le peu de corps que la fée m'aura laissé! Je suis trop malheureux, puisque j'afflige deux amies si fidèles.

— Cher ami, lui dit sa femme (elle évitait maintenant de l'appeler par son nom, avec une délicatesse qui sera comprise de tous les cœurs sensibles), cher ami, laissez-nous, je vous prie, nous dévouer à votre service; le dévouement est le bonheur des femmes. Si vous pouviez être heureux tel que vous êtes, nous le serions encore avec vous. »

Ces généreux sentiments étaient un baume consolateur pour les blessures du pauvre Superlatif. Ah! s'il avait su ce qui se disait au dehors, et comme la tendre Mélila était maltraitée par le sot public, quelles n'auraient pas été sa douleur et sa colère! Les méchantes langues s'exerçaient sur elle à l'envi.

« Elle n'ose plus maintenant montrer son mari, disait l'un.

— Elle le tient soigneusement sous clef, de peur qu'il ne se perde, disait l'autre.

— Hier elle eut grand'peur, ajoutait un troisième; parce qu'il faillit être mangé par le chat. Elle eut assez de peine à le tirer de ses griffes.

— Savez-vous, mon voisin?... On dit qu'elle parle de le remettre en nourrice.

— Qu'il doit s'ennuyer, ce pauvre petit homme ! Toujours enfermé !

— Bon! comme si la maison n'était pas assez vaste pour lui!... D'ailleurs, ne savez-vous pas que sa femme le mène à la promenade? On ne s'en doute point, parce qu'elle le met dans sa poche; mais, une fois qu'elle est en lieu sûr, c'est-à-dire loin de tous les yeux, elle lui fait prendre ses ébats.... »

Mélila savait fort bien qu'elle n'était pas épargnée; quelques mots railleurs arrivaient jusqu'à ses oreilles; elle voyait l'ironie dans tous les yeux : cependant elle conservait toujours une parfaite sérénité, une inaltérable douceur.

Elle n'oubliait rien de ce qui pouvait retarder ou diminuer l'humiliation de son mari. Elle avait soin de commander pour lui, de temps en temps, des habits et des chaussures d'une taille raisonnable, afin de donner le change au public. Mais les ouvriers n'étaient jamais admis à les essayer au seigneur Superlatif; il dormait, il était absent ou malade.... Pauvres excuses, qui ne trouvaient pas les gens aussi crédules que Mélila aurait bien voulu!

Enfin le bruit courut que Superlatif était devenu si petit, si petit, qu'il ne voulait plus se montrer, même à sa mère et à sa femme. Il habitait, disait-on, dans une certaine armoire, où il s'était arrangé lui-même un appartement assorti à sa taille. Il recevait les services de sa chère Mélila, sans vouloir se montrer à ses yeux. Elle venait s'asseoir auprès de l'armoire; il contemplait sa bien-aimée par les petites fenêtres qu'il avait pratiquées à la porte, et, dans sa chétive stature, il sentait croître pour Mélila sa reconnaissance et son amour.

« Cherchez-moi dans le passé, ma chère

épouse, lui disait-il parfois; figurez-vous Superlatif tel qu'il était à l'heureuse époque de notre hymen; oubliez ce qu'il est aujourd'hui. Il n'a plus sans doute bien longtemps à vivre; le temps aura bientôt dévoré tout ce qui reste de sa personne; mais son âme n'a reçu aucune atteinte : au contraire, il me semble qu'elle se dégage peu à peu de sa prison, et qu'elle aspire avec plus de force à la liberté du ciel. Chère Mélila, c'est après ce moment de délivrance suprême que je pourrai revenir à vous sans honte et sans regret. Je volerai autour de votre belle tête pendant votre sommeil; je vous apporterai les plus doux songes, et vous dédommagerai, selon mon pouvoir, des longs ennuis que je vous cause pendant ma triste vie. Je ne vous demande qu'une grâce : chargez-vous seule de mes funérailles; ma triste mère ne soutiendrait pas ce funèbre spectacle : mettez sur un bûcher de bois de roses mon pauvre petit corps; recueillez ma cendre dans une urne de marbre noir, qui tiendra tout entière dans votre main. Qu'elle reste toujours sous votre garde, et que, bien tard, une main

pieuse la place dans votre cercueil! Vous graverez ces mots sur le marbre :

Ci-gît celui qui fut le plus grand, le plus beau.
Son orgueil provoqua la céleste colère;
Mais l'amour d'une femme et celui d'une mère
Le consolaient encor sur le bord du tombeau.

Tandis que des douleurs d'une espèce si nouvelle affligeaient la famille de Superlatif, la curiosité publique, toujours impitoyable, aurait voulu en pénétrer les mystères. Ce n'étaient pas seulement les enfants, les valets, les revendeuses et les portières, gens naturellement curieux, qui témoignaient le malicieux désir de voir Superlatif et de s'en divertir; c'étaient les gens du bel air, les hommes les plus qualifiés, et, il faut le dire, Sa Majesté elle-même, qui ne se montra ni plus sage ni plus humaine, dans cette circonstance, que le dernier de ses sujets.

« Rien n'est plus facile à Votre Majesté, lui dirent les courtisans, que de se procurer ce

plaisir. Elle n'a qu'un mot à dire, et le père du petit homme devra se soumettre à votre volonté. Les savants parlèrent dans le même sens. L'intérêt public exigeait que l'on pût étudier soigneusement un cas si étrange; la science y gagnerait : on saurait le peu de matière qu'il faut pour maintenir l'organisme humain; la métaphysique puiserait, dans l'observation du cas, des lumières nouvelles sur les relations de l'âme et du corps. »

On est aisément persuadé quand on veut l'être, disent les sages. Le roi fit venir en son palais le père de Superlatif et lui ordonna de produire son fils. Cet homme, que le chagrin avait rendu farouche, répondit d'un ton qui parut irrévérencieux, et il fut arrêté sur le champ. Des gardes se rendirent dans sa maison. Quand sa femme et sa bru furent averties de leur approche, elles fermèrent les portes et les fenêtres, et soutinrent une sorte de siége contre les gens du roi.

« Vous violez le domicile d'un citoyen! s'é-

criait la mère par une lucarne, vous ne pouvez venir de la part de Sa Majesté. »

Il fallut bien le croire cependant, lorsqu'on vit le roi lui-même, sans respect pour sa dignité personnelle, s'avancer pour faire exécuter ses ordres. La maison fut cernée, la porte enfoncée, et des factionnaires furent aussitôt placés devant l'armoire, dont Mélila avait la clef, car on craignait que Superlatif n'essayât de s'échapper par la serrure.

Il supplia Sa Majesté de vouloir bien l'entendre une fois, à travers la porte, avant de la briser. Le roi daigna y condescendre, et le petit homme lui fit ce discours, d'une voix de sansonnet, qui excita les rires de toute l'assemblée :

« Sire, il fut un temps où j'ambitionnai l'honneur de garder votre personne sacrée; vous désirâtes vous-même de m'accorder cette faveur : la jalousie de mes concitoyens ne voulut pas le permettre, et je fus sacrifié. Aujourd'hui leur malignité s'attache encore à ma personne; elle

vous pousse à commettre une action injuste et violente. Je me résignerais néanmoins à vous procurer un plaisir indigne, il faut le dire, de Votre Sacrée Majesté ; mais j'ai un père, une mère et une femme, inconsolables de mon malheur; le chagrin qu'ils éprouvent me perce l'âme, et me rend insupportable la violence qu'on me prépare. Sire, ne cédez pas à une curiosité vaine et cruelle; protégez le faible qui vous implore, et n'augmentez pas son infortune, en désespérant les objets de ses légitimes affections!

A ces mots, Mélila se jeta aux genoux du roi, qui, joignant à la dureté la faiblesse et l'hypocrisie, répondit qu'il laisserait volontiers Superlatif en repos, mais qu'il ne pouvait refuser à ses fidèles sujets une satisfaction par eux demandée d'une voix unanime.

Alors, sans daigner écouter davantage la tendre épouse de Superlatif, il fit venir un serrurier, et commanda que l'armoire fût ouverte de force, Mélila ayant refusé obstinément d'en livrer la clef.

Dans la maison se pressaient les seigneurs de la cour et les plus gros bourgeois ; la multitude entourait le logis et stationnait aux environs, attendant, avec une barbare allégrese, le moment d'être admise à défiler devant le misérable objet de la curiosité publique. Chacun préparait son mot, et se promettait de bien rire.

Le maître serrurier perce la foule, monte les degrés, se fait jour à travers les grands officiers, qui lui envient le bonheur de voir, avant tout le monde, le nain Superlatif. Le roi se place auprès de l'artisan pour user de sa prérogative, c'est-à-dire s'attribuer les prémices de ce cruel spectacle.

Le serrurier attaque la serrure : elle résiste à son adresse ; il porte un coup de marteau : l'armoire tombe en pièces. O prodige ! prodige ! prodige ! Au lieu d'un nain, paraît un bel homme, de haute taille, en un mot Superlatif, Superlatif tel qu'il avait paru dans le bois aux yeux de la bonne Mélila. Il se jette dans les bras de sa femme, de sa mère, de son père ; il regarde autour de lui....

O prodige! prodige! prodige! le roi, le serrurier, les grands, les savants, les gardes, tout le peuple enfin est devenu pygmée sur le champ. Ce sont des cris, des gémissements, des blasphèmes universels. Toute cette fourmilière tourbillonne confusément aux pieds de Superlatif, qui n'avait jamais mieux mérité son nom, et de Mélila, qui ne pouvait contempler sans horreur cette soudaine métamorphose. Elle plaignait ceux qui s'étaient montrés pour elle sans pitié.

« Que faisons-nous ici? dit le père. Quittons un pays où nous sommes déplacés; allons vivre chez les hommes, et laissons les pygmées s'arranger entre eux comme ils pourront. »

FLORINE

6

FLORINE.

C'était une croyance populaire que nul ne devait entrer dans la caverne de la montagne : aussi l'avait-on appelée la *caverne maudite ;* tous les bergers la regardaient de loin avec terreur, et n'osaient en approcher.

Cependant Florine, la jolie bergère qui menait depuis trois ans les vaches au pâturage, sentait un violent désir de savoir ce qu'il y avait dans cette caverne, et de jour en jour elle éprouvait une plus vive curiosité. Lorsqu'elle eut seize ans accomplis : « Me voilà devenue grande fille, se dit-elle, je ne dois plus avoir de frayeur. »

Un jour donc elle laissa le troupeau sous la

garde de son jeune frère, en lui disant qu'elle allait cueillir des framboises ; mais elle avait une autre pensée, et, après s'être enfoncée dans le bois, elle se dirigea vers la redoutable caverne.

Elle y pénétra sans hésiter, tant sa curiosité était vive; mais à peine eut-elle fait quelques pas, qu'elle aurait bien voulu revenir en arrière.

Malheureusement ce n'était plus une chose possible; la caverne se fermait derrière elle, à mesure qu'elle avançait, et ce qui était merveilleux, c'est qu'elle y voyait néanmoins suffisamment pour se conduire. C'était une lueur partout répandue, dont aucun foyer ne projetait les rayons, et Florine apercevait là-bas, là-bas, l'autre ouverture de la montagne, qui semblait l'inviter à prendre courage et à poursuivre son chemin.

Elle pressa le pas, car elle tremblait que, la caverne venant aussi à se fermer par devant, elle ne fût ensevelie toute vive dans la montagne.

Il n'en fut rien; Florine, après avoir marché longtemps, longtemps, sans cesser de

voir bien loin devant elle l'ouverture qu'elle croyait n'atteindre jamais, y parvint à la fin, et fut bien surprise de découvrir, en sortant de l'avenue souteraine, un pays merveilleux, et mille choses dont elle n'avait aucune idée.

Le ciel était rose, l'herbe et les feuilles étaient bleues, les oiseaux avaient quatre ailes, les plus petits papillons étaient grands comme des feuilles de sycomore ; l'eau jaillissait çà et là en gerbes étincelantes, qui répandaient les plus suaves parfums ; les daims, au poil blanc, aux cornes dorées, aux yeux bleus, qui venaient se désaltérer à ces fontaines embaumées, dansaient autour de la jeune fille, et lui parlaient une langue inconnue, mais si douce et si sonore, qu'elle avait un plaisir infini à l'entendre, si expressive, qu'au bout d'un moment elle devinait presque tout. Il est vrai que ces charmantes créatures s'entretenaient surtout de sa beauté.

Florine marchait de surprise en surprise ; tout ce pays enchanté lui semblait être en fête ; elle entendait derrière des massifs d'ar-

bres, tout nouveaux pour elle, des concerts de voix humaines : elle se dirigea de ce côté.

Au détour d'une avenue sablée d'or, elle aperçut, à travers de magnifiques ombrages, un palais d'une prodigieuse beauté. A mesure qu'elle en approchait davantage, elle entendait plus de bruit. C'étaient des chants et des rires, dont l'expression singulière lui causait plus de frayeur que de joie. Cependant elle ne voyait paraître personne.

Elle n'osa pas se présenter à la grande entrée, et, faisant un détour, elle s'approcha d'une fenêtre basse d'où s'exhalait une odeur de cuisine, la plus appétissante du monde.

Elle frappe à la porte timidement; un grand cuisinier paraît, qui lui dit d'une voix dure :

« Que cherchez vous ici?

— Je cherche mon chemin, monsieur, et je vous prie de me dire par où je pourrai m'en retourner chez moi.

— Ah! c'est vous, la belle, qui avez traversé la montagne! Soyez la bienvenue, Florine : nous n'attendions plus que vous. »

En disant ces mots, avec un rire sardonique, le grand cuisinier aiguisait son couteau sur une meule d'acier, et jetait sur la jeune fille des regards étincelants.

« Entrez, lui dit-il, mademoiselle, entrez : c'est par ici votre chemin. »

Florine, après avoir parcouru un long corridor, se trouva au milieu d'une vaste cuisine, où vingt marmitons et autant de servantes étaient occupés des apprêts d'un somptueux festin.

De tous côtés on cuisait les viandes, on travaillait les pâtisseries, on embrochait les volailles. Trénte marmites étaient occupées à la fois; mais la bergère fut bien surprise de voir la plus grande placée tout ouverte et vide auprès du feu, et, malgré son saisissement, elle ne put s'empêcher de dire à demi-voix :

« Monsieur le cuisinier, pourquoi cette marmite n'est-elle pas remplie comme les autres?

— C'est qu'elle attendait son gibier, Florine,

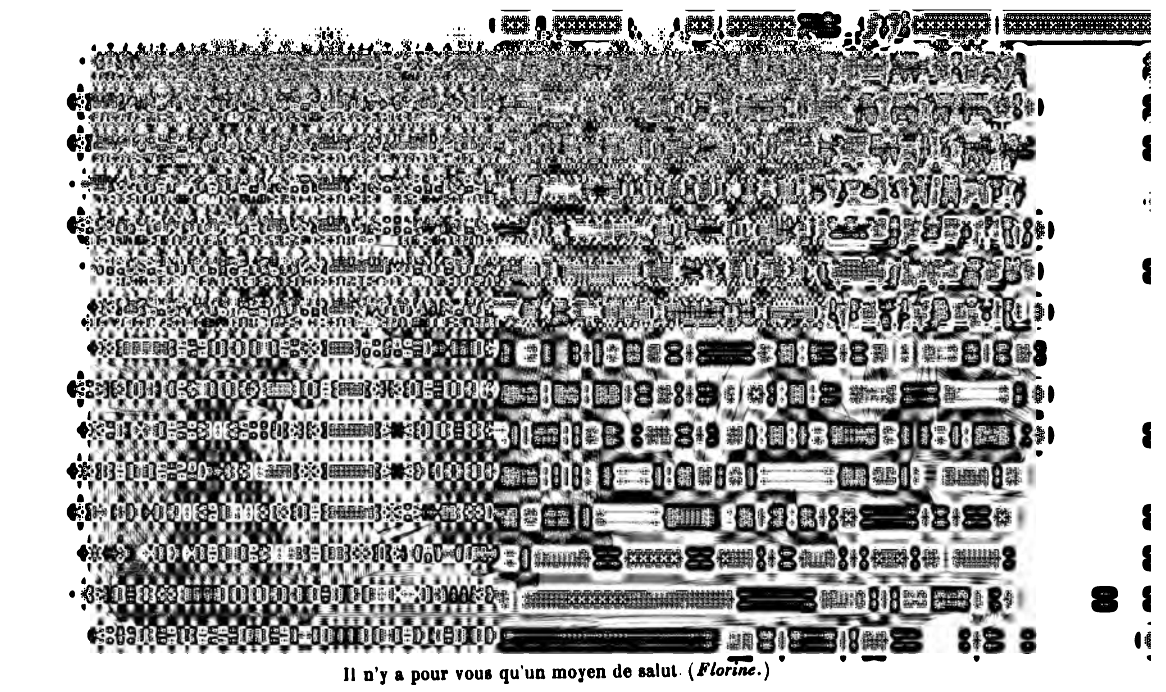
et son gibier arrive dans ce moment. C'est vous-même que nous allons mettre là dedans, et, quand vous serez à point, le festin commencera. »

Florine se prit à pleurer à chaudes larmes, et supplia le cuisinier de lui laisser la vie.

« Il n'y a pour vous qu'un moyen de salut, mademoiselle, répondit le terrible chef. Voici une clef d'or. Cherchez dans tout le palais la porte qu'elle peut ouvrir. Si vous la trouvez, nous ne vous mettrons pas là dedans, et nous ferons choix d'une autre personne pour le repas de Sa Majesté.

— Au nom du ciel, monsieur le cuisinier, ne mettez personne à ma place dans cette marmite! N'y a-t-il pas ici des viandes en suffisance pour le repas de Sa Majesté?

— Florine, songez à vous-même, et ne prétendez pas établir chez nous des coutumes nouvelles. Je n'ai qu'une chose à vous dire : trouvez la serrure qui convient à la clef, et vous serez sauvée. Vous pourrez même ensuite



Il n'y a pour vous qu'un moyen de salut. (*Florine.*)

demander une grâce, mais une seule, à notre Sacrée Majesté. »

Florine se mit à l'œuvre sur-le-champ; elle essaya la clef à plus de trois cents portes. Elle n'avait pour ce travail que le reste du jour, et déjà le soleil baissait, sans qu'elle eût trouvé la serrure de la clef d'or.

Elle tremblait de tous ses membres, la pauvre enfant; dans sa précipitation, elle n'était guère capable de faire convenablement les essais. Le chef et quatre aides la suivaient pas à pas, armés de leurs grands couteaux, et tour à tour ils disaient à la timide bergère :

« Hâtez-vous, Florine, le soleil baisse; le soleil baisse, Florine, hâtez-vous! »

Elle avait parcouru les grands et les petits appartements; elle était montée dans les combles; elle était redescendue, et passait de corridor en corridor : elle ne laissait pas une serrure sans l'essayer; mais la clef était toujours trop grande ou trop petite, ou la barbe en

était mal tournée et faite autrement qu'il ne fallait. Enfin le cuisinier dit à la bergère :

« Florine, voici le dernier moment : le soleil va toucher la montagne. »

La bergère se trouvait alors devant une grande glace fixée à la muraille, et, comme elle y jetait les yeux, elle vit son père et sa mère assis dans leur cabane; ils pleuraient, et sans doute ils menaient deuil sur leur fille, qu'ils avaient perdue, sans imaginer qu'elle se trouvât dans une position si cruelle.

A cette vue, l'infortunée, hors d'elle-même, s'écria :

« Mes pauvres parents, je peux donc vous revoir avant de mourir ! »

En parlant ainsi, elle s'élança si vivement vers son père et sa mère, pour les embrasser encore une fois, que la clef d'or, ayant frappé contre la glace, la brisa en mille pièces. Or, il se trouvait derrière la glace une porte cachée;

cette porte avait une serrure, et cette serrure convenait parfaitement à la clef d'or. Aussitôt que la pauvrette l'eut essayée, la porte s'ouvrit.

« Nous n'attendions plus que vous, aimable Florine, dit le jeune et beau monarque, en lui présentant, dans une salle magnifique, sa nombreuse cour, la plus brillante du monde entier. »

La bergère, en jetant les yeux sur elle-même, se vit comme transformée. Cependant il n'y avait rien de changé chez elle que la toilette, qui étincelait de rubis et de diamants. Florine était née si belle, qu'il n'était pas besoin d'autre chose pour en faire une princesse accomplie.

Cependant, au milieu de la splendeur souveraine, le jeune monarque était pensif et mélancolique; il semblait poursuivi d'une inquiétude secrète, et, en conduisant l'étrangère à la table de fête, il lui dit d'une voix émue :

« Charmante Florine, vous avez une grâce à me demander : quelle grâce me demanderez-vous?

— Ah! sire, lui répondit-elle, je n'hésiterais pas à vous prier de me rendre mes pauvres parents; mais votre bonheur et votre gloire me touchent plus que tout le reste : c'est pourquoi je vous demande la grâce de toute infortunée qui pourrait, comme moi, tomber dans les mains de votre cuisinier! »

A peine eut-elle prononcé ces charitables paroles, qu'une musique triomphante éclata dans la salle du festin; tous les visages s'épanouirent; le prince surtout paraissait radieux, et la plus vive allégresse avait remplacé sur son front les ombres du chagrin.

« O ma libératrice, s'écria-t-il en baisant la main de Florine, soyez bénie pour la demande que vous m'avez adressée! C'est à moi que vous la faites, la grâce que vous implorez pour d'autres! Heureuse prière que j'attendais depuis cinq cents ans, et qui me délivre d'un

affreux enchantement ! Vous êtes la première, ô Florine, qui, ayant à me demander une faveur, vous soyez oubliée pour autrui. Désormais je pourrai donc mener une vie innocente! Ma table royale ne sera plus souillée de mets détestables, auxquels il me fut permis, il est vrai, de ne jamais toucher, mais dont le seul aspect me faisait horreur. En reconnaissance d'un si grand bienfait, je veux, belle Florine, faire pour vous quelque chose de plus.

— Ah! sire, je vous entends ; vous me rendrez à mon père et à ma mère?

— Je ne saurais.

— Alors, vous les rendrez à leur fille?

— Je ne le puis pas davantage.

— Hélas! que pourrez-vous donc faire pour moi?

— J'enverrai l'oiseau-rouge, mon fidèle messager, dire à vos parents que vous êtes ma femme, et qu'il n'y a pas sur la terre une reine plus aimée et plus aimable que vous. »

Florine régna; elle fut heureuse épouse, heu-

reuse mère; mais ses yeux en pleurs se tournèrent bien souvent vers la montagne, derrière laquelle était restée une moitié de son bonheur. Il n'est pas, même au pays des fées, de félicité parfaite ici-bas.



LES

POMMES DE PIN

LES

POMMES DE PIN.

Dans la saison où les pommes de pin jonchent le sol de la forêt, Corasan allait chaque matin en ramasser un grand sac par l'ordre de sa mère. Il aurait bien voulu être dispensé de ce travail, qu'il trouvait fort au-dessous de son âge (il avait déjà vingt-cinq ans); toutefois il obéissait : car, dans ce pays-là, on ne se croyait pas dispensé de la soumission filiale, aussitôt qu'on avait un peu de barbe au menton.

Un jour qu'il faisait dans le grand bois sa

récolte accoutumée, il se dit en recueillant les pommes de pin :

« Oh! si la fée de la montagne daignait les changer en or! »

La fée de la montagne l'entendit; il se fit tout à coup un craquement terrible, et du plus gros sapin de la forêt sortit une belle femme blanche, qui dit à Corasan :

« Les pommes de pin que tu auras amassées se changeront en or, aussitôt que tu arriveras chez vous, pourvu que, de la forêt jusqu'à la maison, tu n'aies pas une seule mauvaise pensée. Je te laisserai tenter cette épreuve jusqu'à six fois. »

Corasan se prosterna et rendit grâce à la fée, qui rentra dans le sapin.

Le jeune paysan acheva de remplir le sac, en se promettant bien de veiller sévèrement sur lui-même, afin de satisfaire à la condition qui lui était imposée. Mais, hélas! les pommes



Et du plus gros sapin une belle femme blanche dit à Corasan. (*Les pommes de pin.*)

de pin demeurèrent pommes de pin, et il n'y en eut pas une seule de changée en or.

Le lendemain, Corasan, étant retourné à la forêt, s'écria :

« Fée de la montagne, par quelle pensée coupable ai-je empêché le miracle de s'accomplir? »

La fée reparut soudain et répondit :

« J'aurais trop à faire de les rappeler toutes à ta mémoire. Dis-moi seulement pourquoi, après avoir rempli le sac comme à l'ordinaire, tu as aussi rempli tes poches, ce que tu ne fis jamais auparavant. O Corasan, avant même de prendre la charge sur ton dos, tu avais une coupable pensée. « Quand les pommes de pin « seront changées en or, disais-tu en toi-même, « je veux en avoir à moi quelques-unes, que je « n'aie pas besoin de partager avec mes frères « et mes sœurs. » Va, recommence ta besogne, et sois plus sage une autre fois. »

Corasan fit de très-humbles excuses à la fée,

qui disparut. Il remplit de nouveau le sac et ne remplit pas ses poches. Cependant il ne fut pas plus heureux que la première fois, et sa mère lui dit :

« Cela va bien, mon fils, tu ramasses des pommes de pin qui brûlent à merveille.

— Qu'ai-je donc pensé de mal cette fois? dit le lendemain le jeune homme à la fée; car, en vérité, il me semble que je suis sans reproche.

— As-tu donc oublié ce que tu disais en toi-même, lorsque tu passais devant la maison d'Abaril, ton riche voisin? « Cette maison est « belle, mais dans quelque temps elle ne sera « pas la plus belle du village ! » Rappelle-toi la maligne joie que tu éprouvas à cette pensée, et que cela te suffise pour t'expliquer ce nouvel échec. »

Corasan, sans rien répliquer, se remit au travail avec courage, en se promettant d'être mieux sur ses gardes cette fois. Mais toutes ses précautions furent vaines, et ce jour-là les pommes de pin brûlèrent mieux que jamais.

« Puissante fée, s'écria-t-il le lendemain, aussitôt qu'il fut entré dans le bois, comment se peut-il faire que le miracle ne se soit pas opéré? J'ai veillé sur moi-même avec une attention soutenue, et, en passant devant la maison du riche voisin, j'ai détourné la tête pour n'être pas séduit par une mauvaise pensée.

— Et tu as jeté les yeux sur la cabane du pauvre chevrier, et tu t'es dit : « Cet homme « est bien négligent, bien paresseux, de laisser « pourrir le toit de sa cabane! » Cependant tu savais que depuis six mois il est perclus de tous ses membres. O Corasan, sur le point d'être si riche, vous deviez avoir d'autres pensées, en considérant la misère de votre voisin. »

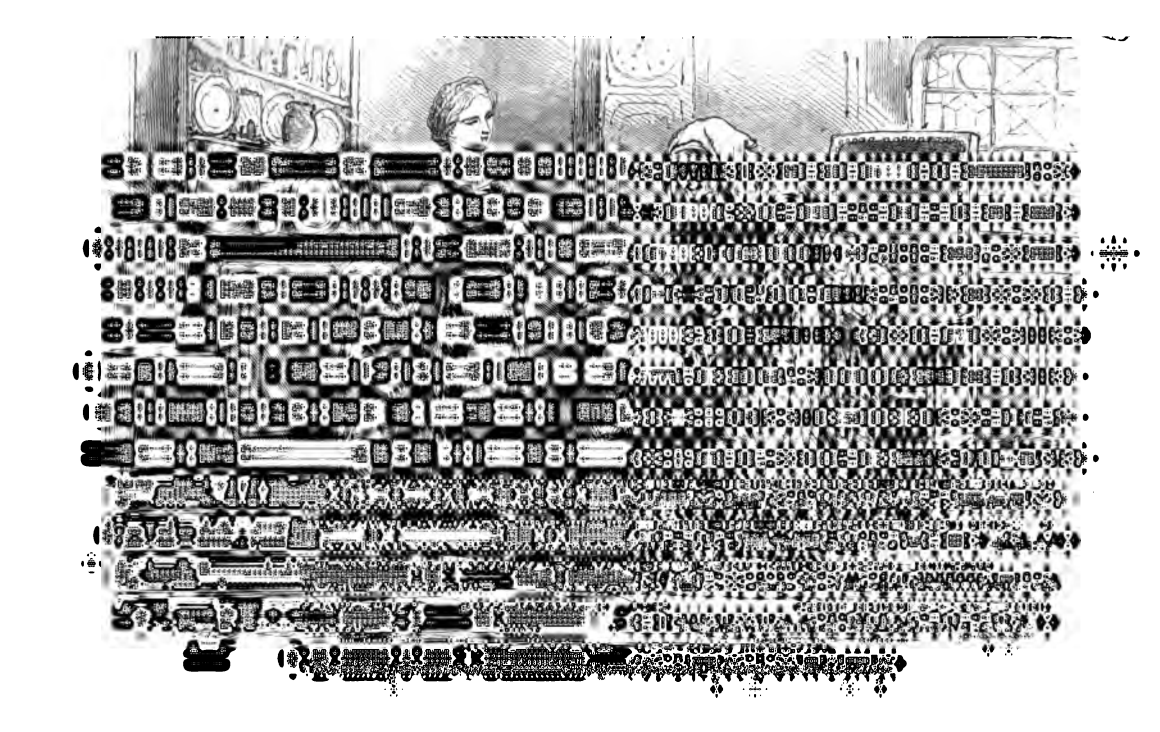
Le pauvre garçon soupira et se baissa vers la terre, afin de ramasser encore des pommes de pin. Il était persuadé que cette fois la transformation miraculeuse ne manquerait pas d'arriver : aussi remplit-il le sac jusqu'au bord, sans plaindre sa peine, pour augmenter sa richesse et la joie de ses parents. Peine inutile! A l'ouverture du sac, les pommes tombèrent, sans

changer de poids ni de couleur. Chacun se réjouit, dans la famille, à leur flamme brillante ; Corasan seul était triste et mécontent, et ne mangea pas de bon appétit la soupe que sa mère avait fait cuire sur ce beau feu.

Il demanda, le lendemain, de nouvelles explications à la fée, qui lui dit d'un ton sévère :

« Tu te crois innocent, et tu n'as jamais été plus coupable. Pourquoi, au sortir de la forêt, voyant venir de loin ta jeune voisine Colombelle, as-tu quitté la route accoutumée et passé à travers champs, en sorte que tu as évité sa rencontre ? Auparavant tu aurais fait un grand détour pour te trouver sur son passage ; mais tu as dit dans ton cœur : « Ma mère me dé-
« fend de penser à Colombelle : il faut obéir à
« ma mère. » Hypocrite ! ta véritable pensée était que désormais Colombelle serait trop pauvre pour toi ! »

Le coupable, les larmes aux yeux, dit à la fée de la montagne :



« Oui, je suis un misérable, et je crois, en vérité, qu'on ne peut, sans penser à mal, rechercher les faveurs de la fortune. J'ai mérité mon châtiment. Laissez-moi pauvre comme je suis, et faites seulement, ô bonne fée, que ma mère me donne Colombelle pour femme !

— Retourne en paix chez toi, répondit la fée, et, quand tu seras déchargé de ton sac, jette-toi aux genoux de ta mère pour lui demander cette grâce. »

Corasan ne manqua pas d'obéir. Après avoir fait, sans ambitieuse pensée, sa récolte ordinaire, il retourna chez lui, ne songeant, tout le long du chemin, qu'à son innocent amour, et, lorsqu'il eut posé le sac debout, au coin de la cheminée, il tomba aux genoux de sa mère et lui dit :

« Ma mère, donnez-moi Colombelle pour femme ! »

Au même instant le sac se déchira, et il en tomba, avec un grand bruit, qui fit tressaillir

LE

NID MERVEILLEUX.

Curiose avait reçu ce nom parce qu'il avait montré dès son enfance une indiscrète curiosité ; il épiait ses parents, ses voisins, tout le monde, cherchant à connaître les choses qui lui étaient le plus étrangères, surtout celles qu'on voulait lui cacher.

A trente ans, il était époux et père, et il ne s'était pas corrigé de son défaut ; mais sa curiosité s'était portée sur les questions les plus hautes : tout bûcheron qu'il était, il passait dans le village pour une espèce de docteur ; il

se demandait sans cesse à lui-même, et demandait aux autres, le pourquoi des choses que le ciel a dérobées ici-bas à notre connaissance.

Un jour qu'il était occupé dans la forêt à couper les arbres que le maître avait marqués pour être abattus, il vit un bel ormeau, plus grand, plus fort que tous les autres, et qui n'avait pas été marqué.

« Quelle sottise! dit Curiose en lui-même; c'était le premier qu'il fallait abattre. »

En le mesurant du regard, il aperçut, près du sommet, un nid posé sur les dernières branches.

Ce nid ne ressemblait point à ceux de la pie et du corbeau, et, quoiqu'il fût bien plus grand encore, il était revêtu par dehors, avec une admirable délicatesse, d'une mousse fine et moelleuse, qui reflétait, aux rayons du soleil couchant, une riche couleur vert doré.

« Le dehors étant si beau, que sera le de-

dans? se disait Curiose, dont la passion dominante venait de se réveiller. Quel oiseau merveilleux a su bâtir un si beau nid? »

Pressé de satisfaire sa curiosité, il jeta sa cognée au pied de l'arbre, et il y grimpa lestement. Lorsqu'il supposa que le nid ne devait pas être éloigné de sa main, il le chercha des yeux, et fut bien surpris de le voir encore très-loin de sa portée. Il reprit haleine un moment, et se remit à grimper.

« Cette fois, je dois y toucher, » se dit-il quelques instants après; et il pencha la tête en arrière, pour chercher le nid.

Mais le nid se trouvait encore aussi loin, et l'homme en fut d'autant plus étonné, que, de la place où il était parvenu, il dominait de très-haut les plus grands arbres de la forêt.

« Qu'est-ce que cela signifie? se dit-il encore. Cet ormeau est vraiment d'une merveilleuse grandeur, et je n'avais pas tort de

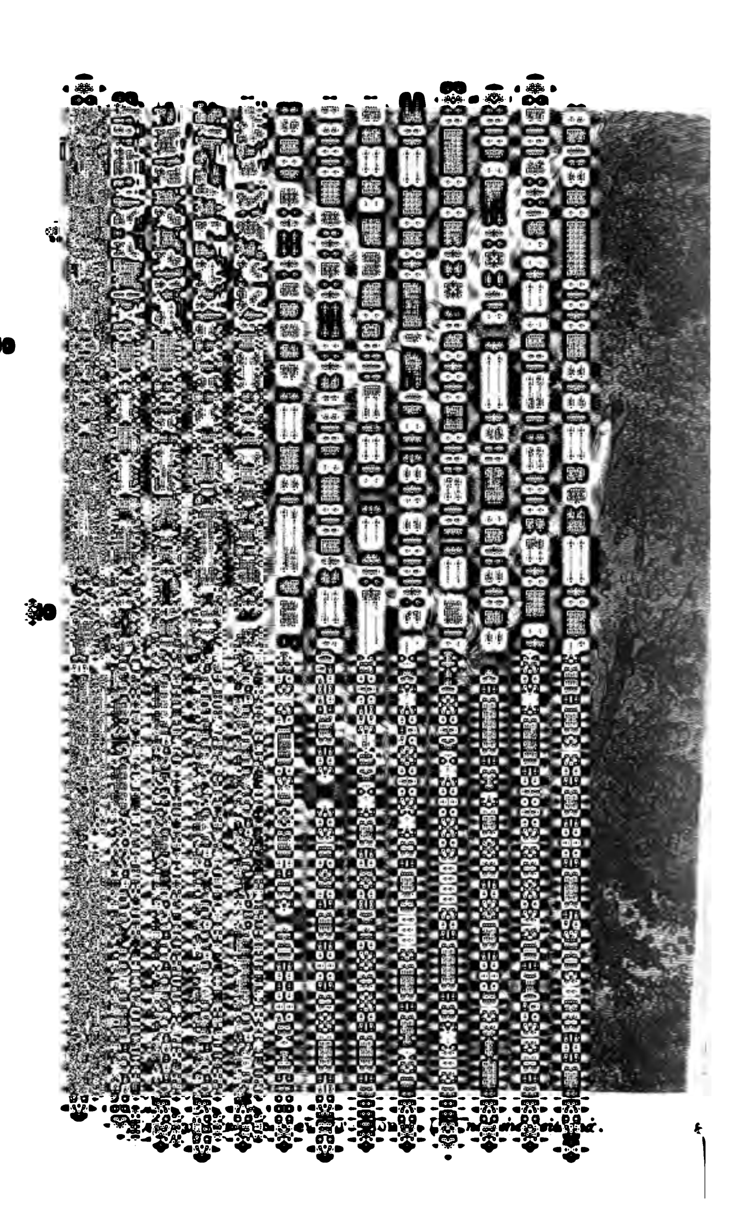
juger qu'il devait être abattu. Voyons pourtant si je n'atteindrai pas à la fin ce nid, qui semble fuir devant moi ! »

Curiose poursuivit son ascension téméraire, et grimpa si longtemps, si longtemps, qu'il craignit d'avoir dépassé le point par mégarde. Ayant baissé les yeux vers la terre, il la vit si loin de lui, qu'il en eut le vertige ; les plus grands arbres d'alentour lui paraissaient comme de très-petits buissons. Cependant, lorsqu'il eut de nouveau regardé vers le faîte de l'ormeau prodigieux, il reconnut avec douleur que le nid ne s'était pas sensiblement rapproché.

« Je l'atteindrai, quand je devrais grimper toute la nuit ! » s'écria-t-il avec colère, en voyant que le soleil avait disparu.

Et, sans balancer, il s'éleva de branche en branche, et travailla longtemps des pieds et des mains.

Ses pieds étaient meurtris, ses mains écorchées, sa poitrine haletante, son front baigné



de sueur : néanmoins il poursuivait, avec la fureur d'un démon, sa téméraire entreprise, sans vouloir comprendre qu'une puissance supérieure écartait de sa main cet objet, que ses yeux avaient cru voir, de terre, si près de lui.

Il ne sut jamais exactement le temps qu'il avait mis à cette ascension fatale; mais il a déclaré que la lune, alors en son plein, avait fourni près du tiers de sa course, lorsqu'enfin il se trouva si près du nid, qu'il crut pouvoir y atteindre. Il y portait la main, lorsqu'il vit paraître par-dessus le bord une chevelure blonde, puis une face angélique, puis de blanches épaules, sur lesquelles se balançaient deux ailes dorées.

L'apparition merveilleuse repoussa la main du téméraire bûcheron, et lui dit d'une voix solennelle :

« Parce que tu m'as troublé dans ma retraite par ton indiscrète curiosité ; parce que tu n'as pas voulu comprendre qu'il valait mieux pour toi ignorer les choses qu'un pouvoir supérieur éloignait de tes yeux mortels, je vais te dé-

noncer dans le ciel, ma patrie, et tu n'en connaîtras les secrets qu'après tous ceux qui vivent maintenant sur la terre; tu survivras à ton dernier petit-fils, qui mourra centenaire. Retourne dans ta maison ; remplis les devoirs de ton état; n'interroge plus le ciel sur les mystères qu'il dérobe à ta connaissance, et ne révèle que sur ton lit de mort à tes descendants les choses que tu as apprises dans la forêt. »

Quand la créature céleste eut ainsi parlé, elle s'envola vers les étoiles ; l'ormeau se raccourcit par degrés, comme le colimaçon rentre dans sa coquille, et Curiose descendit de l'arbre plus vite qu'il n'y était monté.

Il trouva sa femme très-inquiète de son absence ; elle veillait encore auprès du feu. Elle lui dit :

« Quand j'ai vu que tu ne revenais pas, je suis allée te chercher dans toute la forêt, à la clarté de la lune : je t'ai appelé souvent et de toute ma force.

— Je n'ai rien entendu, » répondit Curiose.

Il s'expliquait assez la chose par la hauteur immense à laquelle il était monté.

« Tu n'étais donc pas dans le bois? reprit la femme.

— J'étais dans le bois.

— Tu dormais peut-être?

— J'étais aussi éveillé que maintenant.

— Enfin, mon ami, explique-toi! Qu'es-tu devenu? qu'as-tu fait?

— Ma pauvre femme, répondit-il avec mélancolie, tu ne le sauras jamais. »

Et prenant son fils sur ses genoux :

« Mon enfant, lui dit-il, ne sois pas aussi curieux que ton père! »

La femme, les enfants, les amis de Curiose, ne purent jamais tirer de lui aucune explication. Il prolongea sa vie au delà des bornes accoutumées; il vit mourir tous ses contemporains, toute la génération suivante, et l'on commençait à croire qu'il vivrait toujours. Pendant

plus d'un demi-siècle on se dit dans le voisinage, en voyant le vieillard debout au milieu de ses petits-fils, courbés par les années :

« Curiose sait un secret qui l'empêche de mourir. »

Cependant il finit par sentir à son tour le déclin de l'âge, mais beaucoup plus tard et plus lentement que les autres hommes. Quand sa femme mourut, à l'âge de quatre-vingts ans, il paraissait à peine en avoir quarante, quoiqu'il en eût quatre-vingt-dix. A l'âge de cent et vingt ans, ses tempes commencèrent à grisonner, mais il avait encore toute sa force, et il prêtait l'appui de son bras à sa fille cadette, qui parvint à une vieillesse peu commune.

Il était habituellement taciturne, sérieux et mélancolique ; il acceptait avec résignation la longue vie qui lui était imposée, tout en soupirant après l'heure de délivrance qui mêlerait sa poussière à celle de ses ancêtres et de ses descendants.

Il ne voulut jamais remettre le pied dans

la forêt ; il ne pouvait voir un ormeau sans frémir.

Cela donna lieu à des soupçons sans nombre, jusqu'au moment où tout s'expliqua. Curiose, parvenu à l'âge de cent soixante et treize ans, sentit qu'il allait trépasser, et, couché sur son lit de mort, il révéla enfin à ses arrière-petits-enfants, rassemblés autour de lui, ce qui lui était arrivé dans la forêt.

« Jamais la faute d'un homme, leur disait-il, ne fut suivie d'un plus long châtiment. Sachez donc, mes fils, et dites à ceux qui naîtront de vous, que l'habitant de la terre provoque la colère divine, quand il veut pénétrer les mystères du ciel. »

LA COULEUVRE.

Laric, le bûcheron, revenait du bois, un fagot sur l'épaule, et faisait tristement en lui-même le compte de ce qu'il devait à l'usurier Chandragor, qui lui avait prêté, six mois auparavant, de l'argent dont il n'avait plus un sou ; car une petite somme, et même une grosse, est bientôt dépensée, en temps de cherté, lorsqu'on a une femme et six enfants à nourrir, et que le travail manque souvent.

Laric était fort inquiet, parce que Chandragor, qui, à la vérité, n'exigeait, après un prélèvement sur le capital, qu'un modique intérêt de vingt pour cent, était l'homme du monde le

plus exact, et, si le bûcheron ne se rendait pas le soir même à la ville pour acquitter sa dette, il pouvait compter de voir, le lendemain, le terrible sire à sa porte avec les huissiers.

A cette pensée Laric soupirait; si triste, qu'il en oubliait le poids de son fagot. Il faisait un froid rigoureux, auquel le pauvre homme ne songeait guère. Soudain il voit une couleuvre, couchée en travers du chemin et tout engourdie. Touché de compassion, il pose à terre son fardeau, ramasse le reptile, le recueille dans son sein, et, reprenant sa charge, il poursuit sa route.

La chaleur de son corps eut bientôt ranimé la couleuvre. Il la sentait rouler doucement ses anneaux, charmé de voir qu'un peu de sa chaleur pût lui rendre la vie. Enfin il approcha de sa cabane, dont il apercevait la lumière à travers les rameaux. Lumière chérie, auprès de laquelle il reviendrait chaque soir avec bonheur, si seulement il apportait du pain aux pauvres petits qui l'attendent! si seulement la porte de l'humble chaumière pouvait être fermée à l'impitoyable usurier!

La couleuvre, qui se pressait sur le cœur de Laric, en pouvait suivre tous les secrets mouvements ; elle avança un peu la tête et lui dit en son langage, qui ressemblait au sifflement de la bise dans les sapins :

« Va, sans triste pensée, souper avec ta famille. Ensuite nous irons ensemble chez le seigneur Chandragor : je me charge de le satisfaire, pourvu que tu ne dises jamais à personne, même à ta fidèle Gélinotte, ce que j'aurai fait pour toi. »

Laric remercia la couleuvre de bon cœur, et marcha d'un pas léger jusqu'à la porte de sa cabane.

« Te voici bien à propos, mon pauvre mari, lui dit la bonne Gélinotte. Surveille un moment nos enfants et la soupe, que mal ne leur arrive, pendant que je vais fermer l'étable et la basse-cour. »

Il y avait là six enfants, qui trépignaient de joie. Le plus grand avait six ans et portait le plus

petit, qui avait six mois. Le père les embrassa tous, par ordre de naissance ; ensuite il prit le tout petit dans ses bras et les autres sur ses genoux. Il se livrait à la joie sans fâcheuse arrière-pensée, parce qu'il avait foi aux paroles de la couleuvre.

« A table ! dit-il gaiement, dès qu'il vit rentrer sa femme. Ta soupe aux choux sera excellente, à juger par l'odeur.

— Si seulement elle était payée ! répondit-elle en soupirant.

— Bah ! mangeons-la d'abord, et nargue de la tristesse !

— Comme te voilà joyeux, mon mari ! dit la bûcheronne en servant la soupe ; on dirait, si c'était la saison, que tu as trouvé la pie au nid ! »

A l'instant même, comme elle achevait de vider la marmite, elle en vit tomber deux perdrix cuites à point, qui se couchèrent moelleusement sur la soupe fumante.

« Par la fée des bois, qu'est-ce donc que

cela? s'écria la bûcheronne. Voilà une belle surprise! Comment as-tu fait, mon Laric, pour cuire cela en si peu de temps? Où les as-tu trouvées, ces belles perdrix?

— Commençons, dit-il, par les manger, et ne cherchons pas trop d'où nous vient ce gibier. Je pense, ajouta-t-il avec finesse, que le chasseur n'est pas loin d'ici! »

Gélinotte, supposant que son mari voulait la désigner elle-même, assura qu'elle n'avait rien mis dans la marmite que du lard et des choux. Encore avait-elle acheté le lard à la voisine, car il n'y avait plus rien dans le saloir.

« Et combien devons-nous à la voisine? reprit Laric d'un ton léger.

— Treize sous, » répondit la femme, comme elle se disposait à découper une des perdrix, qu'elle avait posée sur son assiette.

Aussitôt l'on vit tomber du bec de la perdrix treize petits sous, aussi brillants, aussi neufs,

que s'ils fussent sortis le jour même de l'hôtel des Monnaies.

— Par la fée des bois, s'écria Gélinotte ébahie, voilà justement mon affaire! Mais je vois ici de la diablerie.

— Prends-les à bon compte, comme les perdrix, ma pauvre bonne. Le bienfaiteur se cache et ne dit mot, mais ses œuvres parlent pour lui. Va, je t'apporterai ce soir bien d'autres nouvelles.

— Que veux-tu dire, mon homme? Vas-tu nous quitter encore?

— Eh! femme, ne sais-tu pas que c'est aujourd'hui l'échéance, et que, si je ne vais pas ce soir chez maître Chandragor, demain il viendra chez nous?

— Tu vas le payer?... Comment? comment?...

— Si je parlais, cela gâterait tout. Mais sois tranquille, ce n'est pas de l'argent volé. »

En parlant ainsi, Laric prenait son chapeau et son bâton, puis il ajouta :

« Femme, fais coucher ces enfants, et va toi-même dormir.

— Je ferai coucher les enfants, répondit-elle, mais je suis trop inquiète pour dormir. Je t'attendrai au coin du feu, et ne fermerai pas l'œil, quand tu ne reviendrais qu'avec le jour. Il t'arrive assurément quelque chose d'extraordinaire et tu ne veux pas me le dire. Ainsi soit-il! Une femme sage respecte les secrets de son mari, et ne le presse pas de questions pour le faire jaser mal à propos. Va donc, à la garde du ciel, et reviens de même. »

En achevant de parler, elle embrassa de bon cœur son mari, le suivit jusqu'à la porte, et lui souhaita encore une fois un heureux voyage.

La couleuvre, qui n'avait pas bougé pendant le souper, donna des instructions à Laric tandis qu'il cheminait.

« Quand tu seras arrivé chez ton usurier, lui dit-elle, tu lui parleras en ces termes : « Seigneur Chandragor, déclarez en con-

« science ce que je vous dois, et vous allez être « payé. »

Laric ne manqua pas de répéter ces paroles à Chandragor.

« Ce que tu me dois? lui dit le pince-maille. Ne le sais-tu pas aussi bien que moi? Voici ton billet : il me faut toute la somme, entends-tu bien?

— Mais, seigneur, je n'en ai reçu que le tiers !

— Tu étais le maître de ne pas emprunter. Qui accepte les conditions s'oblige à les remplir. Allons, maître Laric, assez de paroles! Que je voie de ton argent. »

Laric, ému de colère, avait porté la main sous sa veste, car il sentait son cœur battre si fort, qu'il lui semblait près d'éclater : la couleuvre saisit ce moment pour lui glisser un ducat dans la main.

Il le posa bien vite sur le bureau de Chandragor, que l'aspect de l'or réjouit visiblement.

L'usurier mit ses lunettes, prit son trébuchet, et, tandis qu'il pesait soigneusement le ducat, Laric, étant retourné à l'emplette, recevait de son amie une seconde pièce d'or, qui fut pesée comme la première. Il en fut de même jusqu'à dix; après quoi, Laric dit avec émotion :

« En conscience, seigneur créancier, vous savez que c'est là tout ce que j'ai reçu de vous, quoique le billet porte trente ducats.

— Tu en payeras trente ou tu iras en prison, répondit l'usurier : je suis sûr que tu as le reste dans ta poche! »

En disant ces mots, le misérable se permit de porter la main dans la poche de Laric, avec l'intention de le fouiller. Mais il trouva ce qu'il ne cherchait pas, et poussa un grand cri : la couleuvre l'avait mordu jusqu'au sang.

Pendant qu'il saute et se démène, en secouant le doigt blessé, le billet, qui était resté sur le bureau, s'agite de son côté, frémit,

s'envolè, tourbillonne au-dessus de la lampe, où il s'enflamme et se consume, avant que Chandragor ait pu l'attraper.

« Au voleur! » s'écrie-t-il, en portant les mains sur le bûcheron.

On vient à ses cris, et l'on trouve Laric aux prises avec un affreux singe, dont on le délivre d'abord.

On lui demande ensuite ce que cela signifie.

Il conta ce qui s'était passé entre lui et l'usurier, mais sans dire un mot de la couleuvre. On en conclut que, par une juste vengeance du ciel, le plus méchant des hommes était devenu la plus méchante des bêtes.

Laric s'en retournait bien joyeux, et, chemin faisant, il voulut remercier sa bienfaitrice : elle avait disparu. Persuadé néanmoins qu'elle pouvait l'entendre :

« O ma fidèle amie, lui dit-il, mes vœux sont comblés. Faites seulement qu'à l'avenir

le travail ne manque pas au père ni la santé à la famille! »

En arrivant chez lui, il trouva sa femme bien joyeuse. Elle l'embrassa et lui dit :

« J'étais là, au coin du feu; je pensais à toi. Tout à coup j'ai entendu comme une voix sifflante qui m'a dit : « Tu es la plus discrète des « femmes! » Et j'ai senti autour de mon cou quelque chose de froid... Le ciel me pardonne!... j'ai cru que c'était un serpent. J'ai porté la main sur la place, et j'ai trouvé ce collier d'or. Laric, nous voilà riches; car ce joyau, qui me paraît être d'un travail admirable, vaut sans doute beaucoup d'argent!

— Mais nous ne le vendrons pas! répondit le bûcheron. Je devine d'où te vient ce collier. Pauvre femme, encore un secret qu'il faut que je garde pour moi!

— Ainsi soit-il! dit la bûcheronne. Je mettrai cette parure les jours de fête, et, quand les voisines me diront : « Qui vous a donné ce « beau collier d'or? » Je répondrai : « Je

« l'ignore, mais mon mari le sait et cela me « suffit. »

Laric fut vivement touché d'une soumission si naïve, et pourtant il ne dit pas un mot de la couleuvre.

Si vous êtes un jour aussi heureux que ces époux, ne soyez pas moins discret que le mari; ne soyez pas plus curieux que la femme!



LE BÉLIER

LE BÉLIER.

Gérimel était un méchant berger; il maltraitait son troupeau, et il usait chaque jour un nouveau bâton. Il faisait encore plus de peur à ses moutons que son chien, qui ne valait pourtant guère mieux que son maître.

Quand Gérimel battait sans raison les brebis, le bélier se fâchait et le menaçait de ses cornes, ce qui finissait par le faire battre lui-même plus fort que tous les autres.

Un jour que le pauvre animal essuyait ainsi une grêle de coups, il se mit à fuir vers la montagne. Le berger le poursuivait, en le frappant sans miséricorde. Mais le bélier ne cessait

pas de courir, grimpant toujours et toujours suivi de Gérimel.

Ils arrivèrent enfin dans un étroit passage, si étroit, qu'il n'y avait de place que pour un seul homme ou un seul mouton. D'un côté c'était une roche escarpée, de l'autre un profond précipice. Le bélier s'arrêta court, et l'homme essaya vainement de l'entraîner.

« J'aurai moins de peine, se dit-il, si je l'attaque d'en haut. »

Dans cette pensée, il pose les deux mains sur le dos de l'animal, et, sautant lestement par-dessus, il arrive de l'autre côté. Mais son élan avait été si fort, qu'il tomba sur ses mains, et, lorsqu'il voulut se relever, il en fut incapable. Chose étrange! ses mains s'étaient changées en pieds de mouton, et toute sa personne était devenue un bélier parfait, absolument semblable à celui qu'il avait poursuivi; il en avait tous les traits, tous les caractères, le mufle courbé, la laine frisée, la queue grasse et les cornes en tire-bouchon.

Pendant qu'il subissait cette fatale métamorphose, le bélier en éprouvait une contraire. Il devenait berger, un berger en tout semblable à son maître.

« Mon ami, nous avons changé de rôles, dit le nouveau Gérimel au nouveau bélier, et maintenant tu vas me suivre, si tu ne veux pas être mangé des loups. »

Le bélier (pourquoi l'appellerions-nous d'un autre nom, puisqu'il n'était plus autre chose?), le bélier eut peur, et suivit le faux Gérimel, en regardant avec méfiance le bâton, qui avait passé de sa main dans celle du nouveau maître.

« Ne crains rien, dit celui-ci : mon dessein est de t'apprendre ton devoir, et, par conséquent, je me garderai bien d'imiter ta conduite. Sois bon mouton, et je serai bon berger. »

Que pouvait faire le bélier? Il fallut bien qu'il se résignât à son triste sort. Que lui aurait-il servi d'invectiver contre le ciel et la for-

tune, quand même il en eût été capable?... Mais il ne savait plus que bêler.

Il bêla, lorsqu'il revit les brebis et les agneaux, qui bêlèrent eux-mêmes de joie à son arrivée. Quand le troupeau rentra dans la bergerie, les parents y furent trompés à leur tour. Seulement ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que leur fils avait l'humeur beaucoup plus égale, et qu'il revenait du pâturage bien plus docile qu'il n'y était allé.

« C'est singulier! disait la mère, toute réjouie; Gérimel était colère comme un coq d'Inde, et le voilà doux comme un mouton! »

Le bélier, de son côté, gardait son naturel fougueux. Quand le premier moment de surprise fut passé, il dit, en sa langue moutonnière, à son gardien, le seul homme du monde qui fût en état de le comprendre :

« Tu feras de moi ce que tu voudras, mais je ne peux accepter l'humiliation que m'impose une puissance ennemie.

— Tu l'accepteras, ou tu seras plus rudement châtié pour ta résistance que tu ne l'es maintenant pour ta dureté.

— Eh! que peut on me faire encore, après m'avoir fait descendre au rang de vil animal?

— On peut t'envoyer à la boucherie. »

Ces mots firent trembler le bélier de tout son corps; il ne répliqua rien, et se mit à brouter l'herbe avec le troupeau.

Qu'il se trouvait à plaindre dans sa condition nouvelle! Et pourtant on le traitait doucement. Un jour le chien voulut le harceler et le mordre: mais le bon Gérimel eut bientôt mis l'agresseur à la raison, avec de grands coups de gaule; ce que le bélier trouva fort juste et fort bon, depuis qu'il avait passé au rôle de victime.

Quand il revenait du pâturage, il eut d'abord de la peine à prendre le chemin de la bergerie. Il entra même une fois par oubli dans la maison; souvent il s'arrêtait devant la porte; il bêlait tristement, et les gens lui faisaient quelquefois des caresses, ou lui jetaient un morceau de pain. Il s'attachait surtout à sa mère,

et lui parlait du regard, comme pour lui dire :

« Mère, ne reconnaissez-vous pas votre enfant? »

Elle était bien loin de soupçonner la métamorphose! Quand Gérimel paraissait, c'était à lui qu'elle prodiguait les caresses. Alors le pauvre bélier, qui ne pouvait supporter ce cruel spectacle, s'éloignait les larmes aux yeux.

« Je suis bien plus malheureux qu'un mouton, dit-il un jour à son successeur, car je trouve des supplices dans mes souvenirs.

— Qu'il te souvienne aussi, répliqua le berger, des coups de bâton que tu nous donnais! »

Le bélier commençait à reconnaître que sa conduite passée avait mérité un châtiment.

« Mais, dit-il à Gérimel, quand finira ma souffrance?

— Quand tu craindras plus de retomber en

faute, si tu reprenais la figure humaine, que de mourir sous celle de simple mouton.

— Hélas! reprit le bélier, je suis encore bien loin d'être si sage.

— Ton humilité et ton repentir me touchent, répondit le berger, et, s'il ne dépendait que de moi, tu reprendrais ta première forme : je veux du moins te rendre, dans ta condition présente, tous les services que je pourrai. »

Le berger lui tint parole, et, dès le lendemain, il fit paraître son bon naturel et sa bienveillance, en disant au bélier, lorsqu'ils furent arrivés au pâturage :

« J'ai à t'apprendre une fâcheuse nouvelle. Ton père à dit ce matin en ma présence : « Il « ne faut pas attendre, pour manger le bélier, « que sa chair soit trop dure. Je suis d'avis de « le tuer demain, et je me chargerai de l'expé- « dier, pendant que vous serez aux champs. »

— Je vais donc périr, et par la main de mon père! dit le bélier en frissonnant d'horreur.

— Mon ami, tout n'est pas désespéré. Voici

sa présence; tu répondras *oui* et *non* par signes. Jacinthe, ravie de ton intelligence, me demandera de lui donner mon bélier; je lui répondrai que je veux bien, pourvu qu'elle me promette de le garder toujours. Elle n'hésitera pas à le promettre. Quand tu lui appartiendras, elle t'adressera souvent des questions, et, si tu es un mouton d'esprit, tu lui feras des réponses qui la détourneront du mariage. »

Le bélier fit un saut de joie, et, le jour même, il se rendit avec son maître chez Jacinthe.

Elle était seule devant la maison de sa mère, quand ils parurent à ses yeux. Le berger, l'ayant saluée avec cérémonie, lui dit :

« Je sais, belle Jacinthe, que ma mère est venue vous parler en ma faveur, et qu'elle vous a dit combien j'étais changé; mais vous pouvez la croire prévenue, et je vous amène un témoin au-dessus de tout soupçon. Je vais interroger



ce bélier en votre présence : vous jugerez ensuite si je suis corrigé, et si je mérite que vous me soyez favorable. »

La jeune fille observa le bélier avec surprise ; mais son étonnement n'eut plus de bornes, quand le berger et le bélier eurent ensemble, en sa présence, le petit dialogue que nous allons répéter.

« Est-il vrai, mon bélier, que Gérimel était autrefois un méchant berger, qu'il battait souvent sans raison les brebis et les agneaux, et qu'il a frappé souvent son bélier lui-même injustement ? »

Le bélier fit lentement, et comme à regret, un signe affirmatif, et il regarda Jacinthe tristement, comme pour lui demander la grâce de Gérimel.

« Est-il vrai que son caractère est entièrement changé, et qu'il est aussi bon maintenant qu'il était méchant autrefois ? »

Le bélier attendit à peine que la question fût achevée pour faire vivement un nouveau signe de tête affirmatif!

« Est-il vrai que Gérimel aime Jacinthe de tout son cœur? »

Ici, deux signes de tête précipités, qui voulaient dire : « Oui! oui! »

« Est-il vrai qu'elle sera plus heureuse avec lui qu'avec tout autre?

— Oui, oui.

— Ne devrait-elle pas l'épouser sans retard?

— Non! non! »

Cette réponse fit sourire Jacinthe.

« Ah! malicieux bélier, poursuivit le faux Gérimel, quand faudra-t-il donc qu'elle l'épouse? Est-ce le mois prochain?

— Non.

— L'année prochaine?

— Non.

— Voyez l'impertinente bête ! Faudra-t-il peut-être qu'elle attende votre permission ?

— Oui ! oui ! fut la réponse, qui parut si expressive à Jacinthe, qu'elle ne put retenir un cri d'admiration.

— Écoutez, mon voisin, dit-elle à son tour, vous venez me demander une grâce, et je commence par vous imposer un sacrifice. Je vois que ce bélier est sage et prudent, qu'il est bon à consulter, et je vous prie de m'en faire présent dès aujourd'hui. »

Le berger y consentit, sous condition que Jacinthe le garderait toujours, et le laisserait vieillir à son service.

« Ah ! c'est bien ma pensée, s'écria Jacinthe en passant sur le cou du bélier une main caressante. Mon pauvre mouton, tu peux être bien sûr que j'aurai soin de toi, et que jamais le couteau du boucher n'approchera de ta gorge ! »

Pendant qu'elle parlait ainsi, le bélier se

courbait devant elle, pour témoigner combien il était sensible à ses caresses. Tout à coup elle pousse un cri de frayeur : ce n'est plus un bélier qui se trouve devant elle, c'est Gérimel lui-même, le vrai Gérimel !

« Et mon mouton?... » s'écrie la belle toute troublée.

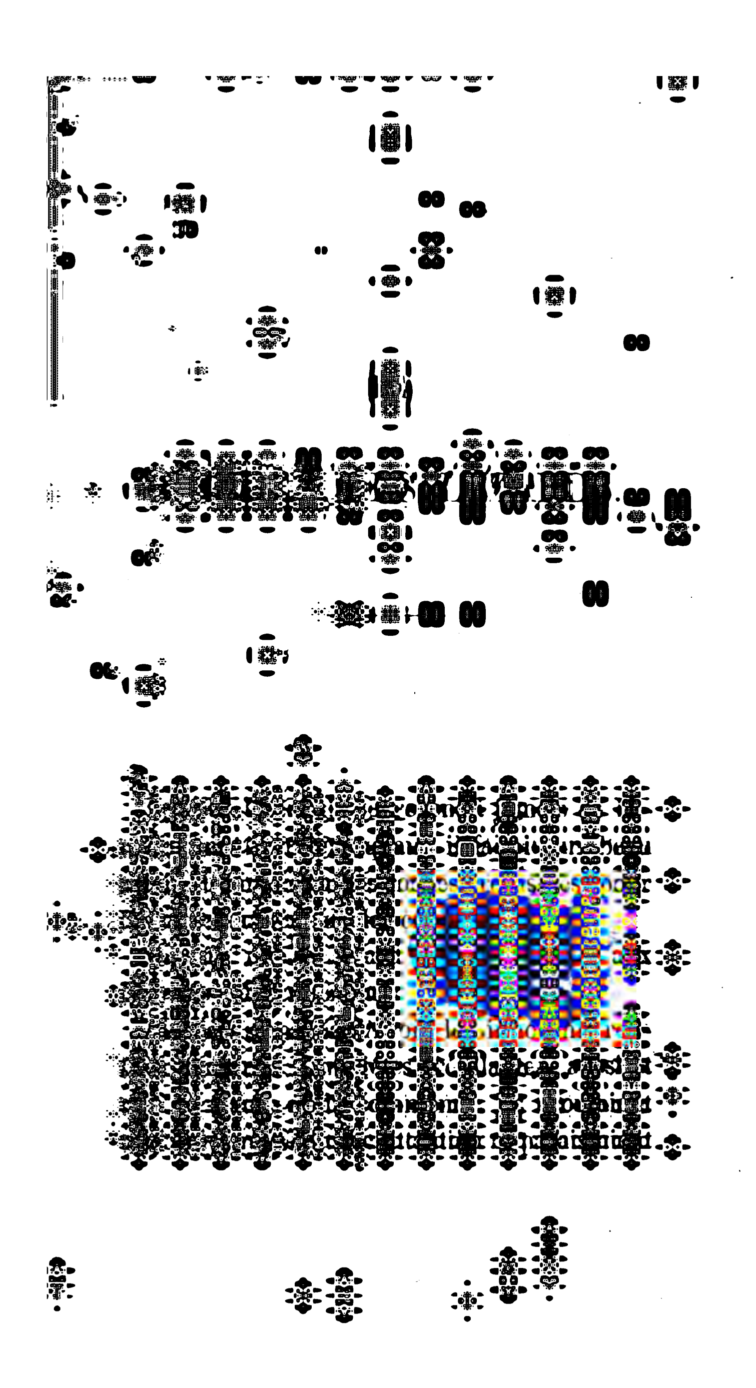
Elle se retourna : le mouton était là, le vrai mouton !...

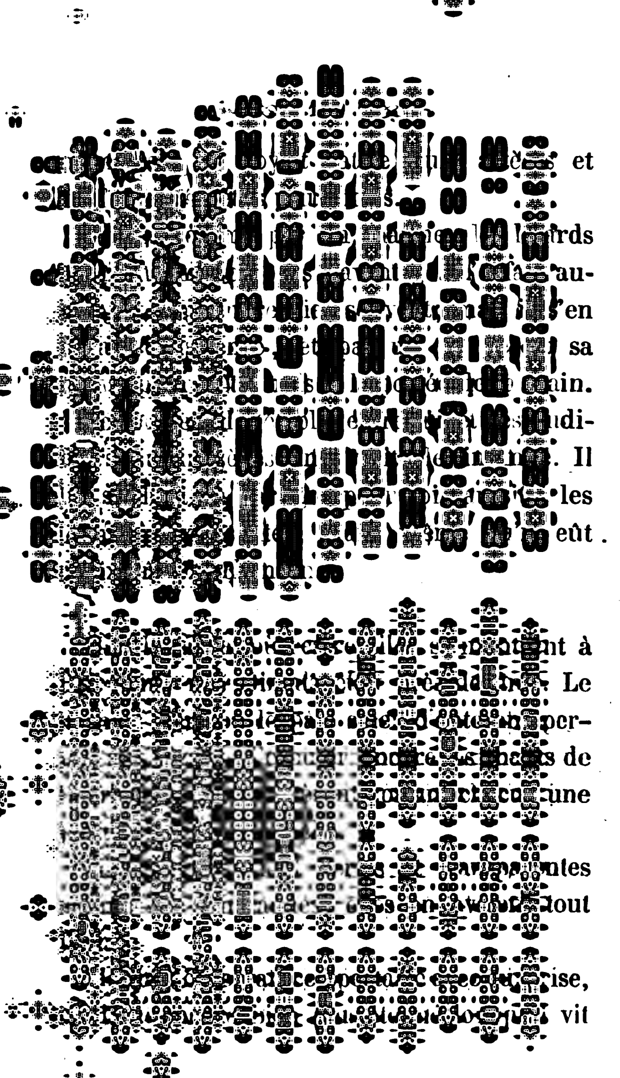
Gérimel, redevenu lui-même, sauf pour le cœur, qui resta doux et bon, expliqua tout le mystère aux deux familles. La noce fut célébrée quelques jours après, et Jacinthe tint fidèlement au véritable bélier la promesse qu'elle avait faite à l'autre.



LE
COLLIER DES LÉZARDS







les lézards approcher à la file, et déposer à ses pieds leurs pierres brillantes, comme pour lui en faire hommage.

Il allait se baisser pour les recueillir, quand un lézard, un peu plus gros que les autres, parut à son tour, et s'avança gravement, en traînant un fil d'or, dont il tenait un bout dans sa petite gueule.

Chérisal s'arrêta, et retint à peine un cri d'admiration, quand il vit cet ingénieux reptile enfiler toutes les pierres à ce cordon avec une adresse fort amusante. Lorsqu'il eut achevé, il se retira un peu en arrière, et Chérisal n'eut qu'à ramasser le joyau. Là-dessus les lézards, témoins de son action, exprimèrent leur joie par mille cabrioles, et rentrèrent enfin dans leurs trous. Chérisal, de son côté, prit en grande hâte le chemin de la maison [illegible]ble de la joie, comme on peut l'imagin[illegible]

Il n'eut rien de plus pressé que d'attacher ce collier au cou de sa petite sœur Tolosille, ce qui parut faire à l'enfant un sensible plaisir, quoiqu'elle n'eût pas plus de cinq ans. Mais sa

mère, étant survenue, la regarda d'un air de compassion, qui voulait dire :

« Ma pauvre enfant, cela ne te rend pas plus jolie ! »

Il faut savoir que Tolosille était l'enfant le plus laid qu'on pût voir. Elle avait les yeux louches, le nez camus, la bouche tortue ; des taches de rousseur lui couvraient toute la figure ; ses cheveux plats étaient d'un blond si pâle, qu'ils paraissaient presque blancs.

Le collier des lézards semblait fort déplacé sur une enfant si disgraciée, et la mère le lui voulut retirer, pour ne pas l'exposer à la moquerie ; mais la petite Tolosille pleura si fort, poussa de tels cris, qu'il fallut bien lui laisser le précieux joyau. Le lendemain, elle voulut en être parée a[illegible]rtir du lit.

Le con[illegible]ent qui brillait sur son visage fut tel, qu[illegible]arut moins désagréable.

« Regarde-bien notre Tolosille, dit tout bas la mère à son mari. Est-ce une illusion, je te prie ? Elle me paraît moins laide qu'à l'ordinaire. »

Le père crut apercevoir aussi quelque chose, mais il ne l'attribua qu'à l'agrément de la parure. Cependant, le soir, il dit lui-même en secret à sa femme :

« Décidément il s'est fait dans la figure de Tolosille un changement favorable. »

La petite fille, comme si elle avait deviné la chose, ne voulut pas souffrir qu'on lui ôtât le collier, lorsque vint le moment de la mettre au lit, et, jusqu'à ce qu'elle fût endormie, ses mains jouèrent avec les jolies pierres. Le lendemain, à son réveil, le père et la mère ne manquèrent pas de l'examiner attentivement.

« C'est prodigieux ! s'écria le père : cette enfant ne louche plus. Ouvre les yeux, Tolosille, et regarde-moi bien.

— Non, elle ne louche plus ! dit la mère avec un transport de joie ; ses cheveux ondoient sur ses épaules et prennent une belle couleur blond cendré ; ses taches de rousseur me semblent déjà s'effacer un peu. »

On ne cessa dès lors d'observer Tolosille tous les jours et à tous moments. Les progrès de sa transformation furent si rapides, qu'au bout de huit jours elle était devenue une enfant très-ordinaire. Ceux qui ne l'avaient pas vue depuis qu'elle avait mis, pour la première fois, le bienheureux collier, ne la reconnaissaient plus. Mais ils ne voyaient pas le collier, qu'on tenait caché sous un épais mouchoir.

« Fasse le ciel que l'effet se continue ! » disait la mère, à qui l'affreuse laideur de sa fille avait coûté bien des larmes.

Mais personne n'était plus joyeux que Chérisal, qui avait toujours aimé tendrement sa petite sœur, même quand elle était si laide qu'on ne pouvait la regarder sans horreur.

Huit jours après, ce fut bien autre chose encore! Tolosille était devenue belle à ravir. Il n'y avait plus chez elle un trait qui ne fût admirable; sa figure était d'une régularité parfaite, animée d'une grâce charmante; sa taille, chez une si jeune enfant, avait déjà de la noblesse;

sa démarche était la plus légère du monde ; et, comme elle avait été un monstre de laideur, elle fut un prodige de beauté.

Il n'y a rien au-dessus de la perfection : quand Tolosille y fut parvenue, le collier cessa d'opérer, et l'enfant ne le porta plus que les jours de fête, pour décorer la beauté qui était son ouvrage.

La joie était grande dans la famille ; on vit, d'année en année, s'épanouir cette beauté incomparable, comme les charmes de la rose se développent d'heure en heure dans un jour d'été.

Au reste, la cause d'un si merveilleux changement resta toujours cachée ; ce fut le secret de la famille : les gens soupçonnaient, à la vérité, une influence miraculeuse (les envieux disaient diabolique) ; mais nul ne savait ni l'origine ni la vertu du collier des lézards.

Quelques années plus tard, Léombel, fils aîné du roi, vint à chasser dans la contrée, et vit par hasard la belle Tolosille, qui paissait les vaches de son père. Le prince s'aperçut alors qu'il avait soif, et il pria la bergère de lui

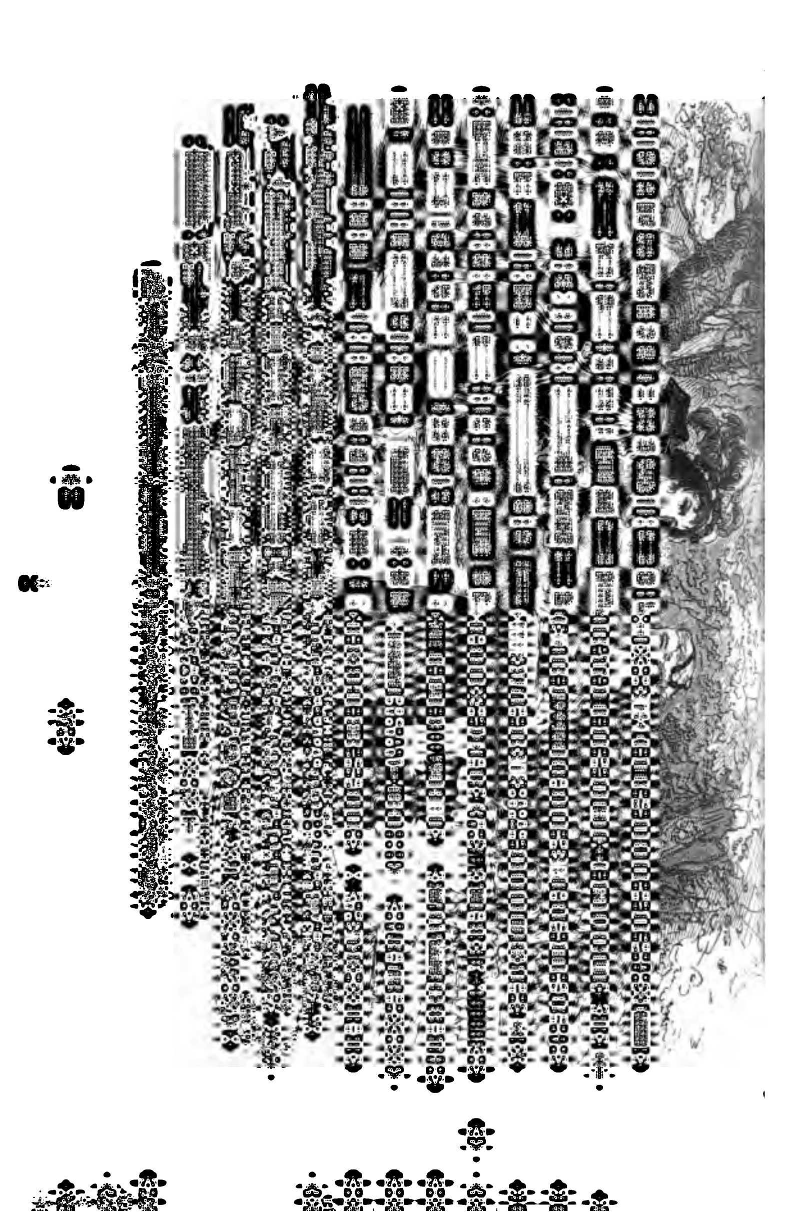
donner un peu de lait. Elle s'empressa d'en traire une jatte à la meilleure de ses vaches.

La jeune fille parut si belle au prince, quand elle lui présenta la tasse de lait, qu'il oubliait de boire, et restait les yeux fixés sur la bergère. Dès lors il ne pensa plus qu'à Tolosille.

A quelque temps de là, ses parents résolurent de lui faire épouser une princesse du voisinage; mais il n'y voulut pas entendre, et refusa obstinément toutes les offres pareilles.

On se perdait en conjectures sur les motifs de sa résistance; on remarqua toutefois que la chasse l'attirait souvent du même côté, quoique le gibier y devînt si rare, que souvent le prince revenait chez lui sans rapporter même une perdrix.

Plus d'une fois il s'était glissé, à la dérobée et sans suite, dans le pâturage où rêvait la belle Tolosille. Un jour enfin, Léombel s'assit près d'elle sous les saules, et lui déclara en même temps sa naissance et son amour. Tolosille, qui l'aimait déjà sans connaître son rang, se sentit



vivement touchée et infiniment honorée qu'un fils de roi daignât lui donner son cœur. Elle eut la faiblesse d'échanger avec lui son collier (qu'elle avait mis ce jour-là) contre un magnifique nœud de diamants qu'il portait à son chapeau.

Enfin ils se séparèrent, après s'être promis une foi mutuelle. Le prince avait assuré à la bergère qu'il ne tarderait pas à revenir dans ce même lieu.

Il n'osa pas porter ouvertement le bijou qui lui rappelait la belle Tolosille; mais il le plaça sur son cœur, et, quand il était seul, il ne cessait de le regarder.

La reine avait toujours été fière de la beauté de son fils, et, s'il était en sa présence, elle ne le quittait presque pas des yeux. Trois jours après l'entrevue de Léombel et de Tolosille, le prince ayant paru devant sa mère, elle ne lui trouva point aussi bonne grâce que de coutume, et en fit tout bas l'observation au roi son époux.

Celui-ci, qui était naturellement sévère, et d'ailleurs fort mécontent de son fils, à cause

du refus qu'il faisait de se marier, répondit brusquement :

« Je le vois tel que je l'ai toujours vu. »

Le lendemain, l'altération des traits de Léombel fut assez visible pour frapper même les regards distraits de son père, qui répondit aux gémissements de la reine désolée :

« Je voudrais qu'il fût laid comme un singe, puisqu'il est si désobéissant! »

La reine se récria sur ce vœu funeste; mais que devint-elle, quelques jours après, lorsqu'elle vit son fils, naguère si beau, devenu d'une affreuse laideur?

Elle consulta les ministres du roi sur ce déplorable changement : les ministres répondirent qu'ils ne voyaient pas le prince aussi changé que le trouvait son auguste mère. Peut-être une souffrance secrète avait-elle altéré légèrement les traits de Son Altesse; mais la tendresse de Sa Majesté lui faisait voir les choses au pire, et tout autres qu'elles n'étaient.

Cependant le peuple, qui ne flatte pas, était

frappé, comme les parents, de la difformité du prince, et ce qu'il y eut de plus triste, c'est qu'il s'en aperçut comme les autres, et se faisait horreur à lui-même.

« Malheureux que je suis! se disait-il en se frappant la poitrine, lorsqu'il était seul dans ses appartements, je n'oserai jamais reparaître aux yeux de Tolosille; elle ne pourrait me reconnaître : et pourtant je l'aime toujours davantage. »

Tolosille était bien loin de se douter du funeste présent qu'elle avait fait au prince, pas plus qu'il ne soupçonnait lui-même que la bergère fût la cause innocente de son malheur. Elle était retournée cent fois sous les saules; elle y avait longtemps attendu Léombel; elle ne pouvait comprendre qu'il l'eût si vite oubliée, et, malheureusement, elle-même ne l'oubliait pas.

Dans ce temps parut une ordonnance royale, qui, après avoir annoncé, avec tous les ménagements convenables, la disgrâce survenue au prince royal, invitait toute personne qui

croirait y savoir un remède, à se présenter sans délai. L'ordonnance promettait à quiconque rendrait au prince sa première figure les plus magnifiques récompenses.

Chérisal, le frère de Tolosille, étant allé à la capitale, eut connaissance de la chose, et, lorsqu'il fut revenu à la maison, il dit à ses parents en présence de sa sœur :

« Le fils du roi n'a pas été aussi chanceux que Tolosille; elle, qui était si laide, est devenue la plus belle du monde; le prince, qui était beau comme le jour, a tellement enlaidi, qu'il n'y a pas, dans tous les États de son père, un homme plus affreux que lui. »

Tolosille fut très-émue à cette nouvelle, et demanda en balbutiant quand et comment ce malheur était arrivé au prince.

« Il court là-dessus toutes sortes de bruits, répondit Chérisal. Plusieurs croient que le prince est puni par le ciel pour avoir trop aimé la chasse. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa dis-

grâce a commencé du dernier jour qu'il est venu chasser dans notre voisinage. »

Tolosille fut frappée de cette circonstance, et y rêva longtemps à l'écart. C'était ce jour-là qu'ils avaient eu l'entrevue dans laquelle ils avaient échangé leurs parures!

« Si j'étais la cause de son malheur! se dit-elle, dans les plus grandes alarmes. Il n'aura pas manqué de porter sur lui le collier; et l'on dit que les talismans font parfois sur diverses personnes des effets opposés.... Peut-être celui-là s'était pénétré de ma laideur!... Pauvre prince! ne lui aurai-je point communiqué ma disgrâce?... Ah! s'il en est ainsi, je prie le ciel de me rendre ma difformité et de faire grâce à celui qui m'est cent fois plus cher que moi-même. »

Comme elle faisait ces tristes réflexions, Chérisal s'approcha d'elle, et lui dit avec mystère :

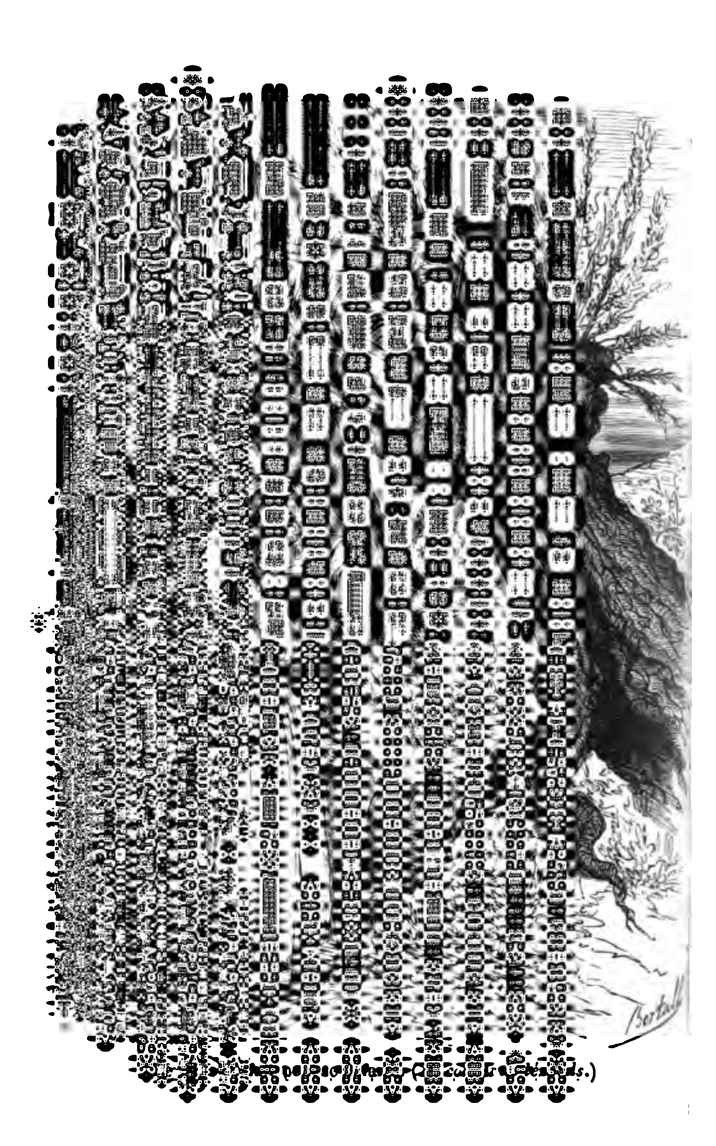
« Ma chère Tolosille, tu sais avec quelle joie

je t'ai donné le collier des lézards. Depuis qu'il eut fait merveille sur ta personne, je n'ai pas voulu te le reprendre, quoiqu'il te fût devenu, grâce au ciel, parfaitement inutile. Mais aujourd'hui une admirable occasion se présente d'en éprouver la vertu. Je voudrais l'essayer sur le prince. Prête-moi le collier pour quelques jours, sans en rien dire à nos parents, de peur de les alarmer.

— Ah! mon frère, dit Tolosille confuse, il faut que je t'avoue la vérité : le prince et moi nous nous sommes promis une foi mutuelle; et il a reçu de moi le collier en échange de ces diamants. Je crains bien, ajouta-t-elle, que le malheur du prince ne vienne justement du collier, auquel j'ai dû le changement qui s'est fait en ma personne. »

Elle ajouta à ces paroles les réflexions qu'elle avait faites à ce sujet, et Chérisal, ayant raisonné de l'affaire avec elle, forma le même jugement.

« Et maintenant, dit encore Tolosille, par


Bertall

quel moyen défaire ce qui s'est fait? Je donnerais tout ce que je suis; je donnerais ma vie, pour que Léombel perdît sa laideur. »

Au moment où la bergère parlait ainsi, elle se trouvait devant un tronc de saule creux, qui n'avait que l'écorce. Soudain une figure de sorcière parut au-dessus du tronc caverneux, comme un hibou sur une ruine. Elle agitait ses bras desséchés, et fit signe au frère et à la sœur de s'avancer; puis elle leur dit, d'une voix cassée, en faisant avec ses doigts de squelette des gestes rapides et de bizarres entrelacements :

« Ce qui s'est fait en quelques jours peut se défaire en un moment : mais il ne faut pas que l'on reste à moitié chemin; qui osera commencer doit oser finir; qui veut sauver quelqu'un doit se sacrifier soi-même, sinon les effets ne durent pas. Voici tout le secret : deux, un, quatre, trois, six, cinq, huit, sept, dix, neuf, douze, onze, quatorze, treize, seize, quinze, dix-huit, dix-sept! »

Après avoir prononcé ces bizarres paroles, la vieille disparut. Chérisal maugréait contre elle, et ne comprenait rien à ce qu'elle avait dit. Tolosille y rêva quelques moments, et fit un geste soudain, par lequel son frère put comprendre qu'elle croyait avoir deviné. Mais vainement la pressa-t-il de s'expliquer; elle n'en voulut rien faire, et garda le reste du jour un profond silence.

Le lendemain, la mère, voyant que le soleil était déjà levé, se hâta d'appeler sa fille, qui couchait dans une chambre voisine.

« Lève-toi, Tolosille, il est grand jour. »

La mère n'entendit point de réponse.

« Lève-toi, Tolosille, c'est assez dormir. Il est temps de mener les bêtes aux champs. »

La bergère ne répondit pas plus que la première fois. Inquiète et surprise, la mère courut à la chambre de sa fille, et ne l'y trouva point. Le lit était fait comme la veille, et semblait n'avoir

pas servi. Ce fut dans la maison une alarme générale. Chérisal s'écria qu'il soupçonnait sa sœur d'être allée chez le roi.

« Oui, chez le roi, vous dis-je, et laissez-moi courir après elle, sans m'arrêter par vos questions inutiles. Fasse le ciel que je n'arrive pas trop tard ! »

Chérisal avait deviné. Tolosille s'était esquivée, aussitôt qu'elle avait vu chez elle tout le monde endormi, et s'était présentée au palais du roi vers le milieu de la nuit. Les gardes seuls veillaient encore.

Une belle personne se fait ouvrir aisément toutes les portes. Les gardes se hâtèrent d'éveiller les femmes de la reine, pour leur dire qu'une bergère d'une merveilleuse beauté, peut-être une fée, venait de se présenter à la porte du palais, et qu'elle demandait l'honneur d'être admise sur-le-champ auprès de Sa Majesté, ayant, disait-elle, un secret de la dernière importance à lui communiquer.

La reine, qui ne songeait plus, jour et nuit,

qu'à la disgrâce de son fils, se persuada que c'était une âme charitable qui venait le secourir. Elle ordonna qu'on introduisît l'inconnue à l'instant même.

Tolosille se présenta d'un air modeste, mais sans gêne et sans embarras. Elle était soutenue par ses intentions généreuses, et trop occupée de l'objet qui l'amenait à la cour pour songer à l'effet qu'elle y produisait. A sa vue, la reine fut, comme toutes ses femmes, saisie d'admiration.

« Est-ce bien une créature mortelle que je vois? s'écria-t-elle tout émue. N'est-ce pas une divinité?

— Madame, c'est une pauvre bergère qui ose se présenter devant vous, répondit Tolosille en rougissant. J'ai ouï dire que Votre Majesté est affligée d'une grande douleur, et je crois savoir le moyen de la faire cesser.

— Vous venez donc au sujet de mon fils?

— Oui, madame, et j'espère vous le rendre tel que vous le désirez. Pour venir à bout de mon entreprise, je vous prie de l'inviter d'abord à

vous remettre un collier d'émeraudes qu'il doit porter sur sa personne, et que peut-être il ne vous a jamais montré.

— Je ne lui vis jamais un collier d'émeraudes, répondit la reine, et je ne puis comprendre ce qu'un homme ferait d'un pareil joyau ; mais nous allons suivre vos directions, ma chère enfant, et faire ce que vous demandez. »

Celui des officiers qui veillait cette nuit-là dans l'appartement du prince reçut l'ordre de l'éveiller, pour lui demander sur-le-champ, de la part de la reine, le mystérieux collier.

Son Altesse fut réveillée par l'officier avec toutes les précautions que le respect exige ; mais, quand le malheureux prince entendit ce qu'on demandait de lui, il s'écria :

« On m'arracherait plutôt la vie ! »

Puis il s'enveloppa de ses couvertures, comme pour garantir contre la violence la fatale parure, dont il ne s'était pas séparé un seul instant depuis qu'elle avait passé dans ses mains :

aussi le talisman avait-il pu déployer toute sa vertu malfaisante, et le prince était-il devenu d'une épouvantable laideur!

Quand Tolosille fut informée de son refus, elle dit à l'officier :

« Allez avertir Son Altesse que c'est la personne qu'il a rencontrée sous les saules qui lui fait cette prière, et donnez-lui promesse, de ma part, qu'au bout de quelques moments le collier lui sera rendu. »

A cette nouvelle inattendue, Léombel poussa un gémissement douloureux, et nomma dans son cœur Tolosille; mais il se garda bien de laisser échapper de ses lèvres ce nom chéri. Il se fit habiller à la hâte, et déclara qu'il prêterait le collier, pourvu qu'il passât directement de ses mains dans celles de l'étrangère et qu'il revînt de même dans les siennes.

« Mais, ajouta-t-il, je veux que tout se passe sans que l'étrangère puisse me voir. Je la verrai, moi, caché derrière un rideau. »

On prit les arrangements nécessaires, et les choses se passèrent comme le prince l'avait demandé. La reine soupçonnait bien là-dessous quelque mystère, et ne pouvait raisonnablement supposer que son fils eût rencontré sous les saules une si belle personne sans avoir eu le cœur touché. Elle commençait à s'expliquer les refus obstinés de Léombel d'épouser aucune princesse du voisinage. Mais cette bonne mère désirait trop passionnément de voir son fils rendu à sa première beauté, pour rien faire qui pût nuire au succès de cette cure miraculeuse.

Quand Tolosille se vit enfin maîtresse du collier, elle demanda de pouvoir se dérober un moment à tous les regards. On la conduisit dans une autre salle. Aussitôt qu'elle y fut, et qu'elle eut fermé la porte au verrou, elle dit du fond de son cœur :

« Bonne fée, je vais accomplir votre commandement ainsi que je l'ai compris, et placer dans l'ordre que vous m'avez indiqué les dix-huit émeraudes qui composent le collier. Faites

que le charme opère sur le prince, comme je le désire, et je ne resterai pas à moitié chemin : ce que j'aurai commencé, j'oserai le finir; pour sauver le prince, je me sacrifierai; je me chargerai du mal que j'ai causé innocemment. Telle est votre volonté : je m'y soumets sans murmure. Faites grâce à mon cher Léombel, et disposez ensuite comme il vous plaira de la pauvre Tolosille! »

Après avoir ainsi parlé, elle tira les émeraudes l'une après l'autre du fil d'or qui les portait; elle les plaça soigneusement sur une table, dans l'ordre du collier; puis elle enfila de nouveau la seconde, qui devint la première; la première, qui devint la seconde, et ainsi de suite, jusqu'à la dix-huitième, qui devint la dix-septième, et à la dix-septième, qui fut la dernière. Après quoi, étant rentrée chez la reine :

« Madame, lui dit-elle, souffrez que je remette ce collier dans les mains du prince. »

La reine y consentit sans difficulté.

« Monseigneur, dit Tolosille au prince, qui était caché derrière la tenture, rendez à ce collier la place qu'il occupait quand Votre Altesse a daigné me le confier, et, si nous voyons arriver ce que j'espère, promettez-moi de le remettre encore un instant dans mes mains.

Le prince fit cette promesse, et reçut le collier de la main de sa chère Tolosille. Il avait à peine replacé le collier sur son cœur, qu'on entendit derrière la tenture l'officier s'écrier :

« Miracle ! miracle ! »

Un instant avait suffi pour faire disparaître la laideur que plusieurs jours avaient produite. Léombel était plus beau que jamais. Une glace l'ayant averti qu'il pouvait paraître devant Tolosille sans choquer ses regards, il s'élança dans l'appartement de la reine, et, se jetant aux pieds de la bergère :

« O ma libératrice, s'écria-t-il avec ivresse, soyez mon épouse ! je n'en aurai jamais d'autre que vous. »

La reine, à peine revenue du saisissement que la joie lui avait causé, trouva que son fils allait un peu loin dans l'expression de sa reconnaissance ; elle se disposait à prendre la parole pour invoquer l'autorité paternelle.

« Madame, lui dit la généreuse bergère, ne vous alarmez pas, et permettez seulement que le collier passe un instant dans mes mains, comme le prince m'en a fait la promesse. »

Tolosille, regardant le beau prince avec mélancolie, tendait la main pour recevoir de lui le fatal collier ; elle ne doutait plus qu'une soudaine métamorphose ne la rendît tout à l'heure affreuse à ses yeux ; mais elle avait engagé sa parole à la fée ; elle avait fait le sacrifice de sa beauté : elle était prête à le consommer.

« Arrêtez ! » s'écrie une voix tonnante ; et, dans le même instant, Chérisal, qui survient à l'improviste, Chérisal, que les gardes n'ont pu retenir, saisit le collier dans les mains du prince, et le jette sur le parquet de marbre.

Toutes les émeraudes se brisèrent, et disparurent en poussière si menue qu'on ne put en retrouver le moindre vestige.

« Prince, ajouta Chérisal, ma sœur allait devenir aussi affreuse que vous étiez horrible vous-même, si je ne m'étais permis cette violence. Daignez me la pardonner ! Ma chère Tolosille, rassure-toi : la fée est satisfaite. Je l'ai vue au moment où je partais pour venir à ta recherche, et ce que je viens de faire, c'est par son ordre que je l'ai fait. »

Tolosille, si heureusement dispensée d'accomplir sa résolution généreuse, remercia tendrement le bon Chérisal, à qui elle devait deux fois sa beauté, et crut pouvoir conter naïvement toute son histoire à la reine. Elle ne passa aucune circonstance. Elle avoua même l'entrevue sous les saules, et, tirant de son sein le nœud de diamants, elle dit, en le présentant à l'auguste mère de Léombel :

« Madame, je vous ai rendu votre fils : ce n'est pas pour vous le reprendre. Qu'il fasse

un choix digne de lui! La bergère Tolosille retourne à son village et à son troupeau. »

La bonne mère fut attendrie.

« Ma chère fille, dit-elle avec émotion, si la chose ne dépendait que de moi, vous seriez l'épouse de mon fils; mais le roi ne le souffrirait jamais. »

A ces mots, il se fit dans toute la salle un triste et douloureux silence; le prince, la tête baissée, laissait paraître un morne désespoir. Tout à coup un cri se fait entendre dans l'appartement du roi; et la reine, alarmée, accourt auprès de son époux.

« Ah! madame, lui dit-il avec émotion, si mon rêve pouvait s'accomplir!... Je viens de songer que notre fils avait recouvré tout à coup sa beauté.

— Sire, lui répondit la reine avec joie, votre rêve est accompli! Notre fils a recouvré tout à coup sa beauté.

— Est-il possible?... le ciel en soit loué!... Mais cette femme admirable que j'ai vue, et qui l'a guéri, ce n'est qu'en rêve qu'on rencontre des figures pareilles !

— Sire, c'est une merveilleuse beauté qui l'a guéri. Je l'ai vue de mes yeux. Elle est là, et vous la verrez vous-même quand il vous plaira.

— C'est donc notre fille que je vais voir, car dans mon rêve elle épousait notre fils !

— Sire, c'est là une chose qui dépendra de vous seul.

— Madame, dit gravement le roi, qui se mettait à la hâte en état de paraître, cela ne dépend pas de moi : c'est un ordre que le ciel me donne, et, si je retrouve dans cette femme la figure de mon rêve, je n'hésiterai pas à la prendre pour belle-fille, fût-elle une simple bergère. »

Après avoir ainsi parlé, le monarque entrait dans la salle.

« C'est elle-même ! » s'écria-t-il avec transport en voyant Tolosille.

Chacun se demandait avec angoisse ce que voulait dire cette exclamation et ce qui allait arriver, car la reine seule était dans le secret.

« Mon fils, dit le roi avec autorité, vous avez refusé vingt fois de vous marier, et je vous ai pardonné toujours; mais n'attendez de moi aucune grâce, si vous n'acceptez pas à l'instant même pour compagne cette jeune beauté. Je vous ordonne de l'épouser demain!

— Mon père, s'écria Léombel en se jetant aux pieds du monarque, ce que vous m'ordonnez, je vous l'aurais demandé comme une faveur cent fois plus précieuse que la vie. »

Les noces furent célébrées le lendemain, à la grande joie du peuple. Dans la suite, Tolosille fut aussi bonne reine qu'elle était belle et charmante. Jamais elle n'oublia sur le trône qu'elle avait été une humble bergère; jamais elle ne rougit de ses pauvres parents, qu'elle rendit heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

Chérisal, premier auteur de sa félicité, était justement aimé des deux époux : il fut le plus fidèle et le plus sage conseiller du roi Léombel.



LA

REINE MADORÉE

LA
REINE MADORÉE.

La belle Madorée, reine des îles Bleues, avait été mariée contre son gré au farouche Nostaboua, et, tant qu'il vécut, elle fut la femme la plus malheureuse de son royaume. Mais Nostaboua mourut au bout de trois ans, et Madorée, qui, en sa qualité de souveraine, n'avait pas besoin de dissimuler, se déclara, dès le premier jour, la plus heureuse des veuves. Ses femmes et sa nourrice eurent beaucoup de peine à lui faire prendre le deuil.

Cependant elle s'était trop vite félicitée d'a-

voir échappé à son tyran : car, depuis la mort de Nostaboua, elle ne manqua pas une seule nuit de rêver qu'elle était encore sa femme ; elle le voyait à ses côtés ; elle l'entendait jurer ou gronder, dire mille impertinences, l'insulter même grossièrement : enfin elle souffrait de lui, en imagination, des traitements plus cruels, s'il était possible, que ceux qu'elle avait éprouvés autrefois de ce méchant homme ; si bien que, chaque matin, ses femmes la trouvaient tout éplorée, et qu'elles avaient la plus grande peine à lui rendre un peu de calme et de sérénité.

Sa vieille nourrice, qui osait parfois lui parler avec franchise, lui dit un jour à son lever :

« Madame, vos tourments sont peut-être la punition de la joie que vous avez montrée, un peu trop publiquement, à la mort du roi votre époux.

— Je veux bien le croire, nourrice, lui répondit Madorée, et sans doute tu veux me faire entendre par là que je devrai me montrer plus réservée une autre fois !... De grâce, Pâque-

rette, laisse là ces tardives remontrances. Quand tu m'auras prouvé que j'ai mérité mon malheur, en serai-je moins malheureuse? »

On voit que Madorée ne s'éveillait pas de très-bonne humeur. Il lui fallait la moitié du jour pour se remettre de son trouble, et, dès que le soir approchait, les terreurs de la nuit la saisissaient d'avance, en sorte qu'elle n'était pas moins à plaindre qu'avant la mort de Nostaboua.

Elle l'était peut-être davantage; car enfin, tandis qu'il vivait, elle pouvait l'oublier pendant le sommeil, et maintenant il ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit : aussi vivait-elle comme désespérée.

Les seigneurs les mieux faits et les plus aimables du royaume, les jeunes princes du voisinage les plus illustres et les plus puissants, ne manquèrent pas de lui faire une cour assidue, aspirant au bonheur de la consoler et à la gloire de régner avec elle sur son bel empire.

Chacun d'eux avait assez bonne opinion de

lui-même, pour se persuader qu'une fois qu'il serait l'époux de la reine, elle cesserait d'être importunée par un fantôme odieux, et ferait au contraire les rêves les plus doux. Madorée ne partageait pas leur confiance. Elle ne voulut rien laisser au hasard, et déclara qu'elle ne donnerait son sceptre et sa main qu'à celui de ses prétendants qui l'aurait d'abord délivrée de son insupportable cauchemar.

Tous ces rivaux furent bien embarrassés. Comment s'y prendraient-ils pour triompher d'un ennemi qu'ils ne pouvaient ni voir ni saisir? Oh! qu'ils auraient mieux aimé voir Nostaboua renaître tout de bon, en chair et en os, et l'avoir pour adversaire, afin de renvoyer d'un bon coup de lance, loyalement donné, sa vilaine âme dans le ténébreux séjour! Inutiles regrets! Il fallait, pour obtenir la main de la belle veuve, attaquer, vaincre et mettre en fuite l'ombre de son mari!

Un prétendant essaya de donner à la reine les fêtes les plus galantes, afin que l'image de mille gracieux objets, fraîchement gravée dans son esprit, y demeurât jusqu'au matin. Mais, hélas!

à peine Madorée avait-elle appuyé sur les coussins sa tête charmante, que Nostaboua lui revenait à la pensée, dès son premier sommeil, et semblait se plaire à la punir des efforts qu'elle avait faits pour l'oublier.

Un jeune cavalier obtint la faveur de lire au chevet de la reine, en présence de ses femmes, des vers qu'il avait composés à sa louange, des ballades et d'autres poésies, qui promenaient la pensée de l'auguste princesse dans un monde enchanté : elle souriait, mais avec mélancolie; car elle prévoyait qu'une fois qu'elle serait livrée au sommeil, ces douces illusions seraient remplacées par les plus horribles du monde, et ses tristes pressentiments ne furent pas trompeurs.

Un prince très-riche, et qui aimait avec passion la musique, espéra de mieux réussir en recourant à l'harmonie des sons. Il réunit à grands frais les plus habiles artistes du monde, et il endormit plusieurs fois la reine au bruit des plus suaves concerts, qui furent même continués pendant son sommeil. Hélas! une fois endormie, elle ne les entendait plus, et la voix

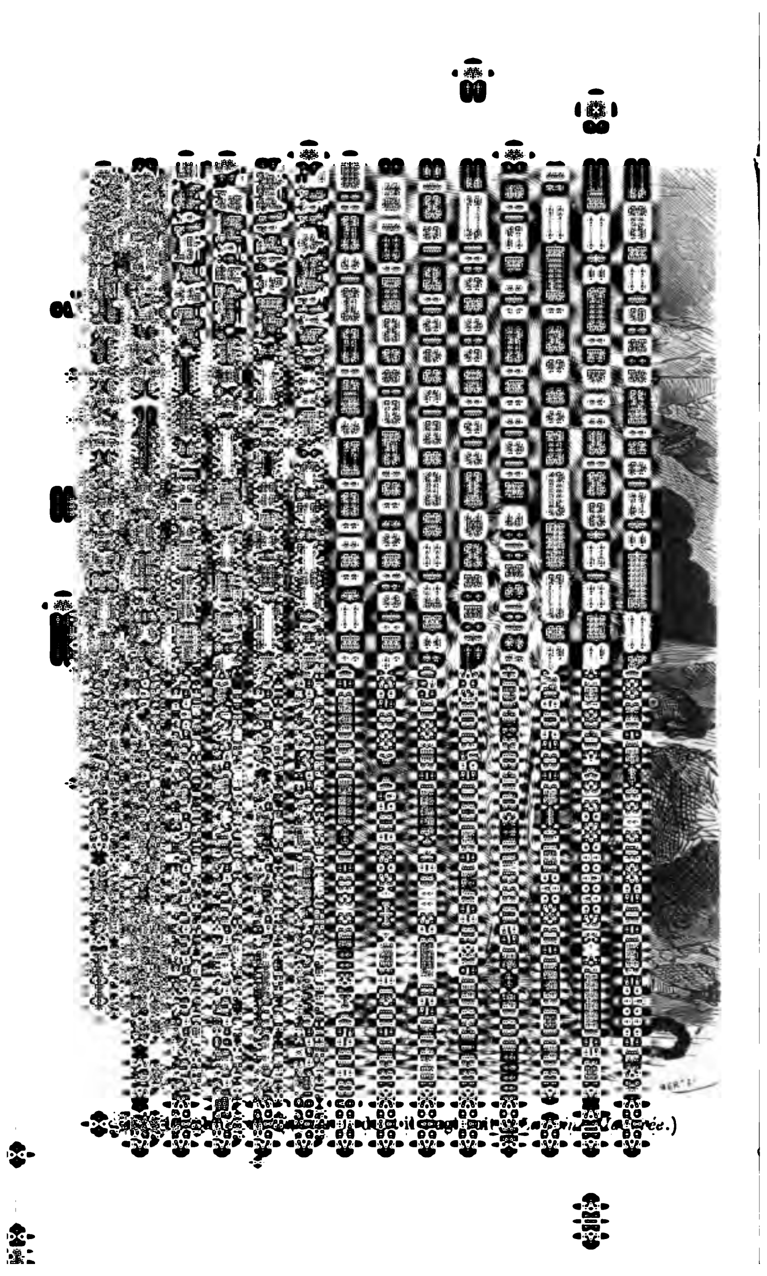
terrible de Nostaboua résonnait seule à ses oreilles.

Un seigneur, d'une grande vigueur corporelle, ardent chasseur, et très-adonné à toute sorte d'exercices, décida un jour la reine à partager ses fatigues. Elle chevaucha par monts et par vaux, chassa tout le jour, et revint le soir dans son palais, excédée de lassitude.

« Votre Majesté va dormir d'un profond sommeil, lui dit le seigneur avec l'accent du triomphe, et je défie tous les fantômes de troubler votre repos. »

La vérité fut que Madorée dormit, sans doute, plus profondément et plus longtemps que de coutume; mais elle n'en fut que plus enchaînée à ses cruelles visions : elle n'avait jamais tant souffert.

Tous ces échecs décourageaient les prétendants. Toutefois il y en eut un, le plus jeune, le plus aimable et le plus beau, qui persévéra dans son entreprise. Il trouvait Madorée si malheureuse et si digne d'un sort plus doux!



Occupé jour et nuit du projet de faire dormir la reine d'un sommeil tranquille, il ne se fia point à sa propre sagesse : il entreprit un long et périlleux voyage, pour consulter sur le cas un devin qui lui avait montré, dès son enfance, une amitié toute particulière.

Quand le devin eut appris de quoi il s'agissait, il rêva profondément, et, après un long silence, il répondit enfin, en passant sa main ridée sur la barbe blanche qui lui descendait jusqu'à la ceinture :

« Mon cher Loïnor (c'était le nom du jeune prince), voici le cas le plus difficile peut-être sur lequel je fus jamais consulté. Les rêves n'échappent guère moins à notre pouvoir qu'à celui des hommes. Prétendre les combattre avec les armes ordinaires, c'est se flatter de couper l'air avec une épée ou de percer les nuages avec une lance. Cependant.... »

A ce mot le vieillard s'interrompit, et laissa quelque temps Loïnor dans une affreuse anxiété ; enfin il reprit la parole.

« Oui, j'entrevois une solution! dit-il avec plus de fermeté. Par malheur, il ne m'est pas permis de vous la donner aussi clairement que je voudrais. Il faut deviner les devins; mais les bons esprits savent nous entendre à demi-mot. Un geste même doit leur suffire. Observez bien, mon jeune ami, ce que je vais faire, car mon action sera toute ma réponse. »

Après avoir ainsi parlé, le devin saisit de sa main, robuste encore, une pierre fort dure, en frappa une autre pierre, et la brisa d'un seul coup. Puis le vieillard fit une légère inclination de tête au consultant, qui vit bien que l'audience était levée et qu'il n'avait plus qu'à se retirer.

« Que signifie cette pierre? se dit-il cent fois avec tristesse en retournant aux îles Bleues. En vérité je ne suis pas moins embarrassé qu'auparavant, et me voilà entre deux énigmes aussi difficiles l'une que l'autre. »

Cependant, au bout de quelques jours, il se flatta d'avoir enfin trouvé l'explication désirée.

Il sollicita de la reine l'honneur de la promener un jour en voiture. Loïnor avait des écuries admirablement montées, et il passait pour l'homme le plus habile du monde à conduire un attelage.

La reine, qui avait eu pour lui, dès le commencement, une secrète préférence, et qui d'ailleurs aimait passionnément la promenade en voiture, consentit volontiers au désir du jeune prince, sans se douter que ce fût une nouvelle épreuve qu'un de ses adorateurs voulait lui faire subir.

Il y avait autour de la capitale de belles avenues sablées, soigneusement entretenues, où les équipages roulaient à plaisir. Le prince choisit d'abord celle qu'il savait être la plus agréable à la reine, et l'amusa quelque temps par la manière élégante et gracieuse avec laquelle il conduisait ses chevaux.

Tout à coup il fit un brusque détour, et enfila une route nouvelle qui menait à la mer. La route était inégale et rocailleuse, ce qui n'empêcha point Loïnor de lancer ses chevaux avec une effrayante vitesse. La reine lui crie

d'arrêter, mais il fait la sourde oreille. Il avait eu d'ailleurs la précaution de fermer les portières, de telle sorte que Madorée ne pût les ouvrir et se jeter hors de la voiture.

Il approcha bientôt du rivage, bordé de roches escarpées, le long desquelles régnait une mauvaise route en corniche, affreuse à voir et plus affreuse encore à parcourir au galop d'un fringant attelage. C'étaient d'un côté des rochers à pic, de l'autre une mer profonde, au bas du précipice, et pas la moindre barrière !

La reine poussait des cris de terreur et faisait des plaintes lamentables. Elle menaçait, elle suppliait son téméraire cocher. Tout fut inutile. On aurait dit qu'il cherchait, de gaieté de cœur, sa perte et celle de sa souveraine, car il ne cessait d'exciter les chevaux ; et les soubresauts de l'équipage ne l'arrêtaient pas plus que les cris de Sa Majesté. Elle dut fournir toute la carrière, après avoir cru vingt fois, pendant une mortelle demi-heure que dura sa torture, voir le carrosse brisé contre les rochers ou précipité dans la mer.

Au terme de la course, Loïnor arrêta la voi-

turé dans un chemin tout uni, bordé de vertes pelouses; il y trouva ses gens, qui l'attendaient par ses ordres, et, tandis qu'ils essuyaient les chevaux fumants, le beau prince, sautant à bas de son siége, ouvrit la portière de la voiture, mit un genou en terre, et dit à la reine d'une voix attendrie :

« Que Votre Majesté daigne me pardonner! L'épreuve a été violente, mais elle sera décisive. Vous êtes guérie, madame : vos rêves accoutumés ne vous troubleront plus plus. »

Ce ne fut pas sans peine que la belle, encore émue, consentit à se laisser ramener chez elle dans la même voiture et par le même cocher. Cependant elle s'y résolut. Quand le péril est passé, toute femme pardonne volontiers au téméraire qui l'y avait engagée avec lui.

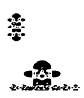
Il restait à savoir quel serait l'effet d'un traitement si hasardeux. Il répondit parfaitement à ce que le sage devin avait promis. La première nuit fut, il est vrai, très-agitée; la reine eut des tressaillements; mais elle ne rêva que

de mer orageuse et de rochers escarpés. Une pierre plus dure avait brisé l'autre ; une peur plus grande avait chassé la première. Nostaboua ne revint plus. Au bout de quelques nuits, Madorée dormit d'un sommeil tranquille et se crut veuve tout de bon.

Loïnor obtint la récompense promise, et cet habile cocher sut conduire le char de l'État avec autant de bonheur et d'adresse qu'il avait conduit sa voiture.

BÉRINE LA FIANCÉE







BÉRINE LA FIANCÉE.

Bérine la fiancée avait reçu de son époux futur une parure de topazes. Bérine, fille de simples bourgeois, était peu accoutumée à de pareils bijoux. La parure lui allait à ravir ; aussi l'avait-elle essayée déjà quatre-vingt-dix-neuf fois avant la cérémonie. A la centième, comme elle se regardait dans une glace, après avoir paré sa jolie tête de la brillante couronne, elle ne la vit plus sur son front.

Elle regarde à ses pieds, autour d'elle ; elle cherche dans son corsage, dans les plis de sa robe : point de parure ! Quelle main l'avait donc subtilement dérobée ? Nulle créature hu-

maine n'était entrée dans la chambre. Il fallait que ce fût un tour de quelque méchante fée, jalouse du bonheur de Bérine!

Après cet accident, elle parut triste et préoccupée, et, son fiancé l'ayant conjurée de lui confier la cause de son chagrin, elle n'en voulut rien faire, tant elle était confuse et dépitée d'avoir si sottement perdu la parure qu'elle tenait de lui comme gage de sa foi; et, lorsqu'il la pressa de mettre le comble à ses vœux en serrant les nœuds du mariage, elle différa, sous divers prétextes, de se rendre à son désir.

Oserait-elle en effet paraître à la cérémonie sans la couronne de topazes?

Elle finit par prendre un tel souci de cette affaire, qu'elle y rêvait seule dans les champs et dans les bois, et qu'un jour, se parlant à elle-même, elle s'écria, dans le milieu de la forêt :

« Où retrouverai-je ma parure? »

Une voix mystérieuse lui répondit :

« Tu la trouveras dans le pays où l'on a

chaud quand il fait froid ; où l'on a froid quand il fait chaud ; où les maisons n'ont point de fenêtres, où les verrous sont en dehors. Bérine, écoute-moi bien : six maisons sont à gauche ; sept maisons sont à droite. Quand tu seras au bout, tu frapperas du pied : où la terre sonnera creux, tu trouveras ta parure. »

Après avoir entendu ces étranges paroles, Bérine résolut de chercher par tout le monde le pays qu'on lui désignait ; et, le lendemain, sans avertir ni sa mère ni son fiancé, qui auraient eu peut-être des objections à lui faire, elle partit, à la pointe du jour, vêtue de ses plus beaux habits et chaussée de ses souliers neufs.

Elle se mit en marche au hasard, ne sachant si elle devait se diriger vers le septentrion ou vers le midi, pour trouver le pays où l'on a chaud quand il fait froid, et froid quand il fait chaud. Elle marcha des jours et des jours, se retirant le soir dans les cabanes des laboureurs et des bergers, et recevant partout un accueil favorable, car la beauté malheureuse inspire aisément la compassion.

Bérine ne manquait jamais de demander à

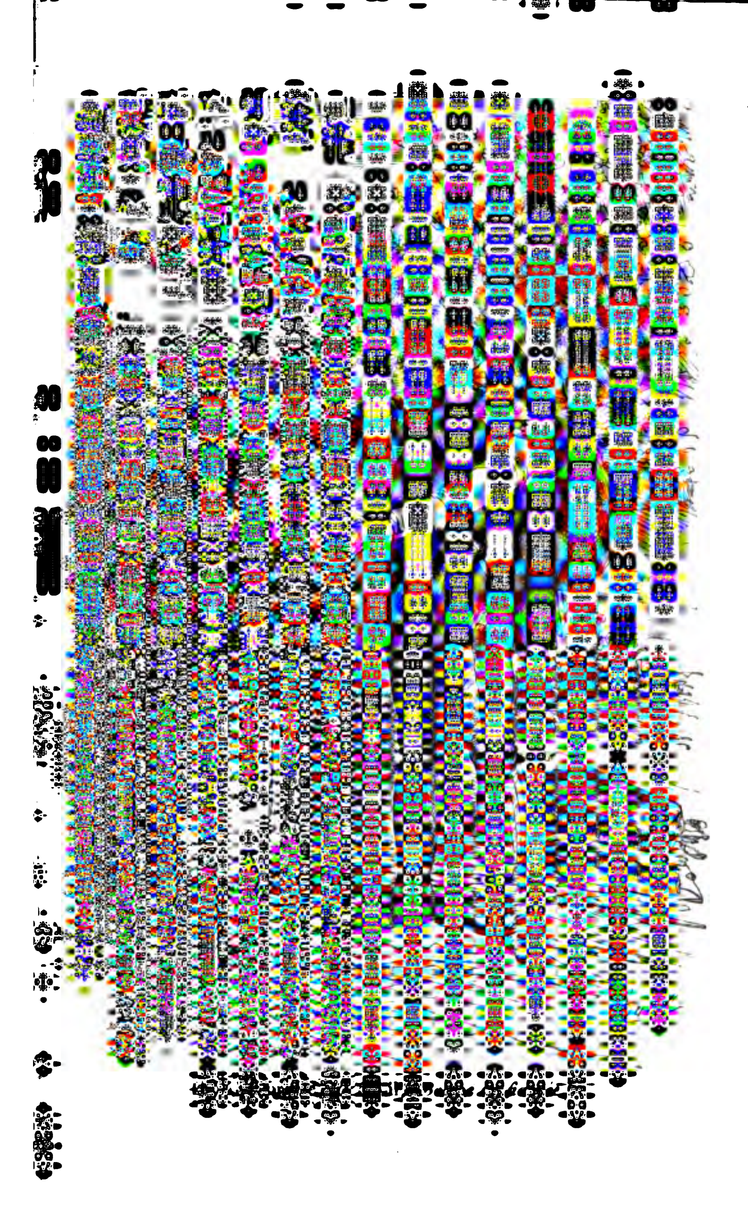
ses hôtes s'ils ne sauraient lui dire où se trouvait le pays que la voix de la forêt lui avait indiqué; nul ne savait lui en donner des nouvelles.

Elle ne songeait pas sans de vifs regrets à la douleur et aux alarmes de sa mère et de son fiancé; mais cela ne l'empêchait pas de poursuivre sa marche, car elle ne pouvait se résoudre à reparaître aux yeux de l'un et de l'autre sans la parure de topazes.

On juge bien que son voyage fut marqué par plus d'un incident. Un jour elle fut brusquement arrêtée à la porte d'une bourgade par un homme au tablier de cuir, qui portait un marteau de fer, une sorte de pince et un paquet de joncs.

« Belle étrangère, lui dit-il d'un ton jovial, vous arrivez bien à propos! Ma mère veut absolument me marier, et vous êtes la personne qu'il me faut. Venez auprès de ma mère: nous réglerons tout selon votre plaisir.

—Mon plaisir, répondit-elle à cet audacieux, est que vous me laissiez en paix suivre mon chemin.



— Nenni, belle étrangère; je m'en garderai bien; et, si vous ne voulez pas m'accompagner de bonne grâce, je vous enfermerai pour le reste de vos jours dans une maison sans fenêtres.

— Une maison sans fenêtres! s'écria Bérine tout émue. En connaissez-vous comme cela?

— Si j'en connais!... J'en construis moi-même des plus belles, et j'en ai douze à vendre dans ce moment.

— Dans quel pays les trouve-t-on, je vous prie? ajouta vivement Bérine, qui suivait toujours son idée.

— Dans quel pays l'on trouve les maisons sans fenêtres?... Ma foi, dans un pays charmant, chaud pendant l'hiver, frais pendant l'été; à dix ou quinze pieds sous terre; un pays de cocagne, un vrai paradis, où l'eau est plus rare que le vin.

— J'y suis! s'écria Bérine ravie. C'est une cave, et ces maisons sont des tonneaux!

— Vous avez deviné, ma belle, et je vois que vous aurez bien de la joie à devenir la femme d'un tonnelier. »

Bérine garda le silence et cacha finement sa pensée. Comme le soir approchait, elle consentit même à suivre le tonnelier et à loger chez sa mère, qui était une bonne et respectable femme. Mais, avant la naissance du jour, et quand tout le monde dormait encore, Bérine s'esquiva lestement par une fenêtre basse, en se disant gaiement à elle-même :

« Il ne m'a pas enfermée dans une maison sans fenêtres, et j'en profite. Je vais retourner dans mon village, car j'ai rêvé à mon affaire et tout s'éclaircit maintenant : « Sept maisons sont « à droite ; six maisons sont à gauche, » a dit la voix de la forêt. Or il y a treize tonneaux dans notre cave, sept d'un côté, six de l'autre, chacun avec sa petite porte et son verrou de bois en dehors. J'ai fait comme beaucoup de gens : j'ai cherché bien loin ce que j'avais tout près de moi. »

Bérine prit le plus court chemin, et ne resta que deux mois en route. Elle ne demandait plus d'informations à personne. N'avait-elle pas ap-

pris tout ce qui était nécessaire à son bonheur?... Enfin elle arriva.

« C'est elle! s'écria la mère, près de mourir de joie à sa vue.

— C'est l'infidèle Bérine! s'écria douloureusement le fiancé, qui se trouvait alors auprès de la mère, avec laquelle il venait souvent gémir.

— Oui, c'est moi, mais je ne suis pas infidèle, répondit la voyageuse, qui tendait la main à son fiancé. Allumez notre lampe, ma mère, je vous prie, et suivez-moi dans le pays où l'on a chaud quand il fait froid, où l'on a froid quand il fait chaud, où les maisons n'ont point de fenêtres et où les verrous sont en dehors des portes.

— Bonté du ciel! s'écria de nouveau la mère, ma fille a perdu l'esprit. »

Comme la mère tardait à faire ce que Bérine lui avait demandé, la jeune fille prit elle-même la lampe, et descendit à la cave, où la mère et le fiancé la suivirent, toujours persuadés qu'elle était hors de sens.

Ils ne durent pas changer de pensée, à la voir frapper du pied la terre, à l'entendre s'écrier : « C'est ici ! » en désignant un endroit qui sonnait creux; enfin, à la voir fouiller vivement la terre, avec un outil qui se trouva sous sa main.

L'oracle ne l'avait pas trompée : elle retrouva sa parure, aussi brillante que le premier jour.

Alors elle conta son aventure et ses voyages, et ne fit plus difficulté de se rendre au vœu de son fiancé ; mais elle se garda bien d'essayer encore sa parure avant le moment solennel.

FORMOSE ET SPIRIDINE

FORMOSE ET SPIRIDINE.

Il est très-dangereux, dans le pays des fées, de maltraiter, même involontairement, les animaux que le hasard nous présente, car ce sont peut-être des esprits cachés sous ce déguisement, et les violences qu'on leur a fait subir ne restent jamais impunies. En revanche, les bons traitements dont on use envers ces génies métamorphosés sont toujours suivis de quelque récompense.

Une jeune châtelaine, mariée depuis six mois, ayant aperçu dans une allée de son parc un pauvre scarabée, que des fourmis rousses entraînaient chez elles pour le dévorer, daigna

se baisser pour délivrer la malheureuse petite bête, ce qu'elle ne put faire sans essuyer quelques morsures des fourmis indignées.

A peine eut-elle accompli cet acte charitable, que l'insecte, ayant pris soudain la taille et la figure humaines, devint une belle femme aux cheveux dorés, au teint de lis et de roses, aux yeux bleus où brillait une douce majesté.

Elle prit la main de la jeune mariée, et lui dit d'une voix mélodieuse :

« L'enfant auquel vous donnerez le jour sera la fille la plus belle et la plus spirituelle du monde. »

Après avoir ainsi parlé, la fée disparut. A quelques pas de là, la jeune femme, rêvant à cette merveilleuse aventure qui la transportait de joie, ne vit pas un serpent qui traversait le chemin, en sorte qu'elle lui marcha sur le bout de la queue.

Le serpent siffla, se dressa d'un air terrible, et dit à la châtelaine :

« Je ne vous ôte rien de ce que ma sœur vient de vous accorder, mais ce que je vous donne le réduira de moitié. »

Troublée de ces paroles obscures et menaçantes, la jeune mariée retourna chez elle fort inquiète. Elle garda néanmoins le silence sur cette double aventure.

Quelques mois après, la jeune châtelaine donna le jour à deux jumelles, dont l'une parut d'abord d'une beauté surprenante et l'autre d'une affreuse laideur.

« Ah ! je crains bien, dit la mère en les considérant avec tristesse, que chacune de mes filles n'ait jamais que la moitié de ce qui rend aimable ! »

On la pressa de s'expliquer, et cette fois elle raconta ce qui lui était arrivé dans l'allée du parc, quelque temps auparavant.

Les deux petites filles vécurent ; elles grandirent ensemble, et le fâcheux pronostic de la mère se vérifia. L'une, qu'on appela Spiridine,

avait fait paraître dès son plus jeune âge une rare intelligence; elle ne disait, elle ne faisait rien qui ne fût à propos; sa conversation était pleine de charme, et les discours les plus agréables s'échappaient de ses lèvres, comme la source limpide jaillit du rocher. On oubliait tout auprès d'elle, même sa laideur, qui était cependant prodigieuse, et n'affectait pas moins sa taille que sa figure.

L'autre jumelle, qu'on avait nommée Formose était toute belle, mais hélas! elle n'avait pas une étincelle d'esprit; louable en ce point seulement, qu'elle connaissait sa simplicité, et l'avouait avec une ingénuité touchante.

Au reste, Formose et Spiridine étaient douces et bonnes, et surtout tendrement attachées l'une à l'autre. Chacune ressentait pour sa sœur cette affection native qu'on remarque fréquemment chez les enfants jumeaux.

Si quelque chose avait pu consoler les parents de voir une de leurs filles si sotte et l'autre si laide, ç'aurait été l'amitié parfaite qui les unissait. Elles se préféraient l'une l'autre, se faisaient valoir à l'envi, comme si chacune

eût cherché dans sa jumelle de quoi se compléter elle-même.

Si des regards de compassion s'arrêtaient sur le visage disgracié de Spiridine, elle disait :

« Ne me plaignez pas, Formose est belle pour deux. »

Formose elle-même trouvait parfois sur ce sujet des choses agréables, que le cœur lui inspirait. Un jour que Spiridine l'avait aidée à soutenir une conversation, elle s'écria naïvement :

« Oh ! que j'ai d'esprit quand tu parles ! »

D'ordinaire, si l'on adressait à Formose une question qui l'embarrassât, elle invitait d'un coup d'œil Spiridine à répondre pour elle, ce qui était bientôt fait, puis elle ajoutait timidement :

« Ma sœur vous a dit ma pensée. »

Un jeune seigneur du voisinage, nommé Gloridan, qui avait à lui seul en abondance les avantages que le serpent avait répartis entre les

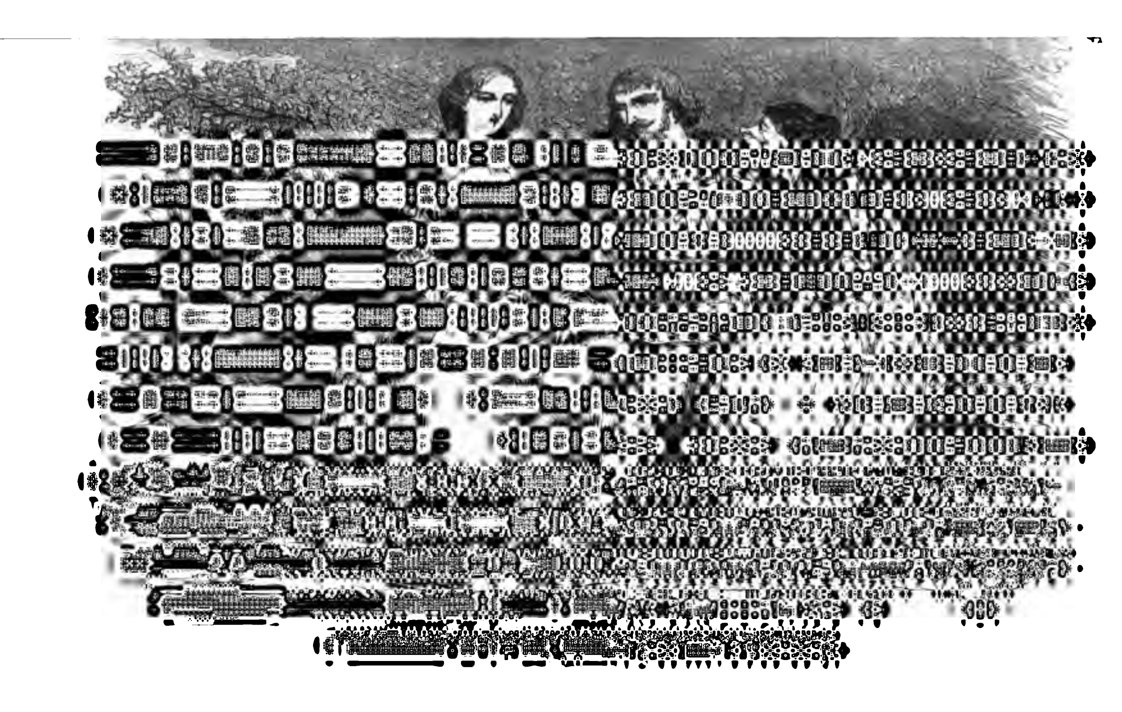
deux sœurs, vit Formose à la promenade, et il en devint amoureux.

C'est qu'il ne l'avait pas entretenue, et n'avait pas imaginé qu'il y eût si peu d'esprit sous tant de charmes.

Cependant il s'en aperçut dès la première visite, et peut-être s'en serait-il tenu à celle-là, si Spiridine n'avait pas assisté à l'entrevue. Formose ne savait pas vivre sans elle : d'ailleurs, ayant à cœur cette fois que Gloridan ne s'ennuyât pas en sa compagnie, elle avait eu soin retenir de Spiridine à ses côtés.

Dans une position si délicate, cette ingénieuse personne sut prendre part à la conversation avec une si heureuse adresse, et faire si bien valoir Formose, que le jeune seigneur finit par se faire illusion sur le mérite de cette belle personne, et la quitta avec l'idée qu'elle était plus aimable qu'il n'avait jugé d'abord.

Le temps lui avait trop peu duré dans cette première visite, pour qu'il n'en fît pas bientôt une seconde. Le même artifice lui en fit désirer une troisième ; enfin il ne laissa plus passer un jour sans rendre ses devoirs à ces dames,



trouvant auprès d'elles tout ce qui charme les yeux et l'esprit.

D'ordinaire il se plaçait entre elles, en tournant un peu la tête du côté de Formose, sur qui ses yeux se portaient tout naturellement; puis il prêtait l'oreille avec délices aux discours de Spiridine, et, par quelques mots jetés à propos, il provoquait ses spirituelles saillies, ses contes charmants, ses réflexions vives ou touchantes.

Formose n'était pas sans dire aussi quelques mots. Si Gloridan lui adressait la parole, elle savait bien répondre à propos *oui* ou *non*, ou *comme il vous plaira*, ou bien encore *je ne saurais.... je ne voudrais pas vous donner cette peine.* Si la réponse était un peu difficile, fidèle à son habitude de chercher sa pensée dans l'âme de Spiridine, elle disait : *Demandez à ma sœur.*

Elle avait du moins l'aimable qualité de trouver un plaisir ingénu aux mots heureux qu'elle lui entendait prononcer. A peine s'étaient-ils échappés des lèvres de Spiridine, que Formose les adoptait comme siens, et rougissait modestement des éloges qu'ils attiraient à son autre elle-même.

Avec le temps, les illusions de Gloridan cessèrent, et il vit chaque sœur telle qu'elle était. Alors il arriva une chose bien malheureuse : c'est que ce jeune seigneur, qui avait été d'abord uniquement séduit par la beauté de Formose, fut également capté par l'amabilité de Spiridine, au point de se sentir partagé entre elles, ou plutôt de les aimer également toutes deux à la fois.

Cependant une situation si bizarre ne pouvait durer, et il allait être obligé de se prononcer définitivement. Les deux sœurs observaient son trouble et son embarras; elles en devinaient la cause : mais, quoiqu'elles fussent également charmées de Gloridan, chacune aurait cru se faire tort à elle-même de le ravir à l'autre.

« C'est toi qui es aimée, disait la belle.

— Non, c'est impossible! répondait l'aimable, et je ne lui pardonnerais pas d'avoir assez mauvais goût pour me préférer à Formose. »

Et pourtant, un jour que Spiridine avait été

plus agréable encore que de coutume, Gloridan, ravi, courut au père, lui demander un entretien secret, et, après lui avoir fait une humble révérence, il lui dit d'un ton solennel :

« Seigneur, je vous supplie, si vous ne trouvez pas que je sois indigne d'une si haute faveur.... je vous supplie de m'accorder.... »

Il allait poursuivre, lorsqu'il vit soudain paraître Formose, qui traversait à l'improviste la terrasse où il se trouvait avec le père. Elle lui adressa au passage un regard et un sourire, et cette vue le rejeta tout à coup dans sa première hésitation.

Comme il restait bouche close, sans achever la phrase commencée, le père lui dit avec une politesse cérémonieuse :

« Que souhaitez-vous, seigneur, que je vous accorde ?

— Accordez-moi, repartit Gloridan, qui ne savait comment sortir de là, accordez-moi, sei-

gneur.... le beau lévrier avec lequel nous chassâmes avant-hier! »

Le père, que la solennité de la demande avait préparé à tout autre chose, accorda le lévrier, mais il eut beaucoup de peine à dissimuler sa mauvaise humeur.

Que de fois le trop amoureux Gloridan ne demanda-t-il pas au ciel de lui ôter son goût pour l'une ou pour l'autre des deux jumelles, de lui faire paraître la sotte moins jolie ou la laide moins aimable! Plus il prolongeait ses assiduités auprès des deux sœurs, plus il se sentait attiré de l'un et de l'autre côté.

« Vous verrez, disait le père à sa femme, que, pour avoir deux filles, nous n'en marierons aucune. »

C'est ainsi que l'œuvre d'une méchante fée rendait toute la famille malheureuse et désespérait Gloridan.

On causait dans le voisinage des visites du jeune seigneur; on se demandait ce que si-

gnifiait cette longue poursuite. Plusieurs prétendaient que le beau Gloridan ne cherchait qu'un passe-temps agréable, et que jamais il n'épouserait ni la sotte Formose, ni l'affreuse Spiridine. Le père, de plus en plus mécontent de ses lenteurs, allait enfin le prier de mettre un terme à ses assiduités, lorsque Gloridan prit le parti de s'expliquer, et fit la plus singulière demande qu'un épouseur eût jamais faite.

« Seigneur, dit-il au père, il y a longtemps que je désire de toute mon âme obtenir de vous une faveur, qui fera, si vous me l'accordez, le malheur de ma vie. J'aime passionnément Mlles vos filles ; je vous supplie de m'accorder l'une d'elles pour femme, et d'être persuadé que je serai inconsolable de ne pas obtenir l'autre. »

Le père fut bien surpris d'une demande si étrange, et il ne put s'empêcher d'en témoigner son mécontentement.

« C'est à vous de choisir et de vous déterminer, dit-il un peu rudement au jeune sei-

gneur : nous verrons ensuite, ma femme et moi, ce que nous aurons à résoudre.

— Mais, seigneur, je suis incapable de faire ce choix, tant mon cœur et mon esprit balancent. Si vous ne daignez pas me tirer de mon cruel embarras, invitez, je vous prie, vos charmantes filles à décider elles-mêmes de mon sort. »

Le père, qui désirait fort établir ses filles, et qui jugeait d'ailleurs, à tous égards, Gloridan un excellent parti, se rendit à ses désirs, et fit part à ses filles du vœu que le jeune seigneur avait exprimé.

Ce fut alors entre elles un combat de générosité. Formose était d'ailleurs convaincue que Spiridine ferait mieux le bonheur de Gloridan, et disait, bien sensément pour une sotte :

« Je vieillirai et n'aurai plus rien pour lui plaire. »

Spiridine de son côté n'avait qu'à se regarder dans le limpide canal qui bordait le jardin du

château, pour se persuader que Formose serait amèrement regrettée par Gloridan, aussitôt qu'elle-même serait devenue sa femme.

Un jour qu'elle était assise au bord de ce canal et qu'elle se regardait dans l'eau (car, tout affreuse qu'elle était, elle ne manquait pas de saisir chaque occasion qui se présentait d'observer son image, disant qu'elle voulait s'accoutumer à sa laideur, et qu'elle serait trop malheureuse si, venant à l'oublier un jour, elle était forcée de renouveler connaissance avec sa figure), Spiridine, au moment où sa sœur venait de la serrer dans ses bras avec une étrange vivacité, sentit qu'il se passait en elle quelque chose d'extraordinaire. Elle jeta les yeux sur le canal, et poussa un cri de surprise. Penchée sur l'eau transparente, elle y avait vu non pas son image, mais celle de Formose. Elle se retourna sur-le-champ, avec l'idée que sa sœur était là ; mais elle n'y était plus : Spiridine se trouvait seule au bord du canal.

Elle se lève en sursaut, s'observe elle-même, et voit ses mains, ses bras et sa taille merveilleusement embellis. Troublée, hors d'elle-

même, elle court vers le château en appelant sa sœur.

« Formose, ma chère Formose, où es-tu? »

Le père, la mère et Gloridan, qui se trouvait alors au château, vinrent à sa rencontre et lui demandèrent à quoi elle songeait. On la crut en délire.

« Mon enfant, dit la mère éplorée, reviens à toi! Pourquoi donc t'appeler ainsi toi-même?

— Belle Formose, dit Gloridan, c'est vous-même que nous voyons, et nous allons chercher ensemble Spiridine.

— Non, non, croyez-moi; c'est Spiridine qui vous parle, si changée qu'elle vous paraisse. Ou plutôt.... Mais pourquoi vous dire ce que je soupçonne et ce que j'éprouve, puisque vous ne sauriez le croire? Une personne sensée n'affirme rien qu'elle ne puisse prouver. Ce qui se passe en moi est tout à fait extraordinaire; et mon sentiment intime, qui m'en donne la certitude, ne peut persuader que moi. C'est à la

puissance supérieure qui vient de se déployer en ma faveur, c'est à elle seule de proclamer et de manifester son ouvrage. »

Le père, la mère et Gloridan, également stupéfaits, reconnaissaient la voix, le langage, l'esprit de Spiridine; mais, pour tout le reste, celle qu'ils voyaient était Formose elle-même. Spiridine ayant dit qu'elle venait de quitter le canal, ils y coururent avec elle pour voir si l'autre sœur ne s'y trouvait pas encore.

Ils ne virent personne, et personne ne répondit à leurs cris.

« Mais, au nom du ciel, Spiridine ou Formose, dit le malheureux père, que faisiez-vous à cette place, au moment où se passait une si étrange aventure?

— Je venais, répondit Spiridine, de sauver la vie au petit chat noir que vous voyez sur cette muraille, occupé à sécher au soleil sa robe trempée d'eau. Il était tombé dans le canal, où il allait se noyer, si je n'étais pas allée à son secours. Dans ce même instant, ma sœur, qui venait de me presser dans ses bras

avec un merveilleux mouvement de tendresse, a disparu tout à coup, et je n'en prenais aucun souci, la croyant passée derrière les charmilles. Pour moi, il me semblait que j'avais pris un nouvel être, et cette sensation délicieuse me parut l'effet du plaisir que j'avais eu à sauver de la mort une pauvre créature. C'est alors que, m'étant penchée sur le bord du canal, je me vis tout autre qu'à l'ordinaire.

— N'en soyez pas surprise, Spiribelle, dit le chat noir, qui s'essuyait au soleil. Vous m'avez sauvé la vie, et j'ai doublé la vôtre. Vous êtes désormais tout ensemble Formose et Spiridine. J'ai réuni, après seize ans, ce qu'une méchante fée avait séparé dans le sein de votre mère. Heureux parents ! vous n'avez qu'une fille, mais elle n'a pas au monde sa pareille. De plus, elle atteindra aux limites ordinaires de l'âge, tandis que les deux sœurs, qui s'étaient partagé la somme des jours accordés par la nature à une seule vie, seraient mortes l'une et l'autre en leur printemps et vous auraient devancés dans le tombeau. Gloridan, remerciez le ciel, car vous n'aurez plus les angoisses du doute;

la femme vraiment unique dont vous serez l'époux joindra, pour vous plaire, toute la beauté de Formose à tout l'esprit de Spiridine. »

Après avoir dit ces mots, le chat s'élança légèrement de la muraille, et, en touchant la terre, il devint une belle femme aux cheveux d'or, aux yeux bleus, au teint de lis et de roses.

« Voilà ma bonne fée! s'écria la châtelaine. O ma fidèle protectrice, je vous crois, je n'ai rien perdu ; je possède sous une seule figure mes deux enfants. Mes amis, observons-nous bien, et gardons-nous de marcher sur quelque serpent, qui diviserait peut-être encore ce que la faveur du ciel vient de réunir. »

Les noces de Gloridan et de Spiribelle furent célébrées quelques jours après. La fée daigna les honorer de sa présence. »



OBRIEL LE CHASSEUR

OBRIEL LE CHASSEUR.

Obriel était le chasseur le plus renommé du pays; il n'y avait point d'archer plus adroit; nul ne lançait une javeline avec plus de vigueur. Quelquefois cependant il manquait son coup; il revenait à la maison les mains vides et le cœur mécontent. Sa femme Jasina était alors encore plus mécontente que lui. Ni l'un ni l'autre ne savaient supporter avec patience les contrariétés de la vie; ils voyaient tout de suite dans le moindre accident le dernier malheur.

Un jour Obriel, qui s'était fatigué à poursuivre un chevreuil blessé, venait de l'atteindre au milieu de la forêt, et tirait déjà son couteau

de chasse pour achever l'innocente bête, quand elle fit un bond en arrière, et, regardant fixement son ennemi, lui dit avec douceur :

« Obriel, épargne-moi, et je te ferai un présent inestimable.

— Eh ! que pourrais-tu me donner, pauvre bête? dit le chasseur, bien surpris d'entendre parler un chevreuil.

— Obriel, montre-toi d'abord généreux, et tu me trouveras reconnaissant.

— Eh bien, je te laisse la vie, répondit le chasseur en remettant son arme dans le fourreau.

— Approche, dit le chevreuil, et prends de ta main droite ma corne gauche. »

L'homme n'eut pas plutôt fait ce que lui avait dit le chevreuil, que la corne se détacha d'elle-même, et lui resta dans la main.

« Voilà, dit la bête fauve, le don que je t'ai promis. Tu en fabriqueras un cornet, et tu n'auras qu'à souffler dedans pour me voir paraître, quand tu auras besoin d'un secours surnaturel.

Mais prends-y garde : il faut que ta demande soit sage, et mon secours nécessaire. Si tu m'appelles mal à propos, le cornet s'enflammera dans ta main, et ta main sera consumée avec lui. »

Après avoir ainsi parlé, le chevreuil bondit et disparut, aussi prompt que l'éclair.

« Qu'est-ce que cela ? dit Obriel avec une nouvelle surprise. Le chevreuil que j'avais blessé est plus leste que jamais, et il me laisse avec un singulier cadeau ! Voilà ce qu'il appelle un présent inestimable ?... Eh ! oui, peut-être !... Ces génies font sagement de ne vouloir pas se prêter à toutes nos fantaisies. Ils nous rendraient un bien mauvais service, s'ils daignaient écouter toutes les vaines prières des hommes. Je me bornerai donc à demander les choses vraiment nécessaires. Pauvre comme je suis, je n'aurai que trop d'occasions de sonner du cor. »

Obriel faisait ces réflexions en regagnant sa demeure à travers les bois. Tout accoutumé qu'il fût à les parcourir, il finit par s'égarer dans

l'obscurité, et se fatigua longtemps en vain à chercher sa route.

— Eh quoi? se dit-il, accablé de lassitude, le moment serait-il déjà venu de recourir au présent du chevreuil? »

Dans cette pensée, il dégaina son couteau de chasse, et coupa la pointe de la corne, afin de pouvoir s'en servir au besoin. Mais il s'en abstint pour le moment, parce qu'il sentit sous ses pieds une mousse épaisse, sur laquelle il pouvait à la rigueur passer la nuit.

Il serait couché un peu fraîchement, mais il y avait des feuilles par terre : il pouvait les ramasser et s'en couvrir, pour se garantir du froid. On ne meurt pas pour une nuit passée à la belle étoile. Mieux lui valait enfin de trembler de tout son corps que d'avoir la main brûlée. Il fallait garder le cornet pour une autre occasion.

Comme il raisonnait ainsi, en ramassant à tâtons les feuilles sèches autour de lui, il entendit dans le voisinage les hurlements des loups. Il interrompit son travail et prêta l'oreille quel-

que temps. Les hurlements étaient nombreux et semblaient se rapprocher.

« Voici un danger plus sérieux, dit le chasseur en portant la main sur son couteau. Cette arme ne saurait me suffire, si trois ou quatre de ces affamés venaient m'attaquer à la fois, et je pense que je vais avoir besoin du cornet.... Bon! reprit-il, au bout de quelques moments, pendant un intervalle de silence. Sera-t-il dit que le chasseur Obriel avait besoin d'un miracle pour n'être pas mangé des loups? »

Il venait de remarquer, à la lueur d'un éclair, un grand chêne, dont les branches lui présentaient un sûr asile. Il y grimpa et s'établit dessus, bien certain qu'il ne risquait pas de s'endormir et de tomber, tant que les loups feraient vacarme à ses oreilles.

Ils avaient flairé le chasseur, et bientôt ils entourèrent le chêne. Un orage venait d'éclater. A la lueur des éclairs, Obriel put compter jusqu'à six loups, qui mêlaient leurs cris lugubres aux roulements du tonnerre.

Il fallait qn'il eût le cœur assez intrépide pour n'être pas effrayé dans une situation pareille. Il avait approché plus d'une fois le cornet de ses lèvres, mais il s'était toujours arrêté. Il avait cru s'apercevoir que l'instrument de salut devenait d'une chaleur suspecte. Il se dit :

« Le moment n'est point venu d'appeler le chevreuil. Les loups et le tonnerre font beaucoup de bruit, mais le bruit n'est pas le danger. »

Comme il faisait cette sage réflexion, le tonnerre éclata sur sa tête : il se crut foudroyé. Quand il fut revenu à lui, encore étourdi de cet épouvantable fracas, il allait sonner du cor, et le portait à sa bouche :

« Quelle simplicité ! se dit-il en riant de son trouble. Est-il à propos d'appeler au secours quand le danger n'existe plus ? »

En même temps il put remarquer que les loups, effrayés par les éclats du tonnerre, s'étaient enfin dispersés.

« Il paraît, se dit-il, que j'achèverai la nuit plus tranquillement. L'orage s'éloigne, les loups ne reviennent pas : si je pouvais un peu dormir! »

A la faveur du clair de lune, il s'arrangeait sur une branche touffue, lorsqu'il entendit, dans les buissons autour du chêne, comme un bruit de branches froissées.

C'était un ours, qui venait de se coucher au pied de l'arbre. Il n'y resta pas longtemps en repos. Obriel avait malheureusement détaché avec son pied un morceau de bois mort, qui alla tomber sur le nez de l'ours. L'animal, ayant levé la tête, aperçut l'homme, et, poussé par la colère ou par la faim, il se mit à grimper au chêne.

C'est alors que le chasseur crut le moment venu d'appeler le génie à son aide. Il saisit le cor merveilleux et allait sonner tout de bon....

« Mais quoi? se dit-il encore. C'est ma dernière ressource! Laisserai-je cependant cette arme inutile à mon côté? Si l'ennemi est re-

doutable, cette fois il est seul. Nous sommes un contre un, et j'ai l'avantage du lieu. Méritons l'assistance du bon génie en commençant par nous aider nous-même! »

Dans cette courageuse disposition, il se posta de son mieux, afin d'accueillir bravement l'ennemi. Il tenait le cornet de la main gauche, et le couteau de la main droite; ses yeux ne perdaient pas de vue l'ours grimpant, et, dans le moment où l'animal, gêné par une branche, détournait la tête et présentait sa gorge à découvert, il lui porta un coup si vigoureux et si bien ajusté, que le sang jaillit jusqu'à lui.

L'ours poussa un cri terrible; Obriel se retira plus haut, prêt à recommencer, s'il en était besoin. L'animal furieux le poursuivit en poussant des grognements sourds. Ses yeux étincelaient, et, comme il était égaré par la fureur, il engagea sa tête entre deux rameaux, qu'il essaya vainement de briser pour se frayer un passage, étant déjà affaibli par la perte de son sang. Le chasseur, aussi prompt qu'intrépide, se penche jusqu'à lui, et, de deux coups également heu-

reux, il perce ces yeux enflammés, dont l'éclat sinistre guidait sa main.

La douleur fut si vive, que l'ours se laissa tomber de l'arbre en poussant un effroyable cri.

L'homme avait perdu toute envie de dormir, et passa le reste de la nuit en observation. Les grognements du monstre avaient diminué par degrés. Il finit par ne plus faire aucun bruit. A l'aube, le chasseur put le voir gisant au pied du chêne. Évidemment l'ours était mort.

Obriel ne tarda guère à descendre. Il couvrit sa proie de branchages et courut chez lui. Sa femme Jasina fut bien joyeuse de le revoir sain et sauf; mais, sans perdre un moment à lui raconter ses aventures, il retourna bien vite au bois avec quelques voisins, qui l'aidèrent à transporter la bête dans sa maison.

Ce fut une fête pour le village. Chacun voulut manger de l'ours. Le vainqueur se réserva la peau.

« Ce souvenir me rappellera toujours, disait-il à ses amis, ce que l'homme peut quand il veut. »

Et ce n'était pas le plus précieux trésor qu'il eût rapporté de la forêt! Quand Jaśina connut l'histoire du chevreuil, qui lui fut contée en secret par son mari; quand elle sut l'admirable propriété du cornet, elle eut comme des transports de joie.

Ils ne manqueraient donc de rien à l'avenir; ils auraient toujours cave et grange pleines; des habits convenables pour toutes les saisons; de bons lits bien mous, pour se délasser du peu d'ouvrage qu'ils auraient encore à faire!

Le mari essaya d'abord de ramener sa femme à des idées plus sages. Lorsqu'il lui fit connaître quelle avait été sa retenue dans le bois, et comme il s'en était bien trouvé, elle l'appela un poltron, un délicat, qui avait trop peur de se brûler les doigts. Il ne saurait jamais faire usage d'un trésor inestimable, qui produirait des merveilles en d'autres mains.

« Ma femme, répondit-il avec douceur, comme le danger me regarde, laisse-moi, je te prie, me servir du cornet à ma guise. Quand j'aurai la main brûlée, tu gémiras, tu me plain-

dras, tu me panseras; mais tous tes pleurs et tous les onguents du monde ne m'empêcheront pas d'être manchot. »

C'est ainsi que le cor merveilleux commença par être un sujet de querelles dans le ménage, et la source de continuelles importunités pour le pauvre mari.

« Si cela ne cesse pas bientôt, dit-il un jour avec humeur, je vais sonner du cor, pour prier le chevreuil de reprendre son cadeau. »

Cette menace fit quelque trêve aux obsessions de Jasina. Obriel portait incessamment le cornet suspendu à un léger cordon : car, outre qu'il jugeait prudent de l'avoir à sa portée en cas de nécessité, il craignait que sa femme ne le lui dérobât et n'essayât de s'en servir, ce qui pourrait avoir de fâcheuses conséquences. La nuit, il le serrait dans une armoire dont il cachait la clef.

Ces précautions offensaient Jasina et doublaient son impatience.

« Qu'attends-tu, disait-elle, pour appeler le bon génie? Ne vois-tu pas comme je suis pauvrement vêtue?

— Ma chère amie, beaucoup de femmes ne le sont pas mieux, sans que leurs maris les entendent se plaindre. J'ai semé du chanvre; voici le moment de tondre nos moutons : nous aurons de quoi faire de la toile et du drap. Tu vois donc qu'il n'est pas nécessaire de sonner du cor. Depuis que j'ai peur de me brûler les doigts en demandant ce qui ne m'est pas nécessaire, je me contente de peu et je veux l'obtenir par le travail. C'est là peut-être le véritable don que le chevreuil a voulu nous faire. Laisse-moi, ma chère femme, t'inspirer les mêmes sentiments, et nous serons heureux dans la pauvreté.

— Ainsi le cornet restera pendu à ton cou jusqu'à la fin de tes jours, sans nous procurer jamais aucun avantage?

— Femme, n'est-ce donc rien que la sagesse? Apprenons à l'aimer, Jasina, nous ne verrons plus qu'elle d'aimable. »

Ces belles morales ne parvenaient pas à per-

suader la pauvre femme. Elle se trouvait d'autant plus à plaindre qu'ils avaient, pensait-elle, un moyen certain de faire cesser tous leurs maux, et qui restait inutile, grâce à son opiniâtre de mari!

Un jour ils furent invités à la noce de leur voisin.

« C'est à merveille! dit la femme d'un ton chagrin. Mais avec quels habits et quelle parure est-ce que nous irons?

— Avec nos habits les plus propres, ma chère, et tu te feras brave avec les fleurs du jardin. »

Jasina ne répliqua rien, parce qu'elle méditait un projet qu'elle avait cette fois secrètement résolu d'exécuter. Elle guetta la cachette où son mari serrait la clef de l'armoire, et, lorsqu'il fut bien endormi, elle courut se saisir du cornet, qu'elle convoitait depuis longtemps.

« Nous sommes invités à la noce, se disait-elle : il faut bien que nous ayons des habits de noce! »

En faisant ces réflexions, elle descendit au jardin, derrière la maison, afin que le son du cor ne réveillât pas son mari. Lorsqu'elle fut au bout du jardin, elle appuya ses lèvres sur le fatal instrument, et le fit sonner pour la première fois.

« Que veux-tu? me voici! dit le chevreuil en sautant par-dessus la haie.

— Je veux des habits de noce pour mari et pour moi.

— Ah! c'est donc toi, Jasina! C'est toi qui oses m'appeler?... Tu ne crains pas de t'attribuer ce qui n'appartient qu'à ton mari? Sois punie comme tu l'as mérité! »

Le chevreuil n'en dit pas davantage, et s'en retourna comme il était venu. La femme, très-confuse, se retira tristement à la maison, remit le cor à sa place, et retourna se coucher sans bruit. Pauvre Jasina! elle ne savait pas quelle désagréable métamorphose s'accomplissait en sa personne pendant son sommeil!

En s'éveillant, elle se passa la main sur le vi-

sage, et poussa un cri de frayeur. Elle avait senti sur ses joues et son menton quelque chose de rude, à quoi elle n'était pas accoutumée. Elle courut à son miroir, et pensa tomber de son haut, quand elle vit le bas de sa figure couvert d'une barbe noire et touffue, qui ne le cédait en rien à celle d'Obriel.

Elle avait usurpé un droit réservé à son mari : elle était punie comme elle l'avait mérité.

Obriel, témoin d'une si étrange aventure, y soupçonna du mystère, et pressa longtemps sa femme de lui dire si elle n'avait point commis quelque faute qui lui eût attiré ce cruel châtiment. Elle refusa d'abord de répondre; mais enfin elle confessa tout, en versant des larmes si abondantes, que sa barbe en fut toute baignée. Elle ne pouvait assez demander pardon à son cher mari.

« Ce n'est pas à moi, c'est au bon génie que tu dois adresser tes excuses et ton repentir; et voici certainement, ou jamais, l'occasion de l'invoquer. Cette fois, son secours nous est véritablement nécessaire; car le chevreuil pourra lui

seul faire disparaître cette barbe, comme il pouvait seul la faire pousser. »

Après avoir dit ces mots, le bon mari ouvrit l'armoire, prit le cor, le fit retentir, et le chevreuil sauta dans la chambre par la fenêtre.

« Que veux-tu, Obriel?

— Bon génie, je désire que tu pardonnes à Jasina sa faute, et que tu la délivres de cette barbe, juste signe de ta colère.

— Je le veux bien! » répondit le chevreuil, qui disparut à l'instant même, ainsi que la barbe de Jasina.

La femme courut à son miroir, et, ravie de se voir aussi jolie qu'auparavant, elle sauta au cou de son mari, en lui disant les choses les plus tendres.

« Je te crois si bien corrigée, lui dit-il, que je vais pendre le cor à la muraille, persuadé que tu n'y toucheras jamais.

— J'en fais serment, dit-elle.



Le chevreuil sauta dans la chambre par la fenêtre. (*Obriel le chasseur.*)

— Et moi, reprit-il, je promets encore de n'y toucher qu'à la dernière extrémité, quand j'aurai épuisé toutes mes forces et toutes mes ressources. »

Ils passèrent ainsi de longues années dans la plus parfaite union. Ils étaient pauvres, mais ils étaient contents. Ils avaient le goût du travail et la prévoyance : avec cela on n'a guère besoin de miracles pour vivre.

Quand les époux se firent vieux, ils vécurent de quelques épargnes, et ils s'aidaient encore des forces que l'âge leur avait laissées. Enfin Obriel fut atteint d'une grande maladie. Il avait d'ailleurs quatre-vingts ans; il comprit que sa fin approchait.

« C'est à présent, pauvre ami, lui dit sa femme, que tu devrais sonner du cor. Le chevreuil viendrait te guérir et prolongerait ta vie. »

Le malade, sans faire de réponse directe, dit d'une voix défaillante :

« Donne-moi le cor, Jasina. »

Jasina le lui donna bien vite, et le vieux chasseur le porta à ses lèvres presque glacées. Accablé par l'âge et la souffrance, il ne put faire entendre qu'un faible son ; mais le chevreuil avait l'ouïe d'une merveilleuse finesse : il parut sans tarder.

« Obriel, que veux-tu ? dit-il au moribond.

— Je ne veux rien pour moi, répondit-il ; je n'ai besoin de rien ; mais je vais laisser une pauvre veuve. Si elle venait à manquer du nécessaire, je te prie de la secourir, et de faire pour elle comme tu aurais fait pour moi. »

A ces paroles de son vieil époux, la bonne Jasina fondit en larmes. Le chevreuil fut ému de compassion, et dit au chasseur :

« Quand tu ne seras plus de ce monde, ta femme n'aura plus que faire de mes secours, car Obriel est tout pour elle ; Obriel lui est seul nécessaire. Aussi, pour exaucer la prière que tu

m'as faite en sa faveur, je prolonge ta vie jusqu'au jour marqué pour la fin de la sienne. Vous vous éteindrez tous deux, à l'heure arrêtée dans le ciel pour Jasina. »

Après avoir ainsi parlé, le chevreuil reçut un moment les caresses et les actions de grâces de l'heureuse vieille et de son vieux mari, qui se sentait renaître.

Ensuite le génie disparut, comme les autres fois.

Jasina pressait Obriel dans ses bras tremblants, et versait des larmes de joie; tout à coup, ayant jeté les yeux sur la muraille, elle ne vit plus le cornet.

« Ah! s'écria-t-elle, le chevreuil a bien fait de l'emporter : il sait que je n'ai plus de vœux à former, puisqu'il m'a laissé mon mari. »

LE

PRÉSENT DE NOCES

LE

PRÉSENT DE NOCES.

Dans le village de Mont-Chéri, où toutes les femmes sont jolies, aucune n'était comparable à Rosalbine, et, quoiqu'elle fût la plus pauvre, tous les garçons la recherchaient en mariage. Aussi ses jeunes compagnes étaient elles fort impatientes de la voir faire un choix : car, tant que Rosalbine ne serait pas mariée, on les négligerait elles-mêmes, et il ne se ferait aucune noce dans le village.

Le père de Rosalbine, se voyant pressé de choisir un gendre parmi tant de jeunes voi-

sins qu'il ne voulait pas désobliger, répondit qu'il donnerait sa fille à celui qui trouverait pour elle et lui apporterait, comme présent de noces, ce qu'il y a sur la terre de plus ancien et de moins durable, de plus admiré et de plus maltraité, qui parle sans voix, et qui n'est utile qu'après sa mort.

Aussitôt que le père eut ainsi parlé, tous les prétendants se mirent à rêver sur cette affaire, et se répandirent de tous côtés pour chercher ce qu'on leur demandait.

Les uns se retirèrent dans une profonde solitude, afin de méditer librement sur ce grand mystère ; les autres allaient de lieu en lieu, et demandaient à tous les passants s'ils ne sauraient point leur dire ce qu'il y a sur la terre de plus ancien et de moins durable, de plus admiré et de plus maltraité, qui parle sans voix et qui n'est utile qu'après sa mort.

Les passants se moquaient d'eux et poursuivaient leur chemin. Ceux qui s'étaient confinés dans la retraite n'avançaient pas davantage. Ils se grattaient le front, s'arrachaient les cheveux,

se battaient la tête : mais cela n'en faisait pas sortir la vérité désirée.

Quelques-uns consultèrent les devins, qui se trouvèrent aussi embarrassés que les consultants.

Qui était en grand souci pendant que tous les jeunes gens faisaient cette laborieuse recherche ? C'était la belle Rosalbine. Elle tremblait que le secret ne fût découvert par un autre que Masaël. Elle aimait Masaël comme elle en était aimée. Si elle avait su ce que demandait son père, elle n'aurait pas manqué de le redire à son amant ; mais elle ignorait, comme les autres, le secret d'où son sort dépendait.

On juge bien que Masaël désirait passionnément de le découvrir ; cependant il ne s'enferma point dans une retraite solitaire ; il ne s'amusa point à questionner les passants sur ce qu'il voulait savoir ; il n'alla point non plus consulter les sorciers et les devins. C'était un sage et honnête garçon, fils d'une pauvre veuve, et il ne cessa pas un jour de travailler pour nourrir sa mère, en même temps qu'il rêvait

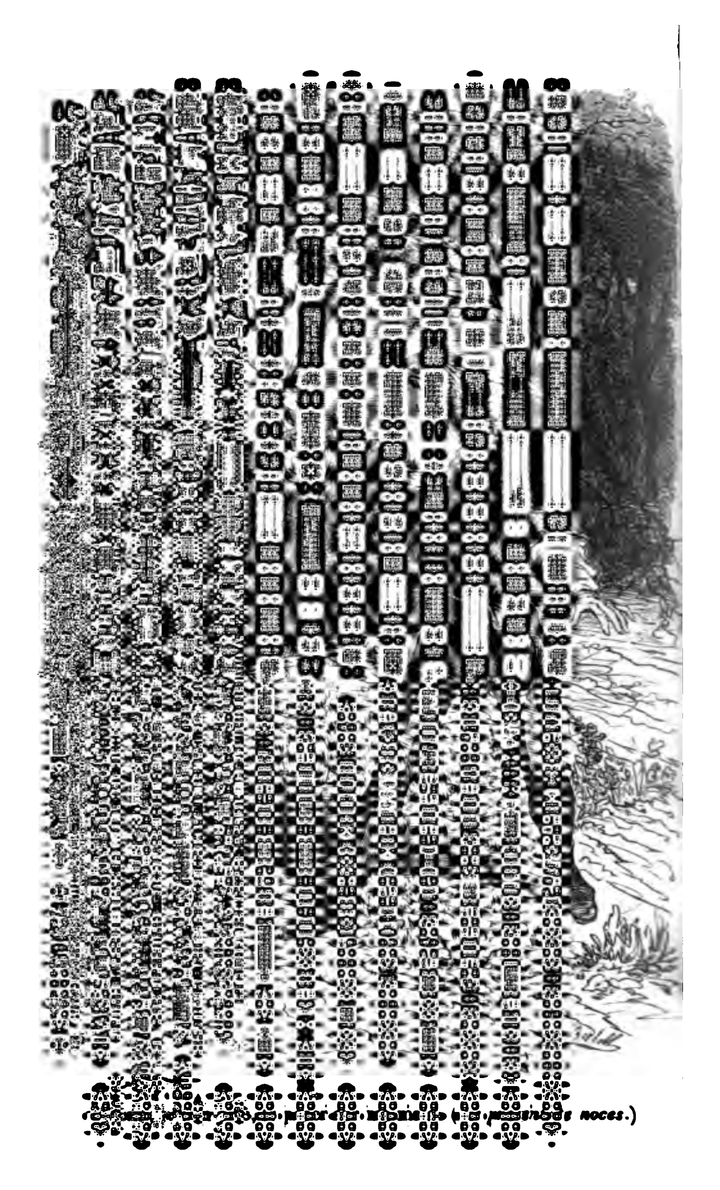
en silence pour tâcher de découvrir le bienheureux secret.

Le père de Rosalbine reçut bien souvent la visite de ses jeunes voisins, qui venaient, d'un air triomphant, offrir, comme présent de noces, tout ce qu'ils avaient imaginé. La belle tremblait ; les yeux fixés sur son père, elle attendait l'arrêt fatal, et ne respirait à l'aise qu'après avoir entendu l'invariable réponse :

« Ce n'est pas cela. »

L'amant se retirait d'un air triste, avec son cadeau, après avoir fait une très-humble révérence à l'ingrate Rosalbine.

Un jour que Masaël travaillait aux champs, un admirable papillon vint se poser près de lui et fixa son attention. Ce papillon ne ressemblait à aucun de ceux qu'il avait vus jusqu'alors : il était d'une grandeur extraordinaire ; il avait les ailes bleues et découpées en cœur, avec une bordure vermeille ; il portait sur la tête une sorte d'aigrette, qu'on eût prise pour un bouquet de diamants.



[illegible] noces.)

Après qu'il eut laissé au jeune homme le loisir de l'admirer, il prit son vol et tourna quatre fois autour de lui, comme pour le saluer. Le villageois, qui n'avait dans l'esprit qu'une pensée, adressa la parole à la merveilleuse créature, et lui dit :

« Beau papillon, n'es-tu point quelque fée secourable qui prend souci de ma peine, et qui vient m'apprendre ce que je désire tant savoir ? Si j'ai deviné juste, viens, je t'en prie, te poser sur ma main, et sois assuré que je n'abuserai pas de ta confiance. »

A peine eut-il cessé de parler, et avancé la main droite, que le charmant papillon vint s'y poser. Il balançait doucement ses ailes brillantes, et regardait fixement le jeune villageois, qui lui dit encore :

« Tu m'as donc compris, beau papillon ? pourrais-tu faire cesser ma peine ? »

Le papillon fit, de sa jolie tête et de sa trompe recourbée, un signe affirmatif.

« Eh bien, sois mon guide ! reprit vivement Masaël, déjà plein d'espérance. Je te suivrai partout à la trace, jusqu'à ce que j'aie trouvé le trésor que demande le père de Rosalbine. »

Comme il achevait de parler, le papillon s'envola lentement, afin que le jeune homme pût le suivre, et il se dirigea vers la prairie, où il se posa sur la première fleur.

« Patience ! dit le fils de la veuve en lui-même ; un papillon ne peut renoncer à ses habitudes : j'attendrai qu'il ait délogé pour le suivre. »

Mais le papillon ne délogeait pas. Masaël recommença ses prières. Alors son guide voltigea autour de la fleur ; puis, s'élevant tout à coup vers le ciel, en tournoyant à la manière de l'alouette, il fondit, comme un trait, du haut des airs sur la fleur qu'il avait quittée.

« Eh quoi ! s'écria Masaël avec chagrin, nous ne partirons pas d'ici ? Aimable génie, je t'en conjure, mettons-nous vite en chemin, et mon-

tre-moi ce qu'il y a sur la terre de plus ancien, de moins durable.... »

En prononçant ces mots, le jeune garçon eut une inspiration soudaine ; il se frappa vivement le front et s'écria :

« Je l'ai trouvé! C'est cela même! » Et, courant à la fleur, que le papillon avait quittée, comme pour la lui céder, il la cueillit et la pressa sur son cœur.

Le papillon s'étant posé sur une fleur voisine, il la cueillit comme l'autre. En quelques moments, ils eurent parcouru toute la prairie, et le jeune homme put remarquer que son guide, ne s'étant jamais posé deux fois sur la même espèce, lui avait composé, avec un goût parfait, un bouquet de fleurs champêtres, le plus joli qu'on pût voir.

Arrivé au bout de la prairie, le papillon tourna de nouveau quatre fois autour de son protégé, puis, s'élevant en spirale au-dessus de sa tête, il disparut dans le ciel.

Plein d'une joyeuse espérance, Masaël courut chez le père de Rosalbine, et, présentant le bouquet à la jeune fille, il dit au père, qui déjà souriait :

« Les fleurs ont précédé les fruits sur la terre : rien n'est plus ancien que les fleurs ; rien n'est aussi moins durable ; on admire les fleurs par-dessus tout et on les maltraite cruellement : la main les arrache de leur tige ; la faux les moissonne sans pitié ; elles parlent sans voix, car elle ont pour les amants un muet langage ; enfin, pour qu'elles soient utiles, il faut que la main de l'herboriste, la dent du bétail ou l'acier du faucheur ait tranché leur vie. »

Le père de Rosalbine dit à Masaël :

« Soyez mon gendre, car vous apportez à ma fille le présent de noces que j'ai demandé pour elle. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation, rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

NOUVEAUX CONTES

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

NOUVEAUX CONTES

POUR LES ENFANTS

PAR Mme DE BAWR

ILLUSTRÉS DE 40 VIGNETTES

PAR BERTALL

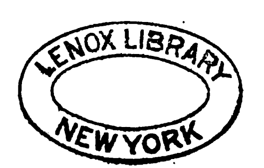
PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

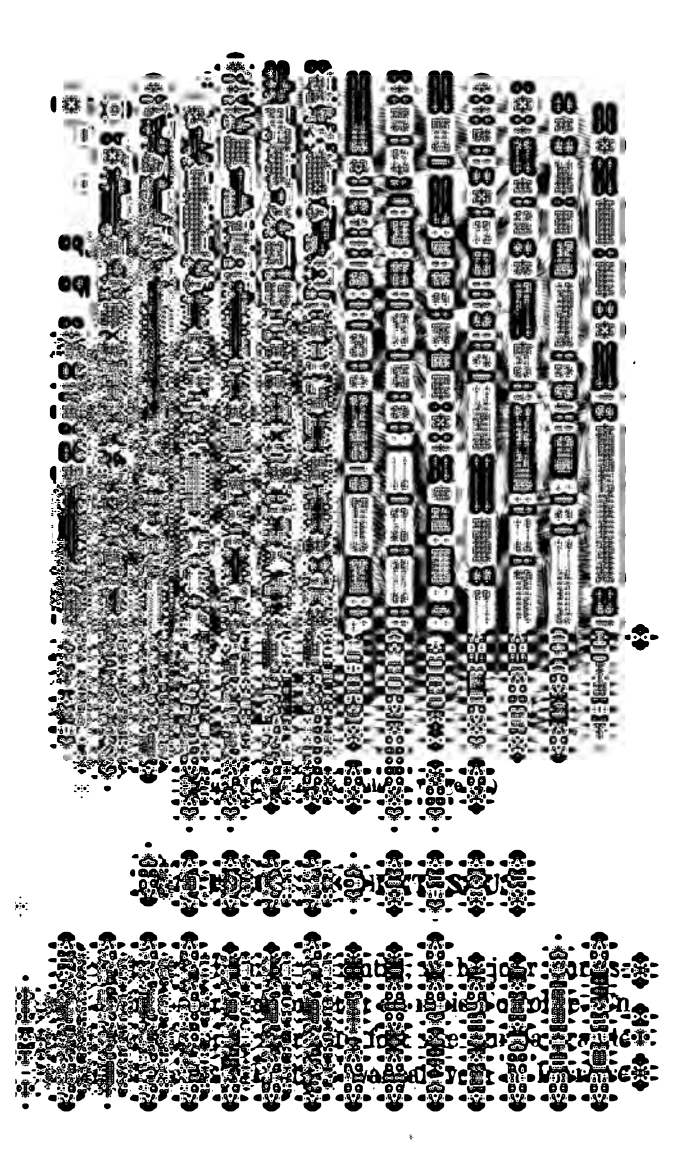
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1855




LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA PIÈCE DE CENT SOUS



d'Enfer, portant sur son épaule un bâton passé dans un paquet. Il était habillé d'une veste et d'un pantalon bruns fort propres. Sa figure était riante, et il sifflait gaiement un air auvergnat.

Il s'apprêtait à franchir les murs de la grande ville, quand un commis de la barrière lui cria : « Halte-là ! que portes-tu dans ce paquet ?

— Un vieux pantalon et ma veste, répondit l'enfant, trois chemises, une paire de souliers, un grattoir et une genouillère en cuir. Voyez plutôt. »

Et il s'apprêtait à dénouer le torchon qui renfermait tous ces objets.

« C'est bon, c'est bon, dit en riant l'employé de l'octroi, ton bagage n'est pas de contrebande; il me paraît, mon petit ami, que tu comptes pour vivre sur la suie des cheminées de Paris ?

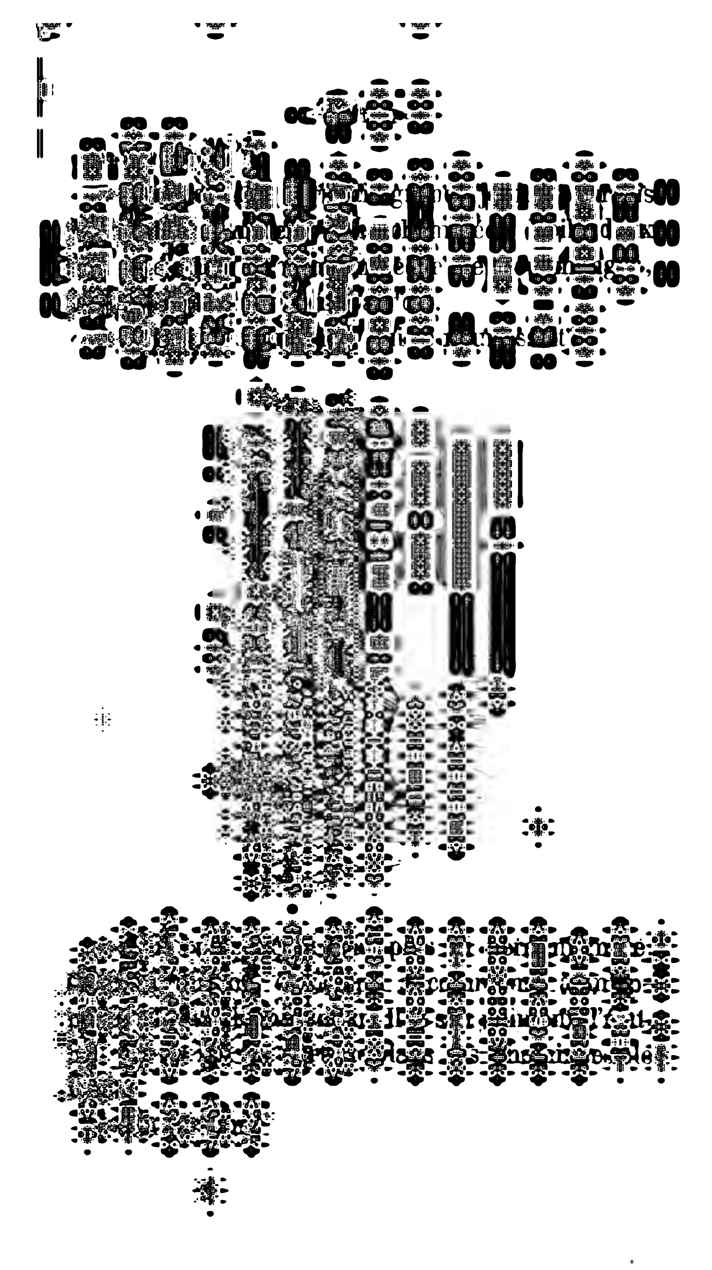
— J'espère bien qu'il y en aura toujours, de la suie, répondit l'enfant, qui se mit à rire aussi, et montra deux rangées de dents blanches comme l'ivoire ; d'ailleurs, quand il n'y en aurait plus, de suie, il y aurait toujours de la boue, et je suis aussi décrotteur.

— Diable ! dit le commis, voilà bien des talents. Quel âge as-tu ?

— J'aurai treize ans à Pâques; j'ai fait ma première communion avant de quitter le pays.

— Tu es bien petit pour treize ans.

— C'est bien le meilleur, ça.



— Certainement ; il a un moulin et deux hectares de terre dans notre endroit, auprès de Clermont.

— Mais puisqu'il est si riche, pourquoi ne t'a-t-il point gardé ?

— Parce que j'étais arrivé à l'âge de gagner mon pain moi-même ; mais il m'a donné ce bel habit-là, que j'ai mis aujourd'hui pour entrer à Paris, car je ne le mettrai pas tous les jours, vous entendez bien. Il m'a donc donné ce bel habit-là, sa bénédiction et vingt francs.

— Vingt francs pour venir de Clermont à Paris ! il ne s'est pas ruiné ton oncle.

— Et pourquoi voulez-vous qu'il se ruine ? il sait bien que, dès que je serai dans Paris, je gagnerai mon pain, puisqu'il m'a donné une lettre pour un fumiste de ses amis qui doit me faire travailler. Et puis c'est qu'il va se remarier ; c'est ce qui fait qu'il m'a dit qu'il ne pourrait plus jamais rien faire pour moi.

— C'est tendre !

— Oh ! c'est qu'il n'est pas tendre, mon oncle, il s'en faut bien, répliqua l'enfant en riant. C'est égal, je lui dois ce que je lui dois ; car sans lui j'aurais été élevé à l'hôpital. »

Une voiture étant passée dans ce moment, le commis, que le petit ramoneur intéressait, lui dit de l'attendre une minute, et, dès qu'il eut visité

la voiture, il reprit la conversation où elle était restée.

« Comment donc as-tu fait la route? dit-il.

— Sur mes jambes, à sept ou huit lieues par jour. Je passais la nuit dans l'auberge où j'achetais du pain et du fromage. On ne m'a jamais refusé la permission de coucher dans l'écurie; bien souvent même les filles ou les garçons de l'auberge me donnaient quelques bonnes choses à manger avec mon pain, une poire, des noix, à Orléans un gros morceau de lard; enfin je n'ai manqué de rien.

— Je vois que tu n'es pas difficile, dit le commis en souriant, et je veux te régaler aussi, moi. »

Alors il alla chercher dans la salle où se tiennent les employés de l'octroi une demi-bouteille de vin entamée et une tranche de veau froid qui lui restaient de son déjeuner. « Tiens, reprit-il en les lui donnant, voilà pour ton dîner d'aujourd'hui.

— Je voudrais savoir votre nom, dit aussitôt l'enfant, tout en plaçant dans son paquet le présent qu'on venait de lui faire.

— Pourquoi? demanda l'employé.

— Pour vous retrouver dans Paris, si je deviens riche.

— Je me nomme Robert Gauvain, répondit le commis, et par malheur, tu pourras me retrouver ici pendant longtemps; car j'ai beau solliciter un autre emploi, je ne puis rien obtenir.

— Robert Gauvain, répéta l'enfant, et moi je m'appelle Jacques Morlot. »

Puis, après avoir amicalement serré plusieurs fois la main du commis, il entra dans la ville.

La vue d'une foule d'objets qui s'offraient pour la première fois à ses yeux charma tellement le petit ramoneur, qu'il ne fit autre chose une grande partie de cette journée que parcourir les rues, s'arrêtant ravi d'admiration devant les belles maisons, les superbes boutiques, les magnifiques monuments dont Paris est orné. La nuit allait venir lorsque enfin son estomac lui rappela qu'il n'avait rien mangé depuis cinq heures du matin. Il entra chez un boulanger, acheta une livre de pain, et s'étant assis sur un banc placé près d'une porte cochère, il se mit à dévorer son pain tout entier, sans oublier le morceau de veau froid ainsi qu'une petite partie du vin que renfermait la bouteille, qu'il but à la santé de Robert Gauvain.

Ce bon repas fait, il n'en sentait pas moins une si grande lassitude que ses jambes lui refusaient leur service, et qu'il ne put résister au besoin de dormir quelques instants avant de porter sa lettre chez le fumiste. Il était à peine six heures du soir; Jacques, après avoir placé son paquet sous sa tête, ne tarda pas à tomber dans un sommeil si profond, qu'il ne se réveilla que le lendemain à sept heures du matin.

Sa toilette se trouvant naturellement toute faite, il se fit aussitôt indiquer la rue où il ne doutait pas de trouver enfin un lit, bon ou mauvais, puisque, le mois précédent, le fumiste qu'il allait chercher avait écrit à son oncle qu'il pouvait lui envoyer l'enfant, qui serait bien traité.

D'un pas rapide et léger, car il était entièrement remis de sa fatigue, l'esprit joyeux, il arrive devant la porte de celui qui doit l'aider à vivre dans cette grande ville, qui doit peut-être le conduire aussi à faire fortune, il s'adresse au portier.... le fumiste était mort depuis trois semaines, et l'on arrangeait sa boutique, qui venait d'être louée à un chapelier.

Jacques resta quelques instants comme étourdi par cette nouvelle. Enfin, revenant à lui, il sortit de la maison d'un pas lent et le cœur serré par la triste image de l'abandon, de la misère qui l'attendait dans ce beau Paris, dont la vue l'avait tant réjoui la veille.

Il marcha longtemps, la tête basse, tout accablé par le chagrin; mais peu à peu, grâce à la gaieté de caractère dont le ciel l'avait doué, il reprit courage. « Quand je m'affligerai, se dit-il en se frottant le front comme pour chasser les noires idées qui l'occupaient, à quoi cela m'avancera-t-il? Ne vaut-il pas bien mieux chercher à me tirer d'affaire tout seul? J'ai encore plus de quinze francs dans ma poche; cela me donne du temps pour ré-

fléchir. D'abord, il ne faut pas penser à retourner chez mon oncle, il m'a trop bien fait entendre que je ne dois plus compter sur lui; mais toutes ces gens que je vois passer dans les rues trouvent moyen de gagner leur vie. Essayons de gagner la mienne, et ne comptons plus que sur Dieu et sur mes deux bras. »

Ayant pris ainsi sa résolution, Jacques se mit à marcher devant lui au hasard; car peu lui importait d'aller s'établir dans un quartier ou dans un autre, pourvu qu'il y eût des cheminées; une seule inquiétude le tourmentait encore, c'était de savoir où coucher. Comme l'oncle Morlot était fort bavard, et qu'il parlait toujours de la grande ville où il avait fait sa fortune, Jacques, qui connaissait très-bien Paris par ouï-dire, n'ignorait point que l'on pouvait y louer un logement. « Certainement, se disait-il en regardant de côté et d'autre, ce ne sont pas les maisons qui manquent; mais je n'en vois pas d'assez vilaines pour que je puisse m'y nicher sans donner beaucoup d'argent. Gagnons le faubourg où logeait mon oncle; je dois trouver là ce qu'il me faut. »

Il demanda donc au premier passant le chemin du faubourg Saint-Antoine, qu'il prit aussitôt.

Arrivé dans la grande rue, toute garnie de boutiques qui lui semblaient trop belles pour s'accorder avec sa misère, il ne s'amusa pas à la suivre

jusqu'au bout. Il prit une petite rue de traverse, qu'il supposait devoir donner dans les champs, vu que de la grande rue il apercevait la barrière, et là, à peine avait-il fait deux cents pas, qu'il s'arrêta devant l'allée d'une petite maison fort basse et fort sale, où se trouvait un écriteau.

Jacques, qui, grâce à l'école primaire de son village, savait lire, écrire et compter, se flatta d'avoir atteint le but de ses recherches quand il lut ces mots, écrits en gros caractères : ***A louer, cabinet meublé au fond de la cour.***

« Si j'ai le bonheur, pensa-t-il, que ce cabinet soit près du grenier, voilà mon affaire. »

Et il entra.

Après avoir suivi l'allée, qui était fort étroite, il trouva une petite cour dans laquelle une vieille femme était occupée à étendre du linge sur des cordes. Il s'approcha d'elle, et tirant sa casquette, il lui demanda poliment de quel prix était le cabinet à louer.

« De quel prix? dit la vieille en le toisant de la tête aux pieds d'un air rébarbatif; et qu'est-ce que cela vous fait, petit?

— C'est que je cherche un cabinet pour moi, répondit-il d'une voix douce.

— Pour vous! reprit-elle; et avec quoi comptez-vous le payer? où sont vos parents?

— Mes parents sont en Auvergne, répliqua

Jacques; ils m'ont envoyé à Paris pour faire mon état.

— Oui, oui, l'état de ramoneur sans doute. Pauvre état que celui-là! D'ailleurs je ne veux pas louer mon cabinet pour moins de trois mois, payés d'avance. »

En parlant ainsi, la vieille se remit à étendre ses bas et ses mouchoirs sur la corde.

« Et combien le louez-vous, madame? reprit Jacques en suivant chaque pas qu'elle faisait.

— Quarante francs par an.

— Ce serait donc dix francs à donner aujourd'hui? répliqua le pauvre enfant d'un air triste.

— Dix francs tout juste, répondit la vieille avec un sourire ironique; ainsi vous voyez bien que cela ne vous convient pas. »

Jacques réfléchit quelques instants. Trois mois lui donnaient le temps d'arriver à gagner sa vie dans Paris sans se voir arrêter comme vagabond. Il lui resterait encore plus de cinq francs pour acheter du pain pendant deux ou trois semaines, et, comptant sur les ramonages, il se décida à donner les deux tiers de ce qu'il possédait pour ne plus coucher dans la rue.

« Voulez-vous bien me montrer le cabinet, madame, et me prendre dans votre maison? » dit-il en tirant deux pièces de cent sous de sa poche.

La vieille s'arrêta, regarda l'enfant, dont la jolie

figure, franche et ouverte, aurait adouci le cœur d'un tigre, et, songeant qu'après tout ce petit locataire, puisqu'il pouvait payer, était préférable à quelque mauvais sujet du quartier, elle lui dit d'attendre un moment.

Alors Mme Gervais (c'était le nom de la blanchisseuse) entra dans une des deux salles dont se composait son logement au rez-de-chaussée, puis alla fermer la porte de sa cour, disant : « J'ai toujours grand soin de fermer ma porte sur l'allée quand je quitte la cour; car il ne manque pas de voleurs dans le faubourg.

— S'il y a des voleurs dans le faubourg, pensa Jacques, et qu'ils s'adressent à moi, ils seront bien attrapés.

— Pour ma maison, reprit la vieille, elle est sûre; car il n'y loge que moi, ma fille et mon neveu, qui travaille en ébénisterie et qui occupe le second cabinet. »

Entrés tous deux dans ce que Mme Gervais appelait *sa maison*, ils montèrent un petit escalier, ou plutôt une échelle, qui conduisait au grenier. Là, Jacques fut introduit dans une pièce qui pouvait avoir trois mètres de large sur trois mètres et demi de long; les quatre murs, proprement badigeonnés, renfermaient un lit de sangle, sur lequel reposaient un matelas, un mauvais traversin et une couverture de laine. Un buffet en guise de com-

mode, une table, deux chaises, un vieux balai et un petit miroir pendu à l'espagnolette de la fenêtre complétaient l'ameublement.

Jacques ne s'en réjouit pas moins de l'idée qu'il allait passer trois mois couché sous un toit. Au fait, ce petit réduit lui paraissait bien clos, et, quoiqu'il fût privé de draps, jouissance dont il avait pris l'habitude chez son oncle, il se garda bien d'oser en demander, se dit qu'il dormirait là comme un prince, et se hâta de donner à Mme Gervais ses dix francs, afin que le marché fût conclu.

Non content d'avoir payé, Jacques remercia de tout son cœur la vieille femme d'avoir cédé à sa demande, et, toute revêche qu'était Mme Gervais, elle se sentit presque touchée des sentiments de reconnaissance qu'exprimait le jeune Auvergnat. Son visage dur et sévère se dérida au point qu'elle lui fit remarquer en souriant les divers avantages des meubles dont il allait se servir : que la table avait un tiroir, que le buffet fermait à clef; puis serrant les dix francs dans sa poche, elle descendit l'escalier, en prenant les précautions nécessaires pour ne point se casser le cou.

Dès que Jacques se vit seul, il se pressa de quitter son bel habit et de se costumer de façon qu'il pouvait monter dans toutes les cheminées de Paris sans salir autre chose que des guenilles. Il espérait bien peu de cette journée, attendu qu'il était déjà

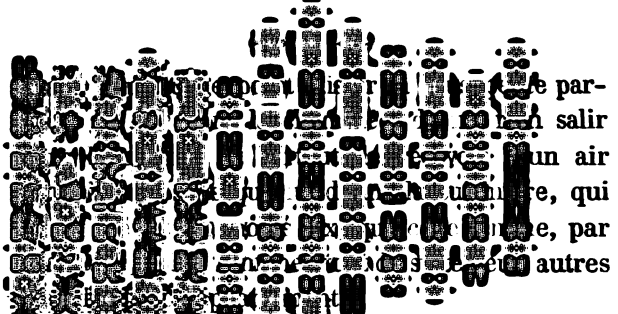
deux heures après-midi et que le moment du travail était passé; mais ne voulant point manquer un bon hasard, si ce hasard se présentait, il n'en sortit pas moins et parcourut les rues jusqu'à la nuit tombante, poussant sur tous les tons son petit cri de ramoneur, auquel aucune voix ne répondit.

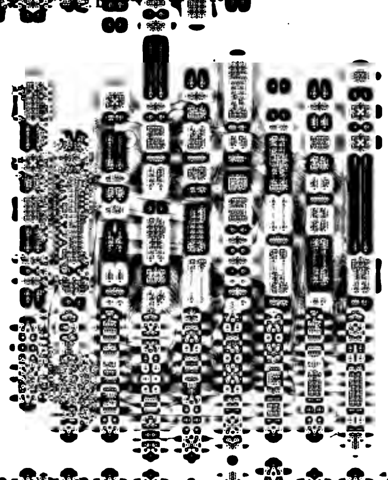
« Demain, demain, se dit-il, il n'en sera pas ainsi sans doute: car je sortirai bien plus tôt. »

Consolé par cette espérance, il rentra chez lui, mangea un gros morceau de pain trempé dans le vin de son ami de la barrière, et, sans allumer la chandelle qu'il venait d'acheter à son grand regret, il se mit à genoux pour faire sa prière. Le pauvre enfant pour toute grâce demanda à Dieu de lui envoyer de l'ouvrage le lendemain, après quoi il se jeta sur son lit et s'endormit aussitôt profondément.

Le lendemain, le jour était à peine venu que Jacques était déjà sur pied et s'égosillait dans la rue Saint-Antoine. Il s'écoula beaucoup de temps néanmoins sans qu'il obtînt plus de succès que la veille; enfin, comme huit heures sonnaient, une fenêtre s'ouvrit, et ces douces paroles: « Montez ramoneur, » parvinrent jusqu'à son oreille.

On imagine bien qu'il ne se le fit pas dire deux fois, et, dès qu'il eut passé la première porte qui s'ouvrait pour lui faire gagner sa vie, il eut si





[illegible] sur la- [illegible] ciel, la [illegible] Il s'ar- [illegible] que les [illegible] étaient [illegible] trans- [illegible] négli- [illegible] ait rien

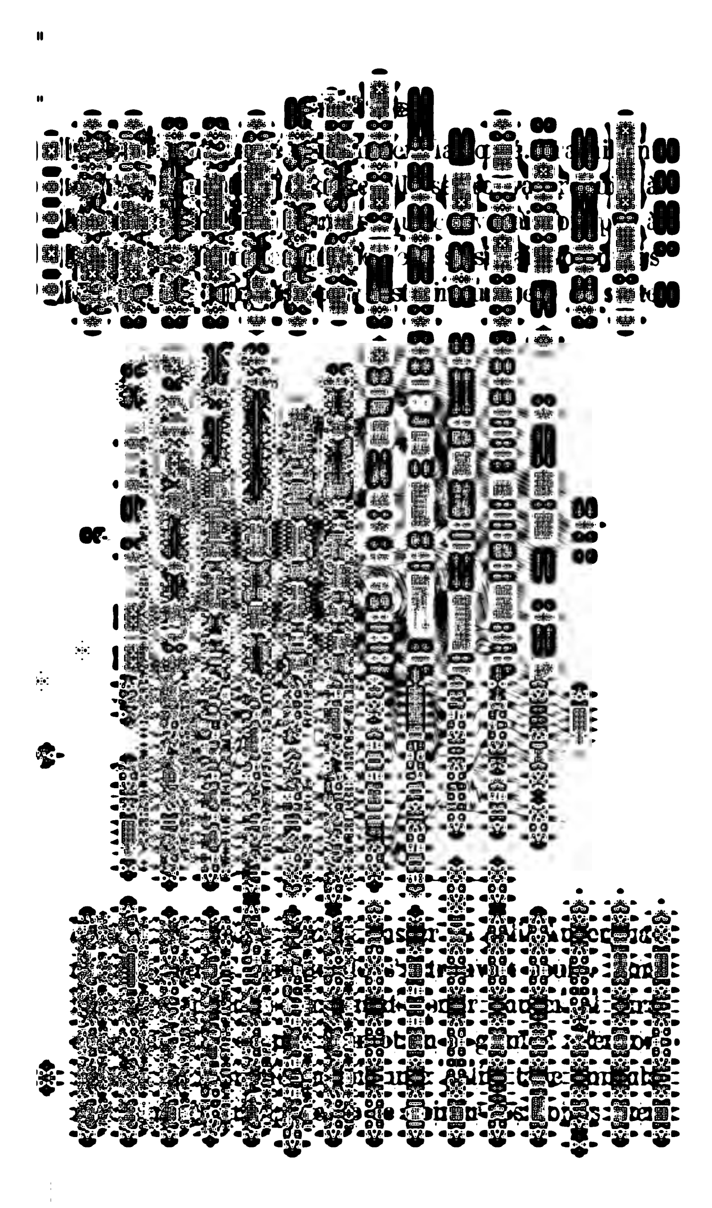
ajouter à une pareille recette. Enfin il essaya d'attirer de nouveau l'attention en faisant retentir sa petite voix éclatante, ce qui lui réussit si bien que cette première journée lui valut deux francs.

Quoique les journées qui suivirent ne fussent pas toutes aussi bonnes, Jacques n'éprouvait plus d'inquiétude pour son existence, et deux semaines ne s'étaient point passées qu'il se trouvait déjà propriétaire d'une bonne petite somme, grâce à l'économie qu'il mettait dans ses dépenses. La crainte qu'il avait eue de manquer de pain lui faisait trouver si bon celui qu'il mangeait, que bien rarement il se décidait à diminuer son trésor en joignant à ce pain autre chose qu'un morceau de fromage ou une pomme. Tout son désir, toute son ambition étaient de pouvoir amasser assez d'argent pour acheter les objets qui sont nécessaires à l'état de décrotteur, attendu qu'il pensait toujours avec effroi à l'époque où l'on ne fait plus ramoner. Il avait déjà marchandé du cirage, des brosses, mais il était loin de pouvoir encore songer à faire ces emplettes. En attendant, il vivait dans l'espérance, sans ennui, sans tristesse, certain que Dieu ne l'abandonnerait point s'il ne s'abandonnait pas lui-même.

Le pauvre enfant ne pouvait, en effet, compter ici-bas que sur la protection de Dieu, vivant complétement isolé, au milieu de cette immense population qui remplit Paris : la partie de la maison qui

donnait sur la rue était habitée par des ouvriers qui partaient de grand matin pour aller à l'ouvrage et n'avaient aucune relation avec les habitants du pavillon. Mme Gervais consentait bien à charger Jacques de toutes ses commissions dans la ville, à lui faire fendre le bois pour ses lessives, etc.; mais elle croyait avoir assez noblement reconnu les services de son petit locataire en blanchissant gratis tous les huit jours une des trois chemises qu'il possédait. Du reste, elle ne causait jamais avec lui cinq minutes sans lui répéter qu'elle payait son pavillon fort cher, qu'elle avait bien de la peine à joindre les deux bouts, et qu'elle ne pouvait rien faire pour personne. Quant à Pierre Gervais, son voisin du grenier, c'était ce qu'on appelle un bon vivant, toujours prêt à rire; mais sa tante qui ne lui épargnait pas les sermons, ne l'amusait guère, en sorte que, se trouvant nourri chez le maître ébéniste qui l'occupait, il ne rentrait le plus souvent à la maison que pour se coucher. Il avait d'ailleurs le plus grand soin de manger, et surtout de boire, tout l'argent qu'il gagnait chaque jour.

Une seule personne de la famille témoignait à Jacques un certain intérêt. C'était Gertrude, la fille de Mme Gervais, blanchisseuse de fin comme sa mère, et sans laquelle la misère eût régné complétement dans le pavillon. Gertrude avait dix-neuf ans. Elle était plutôt laide que jolie; mais tous les



la suie dont le visage de l'enfant était habituellement couvert.

Par malheur, l'affection de Gertrude ne pouvait être à Jacques d'aucune utilité : d'abord parce que Mme Gervais ne souffrait point que la jeune fille gardât jamais un sou dans sa poche; ensuite parce qu'il était réellement vrai que les deux pauvres femmes, ayant très-peu de pratiques, ne gagnaient tout juste que ce qu'il leur fallait pour vivre elles-mêmes.

Isolé et libre comme l'air, il n'aurait pas été surprenant que Jacques se laissât entraîner à des torts dont certains enfants de son âge lui donnaient l'exemple; mais il voyait des petits garçons perdre ou gagner des sous au *bouchon*, casser les vitres d'une boutique ou jouer des tours aux passants, sans avoir la moindre envie de s'amuser avec eux; il aimait mieux s'ennuyer tout seul. Se bien conduire, travailler, lui semblait le seul moyen de se tirer d'affaire, et pourtant le souvenir de quelques bonnes lectures qu'il avait faites à l'école, joint à sa ferme croyance en Dieu, lui inspirait seul le penchant qui le portait au bien ; car nul ne s'inquiétait de lui donner des conseils, pas plus que de lui donner du pain.

Il s'empressa bien, il est vrai, d'aller revoir son ami de la barrière d'Enfer; mais, comme s'il eût été écrit là-haut qu'il resterait sans appui sur la terre, il apprit par un des employés de l'octroi que

Robert Gauvain venait d'obtenir une fort bonne place qui l'éloignait de Paris. Cette nouvelle chagrina Jacques pour son propre compte; il ne s'en réjouit pas moins de savoir le bon Robert plus heureux, et je ne sais comment il arrangea dans sa petite tête que la fortune de ce brave homme était un présage de sa propre fortune.

Cet espoir néanmoins était loin de se réaliser. Quoiqu'il ne dépensât que tout juste ce qu'il lui fallait pour ne point mourir de faim, il parvenait fort rarement à mettre quelques sous de côté; car son loyer et sa nourriture absorbaient presque totalement ses petits profits.

L'hiver s'était passé de cette façon lorsqu'il vit arriver le mois de mai, époque à laquelle on cesse de faire du feu dans les cheminées. Alors, il sortit plusieurs jours de suite sans être appelé une seule fois, et se dit que c'en était fait du ramonage. D'un autre côté, le pauvre enfant, qui grandissait, sentait augmenter son appétit en raison inverse de ses recettes, et, pour comble de malheur, il lui fallait avant six semaines payer à Mme Gervais le terme courant, sous peine de se retrouver dans la rue.

Tout autre que Jacques se serait désespéré. Son courage au contraire fut ranimé par le besoin. Avec une intelligence au-dessus de son âge, il s'était instruit de tous les moyens qu'employaient les plus

pauvres habitants de Paris pour gagner leur pain; mais il s'en fallait bien que tous fussent à son usage : un grand nombre lui étaient interdits par sa faiblesse et par sa petite taille, et d'autres exigeaient de l'argent pour commencer, condition qu'il lui était impossible de remplir. Un jour entre autres, comme il se reposait sur un banc, regardant passer les voitures pour se distraire, un enfant de son âge à peu près, qui portait une boîte remplie de rubans, de fil et de lacets, avait pris place à côté de lui, sans doute pour manger plus commodément un gros morceau de pain d'épices, dont il paraissait se régaler beaucoup. Tous deux n'avaient pas tardé à lier conversation ensemble, et Jacques questionnait avec le plus vif intérêt le jeune marchand sur ce que celui-ci appelait son commerce : « Combien pouvez-vous gagner par jour? demandait-il.

— Mais c'est selon; il y a bonne et mauvaise journée, comme vous savez.

— Hélas, oui! répondit Jacques en poussant un gros soupir, et plus de mauvaises que de bonnes. Mais je voudrais savoir d'abord combien vous payez le mètre de ruban de fil chez la mercière.

— Chez la mercière! dit le petit garçon en éclatant de rire à ce trait d'une ignorance complète de tout négoce; si je le prenais chez la mercière, j'y perdrais, puisqu'elle le vend plus cher que moi.

— Où le prenez-vous donc?

— A la fabrique; ils me font la remise, et la remise c'est mon gain.

— Combien l'achetez-vous le mètre?

— A peu près trois centimes.

— Et vous le vendez?

— Un sou.

— O mon Dieu! s'écria Jacques en frappant ses mains l'une contre l'autre; près de cent pour cent de profit!

— Écoutez donc! reprit le petit marchand; j'ai de la peine aussi.

— C'est juste, c'est très-juste, répliqua Jacques; je voulais dire seulement que vous avez un bien bon état, si vous vendez beaucoup.

— Aujourd'hui, par exemple, répondit le jeune garçon, j'ai vendu quarante mètres tout d'un trait à une seule dame.

— Près de vingt sous dans votre poche.

— Sans compter les petites ventes que j'ai faites de côté et d'autre.

— Ainsi vous gagnez bien plus qu'il ne vous faut pour vivre? reprit Jacques qui ouvrait de grands yeux, regardait la boîte et gémissait tout bas.

— Sans doute, et je fais des économies pour parvenir à louer une porte.

— Comment, louer une porte?

— Oh! c'est bien plus avantageux que de courir les rues, et puis ça fatigue bien moins. Quand on a

une assez bonne somme pour payer la permission de s'installer sous une porte cochère avec une chaise et une petite table sur laquelle on établit la marchandise, alors on devient un vrai marchand ; on se fait des pratiques dans le quartier, et faut avoir bien du malheur pour ne pas faire fortune avec le temps.

— Mais quand vous avez commencé votre état, vous aviez des fonds pour acheter de la marchandise? dit Jacques avec un gros soupir.

— J'ai commencé avec six francs que ma marraine m'a donnés, répondit le petit garçon.

— Moi, je n'ai pas de marraine, » se dit Jacques le cœur si fort serré par le chagrin que, bientôt après, il quitta celui dont il enviait trop vivement le sort, lui souhaita de bon cœur une prospérité qu'il ne pouvait espérer pour lui-même, et s'éloigna tristement.

Depuis ce moment, Jacques fut poursuivi par une idée fixe qu'il ne pouvait chasser de son esprit. Il ne s'amusait plus de mille choses qui l'avaient réjoui jusqu'alors et lui faisaient prendre son malheureux sort en patience. Il ne pouvait voir passer un de ces marchands qui courent les rues sans se dire : « Il est bien heureux, celui-là ; qu'il fasse chaud ou froid, que ce soit l'été ou l'hiver, il gagne sa vie tout de même. »

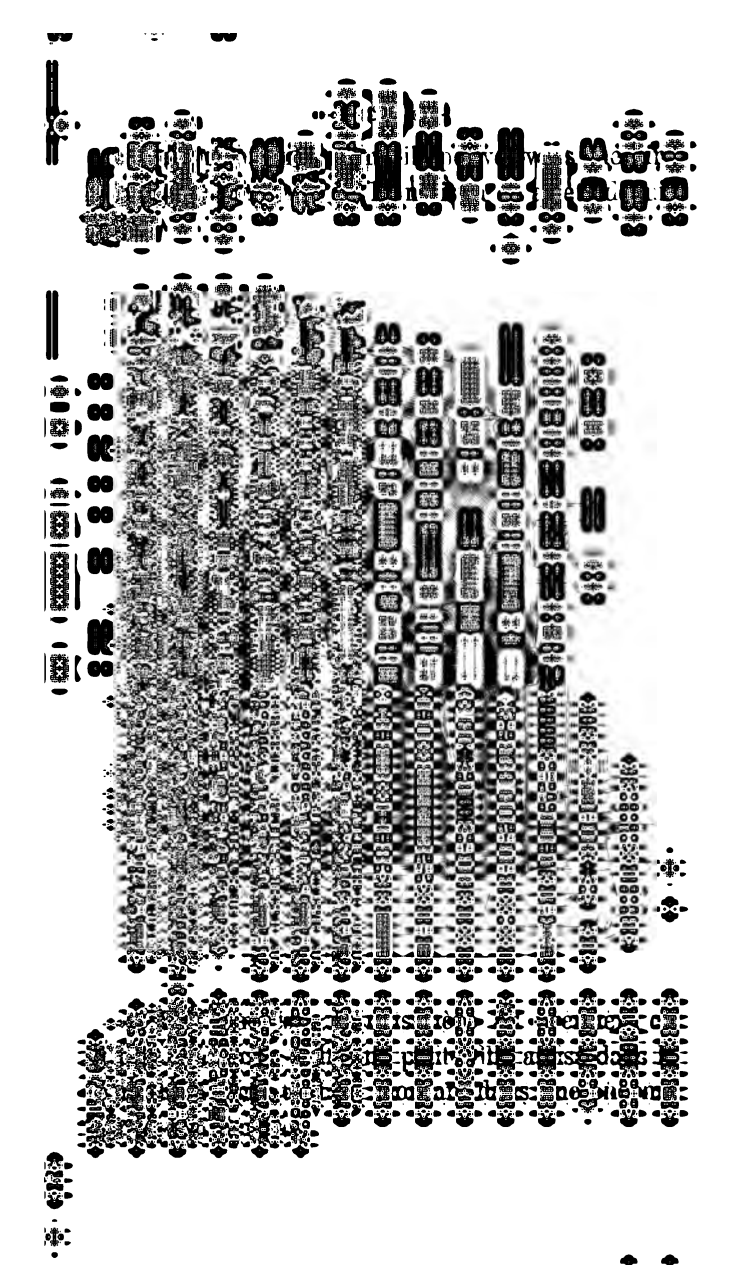
Sa préoccupation néanmoins ne nuisait en rien

aux efforts qu'il faisait pour sortir de la misère. Non content de parcourir la ville dès l'aurore, dans l'espoir de trouver une cheminée de cuisine à ramoner, quand il voyait la journée s'avancer, il retournait chez lui, nettoyait ses mains et son visage, mettait son bel habit, puis allait se placer au coin d'une rue, guettant l'occasion de faire une commission jusqu'à l'heure de se tenir à la porte de quelque théâtre pour ouvrir les portières des voitures, ou d'aller chercher un fiacre à la sortie du spectacle. Ce n'était pas toujours en vain que le pauvre enfant se donnait tant de peine et faisait tant de pas; toutefois ce qu'il gagnait dans ses meilleures journées se réduisait à si peu de chose, qu'il ne parvenait qu'à se nourrir. Tous les soirs, avant de se coucher, il comptait les huit ou dix sous dont se composait habituellement sa fortune, puis les remettait dans sa poche, pensant tristement aux dix francs qu'il faudrait donner bientôt à Mme Gervais. Alors, pour ne point se livrer au désespoir, il faisait sa prière, il s'adressait en pleurant au père des orphelins, et demandait à Dieu de le tirer de peine : Dieu l'exauça.

Un matin qu'il était sorti avant le jour, il lui sembla voir briller quelque chose dans des ordures que l'on avait déposées près d'une grande porte cochère. Sans penser que ce pût être un objet bien précieux, il ne s'en hâta pas moins de se baisser

pour le prendre. Quelle fut sa joie, ô ciel! quand il reconnut une pièce de cent sous toute neuve! La vue de ce trésor suspendit pendant quelques instants sa respiration. Il ne pouvait en croire ses yeux, et, comme le jour achevait de paraître, il restait appuyé contre la borne, riant, pleurant, retournant dans tous les sens son heureuse trouvaille, sans pouvoir en détacher ses regards. Tout à coup une idée affreuse vint le frapper : « Cette pièce était-elle bien à lui? Quelqu'un qui peut-être en avait besoin ne l'avait-il pas jetée par mégarde avec les ordures? » Cinq francs aux yeux de Jacques étaient une somme si considérable, que s'en emparer ainsi secrètement c'était commettre le vol de toute une fortune. Il réfléchit quelques minutes aux avantages de garder cet argent, au remords qu'il ressentirait de l'avoir gardé; enfin sa jeune conscience triompha de la tentation, et, repoussant toutes les pensées qui pouvaient le porter à s'emparer du bien d'autrui, d'une main il mit la pièce de cent sous dans sa poche, et de l'autre il frappa courageusement à la porte cochère.

Entré dans la loge de la portière, il lui demanda d'une voix tremblante d'émotion si elle avait jeté la veille des ordures près de la borne. Cette femme, qui venait de quitter son ouvrage pour lui tirer le cordon, lui répondit que non avec beaucoup d'humeur.



Jacques, bien résolu à rendre au véritable propriétaire ce qu'il avait cru posséder un moment, n'hésita point à monter au premier, et, s'adressant à Mlle Thérèse, dont la cuisine se trouvait ouverte, il la pria de compter son argent et de voir si elle n'avait pas jeté par mégarde une pièce de cent sous près de la porte cochère.

Le bonheur voulait que Jacques s'adressât à une honnête personne; cette fille se mit à rire : « Non, mon enfant, non, répondit-elle ; je n'ai pas assez de pièces de cent sous pour les jeter dans la rue.

— C'est que je viens d'en trouver une parmi les ordures, reprit-il.

— Eh bien, mon garçon, garde-la, répliqua la cuisinière, elle est bien à toi.

— Il est sûr que j'ai fait tout ce que j'ai pu faire pour la rendre, dit Jacques, les yeux tout brillants de joie.

— Et c'est à cause de cela qu'elle te portera bonheur, repartit cette brave fille; il n'en faut quelquefois pas davantage pour faire fortune. »

Ces paroles résonnaient encore dans l'oreille de Jacques, qu'il était déjà loin de la maison où il les avait entendues prononcer, et elles faisaient naître dans son esprit une foule d'idées plus joyeuses les unes que les autres. Tout en mangeant une grosse pomme que la bonne Thérèse venait de lui donner, il se reprochait vivement de n'avoir point demandé

au petit marchand de ruban de fil dans quel quartier de Paris se trouvaient les fabriques, car il n'hésitait pas sur la manière d'employer sa fortune : ne possédant qu'une partie de ce qu'il allait devoir à Mme Gervais, il espérait doubler ses fonds, les tripler peut-être, avant le terme fatal. Il n'avait donc pas de temps à perdre; il fallait trouver de la marchandise, et, comme il n'était point économe de ses pas, il eut bientôt pris le parti de courir la ville d'un bout à l'autre pour chercher une fabrique.

Il avait déjà visité beaucoup de rues, qu'il voyait pour la première fois, sans négliger de lire une seule des enseignes placées sur les boutiques ou sur les portes, lorsque, dans le faubourg Saint-Germain, il s'arrêta devant l'enseigne suivante : *Dépôt de la fabrique de papier de Grandin et compagnie.*

« En voilà bien une, se dit-il, mais c'est du papier.... Eh bien! qu'est-ce que cela me fait? On gagne peut-être autant sur du papier que sur du ruban de fil. J'en ai vu plus de dix dans la rue Saint-Antoine et sur le boulevard qui vendaient du papier. » Et il allait entrer; un regard jeté sur ses habits de ramoneur l'en empêcha. Il réfléchit avec raison que ses guenilles, couvertes de suie, lui fermeraient peut-être la porte d'un si beau magasin, et courant d'un trait chez lui, il ne tarda pas à revenir avec une chemise blanche et son habit neuf.

Tout en faisant sa toilette, il avait eu le temps de

songer à la manière dont il allait se présenter chez de gros marchands. N'ayant jamais abordé personne dont la position lui parût aussi élevée, il s'inquiétait un peu de l'accueil qui l'attendait là. Heureusement, Jacques n'était point timide; comme il n'avait jamais rien fait et comptait ne jamais rien faire qu'il ne pût dire à tout le monde, il possédait cette assurance que donne aux hommes de tout âge une conscience nette. Il entra donc dans le magasin en tenant à la main sa casquette, et saluant fort bas un gros monsieur qui écrivait, assis dans le comptoir, il s'approcha d'un jeune homme occupé à placer sur des tablettes des masses de papier, et salua de nouveau, disant d'une voix très-douce :

« Voulez-vous bien, monsieur, s'il vous plaît, me vendre pour vingt ou trente sous de papier?

— On ne vend pas ici au détail, mon petit, répondit le commis, qui jeta sur lui un coup d'œil et continua sa besogne.

— Au détail? répéta Jacques, de ce ton qui annonce que l'on ne comprend pas.

— Oui, reprit le commis, il faut prendre au moins une rame.

— Et combien cela coûte-t-il une rame, s'il vous plaît, monsieur?

— C'est selon le papier : trois francs, quatre francs, plus cher. »

Et, tout en parlant ainsi, le commis plaçait toujours son papier sur les planches et ne le regardait plus.

« Quatre francs! se dit Jacques la douleur dans l'âme; il faudrait donc risquer presque tout.... Quatre francs!... et si je ne réussis pas à vendre ce papier, comment vivre?... Il vaut bien mieux chercher une fabrique de ruban de fil; cela n'est sans doute pas si cher; mais où trouver une fabrique de ruban de fil? »

Tandis que le pauvre enfant se livrait à ces réflexions, il restait immobile à la même place, et le chagrin que lui causait la perte de ses espérances se peignait clairement sur son visage. Enfin, comme il gagnait tristement la porte, le monsieur qui se tenait au comptoir, et qui le regardait depuis quelques instants, l'arrêta.

« Comment vouliez-vous acheter pour trente sous de papier, mon garçon? vous avez donc bien des lettres à écrire? lui dit-il en riant.

— Pardon, monsieur, répondit Jacques d'une voix altérée et en s'inclinant, ce n'était pas pour m'en servir.

— Et pourquoi donc?

— Pour le vendre et gagner quelque chose dessus.

— Oh! j'entends, répondit le gros monsieur d'un air sévère et méprisant, c'était un moyen pour demander l'aumône.

— Demander l'aumône ! s'écria Jacques en relevant fièrement sa jolie tête ; je ne demande pas l'aumône, monsieur ; je m'appelle Jacques Morlot, on n'a jamais demandé l'aumône dans notre famille, et, si Dieu permettait qu'il fît froid toute l'année, je gagnerais encore ma vie en ramonant des cheminées, car je m'étais déjà fait de bonnes pratiques depuis six mois que je suis à Paris. »

Il y a un certain accent qui ne part que de l'âme des honnêtes gens et auquel personne ne se trompe. Tel était celui que Jacques, tout jeune qu'il était, venait d'employer pour repousser ce qu'il regardait comme une injure. La rougeur qui avait couvert ses joues, sa parole ferme et le regard assuré qui l'accompagnait, le justifièrent si bien aux yeux de l'inconnu, que celui-ci reprit du ton le plus bienveillant :

« Ainsi, tu espérais gagner ta vie en faisant un petit commerce dans les rues ?

— Sans doute, répliqua Jacques ; je connais un jeune garçon qui vit fort bien en vendant des lacets et du ruban de fil qu'il achète dans une fabrique ; mais malheureusement je ne sais pas où trouver la fabrique, et le papier est bien trop cher pour moi, puisque je n'ai que cinq francs. Il faut manger en attendant la vente ; il faut payer Mme Gervais, ajouta-t-il en poussant un gros soupir.

— Qu'est-ce que Mme Gervais ? demanda le gros monsieur, que la pitié gagnait.

— La blanchisseuse qui me loge. Dans six semaines, je lui devrai dix francs.

— Dans six semaines peut-être auras-tu fait fortune, » dit en riant l'inconnu. Puis se tournant vers son commis : « Girard, continua-t-il, donnez à cet enfant, pour trente sous, une demi-rame de papier à lettres de trois francs. Tu peux le revendre un sou le cahier comme très-bon, ajouta-t-il en s'adressant de nouveau à Jacques, tu ne tromperas personne; et, que tu le vendes ou non, reviens ces jours-ci me dire où en seront tes affaires. »

Jacques remercia de tout son cœur celui qui venait si heureusement à son secours, donna sa pièce de cent sous, sur laquelle on lui rendit trois francs cinquante centimes, et sortit, plein d'espérance et de joie.

Il n'attendit point qu'il fût rentré dans son grenier pour savoir combien il possédait de cahiers de papier, et, s'asseyant sur la borne d'une maison voisine, il en compta quarante, qui, vendus un sou pièce, lui faisaient dix sous de profit. Il est vrai que, pour gagner ces dix sous chaque jour, il fallait les placer tous; mais aussi ce gain suffirait grandement pour le nourrir et le loger jusqu'à l'hiver, et, comme il était loin de songer à ménager sa peine, il espérait bien, en courant Paris d'un bout à l'autre, trouver une ou deux pratiques dans chaque quartier.

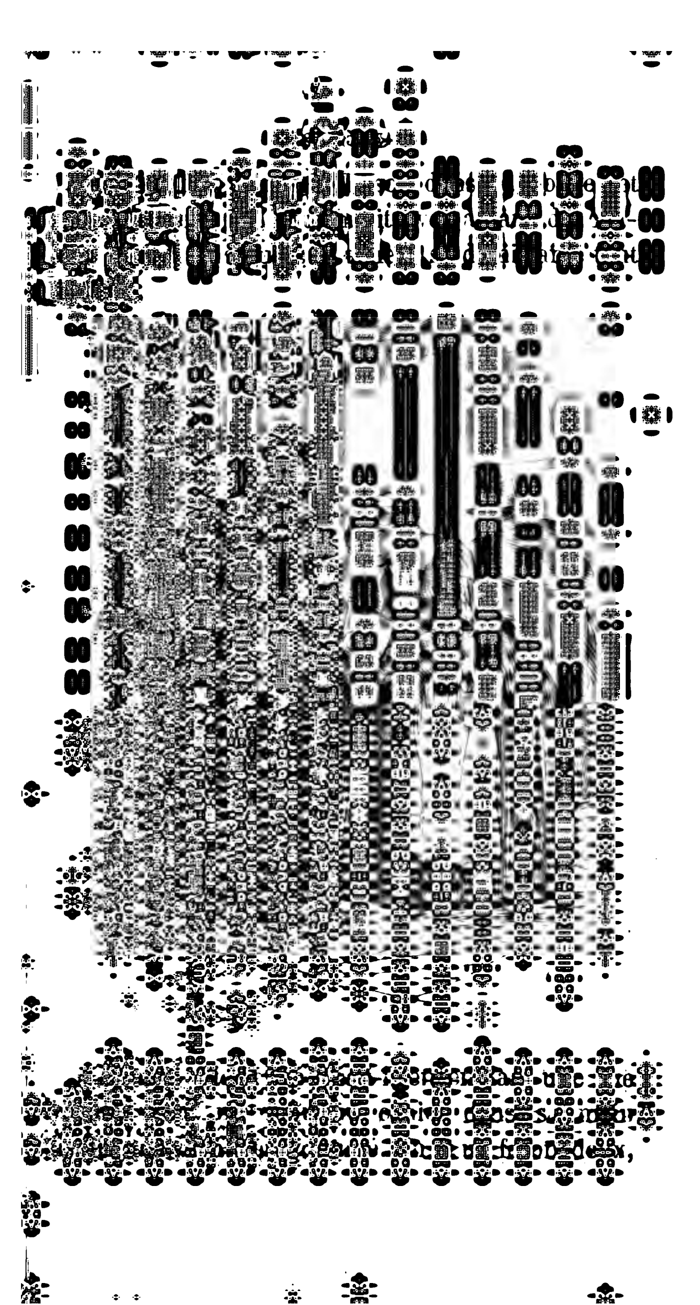
Ce calcul fait, Jacques, ne voulant point perdre une minute, ne se livra pas plus longtemps à ses réflexions. Il se leva, prit un cahier de papier d'une main, et le présenta à une vieille dame qui s'avançait sur le trottoir, en disant : « Pour un sou, de la fabrique de Grandin et compagnie. »

Cette dame, et huit ou dix autres personnes passèrent sans lui répondre et sans même le regarder, bien qu'il leur répétât la phrase qu'il venait d'arranger dans sa tête comme devant produire un bon effet sur tout le monde. Heureusement, Jacques avait essayé trop de moyens de gagner son pain sans y parvenir du premier coup, pour se décourager promptement; il poursuivit donc sa route, offrant toujours inutilement sa marchandise, lorsque, arrivé devant une fort belle maison, il s'adressa à une jeune servante qui causait sous la porte avec un domestique en livrée, et lui présenta gracieusement le malheureux cahier, en prononçant le même discours.

« Est-il bon ton papier? dit cette femme qui le prit pour l'examiner de plus près.

— Excellent, répondit Jacques; une fois que vous vous en serez servie, vous n'en voudrez plus d'autre.

— Ah! répliqua la jeune fille en riant, je suis une pauvre pratique, mon garçon; mais, comme j'ai à écrire au pays, je risque le sou. Tiens, je te souhaite de vendre tout le paquet. »



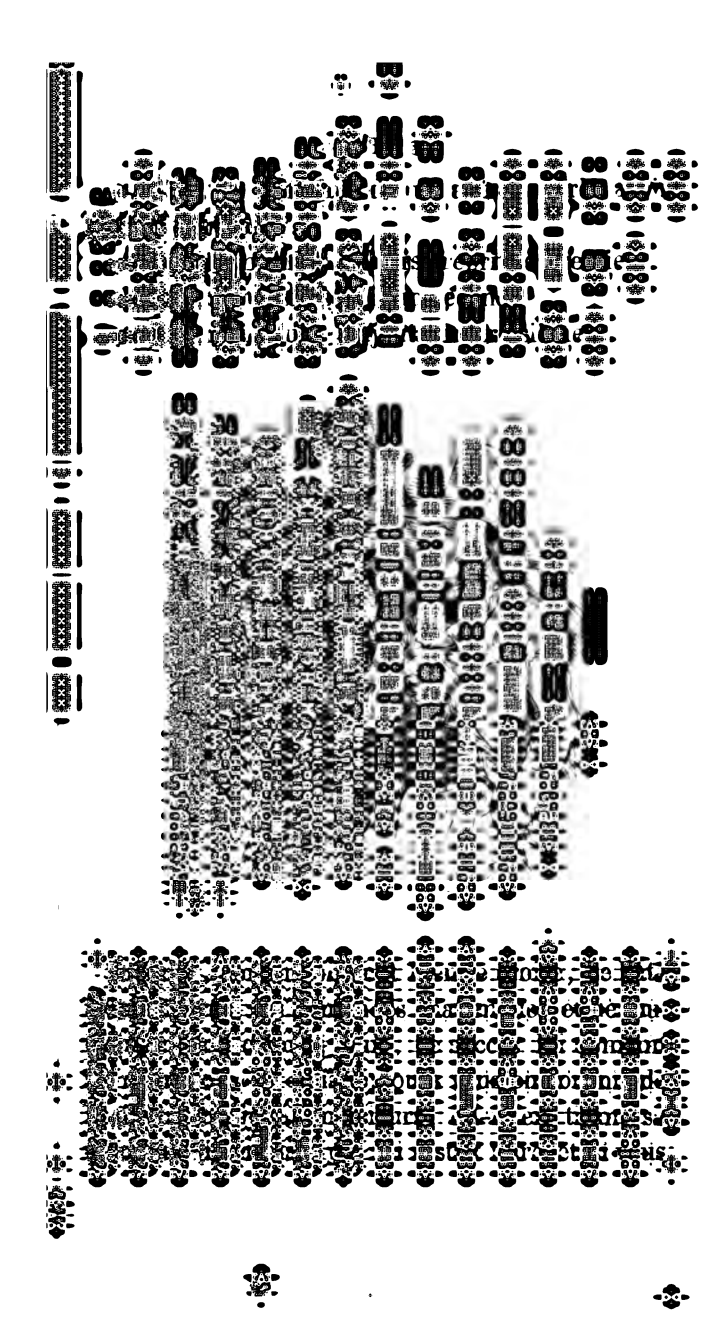
deux et deux feront quatre; il faudra bien ainsi que j'arrive à quarante. Je parie que cette jeune fille me portera bonheur. »

Une demi-heure en effet ne s'était pas écoulée, qu'il avait reçu trois sous de deux passants pour trois autres cahiers. Par malheur, le reste de la journée ne lui offrit pas la même chance. Il était harassé de fatigue, et, n'ayant rien mangé depuis le matin, le pauvre enfant mourait de faim. Bien qu'il fût loin de son compte et qu'il n'eût pas même gagné son pain du jour, la nuit approchant, il reprit le chemin du faubourg Saint-Antoine, non sans se dire, selon sa coutume, qu'il serait plus heureux le lendemain.

Il passait sur la place de la Sorbonne, lorsqu'il aperçut un petit groupe d'étudiants qui fumaient leur cigare à l'entrée d'un café. Il saisit cette occasion de faire une dernière tentative, et s'approchant d'eux, il leur proposa d'acheter pour un sou un cahier de papier *de la fabrique de Grandin et compagnie.*

Il faisait encore assez clair pour que ces jeunes gens pussent juger la valeur de ce qu'il offrait, et, comme il insistait d'une voix douce et ferme à la fois, un d'eux prit le cahier et s'écria :

« Que je ne fume pas une pipe de ma vie, si ce papier-là n'est pas supérieur à celui que ce coquin de Lefèvre nous vend deux sous.



aviez la bonté de me donner votre adresse, je vous en porterais de temps en temps chez vous; j'ai de bonnes jambes, quoiqu'elles ne soient pas encore bien longues.

— Notre adresse! répliqua l'un des jeunes gens en riant; ah! tu es plus sûr de nous trouver ici que chez nous. Nous voilà deux ou trois, par exemple, qui déménageons tous les quinze jours (et cette saillie excita la gaieté générale); reviens à ce café, reviens à ce café, mon petit, si tu veux nous revoir.

— Oh! je vous réponds bien que j'y reviendrai, » dit Jacques en s'éloignant après les avoir salués d'un air jovial.

Bien que le pauvre enfant n'eût réussi dans cette première journée qu'à vendre moins de la moitié de sa marchandise, ce qui lui valait un fort mince profit, il entrevoyait si clairement la possibilité d'établir un petit courant d'affaires, en ne négligeant aucune occasion de se faire des pratiques, qu'il ne sentait plus qu'à peine sa fatigue et la faim qui le tourmentait depuis quelques heures. Cependant, dès qu'il fut rentré dans son grenier, il n'aperçut pas plutôt l'énorme morceau de pain réservé le matin pour son repas du soir, qu'il le dévora en un clin d'œil, l'arrosa de deux grands verres d'eau, et se jetant tout habillé sur son lit de sangle, s'endormit du plus profond sommeil.

Il était sept heures du matin lorsqu'il ouvrit les yeux. Les rues devaient être encore à peu près désertes, en sorte que, avant de reprendre sa course, Jacques eut tout le temps d'aller chez le boulanger faire ses provisions, qui, depuis que l'ouvrage lui avait manqué, consistaient en deux livres de pain de seconde qualité. Tandis qu'il déjeunait aussi frugalement qu'il avait soupé la veille, il se donnait le plaisir de compter l'argent que renfermaient les poches de ses deux pantalons. Le tout réuni, il possédait encore en monnaie la valeur de la pièce de cent sous, ce qui lui sembla de bon augure, et le fit partir joyeusement pour aller tenter fortune de nouveau.

Il résolut de passer les ponts pour essayer des beaux quartiers; mais il eut lieu de s'en repentir quand il entendit sonner quatre heures sans qu'il eût vendu plus de trois cahiers, bien qu'il eût suivi les boulevards d'un bout à l'autre. Tout en reprenant assez tristement la route du faubourg Saint-Germain, qui lui avait été beaucoup plus favorable, il ne se lassait point néanmoins de présenter sa marchandise à tous venants, et, comme il passait devant une grille des Tuileries, une jeune femme, qui sortait du jardin, répondit à son offre en tirant de sa bourse deux sous qu'elle lui mit dans la main et en disant: « Garde ton papier, mon petit. »

Jacques se rappela aussitôt le gros monsieur du comptoir; il devint rouge comme une cerise.

« Je ne demande pas l'aumône, madame, dit-il d'un ton respectueux: je ne cherche qu'à gagner ma vie honnêtement. Vous avez l'air si bonne! je vous en prie, je vous en prie, prenez les deux cahiers; je vous réponds qu'ils valent ceux des grands marchands en boutique. »

La jeune dame sourit.

« C'est bien, mon enfant, c'est fort bien, reprit-elle; rends-moi cela et donne-m'en vingt cahiers. »

En parlant ainsi, elle échangea la pièce de deux sous contre une de vingt, prit les vingt cahiers que Jacques avait comptés avec soin, et monta dans sa voiture, qu'un domestique venait de faire avancer.

« Que Dieu la bénisse! se disait Jacques, en traversant comme un oiseau la place du Carrousel; elle me fait gagner bien plus de deux sous sans faire un mendiant du neveu de François Morlot. Que je place ou non les deux cahiers qui me restent, il faut tâcher d'arriver au dépôt de la fabrique avant la nuit pour reprendre de la marchandise. »

Il pressait donc le pas autant qu'il pouvait, lorsque, à peine parvenu dans la rue de l'Université, il sentit tomber quelques gouttes d'eau sur sa main. Il se hâta de mettre à l'abri sous sa veste ses deux cahiers de papier; mais en moins de cinq minutes l'orage, qui menaçait depuis le matin, éclata, et le

premier coup de tonnerre fut suivi d'une pluie battante.

Afin de ne pas être inondé, Jacques fut bien contraint de suivre l'exemple d'une dizaine de passants, qui se réfugièrent sous une porte cochère. La pluie redoublait, au point que le ruisseau devint bientôt une rivière. Fort contrarié pour son compte, attendu qu'il portait sa veste et son pantalon neufs, Jacques n'en prêtait pas moins l'oreille aux doléances de ses compagnons d'infortune, non sans penser que tous pouvaient changer d'habits en rentrant chez eux, et que cette consolation lui était refusée.

« Si j'étais seul, disait un monsieur décoré qui s'adressait à sa femme et à sa fille, mises toutes deux avec la plus grande élégance, si j'étais seul, cela me serait bien égal; car cette pluie-là ne peut pas durer longtemps de la même force; mais je ne sais après comment vous ferez pour retourner chez nous à pied.

— A pied, mon père! c'est bien impossible pour maman et pour moi, avec nos petits souliers, sans compter que nos robes seraient perdues.

— Oh! nous ne pouvons y penser que si la pluie cessait, répliqua le père.

— La pluie cesserait que les rues ne seront pas sèches de la journée, répondit la fille, dont la mauvaise humeur augmentait à chaque éclair; nous en

avons jusqu'à ce soir. Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! quel malheur que nous ayons eu l'idée de faire cette visite-là aujourd'hui !

— Il me semble que cela se calme un peu, dit la mère au bout de quelques minutes, et la pluie en effet tombait avec moins de violence.

— Si cela se calme, répondit le monsieur décoré, nous aurons peut-être le bonheur qu'il passe un fiacre vide, et nous sauterons dedans.

— Si maman, reprit vivement la jeune personne, avait voulu entrer dans ce café quand nous avons senti les premières gouttes, nous enverrions chercher un fiacre par un des garçons, qui n'aurait pas refusé de gagner une vingtaine de sous, et qui nous tirerait d'embarras.

— Je ne pouvais pas avec toi entrer dans un café, ma petite, répondit la mère, à ton âge et.... »

Jacques n'entendit pas le reste de ce discours. Il avait fait trop souvent depuis un mois le métier de commissionnaire, sans en tirer grand profit, pour hésiter à le reprendre dans une aussi bonne occasion ; il s'approcha donc de ces dames et leur offrit d'aller leur chercher un fiacre.

« La place est-elle loin, mon petit ? demanda le monsieur décoré.

— Voisine ou non, monsieur, j'irai de place en place jusqu'à ce que j'en ramène un.

— Laissez-le partir, mon père, laissez-le partir,

dit la fille, puisqu'il est de si bonne volonté; je suis sûre qu'il en ramènera un.

— Il pleut encore fort, mon ami, ajouta la mère, et cela peut durer longtemps.

— Eh bien, va vite, reprit le monsieur, tu nous retrouveras ici. »

Jacques s'élança aussitôt, comme s'il eût retrouvé des jambes toutes fraîches. Il courut inutilement à deux places des environs qu'il connaissait; mais comme il revenait gagner le quai, espérant y trouver au moins un cabriolet, il vit à une porte deux personnes payer un fiacre qu'elles renvoyaient. « Vous aurez un bon pourboire, cria-t-il au cocher en sautant dans la voiture devenue libre; rue de l'Université, tout près d'ici! »

Lorsque la famille, qui gémissait sous la porte cochère, vit arriver Jacques triomphant, mais mouillé jusqu'aux os, un cri de joie prouva qu'on ne l'attendait pas sitôt, et lorsque la jeune personne, montée dans le fiacre avec ses parents, lui dit: « Voilà pour toi, » il resta d'abord stupéfait à la vue d'une pièce de quarante sous; puis, saisi d'un transport de joie: « Il faut convenir que j'ai du bonheur aujourd'hui! s'écria-t-il en secouant sa casquette pour faire dégoutter l'eau qui en ruisselait; voilà une fameuse journée, et, si mes habits sèchent assez tôt pour que je puisse aller ce soir à la fabrique, rien n'y manquera; mais

je n'ose pas m'y présenter mouillé comme je suis. »

Si peu gracieuse que fût habituellement Mme Gervais, elle n'en avait pas moins quelques bons moments, et Jacques s'était toujours montré obligeant pour elle, au point que, pendant l'hiver, il avait ramoné ses deux cheminées pour rien, en sorte qu'elle s'adoucissait peu à peu en sa faveur, lui parlait très-souvent lorsqu'elle le voyait passer dans la cour, et, chose beaucoup plus extraordinaire, le chagrin et la fatigue ayant rendu le pauvre enfant un peu malade, un jour qu'elle avait mis le pot-au-feu, elle lui avait donné un bouillon. Jacques, qui se souvenait de l'avoir laissée le matin occupée de son repassage, ne désespéra donc point d'obtenir ses conseils, et peut-être son secours, pour sécher ses habits.

A peine cette pensée lui fut-elle venue qu'il reprit son élan vers la rue Saint-Antoine. Il retrouva Mme Gervais dans la salle basse; elle venait de changer de fer pour terminer sa besogne, lorsque, regardant dans la cour, elle l'aperçut et partit d'un grand éclat de rire. Encouragé par cette bonne humeur, il entra dans la salle.

« Comme te voilà fait! lui dit-elle. Est-ce que tu viens de prendre un bain tout habillé? »

Jacques lui conta en peu de mots comment, à défaut de suie dans les cheminées, il s'était fait

marchand de papier dans les rues, ce qui expose naturellement à recevoir la pluie lorsqu'il fait un orage. Puis il la pria de lui dire quand elle pensait que ses habits pourraient être secs.

« Des habits arrangés comme ça, répondit-elle, ne seront pas secs avant deux jours.

— O mon Dieu! s'écria Jacques, que de temps perdu si je ne retourne pas ce soir faire une nouvelle provision, à présent que j'ai tout vendu!

— Tu as tout vendu! et pour combien d'argent? demanda Mme Gervais, qui peut-être n'était point fâchée de savoir si le nouveau métier de son locataire assurait le payement de son loyer.

— Pour quarante sous.

— Comment, comment, tu vends déjà pour deux francs par jour! Mais c'est superbe cela, mon garçon.

— J'espère bien dans quelque temps gagner davantage, répliqua Jacques, qu'une si bonne matinée faisait compter sur l'avenir, et, si je fais fortune, je vous payerai le blanchissage de mes chemises, madame Gervais, je vous en réponds. »

Il faut rendre justice à Mme Gervais, elle fut moins touchée de cette promesse que du sentiment de reconnaissance et d'honnêteté qui la dictait.

« Écoute, dit-elle; pendant que j'achève cette camisole, qui est ma dernière pièce, va mettre tes

guenilles de ramoneur; rapporte-moi tout ce que tu as sur le corps, et, comme mes fers sont encore chauds, je te sécherai cela.

— Pour ce soir?

— Pour dans un quart d'heure.

— Ah! madame Gervais, s'écria Jacques, que vous êtes bonne! que vous êtes bonne! Si je ne craignais pas de vous mouiller, je vous embrasserais de tout mon cœur. »

En achevant ces mots, il ne fit qu'un saut de la salle à son grenier, et il ne tarda pas à revenir, rapportant non-seulement ses habits mouillés, mais les deux cahiers de papier qu'il avait en vain voulu sauver.

« Oh! quant au papier, dit Mme Gervais, c'est sans ressource. Il faut le laisser sécher tout seul et tâcher de le couler avec de bons cahiers.

— Non, non, dit Jacques vivement, ce serait le moyen de perdre toutes les pratiques que j'espère bien me faire de côté et d'autre; c'est tout simple, cela. Quand je me régale de deux sous de pommes de terre frites, je les prends toujours à la mère Mathieu, parce que tout le monde sait qu'elle ne vend que de bonne marchandise. Pour que je fasse fortune, il faut qu'on dise dans beaucoup de quartiers de la ville : « Achetez votre papier au petit « Jacques; il ne trompe jamais. »

— C'est possible, c'est possible, répondit Mme Ger-

vais, tout en repassant la veste qu'elle avait tordue d'abord à tour de bras.

— C'est vrai que voilà deux sous de perdus, continua Jacques; mais tant pis, on ne peut pas avoir tous les bonheurs à la fois.

— Cela ne te serait pas arrivé, répliqua la blanchisseuse, si tu avais le soin de mettre ton papier dans une boîte.

— Une boîte ! s'écria Jacques, vous ne savez donc pas, madame Gervais, que je ne pense jamais à autre chose qu'à une boîte? Mais cela coûte sans doute bien cher.

— C'est selon : il y a boîte et boîte, et celle qu'il te faut, tu peux l'avoir de hasard pour quinze sous.

— Pour quinze sous! dit Jacques en sautant de joie; ah! madame Gervais, ma bonne madame Gervais, si vous pouviez me trouver cela! Tenez, voilà vingt sous, vous vous y connaissez, vous avez un air respectable, tandis que moi, je suis si petit qu'on me prend pour un enfant et que l'on tâchera de me tromper. Comme vous dites, la pluie ne mouillerait plus mon papier, et puis, dès qu'on a une boîte, on a l'air d'un vrai marchand. »

Mme Gervais prit la pièce de vingt sous et lui promit de s'occuper de cette affaire dès le soir même.

Cet entretien, si intéressant qu'il fût pour Jacques, n'avait pas empêché la besogne d'avancer, et bien-

tôt il put remonter chez lui (non sans avoir remercié vingt fois Mme Gervais) remettre ses beaux habits, aussi secs, aussi propres qu'ils étaient la veille, et courir au magasin.

Il n'était pas sept heures du soir, et le magasin était fermé. Jacques, stupéfait, questionna la portière de la maison, qui lui expliqua fort longuement que les samedis le dépôt de papier se fermait toujours à six heures et ne s'ouvrait plus que le lundi matin.

« Je comprends bien qu'on ne vende pas le dimanche, dit Jacques; mais le samedi soir....

— Est-ce qu'il ne faut pas que M. Duflot ait le temps de faire ses comptes de la semaine? reprit la vieille femme; ce n'est pas peu de chose que la tenue d'une aussi grosse maison de commerce. Je sais cela, moi; mon fils est employé chez M. Duflot. »

Et, en parlant ainsi, elle relevait fièrement sa tête.

« M. Duflot est donc le maître? demanda Jacques, qui s'apercevait aisément que la portière aimait à causer.

— M. Duflot est l'associé de M. Grandin, rien que ça. Tandis que M. Grandin fait marcher la fabrique auprès de Corbeil, M. Duflot tient le dépôt à Paris. Il y a tout à l'heure quinze ans, je crois, qu'il n'a pas quitté le comptoir; aussi je vous réponds

qu'il a, comme on dit, du foin dans ses bottes; et c'est tout simple, car il n'y a rien de tel que de faire ses affaires soi-même. D'ailleurs, tout riche qu'il est, il n'en est pas plus fier : c'est bien le meilleur homme du monde ; il ne me rencontre jamais sans me dire bonjour, et.... »

La brave femme, qui, selon toute apparence, n'avait pas eu de la journée l'occasion d'exercer sa langue, aurait peut-être encore parlé longtemps, sans l'arrivée d'une voisine qui venait lui faire visite en passant et dont la conversation lui parut sans doute préférable à celle d'un petit bonhomme qu'elle voyait pour la première fois, et qu'elle congédia avec un sourire amical en lui conseillant de revenir le lundi.

Jacques se consola de ce retard en pensant que lui-même n'aurait point voulu vendre le dimanche, en sorte qu'il ne perdait pas de temps. « C'est bien le moins, se disait-il, que j'aille remercier Dieu de tout le bonheur qu'il m'envoie. »

Il s'empressa donc le lendemain de se rendre à l'église pour y prier de tout son cœur, et Mme Gervais, qui ne manquait jamais la grand'messe le dimanche, l'ayant aperçu, prit en grande estime son jeune locataire, au point qu'elle résolut aussitôt de faire en sa faveur un noble sacrifice : elle avait chez elle une boîte fermée par deux crochets, et comme neuve encore, bien qu'elle lui servît depuis trente

ans à serrer son fil, ses aiguilles, etc., etc. Elle n'hésita pas à mettre le tout dans un de ses cartons, afin de céder à Jacques, pour vingt sous, une chose dont il avait un si grand besoin.

Ce fut alors que, devenu possesseur d'un pareil trésor, Jacques partit le lundi matin, portant fièrement sa boîte sous son bras.

« Comment! dit M. Duflot en le voyant entrer dans le magasin, as-tu déjà tout vendu?

— Tout, monsieur, répondit Jacques, et je reviens en prendre le double.

— Tu fais d'autant mieux, reprit le brave homme, que, sur une rame entière, tu gagnes une remise de cinq pour cent.

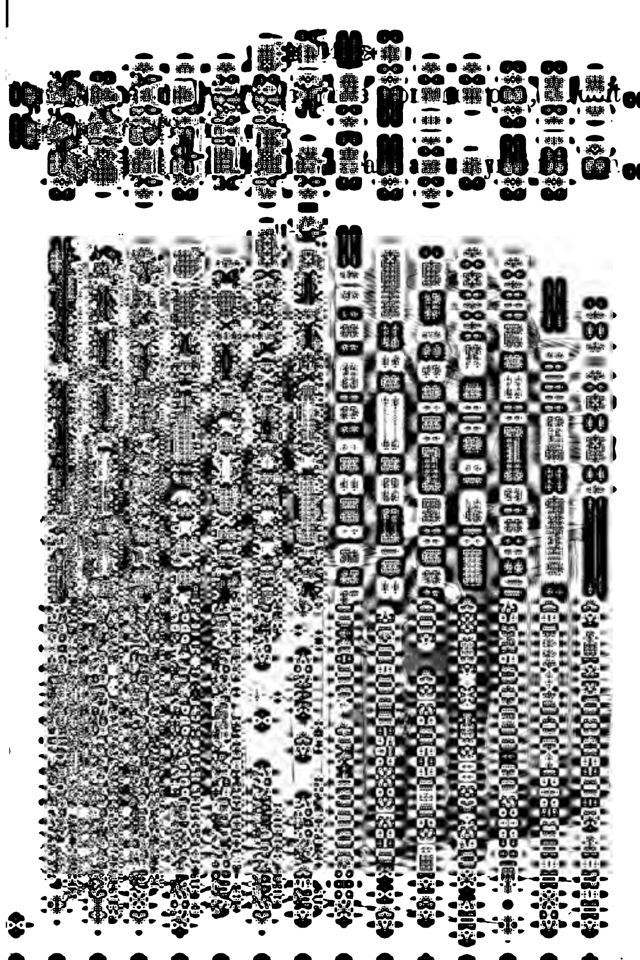
— Est-il possible? s'écria Jacques; c'est donc comme si j'avais déjà vendu pour plus de deux sous?

— Précisément, répondit M. Duflot, que sa joie fit sourire.

— Monsieur rit, reprit Jacques en riant lui-même; on voit bien qu'il ne sait pas qu'on a souvent joliment de peine à gagner deux sous.

— Peut-être, dit M. Duflot; mais je sais qu'en gagnant des sous tous les jours on finit par gagner des pièces d'or, et c'est ce que je te souhaite, mon enfant, ajouta-t-il en lui rendant quinze centimes sur ses trois francs.

— Merci, monsieur, merci, répliqua Jacques; le



Nous cesserons de le suivre dans les courses sans nombre qu'il faisait chaque jour sur le pavé de Paris. Il suffit de dire que, depuis ce moment, le sort ne cessa plus de le favoriser : non-seulement son air gracieux et jovial engageait beaucoup de passants à lui prendre sa marchandise; mais il réussit promptement à se faire dans plusieurs quartiers des pratiques qui ne voulaient plus acheter leur papier qu'au *petit marchand*. Aussi actif qu'intelligent, il ne négligeait aucune occasion de plaire aux personnes qu'il fournissait, soit en faisant pour elles avec complaisance de petites commissions dans la ville, soit surtout en satisfaisant à leurs demandes en ce qui concernait son commerce, ce qui le conduisit à vendre des enveloppes, et même des crayons qu'il achetait en gros dans une excellente fabrique où M. Duflot l'adressa.

Trois mois seulement s'étaient passés depuis que Jacques avait trouvé la pièce de cent sous, et déjà, son terme payé, il avait à lui soixante francs. Il est vrai de dire que, loin de se livrer à aucune dépense folle, il s'était contenté de joindre à son pain tantôt un morceau de fromage, tantôt un morceau de saucisson. Toutefois, quelle que fût l'économie dont il s'était fait une loi, il ne put résister à l'agréable proposition que lui fit un soir Mme Gervais.

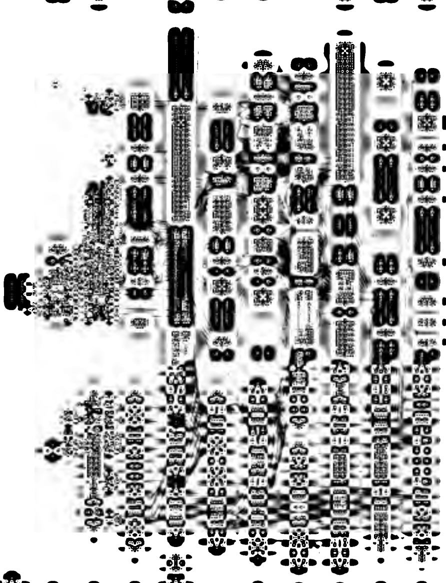
Mme Gervais, depuis le jour qu'elle avait si com-

plaisamment repassé ses habits, était devenue l'objet de son amitié et de sa confiance, et, comme elle s'attachait à lui de plus en plus, elle le voyait avec chagrin supporter autant de fatigue sans prendre une meilleure nourriture. Sachant au juste ce qu'il était arrivé à gagner par mois, elle lui proposa de le prendre en pension à raison de trois francs par semaine. Cette offre était si attrayante, qu'après avoir réfléchi quelques minutes il l'accepta, certain que, de la façon dont allaient ses petites affaires, les profits ne pouvaient qu'augmenter.

Ce fut un bien beau moment pour Jacques que celui où, revenant de ses courses du matin, il s'assit pour la première fois, depuis son séjour à Paris, devant une table sur laquelle se trouvaient une soupe grasse et un morceau de bœuf; car Mme Gervais, qui mettait un pot-au-feu par semaine pour deux jours, avait voulu fêter ainsi la bienvenue de son pensionnaire. A la vérité, les cinq autres jours, il fallait se contenter d'une soupe au lard et aux choux, sinon d'un plat de haricots ou d'un plat de pommes de terre; mais pour celui qui, depuis un an, n'avait mangé que du pain sec, tous ces repas étaient exquis.

Jacques se trouvait trop bien de son nouvel état pour qu'il songeât, quand le mois d'octobre revint, à reprendre celui de ramoneur. Je ne sais quel

[illegible] chemin
[illegible] de joie
[illegible] ne le
[illegible] papier
[illegible] adres-
[illegible]



[illegible] vivre.
[illegible] franchise
[illegible] se ter-
[illegible] ot, par
[illegible] de re-
[illegible]

L'hiver fut très-rude, mais Jacques n'en continua pas moins de courir la ville, sans être arrêté davantage par les plus grands froids que par la neige ou la pluie. Jugeant bien qu'il ne lui fallait plus compter sur la vente au passant, personne ne se souciant alors de s'arrêter dans les rues, il s'empressa d'autant plus de visiter souvent ses pratiques, qui, de proche en proche, lui en procurèrent beaucoup d'autres, et d'abord ce fut ainsi qu'il parvint à fournir un grand nombre d'étudiants dans le quartier de la Sorbonne.

C'est alors qu'il trouvait bien doux, quand le soir il rentrait transi, de s'asseoir près du petit poêle où cuisait le dîner, et ce poêle était indispensable à Mme Gervais pour sécher l'hiver le linge étendu dans la salle et pour chauffer ses fers les jours de repassage.

« Ah! s'écria Jacques une fois, en approchant du foyer bienfaisant ses pieds et ses mains glacés, comment peut-on dire qu'il n'y a pas de bonheur dans ce monde? Et se réchauffer quand on a froid, et manger quand on a faim, en voilà des bonheurs, j'espère! qu'on se donne tant qu'on veut, rien qu'en travaillant!

— Je devrais en avoir bien d'autres, moi qui travaille du matin au soir depuis vingt ans! répondit Mme Gervais, qui n'était point de bonne humeur, attendu que son neveu venait de tomber à

la conscription et qu'elle ne trouvait pas à louer son cabinet.

— Patience, patience, madame Gervais, reprit Jacques; voilà encore trois nouvelles pratiques que je me suis faites aujourd'hui; laissez seulement que j'arrive à me placer sous une porte, et, comme vous m'avez aidé, vous sentez bien que je vous aiderai, c'est tout simple.

— Te placer sous une porte! voilà ton *dada* qui revient. Et quand tu serais sous une porte, à quoi cela t'avancerait-il? crois-tu que cela te mènerait bien loin?

— Tout au contraire, c'est que j'en ai assez d'aller bien loin, répliqua Jacques en riant, et que ça m'avancerait à être assis bien à mon aise au lieu de courir toute la journée comme un lièvre pour placer ma marchandise. Ensuite....

— Ensuite, interrompit Mme Gervais, ta porte sera sans doute loin d'ici, et tu quitteras la maison; voyez un peu la belle affaire!

— Oh! que non, que non, dit Jacques; vous verrez que tout ça s'arrangera, et puis d'ailleurs nous n'en sommes pas là malheureusement; ce qui presse le plus pour le quart d'heure, c'est de manger la soupe. N'est-il pas vrai, Gertrude? »

Gertrude, que la gaieté de Jacques ravissait toujours, car elle ne voyait rire que lui dans la maison, se leva, et, tandis qu'il l'aidait à mettre les

assiettes et les couverts d'étain sur la table à repasser, elle lui dit tout bas : « Tâchez de vous établir dans le quartier, Jacques, cela vaudra bien mieux. »

Jacques lui fit un signe de consentement; mais le fait est qu'il ne pensait jamais à ses projets pour l'avenir sans reconnaître avec chagrin l'impossibilité de faire de bonnes affaires comme papetier, si près de la barrière du Trône. Toutefois, comme il n'espérait point pouvoir avant un an parvenir au but de ses désirs, il résolut de ne pas s'en tourmenter davantage et de laisser au sort le soin d'arranger les choses.

Jacques, qui se trouvait très-heureux de se réchauffer chaque jour à l'heure du repas, le fut encore bien davantage lorsqu'il arriva, ce qui ne tarda pas, à ne plus quitter la salle basse que pour aller se coucher. Empressé qu'il était de se rendre utile aux seuls amis qu'il pût compter dans ce monde, avide aussi peut-être de prendre quelques distractions qui l'arrachaient à l'ennui et à la solitude, il se faisait un plaisir d'aider Mme Gervais et Gertrude pour ce qui regardait le ménage et même la lessive. Tout amuse à quinze ans, et en fait d'amusement, d'ailleurs, le pauvre enfant n'était pas gâté. Souvent, tandis que la mère et la fille travaillaient de l'aiguille, il profitait de la lampe pour cultiver le talent qu'il avait acquis à l'école primaire.

Jugeant combien il lui serait nécessaire de savoir bien compter, il refaisait des additions, des soustractions, des multiplications, des divisions, et se félicitait grandement d'avoir aussi bien profité des leçons des maîtres. Sa plus grande jouissance, néanmoins, avait lieu le dimanche soir. Mme Gervais était extrêmement curieuse de nouvelles, et, comme son état de blanchisseuse faisait d'elle une bonne pratique pour son épicier, celui-ci lui prêtait de temps à autre des journaux. Les yeux de la vieille femme n'étaient plus fort bons, c'était donc sa nièce qui jusqu'alors lui faisait la lecture; mais, dès qu'elle eut découvert que Jacques lisait aussi bien que Gertrude, pour ne pas dire mieux, elle partagea la besogne. Le journal, à la vérité, avait souvent plusieurs jours de date; mais Jacques, privé de livres depuis dix-huit mois, ne l'en lisait pas moins avec délices.

La belle saison était revenue depuis longtemps, lorsque, un soir qu'il venait faire remplir sa boîte, il fut très-surpris de ne point trouver M. Duflot dans le comptoir, et il apprit que ce brave homme était dangereusement malade.

Ce triste événement l'affecta au point qu'il pensait sans cesse à M. Duflot, et que, tant que dura la maladie, il ne laissa point passer un seul jour sans aller en savoir des nouvelles. Enfin, près de trois semaines s'étant écoulées, les médecins an-

noncèrent la convalescence, et M. Duflot reparut bientôt dans le magasin, où Jacques ne put le revoir sans témoigner une joie qui lui toucha le cœur. « Je sais tout l'intérêt que tu as pris à ma vie, Jacques, lui dit-il, et je t'en remercie.

— C'est moi qui vous remercie d'avoir guéri, monsieur; pour le reste, vous sentez bien que je voulais apprendre si je vous perdrais ou non.

— Comment! si tu me perdrais? mais, mon pauvre enfant, je n'ai jamais rien fait pour toi; peut-être avais-je mes raisons, Jacques.

— Vous n'avez rien fait, monsieur; oh! que si. Vous qui êtes un gros commerçant, est-ce que vous n'avez pas eu pitié de mes misères, et vos bonnes paroles, et vos bons conseils, est-ce que vous croyez que j'ai oublié tout cela?

— Tu es un honnête garçon, Jacques, dit M. Duflot, qui lui prit la main et la lui serra. Eh bien, comment vont tes petites affaires? A la quantité de papier que tu es venu prendre pendant ma maladie, il me semble qu'elles sont assez bonnes.

— Grâce à Dieu! monsieur. Le profit augmente tous les jours; je crois que je suis en bonne route.

— Je le crois aussi, » répondit M. Duflot.

Comme deux personnes entraient alors et s'approchaient du comptoir, l'entretien finit là. Jacques alla faire remplir sa boîte, paya, et partit plus joyeux qu'il ne l'avait été depuis un mois.

Quatre jours ne se passèrent point sans qu'il retournât au magasin, et, tout en courant, M. Duflot, ayant jeté deux ou trois fois les yeux sur ses habits, lui dit en riant : « Sais-tu, Jacques, que ta veste est trouée au coude, et qu'elle en demande une autre ?

— Mme Gervais la raccommode pourtant bien souvent, répondit Jacques.

— Nouvelle preuve de ce que j'avance, reprit tout aussi gaiement M. Duflot. Cependant, mon garçon, d'après ce que tu viens de m'apprendre sur ton gain de chaque jour, il me semble que tu aurais pu faire quelques économies.

— J'en ai fait aussi, monsieur, des économies; mais je les garde pour une chose bien plus importante que tout.

— Et pour laquelle ?

— Pour m'établir sous une porte. »

Alors Jacques entra dans le détail de ses projets et de ses espérances s'il parvenait à s'installer avec sa marchandise dans une rue très-fréquentée, et finit en disant que, d'après les informations qu'il avait prises de tous les côtés, il était sûr d'avoir au printemps prochain la somme qu'il lui fallait.

« Au printemps! dit M. Duflot; tu vas donc encore passer un hiver aussi rude que le dernier?

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, répondit Jacques; le bon Dieu m'a donné des bras et des

jambes, c'est pour m'en servir. Aide-toi, le ciel t'aidera, comme disait mon oncle Morlot.»

M. Duflot le regarda quelques instants en souriant avec bonté, puis reprit :

« Quelle somme as-tu ?

— J'ai cent dix francs, parce qu'il fallait me nourrir, vous sentez bien.

— Et tu n'as pas dû te nourrir grassement, mon pauvre garçon.

— Oh! dame, j'ai mangé plus de pain que de brioche, répliqua Jacques en riant; mais, comme je voyais tous les jours mon magot s'augmenter, j'étais content.

— Écoute, Jacques, dit M. Duflot après avoir réfléchi rapidement, je te connais bien maintenant, j'ai confiance en toi, et je veux que tu t'établisses tout de suite.

— Tout de suite! Eh! monsieur, c'est bien impossible. D'abord, je n'ai pas encore assez d'argent pour acheter toute la marchandise qu'il me faudrait; ensuite on n'a pas une bonne place sous une porte cochère à moins de cent francs par an.

— Eh bien, je vais te prêter cent francs que tu me rendras petit à petit, quand tu pourras; pour ce qui est de la marchandise, tu seras ici en compte courant, et tu payeras tous les mois.

— Est-il possible, mon Dieu! est-il possible que vous fassiez cela pour moi? s'écria Jacques hors de

lui-même; mais vous êtes donc un ange que le ciel m'envoie!

— Non, mon garçon, je ne suis pas un ange, mais j'aime à aider ceux qui comme toi ont du courage et de la probité. »

En parlant ainsi, M. Duflot prit dans le comptoir cinq pièces d'or qu'il lui mit dans la main, et lui dit de chercher dès le jour même une place avantageuse.

Quoique Jacques, saisi d'un bonheur aussi inattendu, quittât le magasin sans avoir pu exprimer sa joie autrement que par des larmes et quelques mots entrecoupés, il n'en laissa pas moins M. Duflot certain que son bienfait était bien placé.

On peut penser si Jacques perdit du temps, s'il prit toutes les informations imaginables pour qu'on lui indiquât une maison dont le propriétaire voudrait louer un mètre de terrain sous sa porte. Ses démarches furent vaines pendant plusieurs jours. A la vérité, ce qui rendait la chose plus difficile, c'était l'extrême désir qu'il avait de continuer à vivre avec Mme Gervais et Gertrude. Il ne l'aurait pas eu, ce désir, que la conversation de chaque soir le lui aurait donné : si l'une lui représentait combien la chambre qu'il lui faudrait louer serait plus chère que son cabinet, l'autre faisait observer qu'il serait obligé de manger à la gargote, ce qui lui coûterait le double en lui détruisant la santé; en un mot, les deux femmes ne cessaient de se ren-

voyer la balle pour faire ressortir les inconvénients sans nombre d'un changement d'habitation.

« Mon Dieu ! disait Jacques d'un air triste, je sais bien tout cela, je sais aussi qu'il faudra vivre seul, et que j'aurai du chagrin de ne plus vous retrouver tous les soirs ; mais est-ce qu'il ne faut pas être raisonnable ? Si je ne trouve pas dans une bonne rue de ce quartier-ci, il faudra bien chercher dans une autre. »

Jacques avait parmi ses pratiques la portière d'une fort belle maison de la rue Saint-Antoine. Il ne s'était point adressé à elle dans ses recherches, attendu que le dessous de sa porte était déjà occupé par une vieille femme qui vendait des jarretières et des peignes ; mais comme il fournissait aussi un des locataires, maître d'écriture, qui lui avait demandé la semaine précédente six mains de papier d'écolier, il ne voulut pas tarder plus longtemps à les lui porter.

Arrivé devant la porte, il fut très-surpris de n'y plus trouver la petite boutique, et, dès qu'il fut entré dans la loge et qu'il eut dit bonjour à la portière, il lui demanda ce qu'était devenue la vieille marchande.

« Hélas ! mon Dieu, répondit la portière, la pauvre femme est morte il y a trois jours ; elle a été enterrée hier, et on va vendre après-demain les meubles de sa chambre et ses marchandises ; car

son héritière est une jeune fille en maison qui n'a pas besoin de tout cela.

— Et qui est-ce qui va prendre sa place sous la porte ? demanda Jacques vivement.

— Ah ! ma foi, je ne sais pas, la première personne qui se présentera, pourvu qu'elle soit sûre et qu'elle paye bien.

— Combien payait-elle, la marchande ? reprit Jacques dont le cœur commençait à battre.

— Quatre-vingts francs le dessous de porte et cent vingt francs la chambre, une chambre superbe, au quatrième....

— Oh ! madame Provost ! madame Provost ! s'écria Jacques en sautant au cou de la portière, vous pouvez me rendre un service que je n'oublierai jamais de ma vie ! Si vous pouvez me faire avoir le dessous de porte, ma fortune est faite ; vous me connaissez bien, n'est-ce pas ? vous savez qu'on peut avoir confiance en moi ? Demandez aussi à M. Duflot, ce gros fabricant de papier qui est si riche, il vous dira que je suis un honnête garçon, j'en suis sûr ; je vais vous donner son adresse ; et puis, ajouta-t-il sans reprendre haleine, car ses idées se pressaient avec une rapidité conforme à la circonstance, et puis, voyez-vous, je payerai les quatre-vingts francs d'avance, si l'on veut ; ça fait que vous serez bien tranquille.

— Quatre-vingts francs ? dit Mme Provost ; et la chambre ?

— Oh! la chambre est trop chère pour moi, vous sentez bien ; on la louerait séparément.

— Ça s'est déjà fait autrefois comme ça, répliqua la portière, c'est pas là l'embarras; mais si vous n'avez pas de chambre dans la maison, où serrerez-vous le soir vos marchandises?

— On me donnera peut-être bien un petit coin pour rentrer ma table, et la boîte qu'on met dessus ferme à clef; c'est si grand ici! dans une remise, un hangar, une écurie....»

Mme Provost branla la tête d'une façon qui coupa la parole à Jacques.

« Les remises, le hangar, les écuries, dit-elle, tout cela est loué à des locataires qui n'y laisseront rien placer; ainsi, mon petit ami, il n'y faut pas penser, car c'est impossible.»

A ces mots le pauvre enfant laissa tomber ses bras comme frappé d'un coup cruel, et le chagrin, le découragement firent pâlir son joli visage. Mme Provost ne put le regarder alors pendant quelques minutes sans un certain attendrissement. Bien qu'elle ne le connût que depuis quelques mois, il lui avait plu en différentes circonstances, de manière qu'elle avait pris en affection le *petit marchand;* aussi renonçait-elle elle-même avec peine à l'idée de le voir s'établir dans la maison. Comme il restait toujours immobile :

« Il y aurait peut-être bien un moyen, dit-elle après

avoir un peu réfléchi, qui arrangerait l'affaire. » Et le voyant lever les yeux sur elle, la bouche ouverte, comme pour dévorer les mots qu'elle allait prononcer, elle ajouta aussitôt : « La petite salle qui est derrière ma loge, et où je fais ma cuisine, nous pourrions je crois y placer votre table, les soirs, si elle n'était pas trop grande.

— Comme elle n'est pas encore achetée, la table, dit Jacques en attachant sur elle des regards de ravissement, tandis que ses joues reprenaient leurs couleurs, si vous avez la bonté de faire cela pour moi, madame Provost, nous prendrions la mesure.

— C'est cela ; à présent, reste à savoir si monsieur voudra vous louer sa porte : je ne vous réponds de rien, mon enfant.

— C'est égal, c'est égal, ma bonne madame Provost ! s'écria Jacques, qui saisit les mains de la portière et les baisa de toutes ses forces, que cela se fasse ou non, Dieu vous bénira tout de même ; car, si ça ne se fait pas, il sait que vous avez voulu le faire. »

La conversation qui suivit ne fit qu'augmenter le désir qu'avait Jacques de réussir dans sa demande. Tout ce que disait Mme Provost lui prouvait que la place était excellente ; non-seulement la pauvre défunte y faisait fort bien ses affaires, mais un petit marchand de ruban de soie ne l'avait quittée que pour s'établir en boutique.

Jacques ne cacha rien à Mme Gervais et à Gertrude de sa joie, de ses espérances et de ses craintes. Comme le succès de cette dernière tentative ne le séparait pas d'elles, puisqu'il entrait dans son plan de rester dans leur maison, les deux femmes prirent le plus vif intérêt à tout ce qu'il leur raconta et ne cessèrent de faire des vœux pour son établissement dans la rue Saint-Antoine.

Dans l'attente du lendemain, Jacques fut très-longtemps sans pouvoir fermer les yeux, ce qui ne lui était pas ordinaire. Une foule d'idées pour l'avenir, une foule de souvenirs du passé se croisaient dans sa jeune tête; il se revoyait arrivant à Paris, pauvre orphelin, sans appui dans cette grande ville et sans pain; du fond de son âme il remerciait Dieu qui l'avait si heureusement protégé, et il bénissait tant de gens qui l'avaient aidé, qui étaient venus à son secours. « Pourtant, se disait-il, on assure qu'il y a beaucoup de méchants dans ce monde; il faut donc que j'aie bien du bonheur, car je n'ai encore rencontré que de bonnes personnes. » Jacques s'endormit enfin dans cette douce pensée, sans avoir réfléchi que lui-même était bon, et que notre bienveillance pour nos semblables nous attire leur bienveillance.

Le lendemain matin, un grand nombre des habitants de Paris étaient à peine réveillés lorsque Jacques courut chez Mme Provost; et l'air joyeux

de la portière lui apprit tout d'abord que les choses étaient en bon train.

« Eh bien, lui dit-elle, notre affaire est finie; la chambre est déja louée depuis hier au soir, et vous pouvez vous établir sous la porte en donnant vingt francs tous les trois mois. Dame, j'ai répondu de vous, mon enfant, songez-y bien et que votre bonne conduite.... »

On peut facilement imaginer par combien d'assurances d'une soumission complète et de remercîments sans fin Jacques interrompit le discours de Mme Provost, qui, dès qu'elle put parvenir à calmer l'élan de sa reconnaissance, lui montra dans sa cuisine la place où pouvait tenir une petite table qu'il allait acheter le plus tôt possible.

Grâce à l'aide que lui prêtèrent Mme Gervais et Gertrude pour hâter le moment de son établissement, tout ce dont il avait besoin fut prêt en moins d'une semaine. Alors arriva l'heureux jour où Jacques, habillé de neuf des pieds à la tête, s'assit près d'un petit étalage composé de papiers de toute grandeur, de plumes, de crayons et de pains à cacheter.

Chaque soir à six heures, et plus tôt quand l'hiver fut revenu, il rentrait dans la loge de Mme Provost sa table et la boîte qui la couvrait; cela fait, il allait dîner avec ses deux amies du faubourg, qui bientôt purent se réjouir avec lui du progrès journalier de

ses recettes; car six mois ne s'étaient pas écoulés que le petit marchand fournissait un grand nombre des habitants du quartier. Ce succès était dû sans doute à ce que Jacques, apprenant peu à peu à bien choisir toutes ses marchandises, se fit connaître dans le voisinage pour n'en vendre jamais que de bonnes et pour ne jamais tromper le chaland.

L'accroissement des profits de Jacques ne le porta point à accroître beaucoup ses dépenses: la misère était encore trop près de lui pour qu'il eût d'autres désirs que celui de la chasser sans retour; à l'exception de ce qu'il lui en coûtait pour être toujours vêtu proprement, et d'une légère augmentation sur ce qu'il donnait à Mme Gervais pour sa nourriture, ce qui les fit vivre un peu mieux tous les trois, tout ce qu'il gagna pendant longtemps fut mis de côté, sans qu'il songeât jamais à sacrifier un sou pour son amusement.

Bien loin que cette conduite nuisît à son bonheur, aucun enfant de Paris, peut-être, n'était aussi heureux que Jacques; ne connaissant pas les jouissances qui s'achètent, tout devenait jouissance pour lui: un chaland qui s'adressait à sa petite boutique, ses entretiens fréquents avec les voisins ou les gens de la maison, et la seule vue de ce mouvement perpétuel de la rue Saint-Antoine suffisaient pour entretenir sa gaieté du matin au soir, sans compter que le hasard lui avait fourni une

ressource inépuisable contre l'ennui. Une de ses pratiques qui tenait un cabinet de lecture, et dont la porte touchait la sienne, lui prêtait de temps en temps des livres. Dans les moments de liberté que lui laissait la vente, Jacques en dévorait quelques pages, et ce plaisir, dont il ne se lassait jamais, développait son intelligence et lui apprenait bien des choses qui devaient lui être utiles toute sa vie. Celle de ses joies cependant qui surpassait de beaucoup les autres, c'était de voir M. Duflot deux fois par semaine en allant reprendre du papier; l'exactitude avec laquelle il payait chaque mois celui qu'il avait vendu, l'empressement qu'il mit à rendre les cent francs qui lui avaient été prêtés pour s'établir, tout prouva si bien à l'honnête commerçant la délicatesse et la probité de son jeune protégé, qu'il le prit en grande affection, et causait avec lui comme un père avec son enfant.

Lorsque Jacques avait rentré ses marchandises dans la loge de Mme Provost, il allait dîner. Mme Gervais n'était pas tous les jours de bonne humeur; mais Gertrude était douée d'un si heureux caractère, que la position assez triste dans laquelle le sort l'avait placée, les brusqueries sans fin de sa mère ne l'empêchaient point de rire et de chanter du matin au soir en travaillant, et la gaieté de Jacques excitait la sienne au point que l'heure du repas était une heure joyeuse.

Jacques ressortait presque tous les soirs, tantôt pour aller dans une des fabriques où il se fournissait, tantôt seulement pour jouir du plaisir de marcher, de se promener dans cette grande ville, sur les boulevards ou dans les rues. « Et cela, se disait-il souvent, sans être obligé de faire plus de chemin qu'il ne me plaît et d'arrêter le passant ou de courir après lui dans l'espoir de gagner le morceau de pain que je mangerai ce soir. » Jacques alors se trouvait si heureux du changement survenu déjà dans son sort, qu'il se serait contenté de sa situation présente.

Mais l'effet de l'ordre et de la bonne conduite est d'augmenter la plus médiocre fortune. Une petite économie faite tous les jours finit par produire une forte somme ; aussi Jacques, quand il eut passé six ans sous la porte cochère de la rue Saint-Antoine, avait-il dans sa bourse deux mille six cents francs, avec lesquels M. Duflot lui conseilla de s'établir en boutique.

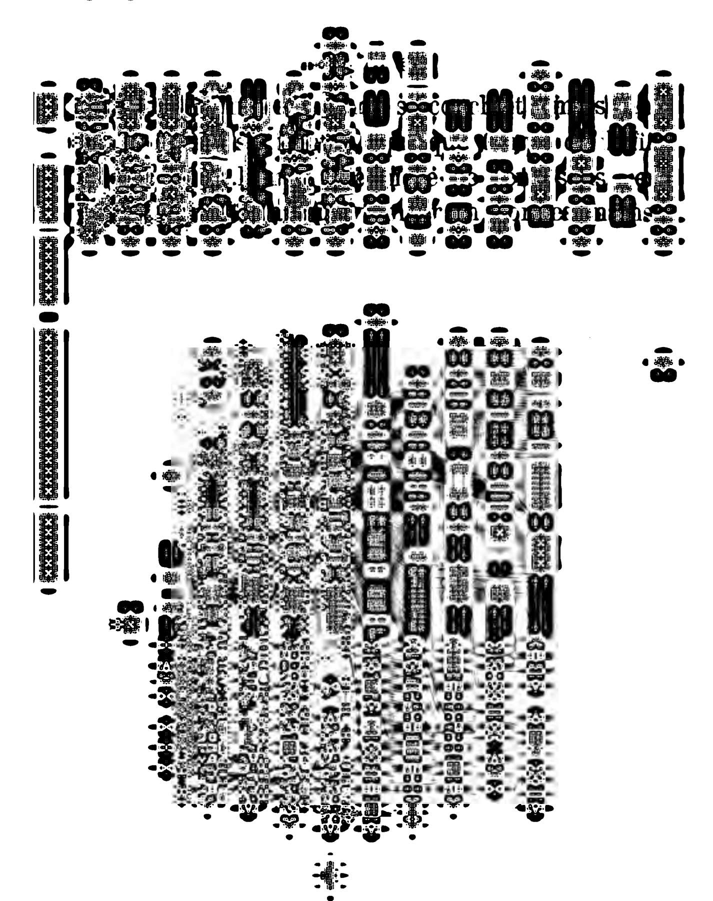
Durant ces six années Gertude s'était mariée à un jeune homme employé dans les chemins de fer, et continuait son état de blanchisseuse. Mme Gervais était morte, en sorte que Jacques avait pu, sans craindre de passer pour un ingrat, se loger dans la maison de Mme Provost. Connu de tout le quartier, ce fut dans le voisinage, sur le boulevard, qu'il loua une jolie boutique, et il la garnit avec tant de

goût et d'habileté de tout ce qui concernait son état, qu'il fut en peu de temps le papetier le plus achalandé de ce côté de Paris.

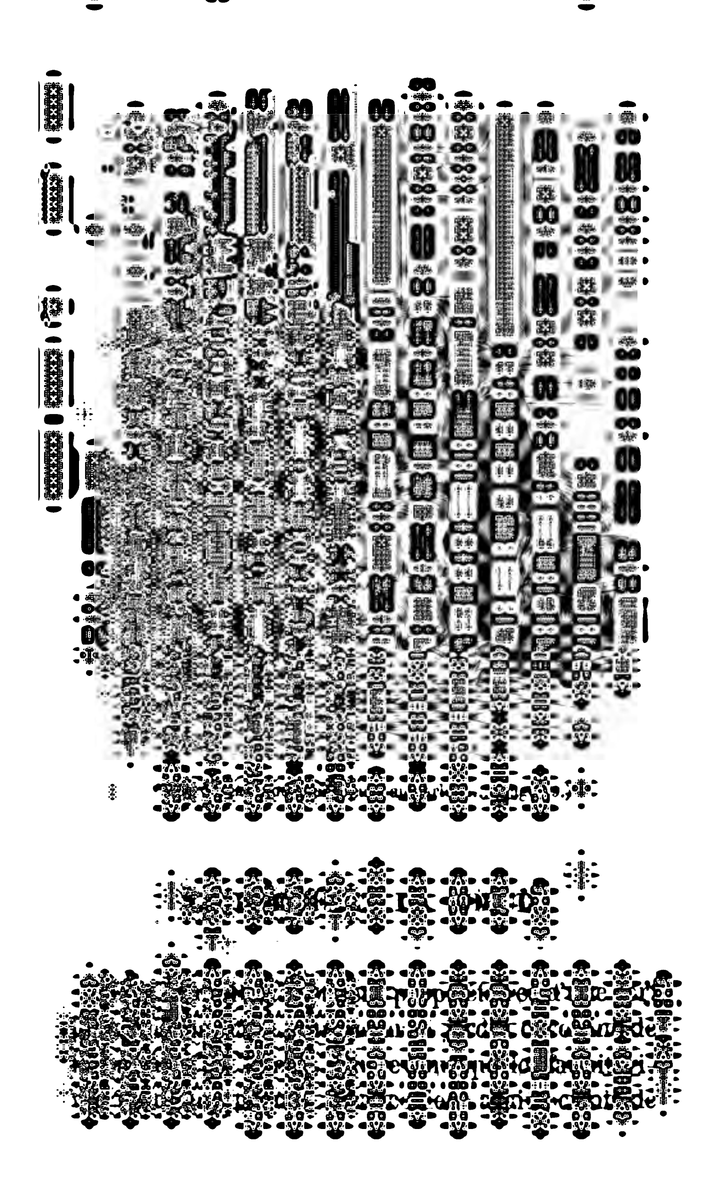
C'est alors seulement qu'il se permit de jouir avec modération du fruit de ses peines et de prendre sur ce qu'il gagnait la somme nécessaire pour vivre d'une façon agréable et commode ; c'est alors aussi que, certain de ne plus retomber dans la misère, il osa écrire à son oncle pour le remercier des secours qu'il avait reçus de lui dans son enfance, et mettre à sa disposition tout ce qu'il possédait. N'ayant point de réponse, il fit prendre des informations, et il apprit avec beaucoup de chagrin que le pauvre homme était mort.

Jacques avait vingt-huit ans quand M. Duflot, chez qui il dînait tous les dimanches, désirant enfin se reposer et se retirer des affaires, lui vendit sa part dans la fabrique de Grandin et compagnie. Son argent se trouvait ainsi placé de manière, non-seulement à assurer sa fortune, mais à la tripler, en sorte qu'il prit aussitôt pour femme une jeune et bonne fille qu'il aimait, mais qui n'avait rien.

Devenu l'un des plus riches commerçants de Paris, Jacques Morlot pensait bien souvent à son enfance, au chemin qu'il lui avait fallu faire pour arriver à sa situation présente, et surtout au jour où il avait trouvé la pièce de cent sous ; aussi,



LE FRÈRE ET LA SOEUR.



rendre agréable et commode cette habitation. Toutefois M. Delval en jouissait fort peu : une place qui lui rapportait sept ou huit mille francs par an l'obligeait à passer presque entièrement ses journées à la gare d'un chemin de fer sur lequel il avait placé la plus grande partie de sa fortune.

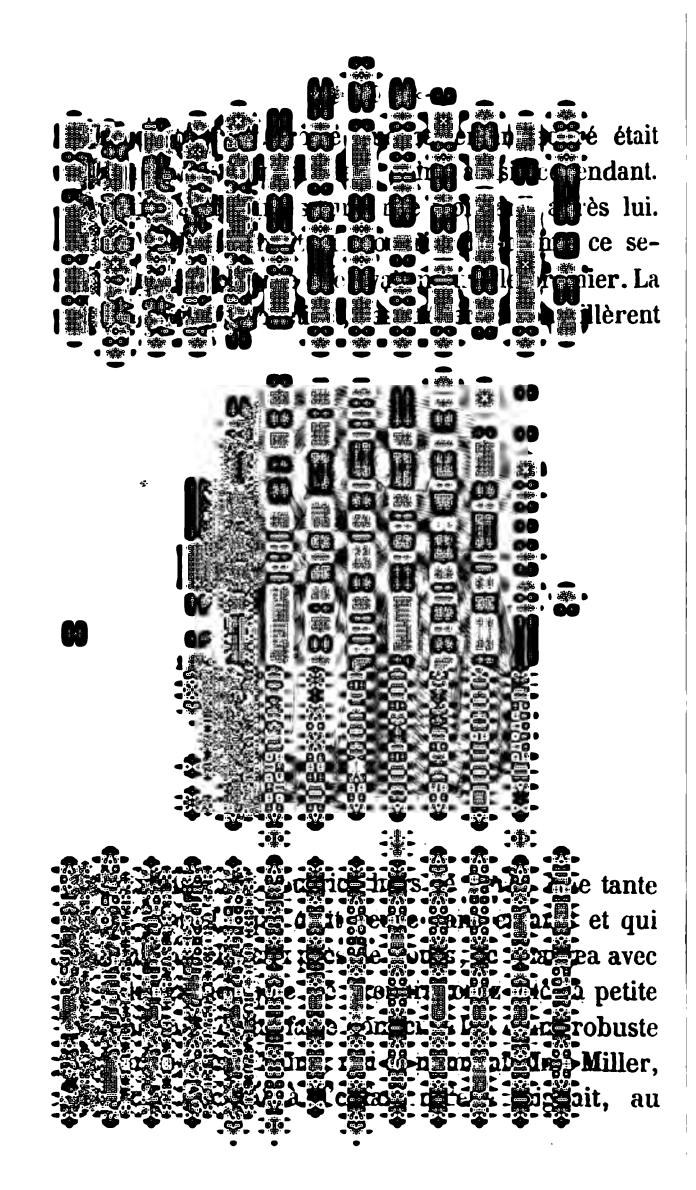
Mme Delval, qui n'avait pas encore trente ans, souffrait moins qu'une autre de l'isolement où la laissait dans son intérieur la manière de vivre de son mari; car, depuis dix ans qu'elle jouissait du bonheur d'être mère, elle avait concentré sur son fils presque toutes ses jouissances d'ici-bas. Cet enfant, qu'elle avait nourri de son lait, venait d'atteindre sa septième année sans que de nuit ou de jour elle l'eût quitté sans regret, ne fût-ce que pour une minute, tant elle en était idolâtre. Il fallut donc toute sa confiance dans le jugement de son mari pour la faire consentir à se séparer d'Antonin en le mettant au collége. Cela ne se fit point, il est vrai, sans avoir amené d'abord de vives discussions entre les deux époux; mais M. Delval, qui avait été collégien lui-même, puis élève de l'École polytechnique, persuadé qu'il devait aux fortes études qu'il avait faites sa considération et sa fortune, était un des plus obstinés partisans de l'éducation publique. Mme Delval fut donc obligée de céder, et l'enfant, dès qu'il eut sept ans, fut mis au collége.

Rien ne saurait peindre le chagrin que fit éprouver à la malheureuse mère cette séparation, et, si elle trouvait le courage de ne point verser de larmes pendant l'heure que M. Delval venait passer chez lui pour dîner, le plus grand charme de sa vie n'en avait pas moins disparu.

Il faut dire aussi que bien peu d'enfants pouvaient se comparer à celui dont Mme Delval supportait l'absence avec tant de peine. Antonin joignait à la plus charmante figure le caractère le plus aimable; il était doux, aimant, spirituel, et la bonté de son cœur se montrait en toute occasion. Il aimait si tendrement sa mère que le désir d'aller passer chez elle le dimanche suffit pour faire de lui le meilleur élève du collége. Non-seulement il se distinguait dans ses études, mais sa conduite était excellente, tant il craignait de se voir mettre en retenue un jour de sortie.

On devine bien que Mme Delval ne se contentait pas d'attendre son fils le dimanche. Quoique le collége fût très-éloigné de son quartier, elle s'y rendait trois fois par semaine (n'osant point y aller tous les jours), pour passer une demi-heure au parloir avec son cher Antonin; puis elle retournait chez elle un peu moins malheureuse, ne se lassant pas de compter les heures qui devaient amener l'époque des vacances.

A l'amour passionné de Mme Delval pour son



point qu'elle proposa de s'engager par un testament à faire de sa petite-nièce son unique héritière si l'on consentait à la lui laisser jusqu'à l'âge de quinze ans.

M. Delval crut devoir accepter une offre aussi avantageuse pour sa fille, et, comme Mme Delval avait été loin d'y mettre obstacle, Valentine devint pour ainsi dire l'enfant de Mme Miller, d'autant plus que son père mourut comme elle allait atteindre sa troisième année.

Par respect pour la mémoire d'un époux qu'elle avait beaucoup aimé, Mme Delval ne retira pas Antonin du collége où il venait à peine d'entrer; mais elle n'en sentit pas plus le besoin d'avoir Valentine auprès d'elle, et son indifférence pour sa fille était telle, que Mme Miller ayant cessé de venir à Paris, après la mort de M. Delval, elle se contentait d'écrire à cette dame et, sous différents prétextes, se dispensait d'aller en Touraine.

Les choses en étaient encore à ce point, lorsqu'un soir Mme Delval reçut une lettre datée de Tours, dans laquelle on lui annonçait la mort de Mme Miller, qu'une maladie du cœur venait d'enlever subitement, et l'arrivée de Valentine, qu'on allait confier à une personne pour la ramener près d'elle.

Cette lettre fut loin de causer à Mme Delval la joie qu'éprouve une mère à qui l'on rend son en-

fant. Tout l'intérêt qu'elle portait à Valentine se bornait à se réjouir que la petite dût être fort riche quand on la marierait, attendu qu'elle la trouvait laide.

Elle n'en sonna pas moins aussitôt sa femme de chambre pour lui donner l'ordre de faire mettre un second lit dans une pièce du premier étage où cette jeune fille devait coucher près de Valentine.

Mlle Rosalie fut si contrariée de se voir tout à conp transformée en bonne d'enfant, qu'il était fort probable que la pauvre petite ne trouverait pas en elle une amie; mais, comme elle s'abstint de témoigner toute son humeur à sa maîtresse, qui semblait elle-même en avoir beaucoup, Mme Delval y fit peu d'attention.

Trois jours après, Valentine arriva, conduite par une vieille fille qui, depuis trente ans, était au service de Mme Miller. Toutes deux portaient le grand deuil, et toutes deux pleuraient, surtout Valentine, qui, lorsque Rosalie leur dit de la suivre chez sa maîtresse, se cramponna au bras de la vieille fille en criant : « Tu ne vas pas me quitter, Gertrude! tu ne vas pas me quitter, n'est-ce pas? » Et c'est en répétant ces mots vingt fois, avec un redoublement de sanglots, que l'enfant entra chez sa mère.

Mme Delval, touchée de son désespoir, se leva, et peut-être allait-elle l'embrasser, quand la petite,

plus effrayée que jamais, à la vue d'un visage inconnu, se jeta dans les bras de Gertrude et dit avec une sorte d'épouvante : « Je ne veux pas rester ici, je veux retourner chez maman.

— Comment! dit Rosalie, que tout ce tracas ennuyait beaucoup; mais vous y êtes, chez votre maman.

— Non, non, cria Valentine en frappant du pied le parquet, je suis à Paris, je sais bien que je suis à Paris. »

Cet éloignement que témoignait la pauvre petite pour sa véritable mère ne devait pas contribuer, comme on l'imagine bien, à lui ouvrir le cœur qui lui avait toujours été fermé, et l'indifférence que Mme Delval éprouvait pour elle jusqu'alors se tourna presque en aversion, lorsque, après avoir tout fait pour la calmer, elle reconnut l'inutilité de ses efforts, auxquels Gertrude joignait en vain ses représentations et ses caresses.

Enfin, après avoir pleuré ou crié pendant plus d'une heure, Valentine s'endormit d'épuisement sur les genoux de la vieille fille, qui, profitant de son sommeil pour lui épargner la douleur des adieux, la posa doucement sur un canapé et prit congé de Mme Delval.

Mme Delval, frappée d'une idée qui lui venait subitement, la suivit si vite qu'elle l'arrêta dans le salon dont elle ouvrait la porte pour sortir.

« Écoutez-moi, je vous en prie, mademoiselle Gertrude, dit-elle en l'invitant à s'asseoir un moment; votre intention est-elle de retourner en Touraine?

— Non, madame, répondit la vieille fille; je vais loger à Paris avec ma sœur, et, grâce à la petite rente que m'a laissée ma bonne maîtresse et que je vais joindre à mon travail, j'espère vivre sans avoir besoin de personne.

— Puisque vous comptez habiter Paris, reprit Mme Delval, et que vous paraissez aimer cette enfant....

— Ah! madame, interrompit Gertrude en pleurant, je serais sa mère que je ne l'aimerais pas davantage; ma pauvre maîtresse l'aimait tant!

— Eh bien! pourquoi la quitteriez-vous? vous n'êtes pas encore d'âge à ne pouvoir plus rester en maison, et, si vous voulez entrer chez moi en fixant vous-même les gages, vous n'aurez à remplir ici d'autres fonctions que celle de la soigner. »

A la grande joie de Mme Delval, cette proposition parut plaire à Gertrude, qui finit par l'accepter. Elle demanda seulement la permission de passer deux jours chez sa sœur pour terminer quelques affaires; mais elle fut la première à offrir de ne point quitter la maison le soir même, avant que Valentine fût couchée et bien endormie.

Tout se passa à merveille de la sorte. Grâce à

l'extrême fatigue de l'enfant, la vieille fille put l'emporter et la déshabiller pour la mettre au lit sans qu'elle ouvrît à peine les yeux, en sorte que Rosalie dormit fort paisiblement pendant plusieurs heures ; ce calme néanmoins ne devait pas durer.

Dès que le jour parut, Valentine s'éveilla, et, ne voyant couchée près d'elle que la femme de chambre de sa mère, elle fondit en larmes en appelant Gertrude à grands cris. Rosalie, réveillée ainsi en sursaut, ne négligea rien pour la consoler, lui répéta cent fois que Gertrude allait revenir, se leva même pour lui donner des cartes, des jetons afin de l'amuser, tout en la suppliant de se tenir tranquille; mais rien ne parvenant à la faire taire, cette fille enfin perdit toute patience :

« Oh çà! dit-elle ne se possédant plus, si vous ne finissez pas ce train-là, vous allez avoir le fouet; ainsi taisez-vous, taisez-vous tout de suite. »

Et en parlant ainsi elle lui donna dans sa colère une assez forte tape sur la main.

Valentine, qui n'avait jamais été frappée, fut saisie d'une terreur si grande, qu'elle fourra sa petite tête sous ses couvertures, en pleurant trop doucement pour que Rosalie pût l'entendre.

Lorsque huit heures sonnèrent, elle se laissa lever et habiller sans prononcer une parole et sans faire autre chose que pousser de gros soupirs,

tant elle était devenue craintive. Puis, comme elle se mettait à genoux pour faire sa prière, avant d'en avoir reçu l'ordre, Rosalie crut pouvoir la laisser seule un instant pour passer chez sa maîtresse et se plaindre de la méchanceté de cette petite, qu'elle ne s'était point lassée, disait-elle, de traiter avec la plus grande douceur.

Mme Delval fut irritée, se rendit aussitôt dans la chambre où Valentine était alors assise dans un coin, pleurant en toute liberté, son visage caché dans ses deux mains.

« Est-ce que vous êtes malade, Valentine? lui dit-elle d'un ton sévère. Est-ce que vous souffrez quelque part? Pourquoi tourmentez-vous cette bonne Rosalie? que voulez-vous? »

Bien qu'à ces mots : *cette bonne Rosalie*, l'enfant ne séparât plus dans son esprit celle qui lui parlait de celle qui lui inspirait tant de frayeur, elle n'en répondit pas moins d'une voix tremblante : « Je voudrais voir Gertrude.

— Gertrude va revenir demain soir; si vous êtes bien sage d'ici là, elle restera pour toujours ici; et puisque vous n'aimez que Gertrude, ajouta Mme Delval avec un certain dépit, vous ne verrez plus qu'elle dans la maison.

— Ah! que je voudrais la voir! s'écria Valentine en joignant les mains.

— Cette enfant est vraiment insupportable, » dit

Mme Delval en levant les épaules d'un air dédaigneux, et elle sortit.

Rosalie l'ayant suivie hors de la porte :

« Il ne faut pourtant pas qu'elle reste seule, lui dit Mme Delval ; comme je vais chez mon notaire et que je dîne en ville, c'est vous, ma pauvre Rosalie, qui prendrez soin de la garder jusqu'au retour de Gertrude. Je vais envoyer François acheter une poupée et des joujoux. Tâchez de la distraire, de l'amuser ; je ne veux pas qu'elle soit malheureuse, mais voilà tout. »

Ces mots dits, Mme Derval retourna chez elle.

La terreur dont la présence de Rosalie frappait Valentine, jointe à l'espoir que Gertrude allait revenir, firent qu'il ne s'éleva point d'orage jusqu'au lendemain soir, que la vieille fille arriva.

Elle fut conduite aussitôt par Mme Delval dans la chambre de la petite, qui ne l'eut pas plutôt aperçue, qu'elle se jeta à son cou avec tous les transports d'une joie indicible. Mme Delval, délivrée d'un poids immense, fit asseoir Gertrude avec bonté, afin de lui donner quelques premières instructions pour l'avenir. Entre autres choses, Gertrude apprit qu'elle prendrait ses repas avec Valentine, attendu que Mme Delval dînait beaucoup trop tard pour l'enfant, outre qu'elle avait souvent du monde à dîner. Il lui fut très-recommandé de mener promener la petite tous les jours, quand le

temps le permettrait; et, quand Mme Delval crut avoir traité les points les plus importants, tandis que Valentine, sans écouter un mot de ce qu'elle disait, caressait la vieille fille, elle se leva pour se retirer.

« A quelle heure madame veut-elle que je lui mène l'enfant demain? demanda Gertrude.

— A l'heure de mon déjeuner, à onze heures, » répondit-elle, et elle partit.

L'intelligence de Gertrude était fort bornée, et surtout l'esprit de l'excellente fille ne brillait point par la finesse; néanmoins, elle avait remarqué que, pendant tout l'entretien qui venait d'avoir lieu, la mère n'avait pas une seule fois adressé la parole à sa fille et la fille n'avait pas même regardé sa mère. Cependant, comme elle se rappelait ce qui s'était passé l'avant-veille, elle attribua cette froideur réciproque à la conduite qu'avait tenue Valentine à son arrivée sous le toit maternel, et se promit bien de disposer la petite à réparer des torts que son âge rendait excusables.

Elle s'empressa donc le lendemain, avant de la mener chez Mme Delval, de lui recommander d'avoir grand soin de se montrer douce et raisonnable, afin de faire oublier qu'elle avait été méchante; Valentine le lui promit, tout en répétant plusieurs fois qu'elle avait bien peur de *la dame*.

Il fallut effectivement qu'en entrant dans la salle

à manger Gertrude la traînât, pour ainsi dire, vers sa mère, qui la baisa froidement sur le front. Il fallut aussi, pendant cette visite, qui dura dix minutes et qui devait se renouveler tous les jours, que Gertrude répondit seule à tout ce que dit Mme Delval; Valentine, intimidée par la crainte, osait à peine lever les yeux, et ne lâchait pas le jupon de la vieille fille.

Pendant trois jours, qui n'apportèrent aucun changement à la manière d'être de Valentine en présence de sa mère, Gertrude épuisa vainement toute son éloquence pour l'engager à se conduire autrement. A la vérité, elle accompagnait ses conseils de raisons qui étaient peu propres à les appuyer: « Voyez-vous, chère enfant, lui disait-elle, votre mère ne vous aime pas; tous les domestiques me disent qu'elle n'aimera jamais que votre frère. Il faut donc qu'elle vous voie toujours bien gentille, bien obéissante, pour qu'elle ne vous prenne pas tout à fait en haine. »

Et l'on peut imaginer si de pareils discours étaient de nature à donner à la pauvre enfant beaucoup d'affection pour Mme Delval.

Le lendemain du jour où Gertrude avait fait le plus long sermon, Valentine s'amusait à jouer dans le jardin de la maison, où sa mère avait dit qu'elle pouvait se promener, excepté le soir. Gertrude, qui travaillait assise sur un banc, tout occupée de son

ouvrage, ne s'aperçut pas qu'elle cueillait des fleurs pour s'en faire un bouquet; mais Mme Delval, s'étant par hasard approchée de sa fenêtre, la vit. Le malheur voulait qu'un des grands plaisirs d'Antonin fût de cultiver ces fleurs, qu'il avait presque toutes plantées. On sent quelle contrariété dut causer à Mme Delval un pareil ravage. Elle ouvrit sa fenêtre brusquement : « Gertrude, Gertrude! s'écria-t-elle en colère, empêchez-la de cueillir les fleurs. Dites-lui qu'elle n'en cueille jamais, si elle veut que je lui permette de venir au jardin.

— Elle n'en cueillera plus, madame, dit Gertrude tout effrayée; elle n'en cueillera plus, bien certainement. La pauvre petite ne croyait pas déplaire à madame, comme en Touraine....

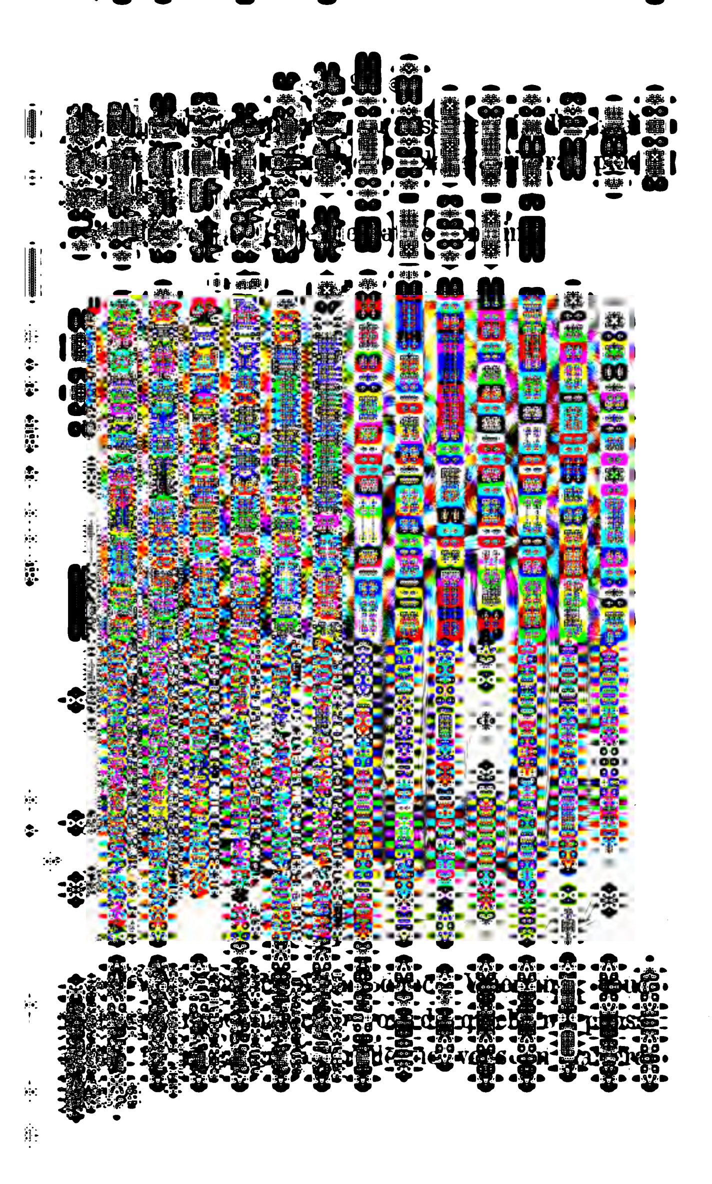
— En Touraine vous aviez un grand terrain, interrompit Mme Delval avec humeur; il n'en est pas de même ici. Que cela soit dit une fois pour toutes. »

Et la fenêtre se referma.

Valentine avait à peine entendu les premiers mots de sa mère que, jetant les fleurs sur le sable, elle s'était enfuie jusqu'au fond du jardin, dans une petite cabane où Gertrude la trouva tout en larmes.

« Comme elle est méchante! dit-elle à la vieille fille, qui ne pouvait se pardonner sa négligence.

— Non, non, ma chère petite, c'est moi qui ai tort, qui aurais dû vous avertir qu'il ne faut pas



A vrai dire, Gertrude n'était pas elle-même bien persuadée de ce qu'elle avançait; mais se disant tout bas qu'à chaque jour suffit sa peine, un de ses proverbes favoris, elle pensa que le plus pressé était de consoler Valentine; elle se hâta de la conduire aux Champs-Élysées pour lui faire voir les polichinelles.

Le lendemain étant un dimanche, Antonin sortit du collége pour passer la journée chez sa mère.

« Eh bien! eh bien! s'écria Gertrude, qui venait de descendre dans la cuisine pour y chercher le déjeuner, ne voilà-t-il pas un grand bonheur! votre frère vient d'arriver, et, quand nous irons chez madame, elle ne sera pas seule et ne pensera certainement pas à nous parler des fleurs d'hier.

— Il va donc déjeuner avec elle? dit Valentine.

— Sans doute, et puis après, elle le mènera dîner à la campagne, comme elle fait tous les dimanches; ainsi, mangeons de bon appétit, nous ne serons pas grondées. »

Mme Delval qui, selon sa coutume, avait été voir son fils au collége plusieurs fois dans la semaine, l'avait instruit de l'arrivée de Valentine, et n'avait pas cru devoir lui cacher que la pauvre enfant était la petite fille la plus criarde, la plus sauvage et la moins aimable qu'elle eût jamais connue. Antonin n'en avait pas moins un grand désir de voir sa sœur; aussi, lorsque Valentine entra dans la salle à

manger, il se leva de table et courut à elle de l'air le plus affectueux.

« Bonjour, chère petite sœur, dit-il en se baissant pour la mieux regarder ; je suis bien content, bien content que tu sois revenue ici. Veux-tu m'embrasser ? »

A la grande surprise de Mme Delval, l'enfant le laissa la baiser sur les deux joues sans pousser un cri.

« Va-t'elle déjeuner avec nous, maman ? reprit-il.

— Elle déjeune de meilleure heure, répondit Mme Delval.

— Mais, du moins, tu vas t'asseoir à côté de moi, n'est-ce pas ? »

En parlant ainsi, Antonin approchait une chaise de la sienne ; puis prenant Valentine dans ses bras, il l'assit dessus près de lui sans qu'elle fît aucune résistance, sans qu'elle cessât d'attacher sur le charmant visage du petit garçon des regards étonnés, mais qui n'annonçaient aucun effroi.

« Comme elle est gentille ! » dit Antonin à sa mère.

Le fait est que Valentine n'était point laide. Par suite de l'état de faiblesse maladive dans lequel elle avait passé ses premières années, elle était encore maigre et pâle, mais elle avait de très-beaux yeux, le nez bien fait ; à la vérité, sa bouche était un peu

trop grande, et ses premières dents, commençant alors à tomber, rendaient ce défaut plus remarquable.

« N'es-tu pas bien contente d'être revenue chez nous? lui dit Antonin, qui ne désespérait pas d'apprivoiser cette petite sauvage.

— Elle est contente depuis que Gertrude est près d'elle, répondit Mme Delval; elle n'aime que Gertrude dans ce monde.

— Est-ce vous qui l'avez élevée, mademoiselle? demanda Antonin à la vieille fille.

— Je ne l'ai jamais quittée, répondit Gertrude assez sèchement.

— Oh! oui, reprit-il, on aime bien la personne qui ne nous a jamais quitté; et le petit garçon prit la main de sa mère qu'il baisa. Mais tu m'aimeras un peu aussi, n'est-ce pas, Valentine?» poursuivit-il, tandis que les yeux de Mme Delval se mouillaient d'attendrissement.

Valentine répondit par un léger mouvement de ses lèvres qui ressemblait assez à un sourire, et dans ce moment le domestique vint avertir que la voiture était arrivée.

Mme Delval se leva de table aussitôt. « Dépêche-toi de te préparer, mon chéri, pendant que je vais mettre mon châle et mon chapeau, dit-elle à son fils. » Puis elle ajouta, s'adressant à Gertrude: « Où allez-vous la mener promener aujourd'hui?

— Aux boulevards, madame; c'est ce qui l'amuse le plus, répondit Gertrude.

— Tu t'amuses donc bien sur les boulevards, petite sœur? dit Antonin dès que Mme Delval fut sortie. Est-ce que tu n'aimerais pas mieux venir te promener à la campagne avec nous?

— Non, répondit Valentine qui ouvrait la bouche pour la première fois.

— Monsieur Antonin! cria Rosalie du salon, madame votre mère vous demande. »

Antonin n'eut que le temps de serrer la petite main de sa sœur en disant : « Au revoir bientôt; les vacances commencent dimanche prochain, et je viendrai ici passer six semaines. Adieu, petite sœur.

— Adieu, » répliqua Valentine, qui n'en avait jamais dit si long dans la salle à manger de sa mère.

Gertrude n'avait pu voir sans beaucoup de chagrin combien Mme Delval préférait son fils à sa fille; aussi ramenait-elle la pauvre enfant en silence, lorsque, dès qu'elles furent rentrées dans leur chambre, Valentine dit d'un air satisfait : « Comme il est gentil!

— Qui donc? demanda avec humeur la vieille fille, sachant fort bien pourtant qu'il s'agissait d'Antonin.

— Mon frère, répondit la petite.

attendit qu'une heure plus favorable se présentât pour plaider la cause de la coupable.

Le lendemain matin, Antonin, qui se levait beaucoup plus tôt que Mme Delval, aperçut Valentine dans le jardin; car, depuis sa dernière disgrâce, la petite ne s'y promenait plus qu'à l'heure où sa mère dormait encore, et pendant que Gertrude faisait la chambre. Il se hâta d'aller la rejoindre. Valentine ne l'eut pas plutôt vu que, bien loin de s'enfuir, elle s'avança vers lui, et tous deux, se prenant la main en silence, gagnèrent la cabane.

« Es-tu contente de me revoir, petite sœur? dit Antonin dès qu'ils furent assis.

— Oui, et c'est bien heureux que vous soyez venu dans le jardin de si bonne heure, parce que ma bonne va bientôt venir me reprendre.

— Pourquoi me dis-tu *vous*, Valentine? tu vois bien que je te parle autrement.

— Je ne sais pas pourquoi, car cela me fait plaisir que tu me parles comme maman Miller me parlait; elle était bien bonne, maman Miller.

— Tu l'aimais beaucoup?

— Ah! je l'aime encore; mais elle est dans le ciel, elle ne reviendra plus jamais, et, quand je pense à cela, je pleure.

— Pense plutôt que nous resterons toujours ensemble, répliqua Antonin en l'embrassant.

— Je le voudrais bien, mais....

— Dis-moi donc un peu, interrompit-il, tu ne veux donc pas apprendre à lire?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que cela ferait plaisir à la dame et à Rosalie, et que je ne veux pas leur faire plaisir. »

Bien que le petit garçon n'eût que trois ans et demi de plus que sa sœur, des rapports journaliers avec ses camarades, avec ses professeurs, joints au développement d'esprit que produit l'étude, le rendaient fort supérieur à Valentine sous le rapport de l'intelligence. Témoin de la manière dont sa sœur était traitée dans la maison, l'affection et le respect qu'il avait pour sa mère ne parvenaient point à lui faire donner tous les torts à la petite. Il ne pouvait voir dans Valentine qu'une pauvre enfant aigrie, effrayée par la réception qui lui avait été faite, puisqu'elle se montrait douce et aimante pour Gertrude, pour lui-même, en un mot pour tous ceux qui semblaient l'aimer. Toutefois, avant que Valentine parvînt à obtenir la tendresse de Mme Delval, il fallait qu'elle obtînt son pardon par une obéissance à laquelle elle ne semblait pas disposée, et, dans son désir de la faire céder, Antonin imagina d'employer un moyen assez habile.

« Songe donc, petite sœur, lui dit-il, que tu vas devenir bientôt une grande fille, et qu'alors tu seras toute honteuse de ne pas savoir lire.

— Je sais déjà épeler, répondit-elle.

— Eh bien! veux-tu que je t'en apprenne davantage? veux-tu que je te donne des leçons?

— Je le voudrais bien, Tonin; mais comment pourrions-nous faire? je ne vais pas là, moi, et elle indiquait du doigt les fenêtres de Mme Delval.

— Écoute. Je vais commencer demain à travailler pendant deux heures tous les matins, tant que les vacances dureront. Je demanderai à maman la permission de faire mes devoirs dans la cabane, et, comme elle ne se lève jamais avant neuf heures, si tu veux venir à sept, je te ferai lire pendant vingt minutes.

— Je viendrai, je viendrai; à nous deux c'est bien différent, vois-tu! d'abord tu ne me gronderas pas trop fort, et puis je serai avec toi pendant ce temps-là.

— Alors, dans la journée, comme tu ne pourrais pas travailler toute seule les premiers jours, tu prieras Mlle Gertrude de te faire répéter ta leçon.

— C'est cela. Pourvu qu'on te laisse venir dans la cabane!

— Ah! je suis sûr que maman ne me refusera pas cela; je te réponds qu'elle est bien bonne, maman.

— Pour toi, c'est vrai, » dit Valentine.

Antonin l'embrassa sans répondre à ces mots, prononcés le plus simplement du monde et sans aucune amertume.

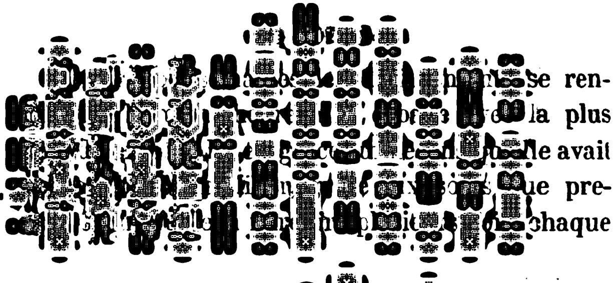
Gertrude n'ayant pas tardé à venir chercher la petite, les deux enfants se séparèrent tout réjouis par l'idée de se revoir bientôt.

Valentine ne perdit pas un moment pour raconter à sa bonne comment Antonin allait lui apprendre à lire, comment elle verrait tous les jours son frère qui était si bon, qu'elle aimait tant, et enfin elle paraissait si contente, qu'il fallait toute la rancune de Gertrude contre le favori de Mme Delval pour que la vieille fille ne partageât pas plus vivement la joie de la pauvre petite.

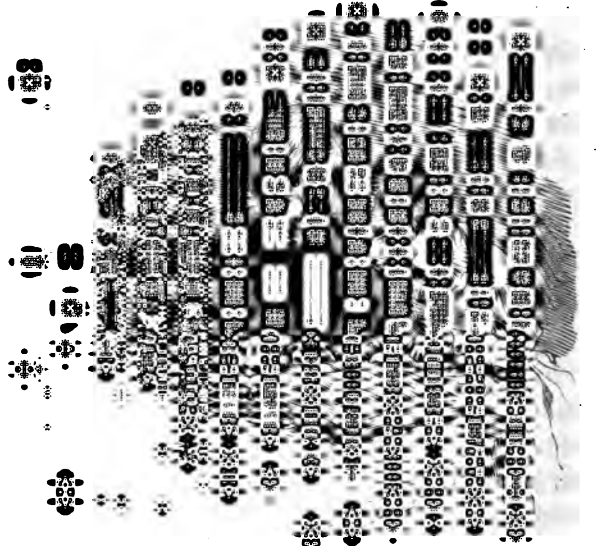
Cette rancune néanmoins ne l'empêcha point de dire le soir à sa chère enfant qu'elle avait vu le domestique porter dans la cabane une table, des livres et tout ce qu'il fallait pour écrire.

Ce fut donc avec la certitude de trouver Antonin que, le jour suivant, Valentine se rendit au rendez-vous, où l'attendait déjà son frère. On n'avait pas de temps à perdre, et on ouvrit aussitôt un livre de contes qu'Antonin venait d'apporter.

C'était un spectacle assez curieux que celui d'un petit garçon de onze ans instruisant une petite fille qui n'en avait pas sept, d'autant plus que, dans cette première leçon aussi bien que dans celles qui suivirent, la gravité du maître et la soumission de l'élève ne se démentirent pas un moment, tant Antonin désirait que Valentine pût plaire à sa mère, tant Valentine désirait plaire à Antonin.



... se ren-
... la plus
... le avait
... ue pre-
... chaque



... rsqu'un
... elle n'y
... Et ... squ'au
... er, elle
... crainte
... nes de

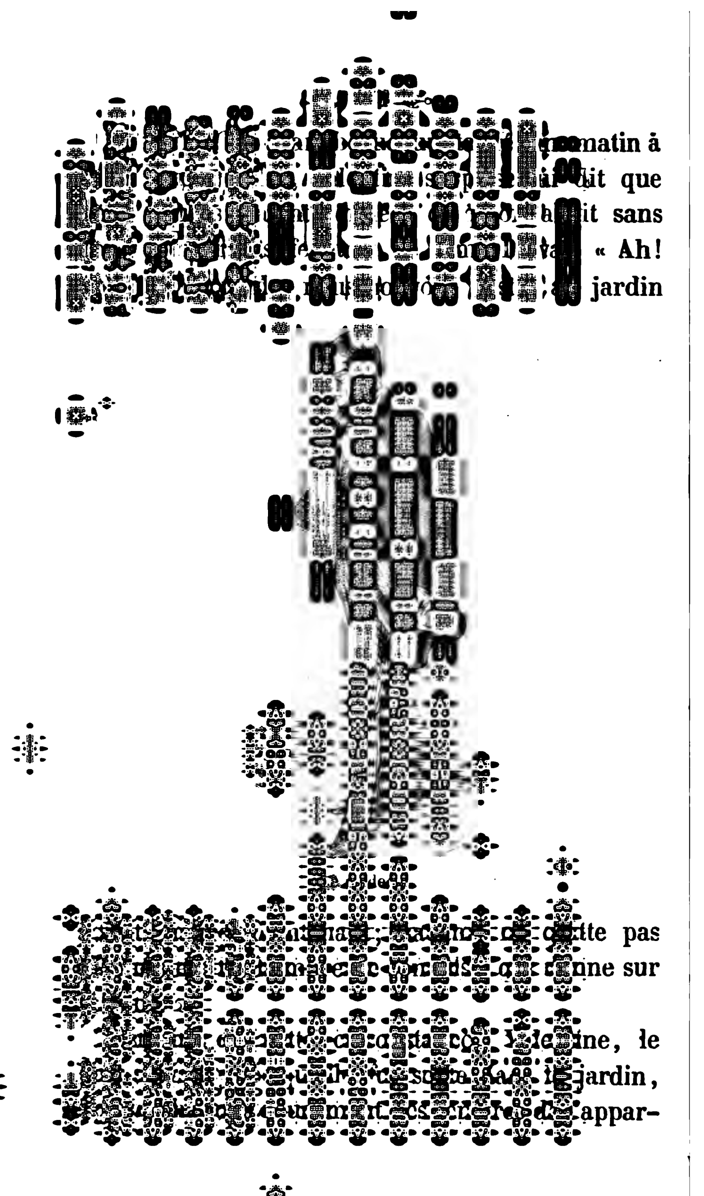
Mme Delval s'ouvraient. Gertrude voyait sa chère petite si inquiète et si chagrine, qu'elle consentit sans peine à descendre à la cuisine pour questionner les domestiques. Lorsqu'elle remonta, elle dit à Valentine que, M. Antonin ayant eu un peu de fièvre, madame l'avait fait rester au lit, mais que cela ne serait rien.

« Nous verrons s'il viendra demain dans la cabane, repartit alors la petite ; ah ! je voudrais bien être à demain ! »

Elle se tourmentait tellement en effet de savoir son frère dans son lit, qu'elle ne cessait de demander si la fièvre faisait bien du mal, et que Gertrude descendit plusieurs fois dans la journée pour lui rapporter des nouvelles. La vieille fille se gardait bien de lui dire que le médecin, qui était venu le matin et qui devait revenir le soir, craignait quelque chose de grave ; mais la pauvre enfant n'en était pas moins triste, ne jouait plus avec ses joujoux et mangeait à peine, disant qu'elle n'avait pas faim.

On peut deviner que le lendemain Valentine se rendit inutilement à la cabane. Toutefois, pendant la semaine qui suivit, comme elle ne voulait plus aller promener dehors, Gertrude, tout en ayant grand soin de lui cacher que l'état de son frère empirait, continua de la conduire à sept heures au jardin, pour lui faire prendre l'air.

matin à
dit que
it sans
« Ah!
jardin



tte pas
nne sur

ne, le
jardin,
appar-

tement de sa mère pour voir ce qui s'y passait. Le domestique venait de frotter le salon, dont la porte sur le jardin était ouverte, et il essuyait les meubles. La petite s'enfuit aussitôt, dans la crainte qu'il ne l'aperçût; mais à peine s'était-elle réfugiée dans la cabane qu'elle se reprocha sa timidité. Pourquoi ne pas parler à François, celui de la maison qu'elle connaissait le plus? pourquoi ne pas lui demander des nouvelles d'Antonin, qu'il voyait sans doute tous les jours? Ces pensées l'enhardirent au point qu'elle retourna du côté de la maison; mais ces hésitations lui avaient fait perdre du temps: quand elle entra dans le salon, le domestique en sortait, et elle ne le rattrapa que dans la salle à manger, comme il allait quitter l'appartement.

« François! dit-elle en courant après lui, comment va mon frère?

— Je ne sais pas comment il est ce matin, mademoiselle, répondit François, mais il faut espérer qu'il ne mourra pas; car pour sûr madame mourrait avec lui. »

Et il sortit.

Valentine avait été si loin jusqu'alors de croire Antonin en danger de mort, que cette réponse fit sur elle l'effet d'un coup de tonnerre: la pauvre enfant se laissa tomber sur une chaise et fondit en pleurs; car, depuis qu'elle avait perdu Mme Miller, elle savait que mourir c'était s'en aller pour toujours.

Elle restait donc à la même place, sans songer un seul moment qu'elle était chez Mme Delval, tant elle n'avait plus d'autre crainte que celle de ne plus revoir Antonin.

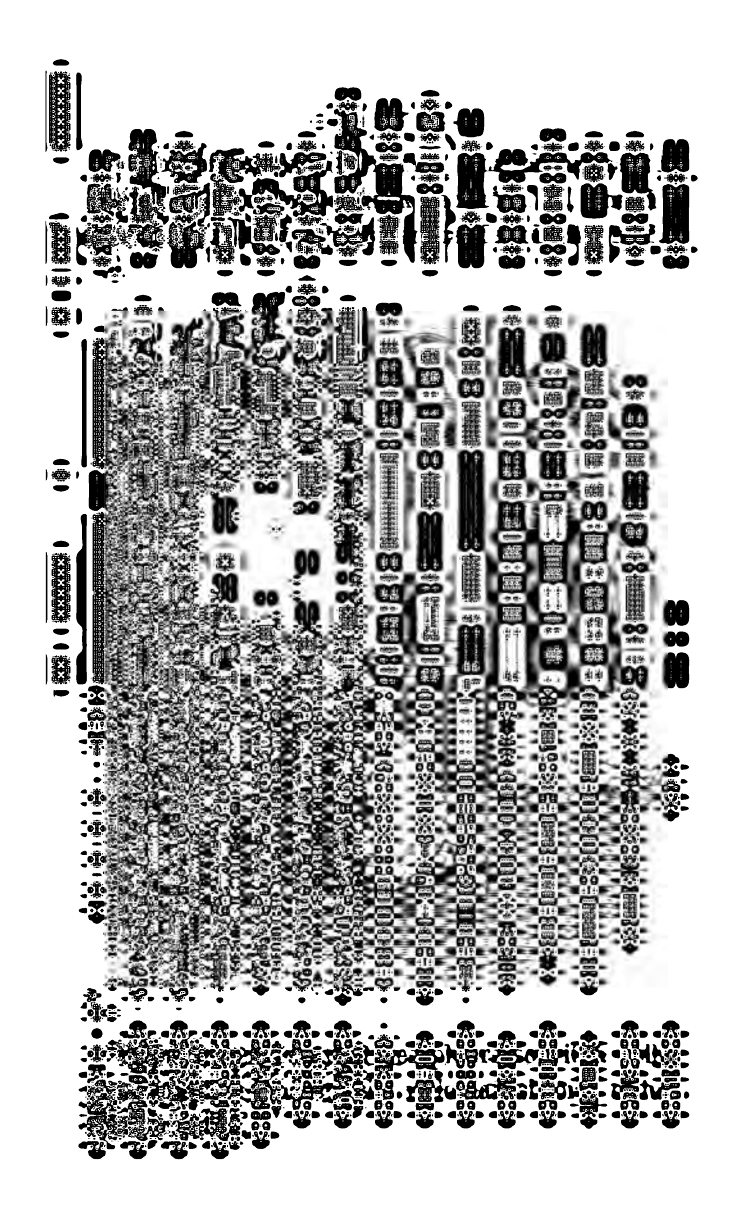
Les murs de la salle à manger étaient couverts de gravures, dont une représentait la Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras. La petite l'avait regardée bien souvent, à l'époque où elle venait les matins chez sa mère, attendu que la pareille était dans la chambre de Mme Miller, placée devant le prie-Dieu de la vieille dame. Valentine était élevée dans des sentiments fort religieux; ses yeux se portant par hasard sur la sainte image, elle se leva, alla s'agenouiller les mains jointes devant la Vierge, et lui demanda en sanglotant d'empêcher son frère de mourir.

Elle était ainsi prosternée, quand Mme Delval, qui venait chercher une potion qu'elle avait fait mettre au frais, entra dans la salle à manger.

A la vue de l'enfant à genoux elle fut très-surprise; mais, s'approchant d'elle, elle lui dit avec beaucoup de douceur: « Vous priez Dieu, Valentine?

— Je prie Dieu pour qu'il ne meure pas, » répondit Valentine en se levant, les joues toutes couvertes de larmes.

Émue jusqu'au fond du cœur, Mme Delval se baissa vers la petite, et, pour la première fois de sa vie, l'embrassa tendrement.



Quoique la pauvre enfant fût bien contente, sa joie approchait à peine de la joie qu'éprouva Gertrude en apprenant ce qui venait d'arriver. La vieille fille ne se lassait point de se faire répéter les propres mots de Mme Delval. Valentine alors recommençait son récit, disait que sa mère l'avait embrassée, qu'elle l'avait appelée ma chère, puis elle s'écriait joyeusement : « C'était mon frère qui avait raison, vois-tu, quand il me disait toujours qu'elle était bonne ! »

Pendant la semaine qui suivit, l'état du petit garçon s'améliora tellement, que le médecin permit qu'il prît de la nourriture et qu'on lui fît quitter le lit pendant quelques heures. Gertrude, qui ne négligeait rien pour s'instruire au juste des progrès que faisait la convalescence, rapportait chaque jour de meilleures nouvelles qui réjouissaient le cœur de Valentine; néanmoins elle commençait à s'étonner et même à s'inquiéter qu'on ne fît pas venir la sœur, puisque le frère était si bien. Elle ne communiquait pourtant pas ses craintes à la petite, n'en continuait pas moins de lui mettre dès le matin sa plus belle robe, d'arranger avec soin ses jolis cheveux qui bouclaient naturellement ; mais elle finit par ne plus répondre un mot, lorsque Valentine disait : « C'est peut-être aujourd'hui qu'il sera *tout à fait bien.* »

Enfin, neuf jours après l'heureuse rencontre de

Mme Delval avec sa fille, l'heure du dîner de Valentine approchait, lorsqu'on vint frapper à la porte de la chambre, chose qui n'arrivait que fort rarement. Gertrude se hâta d'aller ouvrir, et François entra, disant que madame envoyait chercher Mlle Valentine.

« Tout de suite, tout de suite; je vais la conduire, » répondit la vieille fille, dont les yeux brillaient de la plus vive satisfaction.

Elle ne perdit pas en effet un moment, la petite se montrant aussi pressée qu'elle d'obéir.

« Songez bien, chère enfant, disait-elle tout en descendant l'escalier avec une rapidité qui ne lui était plus habituelle, songez bien à vous conduire chez votre mère juste comme vous vous conduisiez chez votre maman Miller.

— Oui, oui, répondait Valentine, elle ne me fait plus peur du tout. »

Mais ce qui allait contribuer à la rassurer encore davantage, c'est que Mme Delval, en la voyant entrer dans la chambre, dit aussitôt : « Vous pouvez retourner à vos affaires et me la laisser, Gertrude; elle dînera avec nous. »

Tandis que ces mots annonçaient à l'enfant la réception la plus favorable, et que Gertrude se retirait la joie dans l'âme, Antonin courait à sa sœur, l'embrassait de toutes ses forces et lui disait à l'oreille : « Si tu pouvais parler la première à maman? »

Valentine s'approcha de Mme Delval.

« Je vous demande pardon d'avoir été méchante, dit-elle en rougissant jusqu'aux yeux.

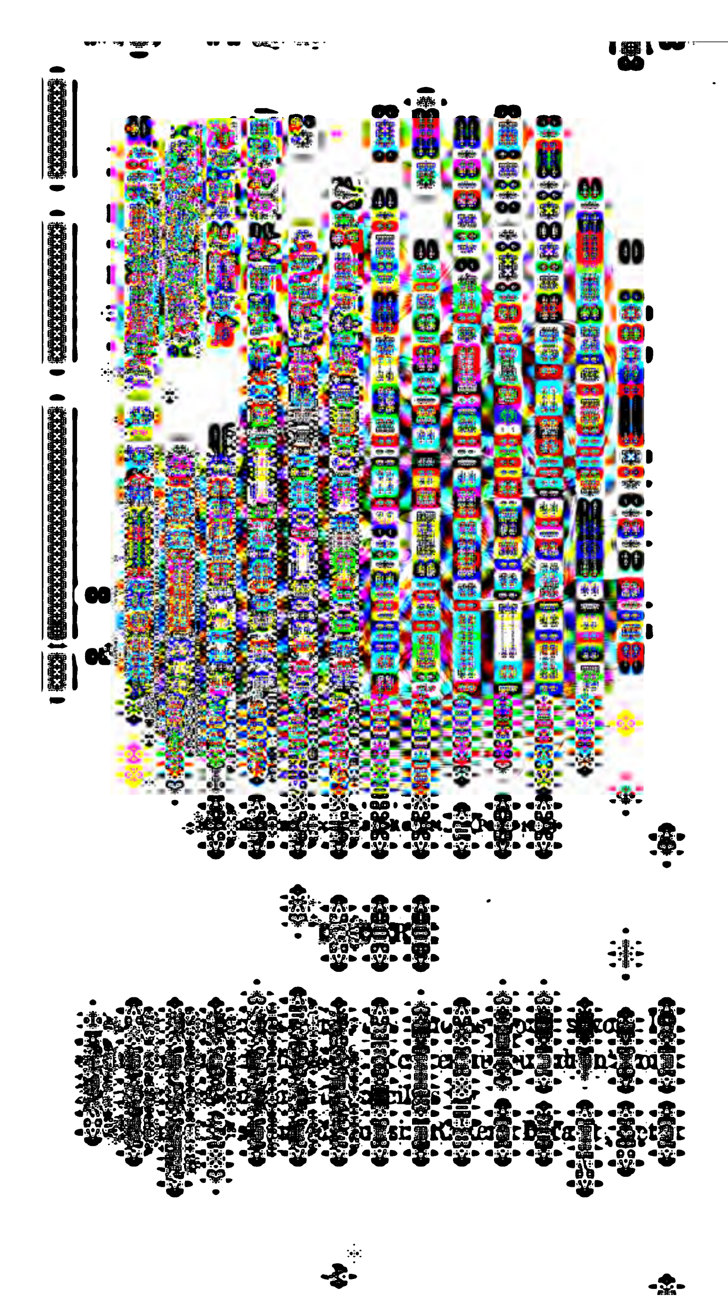
— Je te pardonne et je t'aime, ma fille, répondit Mme Delval qui la serra dans ses bras ; car ton frère m'a tout conté, et je sais que tu as appris à lire pour me plaire. »

Le temps n'était plus où Valentine eût répliqué qu'elle n'avait rien fait pour plaire à *la dame*. Elle fut donc très-loin de songer à démentir Antonin, et, gardant le silence, elle se contenta de baiser la main de sa mère.

A partir de ce jour, Valentine fut admise à partager tous les agréments dont son frère jouissait dans la maison, et, comme elle devint une très-aimable petite fille, elle arriva bientôt à partager aussi la tendresse de Mme Delval.



ROBERT.



garçon de douze à treize ans, entendit sonner l'horloge de la paroisse. « Sept heures! s'écria-t-il; est-il possible qu'il soit déjà sept heures? Ce que c'est que de s'amuser! Grand'mère est sans doute levée depuis longtemps. » Puis il se hâta de passer une veste de drap grossier, et quitta le cabinet qui renfermait son lit, une table et une chaise, pour entrer dans la chambre voisine.

Cette chambre, tenue avec une propreté remarquable, ne renfermait, à l'exception d'un secrétaire fort élégant, que des meubles dont l'extrême simplicité annonçait l'indigence. Près de la fenêtre était assise une femme de cinquante ans à peu près, au visage doux et distingué, qui brodait un voile de dentelle.

« Ah! te voilà, cher enfant, dit-elle avec un sourire de tendresse infinie; j'ai pris grand soin de ne pas faire le moindre bruit en me levant pour ne point te réveiller.

— Il y a bien longtemps que je ne dors plus, bonne mère, répondit le petit garçon, qui l'embrassa deux ou trois fois de suite; hier au soir, tu n'étais pas encore revenue de ta course quand je suis rentré, et j'étais si fatigué, vois-tu, que je me suis mis au lit sans t'attendre.

— Tu as bien fait, mon chéri; quand j'ai vu ta casquette sur ma table et que ta porte était fermée, je n'ai pas eu un moment d'inquiétude.

— Et puis ce matin, grand'mère, je me suis éveillé avec le jour; mais j'ai eu le malheur d'ouvrir le volume de l'histoire d'Angleterre qui va jusqu'à Charles II, et je n'ai pas pu m'en arracher. Comme il a été malheureux, Charles II, tout roi qu'il était! quand on pense à cela on prend du courage. »

Mme Démare (c'était le nom de la grand'mère) poussa un long soupir.

« Mais il est remonté sur son trône, lui, et nous ne retrouverons pas notre fortune, dit-elle.

— Qui sait? répliqua Robert; si toutes mes journées ressemblaient à ma journée d'hier! Devine : combien y a-t-il dans ma main? et il tira de l'argent de sa poche.

— Vingt sous?

— Plus que cela.

— Quarante?

— Encore plus.

— Trois francs?

— Davantage.

— Comment, davantage?

— Cinq francs quinze sous, dit Robert en lui donnant l'argent.

— Cinq francs quinze sous! s'écria Mme Démare; est-il possible que tu aies gagné autant que cela?

— C'est qu'il m'est arrivé un grand bonheur, vois-tu. Il est venu hier à l'hôtel un jeune homme,

qui y vient souvent voir un de ses amis. Il était en cabriolet, et, comme il voulait envoyer son domestique faire une commission, il m'a fait tenir le cheval. Il était si vif, le cheval, qu'il m'a donné bien de la peine, je t'en réponds; mais enfin je l'ai remis sain et sauf au domestique, et, quand le maître est sorti, en chantant d'un air de bonne humeur, il m'a donné les cinq francs en disant: « Tiens, petit! je n'ai pas d'autre monnaie. » Pour les quinze sous, ils me viennent d'une lettre qu'une dame de l'hôtel m'a fait porter rue de la Madeleine. Avec cela, grand'mère, je serais bien content si tu achetais une livre de café pour tes déjeuners; ce qui me chagrine le plus, c'est de te voir manger du pain sec le matin, toi qui n'en avais pas l'habitude.

— Mon bon Robert, cela m'est tout à fait égal. Nous avons bien des dépenses plus pressantes à faire : par exemple, il te faudra bientôt des souliers.

— Tu pourrais même dire qu'il m'en faut, repartit Robert en riant, car ceux-ci sont troués de tous les côtés.

— Pauvre enfant! reprit Mme Démare; cela te fait souffrir quand tu marches?

— Oh! pas beaucoup ; d'ailleurs, tu m'as dit qu'il ne faut pas qu'un homme se plaigne, et je suis un homme maintenant, puisque je gagne ma vie.

— De quelle manière, hélas! dit Mme Démare en soupirant.

— Ne te chagrine donc pas de cela, bonne mère. Il est vrai que, si j'avais pu aller encore à la pension pendant deux ou trois ans, j'aurais été assez instruit pour gagner bien davantage; mais, puisque nous n'avions plus rien, il ne faut penser qu'à remercier le bon Dieu de ce qu'il nous envoie.

— Je le remercie surtout de m'avoir donné un enfant comme toi, Robert, dit Mme Démare en le pressant sur son cœur.

— Et moi donc, crois-tu que je ne le remercie pas tous les jours de m'avoir donné une si bonne mère? Je t'aime tant, je t'aime tant, que, quand tu n'es pas triste, je suis toujours content.

— Eh bien, je serai gaie, Robert, répondit Mme Démare, qui sourit d'un air satisfait.

— Oh! bon cela.... A présent il faut que je te quitte, car tout le monde est sans doute sur pied dans l'hôtel, et on m'a peut-être déjà demandé.

— Va, va, mon enfant, je ne sortirai point de la matinée, car je veux achever ce voile qui presse. »

Tous deux s'embrassèrent tendrement, et le petit garçon partit.

Mme Démare était veuve d'un avocat célèbre qui gagnait beaucoup d'argent, mais qui aimait tellement à en dépenser, qu'il mourut sans rien laisser à sa famille. Le bonheur voulut que lui et sa femme

eussent marié très-jeune leur fille unique, dont la beauté était remarquable, à l'un des plus riches armateurs du Havre, qui l'avait épousée sans dot. M. Bérard (ainsi se nommait ce négociant), homme aussi généreux que bon, ue voulut point laisser vivre sa belle-mère dans la gêne où la réduisait la mort de son mari. Il lui fit une forte pension, et la lui continua même après la mort de sa femme, qui lui fut enlevée à vingt ans, après avoir donné le jour à Robert.

Cet enfant semblait destiné à hériter d'une fortune énorme et bien acquise, lorsqu'une suite d'événements funestes amena la ruine de M. Bérard. Le digne négociant n'avait plus d'espoir que dans le retour d'un navire richement chargé qu'il avait expédié pour l'Amérique, et, lorsqu'il reçut la nouvelle que ce navire venait de périr sur les côtes d'Espagne, ce dernier coup du sort le frappa si cruellement qu'il mourut dans la nuit même d'une attaque d'apoplexie.

Toutes les dettes payées, l'honneur seul de l'honnête Bérard resta sauf; aucun des créanciers ne perdit rien, mais Robert ne conserva pas même de quoi manger du pain.

Mme Démare n'hésita pas à se charger du pauvre orphelin, qui n'avait point de parent du côté de son père. Tout en ignorant quels moyens elle allait employer pour vivre elle-même, elle se hâta d'aller

le chercher au Havre et de l'amener chez elle à Paris. Comme elle avait à peu près rompu avec le monde depuis la mort de son mari, il lui fut très-facile de s'en faire entièrement oublier en allant s'établir au quatrième, dans un quartier fort éloigné de celui qu'elle habitait. Après avoir renvoyé sa cuisinière, dans l'intention de ne prendre qu'une femme de ménage, elle vendit ses meubles, beaucoup trop beaux pour sa nouvelle situation, et la somme qu'elle en tira, jointe à ses petites économies, lui sembla devoir suffire à sa dépense pendant deux ou trois années. Elle possédait de plus quelques bijoux, qu'elle voulut garder pour le cas où des accidents imprévus suspendraient son travail de chaque jour, sur lequel elle comptait beaucoup; car Mme Démare excellait dans tous les ouvrages à l'aiguille, et brodait surtout admirablement.

Bien que ce plan fût basé sur la plus stricte économie, et que Mme Démare le suivît rigoureusement, dès la première année, sa dépense excéda de beaucoup ses recettes. Elle avait ignoré jusqu'alors que ces belles broderies, qu'elle payait si cher dans le temps où elle jouissait d'une grande fortune, ne rapportaient presque rien à l'ouvrière, et, bien qu'elle travaillât avec la plus grande assiduité, ce qu'elle recevait des lingères suffisait à peine à la nourriture dans son modeste ménage.

Avant que Robert eût atteint l'âge de sept ans, elle fut donc obligée d'avoir recours à la vente de quelques-uns de ses bijoux, ce qui lui permit d'envoyer l'enfant comme externe dans une fort bonne pension du voisinage.

Robert, beau comme sa mère, lui ressemblait prodigieusement, en sorte que Mme Démare l'idolâtrait, et trouvait en lui la consolation de toutes ses peines. De son côté, le petit garçon avait pour sa grand'mère, qu'il n'avait jamais quittée depuis l'âge de deux ans, une tendresse si vive, que la joie d'être près d'elle lui tenait lieu de toute autre joie. Jamais, en sortant de l'externat, il ne s'amusait longtemps à causer avec des camarades, tant il avait hâte de rentrer à la maison pour la retrouver. Mme Démare avait supprimé la femme de ménage, ce qui lui causait un surcroît de fatigue; mais Robert n'avait pas dix ans qu'il était devenu du plus grand secours à celle dont il devinait le moindre désir. De même, avec une intelligence fort au-dessus de son âge, il parvenait presque toujours à la distraire, lorsqu'elle s'entretenait avec lui du temps qui n'était plus pour le comparer au présent, et, comme il travaillait à s'instruire avec une ardeur qui faisait de lui le meilleur écolier de ses classes, il éloignait d'elle les tristes pensées en lui parlant de l'avenir.

Cet avenir néanmoins était encore bien éloigné, et

toutes les ressources s'épuisaient. Enfin un jour, le jour même où Robert eut treize ans, Mme Démare avait vendu le matin sa montre, le seul bijou qui lui restât, et, lorsqu'il revint de la pension, il la trouva tout en pleurs.

Ainsi surprise, la pauvre mère ne put lui cacher la cause de ses larmes, et ne lui laissa plus rien ignorer de leur affreuse situation.

Robert, tout en s'efforçant de la consoler, n'en était pas moins effrayé lui-même du sort qui les attendait tous deux. Il ne ferma pas les yeux de la nuit, et le lendemain, l'heure à laquelle il revenait toujours en quittant la classe était passée depuis longtemps sans qu'il reparût. Mortellement inquiète, Mme Démare allait courir au pensionnat pour savoir ce qu'il pouvait être devenu, lorsqu'enfin il ouvrit la porte de la chambre.

« Ah ! cher enfant ! s'écria Mme Démare délivrée de son horrible angoisse, qu'est-il donc arrivé ? Six heures vont bientôt sonner. Il faut que tu te sois bien amusé en sortant de la pension.

— Je n'ai pas été à la pension, bonne mère, répondit Robert en l'embrassant encore plus tendrement que de coutume.

— Comment ! où donc as-tu été ?

— Je vais te conter tout cela ; mais je t'en prie, je t'en prie, ne te fâche pas contre moi de ce que j'ai agi sans ta permission. »

Mme Démare s'assit, portant sur l'enfant des regards inquiets, et Robert poursuivit, non sans hésiter à chaque mot :

« Tu connais bien, dit-il, l'hôtel garni qui est en face de nous, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu connais bien aussi la portière, Mme Duclos, à qui tu as été dire un matin que le feu était dans une des cheminées de sa maison, et qui te salue toujours quand nous passons dans la rue ?

— Sans doute ; eh bien ?

— Eh bien, son mari s'est cassé la jambe la semaine dernière. Avant-hier, en revenant, je suis entré dans la loge pour demander comment il allait, et la pauvre femme m'a dit que le chirurgien prétendait qu'il resterait couché fort longtemps, et qu'elle avait bien peur que cela ne leur fît perdre leur place, parce qu'elle ne pouvait pas suffire seule à la besogne ; qu'elle allait chercher quelqu'un qui pût remplacer Duclos tant qu'il serait au lit, pour faire les commissions des locataires, qui aimaient à avoir un commissionnaire sous la main, et surtout pour garder la loge de huit à neuf heures du matin, pendant qu'elle balaye la cour, les escaliers.... J'oubliais de dire que la mère Duclos avait ajouté qu'elle n'aurait pas besoin de payer cette personne, attendu que les commissions et

quelques autres petits profits rapportaient trente à quarante sous par jour. Alors.... »

Robert s'arrêta, en voyant pâlir sa grand'mère.

« Achève donc, cher enfant, dit Mme Démare d'une voix tremblante.

— Alors, reprit Robert courageusement, j'ai pensé cette nuit qu'il n'était pas bien difficile de faire des commissions et de tirer le cordon d'une porte cochère, et, au lieu d'aller à la pension, j'ai été offrir à Mme Duclos de remplacer son mari pendant tout le temps qu'il serait malade.

— Elle a accepté? demanda Mme Démare respirant à peine.

— Oui, oui, répondit Robert d'un air joyeux; j'ai déjà porté deux lettres aujourd'hui, et voilà trente sous que je te donne, ajouta-t-il en se jetant dans les bras de sa grand'mère, qui se mit à sangloter.

— Et tes études, et ton avenir, cher enfant! s'écriait-elle tout en le serrant sur son cœur.

— Songe donc, bonne mère, répondit le pauvre petit, que bientôt nous n'aurions pas pu payer la pension. Attendons que nous soyons moins malheureux. Je te réponds que je n'oublierai rien de ce qu'on m'a déjà appris. Maintenant, avec ce que je gagnerai et ce que tu gagnes nous pourrons vivre; c'est la première chose cela.

— Te voir devenu un commissionnaire! dit Mme Démare sans pouvoir arrêter ses larmes.

— Bah! ça m'est bien égal. Au contraire, si je fais beaucoup de courses dans la ville, l'exercice me fera grandir, et, quand je serai plus grand, je prendrai un autre état. »

C'est ainsi que le pauvre enfant parvint à consoler un peu celle qu'il aimait uniquement dans ce monde, celle qui de son côté ne vivait que pour lui.

L'état du portier Duclos s'améliora fort lentement, et depuis trois mois Robert le remplaçait à l'hôtel garni où nous venons de le voir se rendre quand nous avons commencé cette histoire.

Lorsqu'il eut fermé la porte de la chambre, Mme Démare écouta le bruit de ses pas jusqu'à ce qu'elle n'entendît plus rien. Puis, joignant les mains : « Que Dieu te bénisse, cher enfant, dit-elle en levant les yeux au ciel, et te récompense un jour autant que tu mérites de l'être! »

Après avoir fait cette prière, partie du fond de son cœur affligé, elle se remit à son ouvrage. C'était un voile dont la broderie devait lui être payée dix-huit francs, et l'on sent qu'elle était pressée de le finir.

Elle y travaillait depuis deux heures, à peu près, lorsqu'elle crut entendre Robert monter l'escalier rapidement. Surprise et un peu inquiète de le voir revenir sitôt, elle s'élança pour lui ouvrir, bien qu'il eût une clef, et il entra hors d'haleine.

« Grand'mère! grand'mère! s'écria-t-il en se

jetant sur une chaise, j'ai tant couru que je ne peux plus respirer.

— Qu'as-tu? que t'est-il arrivé? rien de malheureux, j'espère, dit Mme Démare toute tremblante.

— Bien au contraire; imagine-toi que je viens de trouver un portefeuille.

— Un portefeuille!

— Et qu'il y a dedans un gros paquet de papiers, qui sont d'une autre couleur, mais qui ressemblent à celui que tu as changé l'année dernière, tu te souviens bien?

— Des billets de banque?

— C'est cela. Tiens, regarde. »

Et Robert, tirant le portefeuille de sa poche, le lui donna.

« Bonté divine! dit Mme Démare, ce sont des billets de mille francs! Un, quatre, huit, en voilà dix.

— Dix mille francs! s'écria Robert en sautant de joie; c'est le ciel qui nous envoie cette fortune!

— Pour la rendre à son maître, Robert, » répliqua gravement Mme Démare.

Ces mots calmèrent aussitôt le transport du pauvre enfant.

« C'est vrai, tu as raison, reprit-il tristement; ce portefeuille ne nous appartient pas, quelqu'un l'a perdu sans doute.

— Et une perte semblable peut ruiner toute une famille, ajouta Mme Démare.

— Perdre dix mille francs d'un coup! quel chagrin pour ces pauvres gens!

— Et surtout s'ils ont des enfants, dit la malheureuse mère en poussant un gros soupir.

— Mais nous ne savons pas à qui ils sont, repartit Robert; comment faire pour les rendre?

— On pourrait les faire afficher; c'est que les affiches coûtent peut-être bien cher.

— Ah! c'est le portefeuille qui payera, par exemple!

— Sans doute, et puis voyons d'abord s'il ne renferme point quelques indices.... justement. Une lettre et des cartes de visite.... M. Saint-Aubin, boulevard Montmartre, n° 9....

— Ce n'est pas bien loin d'ici, interrompit Robert, je vais y courir tout de suite.

— Il est plus prudent de ne point te charger du portefeuille, dit Mme Démare; tu demanderas simplement M. Saint-Aubin, et tu lui donneras mon adresse, en lui disant qu'il peut apprendre ici des nouvelles d'une chose dont il doit être en peine.

— Il viendra bien vite, sois-en sûre.

— Oui; mais je veux avoir la certitude que nous rendons une aussi forte somme à celui qui l'a perdue.

— Je le crois bien! il faut d'abord que l'on nous dise au juste tout ce qu'il y a dans le portefeuille. Quand nous trouvons en classe un canif, un cou-

teau, un n'importe quoi, on n'est pas assez bête pour crier : « A qui le couteau? à qui le canif? » On crie seulement : « Qui est-ce qui a perdu quel-« que chose? »

— Justement. Ne perds pas une minute, cher enfant, va vite.

— Je serai revenu dans un quart d'heure, » dit Robert, qui partit comme un trait.

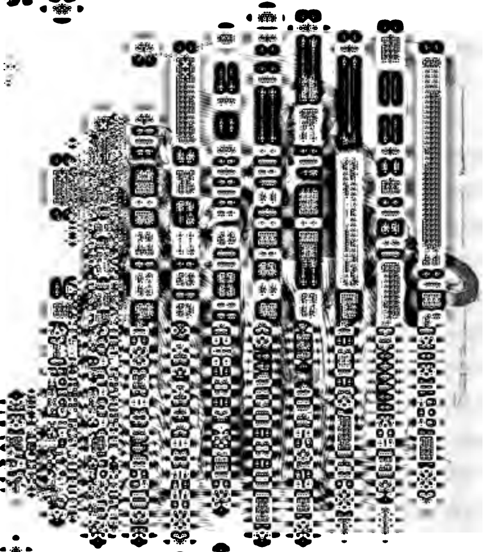
Tout en serrant le portefeuille dans son secrétaire dès que le petit garçon fut sorti, Mme Démare ne put s'empêcher de songer que la personne qui l'avait perdu était peut-être fort riche, qu'il lui était assez indifférent d'avoir dix mille francs de plus ou de moins, tandis que, dans sa triste position, dix mille francs c'était le bonheur! « Hélas! se disait-elle en reprenant son ouvrage, voilà le monde; trop heureux encore de vivre dans la misère sans avoir rien à se reprocher! »

Dans ce moment elle entendit sonner à la porte, ce qui arrivait fort rarement. Sans penser que ce pût être déjà M. Saint-Aubin, elle ne s'en hâta pas moins d'aller ouvrir, et devint très-pâle à la vue de M. Morin, le propriétaire de la maison.

« Je vous demande pardon, madame Démare, dit-il, de me présenter chez vous si matin; mais j'ai aujourd'hui beaucoup de payements à faire, et je viens vous prier de finir notre petit compte.

— Notre petit compte, monsieur Morin, répon-

assé, je
...
mandé
di-ci....
état de



uve hors
oup dé-
qu'il m'a
osses im-
isfasse à
int?

— J'espère, monsieur Morin, qu'une somme aussi légère ne vous mettra pas dans l'embarras, répondit Mme Démare d'un ton suppliant.

— Il n'y a pas de somme légère quand il s'agit d'en composer une lourde, répliqua brusquement le propriétaire; tous les philosophes ont dit que les petits ruisseaux font les grandes rivières, personne n'ignore cela.

— Aussi suis-je désespérée....

— Votre désespoir ne me donnera pas les soixante francs que vous me devez. Quand on n'a point de revenus, on se loge moins chèrement, madame.

— C'est ce que j'ai cherché en vain; vous savez que je n'ai point hésité à monter au cinquième étage lorsque j'ai vu que mes dernières ressources commençaient à s'épuiser.

— Comment épuise-t-on ses dernières ressources? voilà ce que je ne conçois pas, car vous m'avez dit que vous aviez vécu dans l'aisance.

— Il est vrai que j'ai vécu dans l'aisance, parce que le mari de ma fille était fort riche; mais son cœur trop généreux et des malheurs inouïs l'ont complétement ruiné. Mon gendre n'a sauvé que l'honneur. A sa mort, il laissait dans la misère un enfant; pouvais-je envoyer mon petit-fils à l'hôpital? J'ai vendu, pour le nourrir, tout ce que je possédais, mes meubles d'abord, à l'exception de

ce secrétaire, auquel je tiens beaucoup parce que ma fille me l'a donné.

— Le secrétaire est assez joli, dit M. Morin.

— Puis, continua Mme Démare, j'ai vendu l'un après l'autre les bijoux que je possédais; grâce à ces ressources, auxquelles je joignais mon travail, mon cher enfant n'est pas mort de faim. Il m'en a bien récompensée! Savez-vous ce qu'il a fait, monsieur?

— Non.

— Quand il a connu l'horreur de notre situation, un matin, avec une énergie bien au-dessus de son âge, au lieu de se rendre au pensionnat où je l'envoyais tous les jours, il a été se placer pour gagner sa vie en faisant des commissions. Le ciel a béni ses efforts, et, depuis ce moment, le pain que nous mangeons est le prix de ses sueurs.

— C'est fort bien, répliqua M. Morin, c'est fort bien au petit bonhomme; mais il résulte de tout cela que vous ne possédez aucune fortune, que vous n'avez aucun revenu; et, comme je ne suis pas assez riche pour vous loger gratis, voici le seul accommodement que je puisse vous offrir : dans huit jours vous me payerez mes soixante francs, ou bien je prendrai le secrétaire et vous irez vous loger ailleurs. C'est mon dernier mot. » Et il sortit.

En l'entendant s'éloigner après ces cruelles paroles, Mme Démare tomba sur une chaise dans un

état de désolation difficile à peindre ; car l'arrêt de cet homme mettait le comble à sa misère. Où trouver soixante francs ? Et s'il fallait abandonner un meuble qui lui était si cher, comment aller se loger ailleurs ? Sans parler des frais d'un déménagement, offrait-elle assez de garanties pour qu'on voulût la recevoir comme locataire dans une honnête maison ? Toutes ces idées qui se succédaient dans sa tête achevaient de l'accabler, lorsqu'une lueur d'espérance vint s'y mêler. Ce secrétaire, qui renfermait maintenant une si forte somme, renfermait peut-être son salut. Si ce monsieur auquel appartenait le portefeuille était bon et généreux, il semblait impossible qu'il n'offrît pas une récompense au pauvre enfant qui lui rendait son bien, et ne fût-ce qu'une pièce d'or, en la donnant comme à-compte au propriétaire, peut-être obtiendrait-on du temps pour le reste. Cette consolante pensée ranima tellement Mme Démare, qu'elle avait repris courage lorsque Robert rentra.

« Eh bien ? demanda-t-elle avec anxiété.

— M Saint-Aubin n'était pas chez lui, répondit Robert ; mais le portefeuille lui appartient, et je suis sûr qu'il va venir. Quand je suis arrivé, j'ai trouvé un domestique dans l'antichambre.... Oh ! c'est superbe chez lui : des buffets magnifiques, des statues....

— Enfin ? interrompit Mme Démare.

— Oui, je te conterai cela après. J'ai donc dit au domestique que j'étais très-fâché que son maître fût sorti, parce que je venais lui donner une nouvelle qui devait l'intéresser beaucoup. Et là-dessus seulement ce garçon s'est écrié : « Il s'agit peut-« être de son portefeuille ? » C'est bien clair, n'est-ce pas ?

— Oui, après ?

— Le domestique m'a proposé de me faire parler au valet de chambre, à l'homme de confiance de M. Saint-Aubin. Alors il m'a conduit à un vieux monsieur qui peut bien avoir quarante ans, à qui j'ai donné ton adresse, et qui m'a dit que vraisemblablement son maître serait ici presque aussitôt que moi.

— Alors il ne doit pas tarder. Tant mieux, dit Mme Démare, parce qu'il est d'usage, vois-tu, que celui qui rend un portefeuille reçoive une récompense.

— Une récompense! pourquoi donc? pour n'avoir pas gardé l'argent d'un autre?

— Pour avoir pris la peine de rechercher la personne à qui il appartient.

— Belle peine que d'aller d'ici au boulevard Montmartre! Oh! non, je ne veux rien recevoir pour cela; ce n'est pas une commission, vois-tu bien.

— C'est que tu ne sais pas....

— Quoi donc ?

— Que, pendant ton absence, M. Morin est monté pour me demander les deux termes que je lui dois, et, comme je ne puis pas le payer, il nous met à la porte de la maison.

— O mon Dieu ! qu'est-ce que tu dis là ?

— C'est une somme de soixante francs qui nous manque, en sorte que, si M. Saint-Aubin t'offrait deux ou trois louis, il faudrait les prendre, Robert.

— Je les prendrai, je les prendrai, mais c'est bien méchant à M. Morin.

— Nous lui devons, mon enfant ; il est obligé lui-même de payer ses ouvriers, ses impositions.

— C'est juste ; ce n'en est pas moins un furieux coup. Je ne pensais jamais à ce loyer-là, moi.

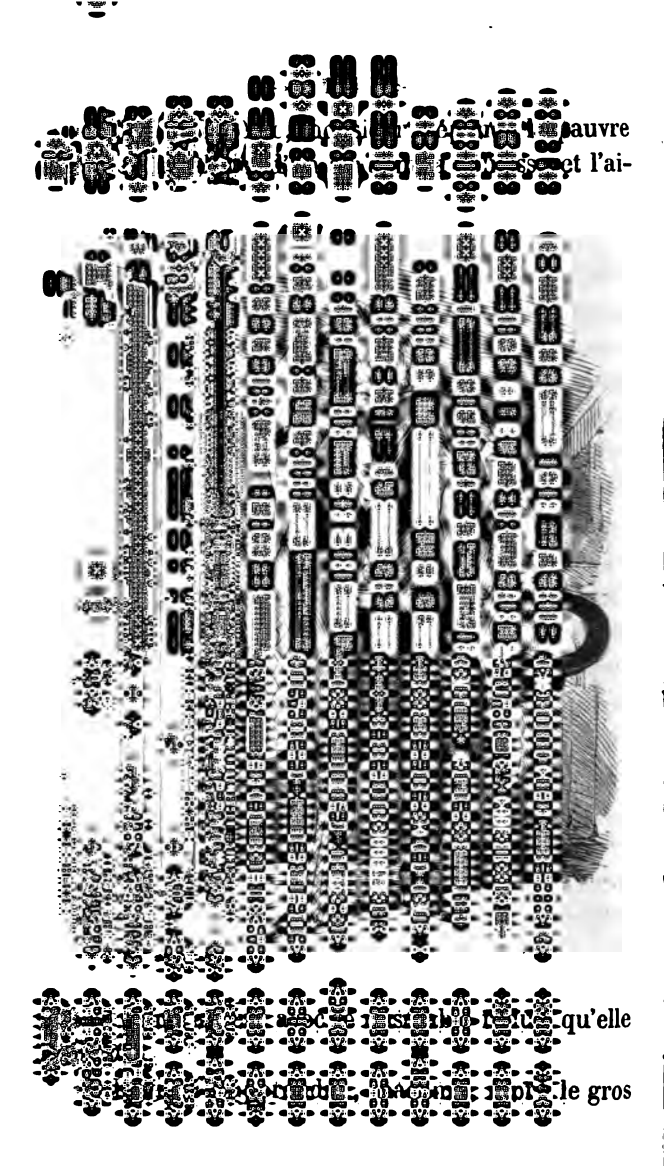
— A l'avenir, dit Mme Démare, nous tâcherons de mettre avant tout le loyer de côté ; espérons que pour cette fois.... N'entends-tu pas quelqu'un monter l'escalier ? ajouta-t-elle avec une vive émotion.

— C'est lui, sans doute, répliqua Robert ; sois tranquille, je prendrai la récompense. »

La sonnette s'étant fait entendre alors, Robert se pressa d'ouvrir la porte, et il entra dans la chambre un gros homme fort bien vêtu, qui devait approcher de la soixantaine, et qui semblait un peu essoufflé d'avoir monté les cinq étages.

« Madame Démare ? demanda-t-il, s'adressant au petit garçon.

... pauvre
... et l'ai-



... qu'elle
... le gros

monsieur, que pendant mon absence vous avez envoyé chez-moi un petit commissionnaire qui a laissé votre adresse à mon valet de chambre.

— Monsieur est monsieur Saint-Aubin? dit Mme Démare.

— Précisément. D'après ce que viennent de me dire mes domestiques, j'ai l'espoir d'apprendre ici quelques nouvelles d'un portefeuille que j'ai eu le malheur de perdre hier au soir. Il doit renfermer dix mille francs en billets de banque, des cartes de visite et une lettre que l'on m'écrit de New-York, dans laquelle on m'instruit....

— Je n'ai point lu la lettre, monsieur, interrompit Mme Démare; l'adresse a suffi pour nous indiquer votre demeure, et mon petit-fils s'est hâté de courir chez vous.

— Est-ce donc cet enfant qui a trouvé le portefeuille? demanda M. Saint-Aubin avec une sorte d'attendrissement.

— Oui, dit Robert, dans un passage qui conduit à la rue Richer.

— C'est, en effet, le chemin que j'ai suivi en quittant la maison de mon notaire, chez qui je viens de retourner ce matin inutilement; mais il pourra vous fournir des preuves que le portefeuille m'appartient.

— Il suffit, monsieur; les renseignements que vous me donnez ne me laissent aucun doute. »

En parlant ainsi, Mme Démare se leva, prit le portefeuille dans son secrétaire et le lui remit en ajoutant :

« Vous devez y retrouver tout ce que nous y avons trouvé nous-mêmes. »

M. Saint-Aubin ne jeta qu'un regard très-rapide sur le contenu du portefeuille, puis ses yeux se portèrent tout autour de lui.

« Madame, dit-il en prenant la main de Mme Démare qu'il serra dans la sienne, un pareil trait est rare.

— J'aime à croire que non, monsieur, répondit-elle.

— Permettez-moi de le reconnaître en offrant à votre petit-fils une légère partie de ce qu'il me rend. Tenez, mon jeune ami.

— Un billet de mille francs ! s'écria Mme Démare; ah ! c'est trop, monsieur, beaucoup trop.

— Non, non, je l'exige.

— O bonne mère, dit Robert avec joie, en voilà bien plus qu'il n'en faut pour payer M. Morin.

— Qu'est-ce donc que M. Morin ? demanda le nouvel ami de l'honnête famille.

— C'est mon propriétaire, monsieur, répondit Mme Démare; je crois bien inutile de chercher à vous cacher que nous sommes pauvres.

— Mais moi, je suis riche, s'écria vivement M. Saint-Aubin; je suis garçon, sans famille et

même sans amis en France ; je serai trop heureux de m'occuper du sort de cet enfant. Voyons, madame, parlez-moi franchement ; vous n'avez pas toujours été dans la position où je vous trouve ?

— Non, monsieur ; le père de Robert possédait de grands biens que des événements cruels lui ont fait perdre ; il est mort totalement ruiné.

— Et son fils est resté sans aucune ressource ?

— Au point qu'il m'a fallu renoncer à l'envoyer en classe, quoiqu'il y fît des progrès surprenants.

— Il sait donc déjà quelque chose ?

— Je sais depuis longtemps écrire et compter, dit Robert, et j'étais dans les dix premiers en latin et en histoire.

— Madame Démare, reprit M. Saint-Aubin, il faut absolument que cet enfant termine son éducation ; car vous devez comprendre que tout son avenir dépend de là.

— Aussi donnerais-je le plus pur de mon sang pour lui procurer un si grand avantage, répliqua la pauvre mère.

— Rien n'est si facile. Je me charge de lui faire obtenir une bourse dans un collége.

— Dans un collége ! dit Robert, sautant de joie ; où l'on m'apprendra le latin, la géographie, les mathématiques ?

— Oui.

— Ah ! monsieur, dit Mme Démare, quelle reconnaissance....

— Vous verrez, monsieur, interrompit Robert que sa joie transportait; vous verrez si je profiterai de vos bontés pour nous ! Quel bonheur.... mais, qu'est-ce que je dis donc ? ajouta-t-il en rougissant, saisi par une pensée qui le calma tout à coup; je ne puis pas quitter grand'mère; elle a besoin du peu que je gagne.

— On y pourvoira d'une autre manière, dit M. Saint-Aubin; soyez tranquille, mon garçon. Il faut seulement, madame, que vous me remettiez son acte de naissance.

— Je vais vous le donner, monsieur, répondit Mme Démare; tous nos papiers de famille sont dans ce secrétaire. »

Elle ne tarda pas en effet à trouver ce que demandait M. Saint-Aubin; mais, à peine eut-il jeté les yeux sur l'acte de naissance dont il lut les premières lignes, qu'il s'écria comme hors de lui-même :

« Que vois-je ? est-ce possible, mon Dieu ? Cet enfant serait le fils de Charles Bérard, un armateur, un négociant du Havre ?

— C'était mon gendre, monsieur, dit Mme Démare.

— Et c'était mon ami, mon camarade de classe et mon bienfaiteur. »

En parlant ainsi, le brave homme avait pris Robert dans ses bras et le pressait sur son cœur.

« Se peut-il? s'écriait la pauvre mère, dont la joie était au comble.

— Oui, madame, je lui dois tout. J'étais né sans fortune; c'est Bérard, c'est cet excellent homme, qui m'a prêté quinze mille francs que j'ai mis en marchandises pour passer aux États-Unis, où j'ai fait ma fortune. Bérard et moi nous nous sommes écrit souvent; et quand, il y a dix ans, je suis revenu en France, dans l'espoir de partager avec lui tout ce que je possédais, j'ai appris à la fois et sa ruine et sa mort. Toutes mes démarches pour savoir où retrouver le fils qu'il avait laissé ont été vaines; pendant six mois, j'ai fait mettre un avis dans les journaux....

— Je n'en lis plus depuis bien longtemps, dit Mme Démare.

— Je le retrouve enfin, cet enfant, continua M. Saint-Aubin, dont la figure exprimait une joie indicible; je le retrouve, l'enfant de mon cher Bérard! Madame Démare, Robert est riche, très-riche; la moitié de mes biens lui appartient, d'abord, et, s'il se montre le digne fils de son père, il sera l'héritier du reste.

— Ah! monsieur, que Dieu récompense tant de bonté! dit Mme Démare, qui versait des larmes de reconnaissance; je ne puis trouver de mots qui vous peignent ce que je sens.

— Je te verrai donc heureuse, bonne mère ! s'écria Robert en se jetant dans ses bras ; je te verrai donc heureuse !

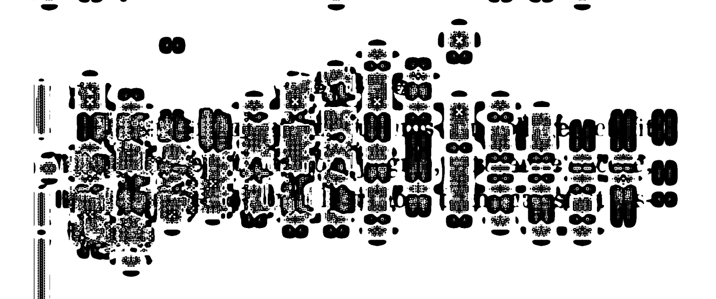
— Ah çà, reprit M. Saint-Aubin, je ne veux pas que vous restiez dans ce taudis un quart d'heure de plus. Nous allons payer le propriétaire ; et, comme le déménagement ne sera pas long, mes gens viendront chercher vos meubles. Mon carrosse est en bas, vous allez venir tout de suite habiter ma maison ; là, vous perdrez le souvenir des tristes années que vous venez de passer, vous vivrez tous deux près d'un bon ami et dans l'abondance.

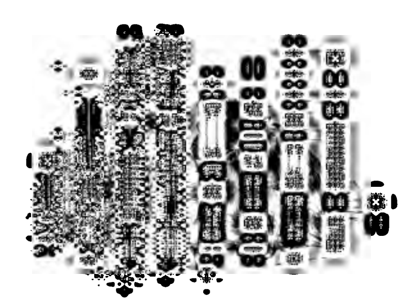
— Quand je serai plus grand, monsieur Saint-Aubin, dit Robert timidement, je me trouverai bien heureux sans doute de vivre près de vous ; mais à présent, si j'ose dire ce que je pense, j'aimerais mieux entrer dans ce collége dont vous parliez tout à l'heure.

— Parce que ?

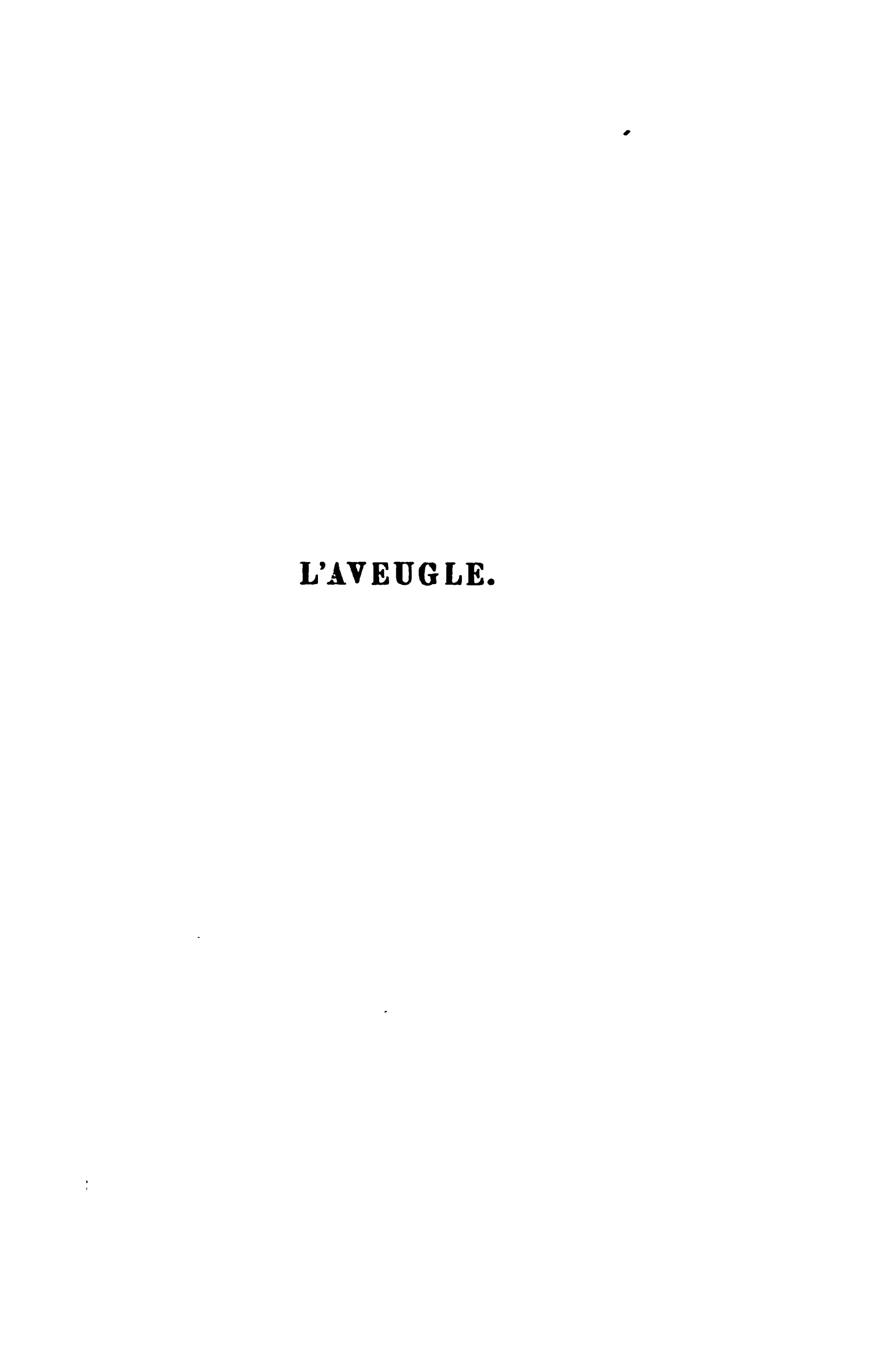
— Parce que je voudrais être assez instruit pour me tirer d'affaire tout seul, si la fortune que vous nous donnez se perdait comme l'autre.

— Il a raison l'enfant, il a raison, repartit M. Saint-Aubin, et nous suivrons son avis, madame Démare ; car l'homme ne possède ici-bas que deux biens solides : son instruction et son travail. »









L'AVEUGLE.



vêtus de leurs plus beaux habits, marchaient d'un pas si rapide qu'ils s'apercevaient à peine du froid qu'il faisait. Le petit garçon, de temps à autre, se mettait à courir jusque dans les champs qui bordaient la route, cassant toutes les branches d'arbres fruitiers qu'il pouvait atteindre, pour l'unique plaisir de faire le mal, jusqu'au moment où son père le rappelait près de lui. Forcé alors de se tenir sur le chemin, il ramassait des pierres qu'il jetait à tous les chiens qu'il voyait passer, bien que François Gérard lui répétât plus d'une fois : « Tu te feras mordre, Jérôme, et tu n'auras que ce que tu mérites. »

Enfin, il aperçut de loin une petite fille qui s'avançait, portant avec beaucoup de précaution une cruche pleine d'eau. Il prit aussitôt son élan, courut vers elle, et la heurta si violemment qu'il la renversa par terre. La pauvre enfant se relevait en criant, en pleurant de toutes ses forces, et Jérôme lui ricanait au nez, lorsque François Gérard arrivant commença par appliquer sur la joue de son fils un des plus vigoureux soufflets qu'on ait jamais reçus; puis il prit le bras de la petite : « Es-tu blessée ? lui demanda-t-il d'un ton de bonté.

— Non, répondit-elle en sanglotant, mais la cruche.... la cruche.... »

La cruche, en effet, était brisée en mille morceaux.

« Allons, ne pleure plus, reprit le maçon qui tira de l'argent de sa poche; voilà dix sous que tu donneras à ta mère pour qu'elle achète une cruche neuve. Tu lui raconteras comment cela s'est passé, et tu ne seras pas grondée. »

La pauvre petite essuya ses larmes, remercia de tout son cœur François Gérard, et continua sa route.

Pendant plusieurs minutes le père et le fils marchèrent à côté l'un de l'autre sans s'adresser un mot. Enfin, Gérard prenant la parole : « Tu n'es pas bon, Jérôme, dit-il d'un air triste et sévère, tu n'es pas bon. Ça te portera malheur toute ta vie; Dieu ne te bénira pas, et les hommes te haïront.

— En quoi que je ne suis pas bon ? répondit Jérôme avec la grossièreté qui lui était habituelle; est-ce que c'est ma faute, à moi, si la petite fille est tombée ?

— Je serais bien content si ce n'était pas ta faute, reprit François; mais est-ce que je ne te vois pas tous les jours donner de mauvais coups à tes petits camarades ? Je ne t'ai pas mené gâcher une seule fois au quai d'Orsay sans recevoir des plaintes des autres maçons, qui disent que tu assommes tous leurs petits manœuvres.

— Tiens ! je les assomme à présent ! Si je leur donne quelques taloches, ils m'en rendent bien d'autres, allez !

— C'est possible, mais ils ne te prennent pas en traître, tandis que toi, Jérôme, tu es traître; menteur et paresseux. Tout ça me fait bien de la peine. »

Jérôme ne répondit rien; il se contenta de murmurer tout bas : « Qu'est-ce qui lui prend donc aujourd'hui pour me sermonner comme ça? j'aimerais bien mieux qu'il fût soûl; quand il est soûl, il me laisse tranquille. »

Pour expliquer ceci, il faut dire que François Gérard, tout honnête homme et tout excellent ouvrier qu'il était, avait un défaut terrible : il buvait. Presque tous les soirs il rentrait ivre chez lui, ce qui, depuis la mort de sa femme, avait privé le petit Jérôme de l'utile surveillance que doivent exercer les pères et mères. Ce malheur n'était pas le seul qu'attirait sur la tête de Gérard la funeste habitude de la boisson : quoiqu'il eût toujours de l'ouvrage, étant connu pour un des plus habiles maçons de Paris, qu'il gagnât quatre francs par jour, et souvent même cent sous, il n'avait point fait encore la plus petite économie pour le temps où l'âge ne lui permettrait plus de travailler, en sorte que, outre le déshonneur d'avoir la réputation d'un ivrogne, une misère certaine l'attendait dans sa vieillesse.

Comme cependant, le matin dont je parle, François n'avait encore bu que de l'eau, il était en

jouissance complète de sa raison, et son bon naturel se montrait tout entier. Voyant donc que son enfant gardait le silence, il continua ainsi : « Je te dis tout cela aujourd'hui, Jérôme, parce que nous allons voir mon frère Antoine, et que je désire que tu te conduises bien chez lui ; car ton oncle est bon, lui, bon et honnête, sans compter qu'il en sait bien plus que moi, et je crois qu'il aurait un grand chagrin s'il pensait qu'il peut y avoir un jour un mauvais sujet dans la famille.

— Il en sait plus long que vous ! répondit Jérôme, charmé que la conversation changeât de sujet ; est-ce qu'il sait autre chose que jouer de son violon ?

— Je le crois bien ! s'écria Gérard, qui s'était toujours enorgueilli d'être le frère d'Antoine ; je le crois bien vraiment ! Antoine a lu plus de livres dans sa vie que je n'ai placé de moellons depuis que je suis au monde ; ça lui a appris tout ce qui s'est passé sur la terre et tout ce qui se passe dans le ciel. Il écrit comme une peinture ; il compte les plus fortes sommes aussi vite que je pourrais compter l'argent que j'ai dans ma poche. Tu crois peut-être que les contredanses qu'il nous joue quelquefois, il les sait pour les avoir entendues, comme toi et moi nous savons des chansons ? pas du tout : ces contredanses-là sont écrites sur du papier réglé avec des petits points noirs qu'Antoine a appris

à lire comme de la véritable écriture. Il chante des airs d'opéras sans jamais se tromper dans la musique, parce que, vois-tu bien, il ne les sait pas par routine comme nous autres. »

Gérard s'arrêta pour reprendre haleine.

« Et qui donc lui a appris tout cela? demanda Jérôme.

— Un bourgeois de chez nous, répondit François, que je n'ai pas connu, parce qu'il était mort quand je suis né; car tu sais bien que j'ai douze ans de moins que ton oncle. Ce brave homme était le parrain d'Antoine, et il l'avait pris en amitié, si bien que, s'il n'avait pas été emporté par un coup d'apoplexie, il aurait laissé quelque chose à son filleul; mon père et ma mère me l'ont dit bien souvent.

—Mais mon oncle doit être riche, dit Jérôme, depuis tant d'années qu'on le paye dans les guinguettes où l'on danse?

—Pour riche, je ne crois pas qu'il le soit, répondit Gérard; quand nos parents sont devenus trop vieux pour travailler, nous les avons nourris bien entendu de notre mieux jusqu'à leur mort, et comme Antoine gagnait plus que moi et qu'il n'avait ni femme ni enfant, il donnait davantage. Ça n'empêche pas que, quand il voudra, je changerai de magot avec lui, et que je suis bien sûr de ne pas y perdre. Il est logé à Montrouge comme un prince,

avec des rideaux à ses fenêtres, et nous allons avoir un bon dîner, je t'en réponds. »

Ces derniers mots firent doubler le pas à Jérôme, qui joignait à tous ses autres défauts une gourmandise sans pareille.

Antoine attendait sur la porte de sa maison François et son fils, qu'il embrassa de tout son cœur. Les deux frères ne s'étaient point vus depuis longtemps; car, obligés de gagner tous deux leur pain par un travail journalier, ils ne pouvaient se visiter que très-rarement, en sorte que Gérard fut frappé du changement d'Antoine, qui lui parut fort pâle et maigri de moitié.

« Qu'as-tu donc, frère? lui dit-il dès qu'ils furent assis tous les trois dans la chambre où le couvert était déjà mis pour le dîner; es-tu malade ou sors-tu de maladie?

— Je me porte bien, François, » répondit Antoine avec un peu d'embarras; et il se pressa de changer de conversation en s'efforçant de paraître aussi gai qu'il l'était habituellement.

Néanmoins le maçon, qui n'était pas dupe de cette gaieté, voyait bien que son frère lui cachait quelque chose, et, tout en mangeant d'une volaille et d'un excellent pâté dont le petit Jérôme se régalait de son mieux, il ne cessait de regarder celui qui les traitait si bien. Enfin, lorsqu'on en fut au fromage, il n'y tint plus.

« Tu as beau faire, Antoine, lui dit-il, tu n'es pas aujourd'hui comme à ton ordinaire, et cela n'est pas bien de te méfier de moi.

— C'est vrai, mon frère, répondit Antoine ; mais je ne me méfie pas ; seulement, je ne voulais point te chagriner en te parlant de mon chagrin.

— C'est donc du chagrin que tu as? répliqua François avec intérêt.

—Oui, reprit Antoine, poussant un gros soupir, et un bien grand, auquel ni toi ni moi nous ne pouvons rien. Je deviens aveugle, François.

— Aveugle ! s'écria le maçon.

— Hélas ! cela est trop vrai. Tu sais bien que j'ai toujours eu un œil dont je voyais à peine ; maintenant je l'ai tout à fait perdu, et depuis l'année dernière l'autre s'affaiblit tous les jours tellement, que dans six mois peut-être je n'y verrai plus du tout.

—Il faut consulter un médecin pour les yeux, dit François.

—Un oculiste, tu veux dire, répondit Antoine ; j'en ai consulté plusieurs. La semaine dernière encore j'ai été à Paris pour cela ; ils m'ont tous dit qu'il n'y avait point de remède. Ah ! si tu savais comme je suis malheureux quand je m'aperçois que tous les jours il me devient de plus en plus difficile de déchiffrer les notes de mes contredanses ! Quand je ne le pourrai plus du tout, je serai donc obligé de jouer toujours les mêmes. On me

traitera de musicien *rococo*, on ne voudra plus m'employer ni dans les bals de guinguettes ni dans les noces; alors, François, il faut se résigner à mourir de faim. »

Et, en parlant ainsi, deux grosses larmes tombèrent de ses pauvres yeux malades.

« Mon frère ! s'écria François attendri, tu ne mourras pas de faim ; tu viendras chez nous. Je suis pauvre, c'est vrai, mais je gagne assez avec ma truelle pour te donner du pain tant que je pourrai travailler. Promets-moi que tu viendras chez nous, Antoine, si le malheur veut que tu ne guérisses pas. »

Antoine se jeta dans les bras de son frère et le pressa longtemps sur son cœur en pleurant. L'amitié que lui témoignait François lui faisait éprouver la plus grande consolation qui pût adoucir sa douleur ; en sorte qu'il essuya bientôt ses larmes, et, s'en remettant à Dieu de l'avenir, il engagea ses deux convives à le suivre à l'auberge du *Rameau d'Or*, où il était engagé pour jouer du violon pendant la soirée et une partie de la nuit, ce qui lui valait tous les dimanches une assez bonne somme. Le petit Jérôme, dans l'espoir de danser quelques contredanses et de manger des gâteaux que son oncle lui promettait, ne fut pas le dernier à le suivre ; et tous les trois se rendirent assez gaiement dans la salle de bal.

Six mois ne s'étaient point passés depuis ce jour cependant, qu'Antoine, complétement aveugle, était établi chez son frère, où il avait apporté son lit, son violon et quatre ou cinq cents francs qui composaient toute sa fortune, et avec lesquels il comptait payer à François sa dépense jusqu'à ce qu'il trouvât un moyen de gagner sa vie ou d'entrer dans un hospice.

Pendant près d'un an, aucune démarche ne lui réussit, aucune idée heureuse ne lui vint pour se tirer de sa position, et cette position était bien triste; car, à l'exception des dimanches et des jours de fête, François et Jérôme partaient dès le matin pour ne rentrer que le soir, lui laissant dans le buffet sa modique nourriture. Il passait donc la journée seul, privé de la clarté du soleil et de toute occupation; aussi enviait-il le sort de ceux que leur état condamne aux plus rudes travaux : « S'ils ont de la peine, pensait-il, au moins ne connaissent-ils pas l'ennui. Ah! l'ennui qui accompagne toujours l'oisiveté, l'ennui est la plus grande souffrance de l'homme. »

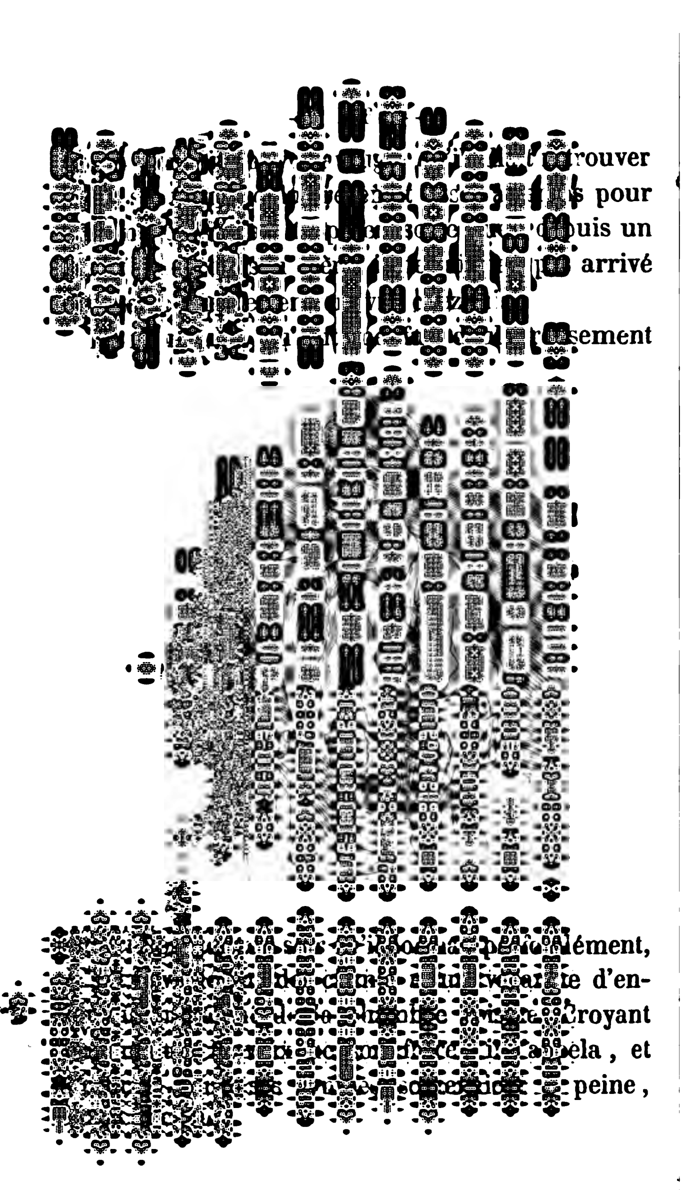
Las de se promener à tâtons en long et en large dans la chambre, sa seule ressource contre les douloureuses pensées qui l'accablaient était de prendre l'instrument qui l'avait nourri depuis sa jeunesse et de jouer quelques vieilles contredanses. Mais, hélas! il arrivait bien souvent que ces airs joyeux

qui le reportaient à l'heureux temps de sa vie, joués dans la solitude et les ténèbres, lui faisaient comparer le sort dont il avait joui à sa malheureuse situation; alors le pauvre aveugle laissait échapper son violon, tombait sur un siége et fondait en larmes.

Combien eût-il été plus malheureux cependant, s'il avait su toutes les peines qui pouvaient encore l'attendre, s'il avait mieux connu son frère, et surtout son neveu! Mais Jérôme, dans le désir de tirer quelques petits présents ou même quelques sous que le bon Antoine ne refusait jamais à sa demande, se contrefaisait si bien en présence de son oncle, que celui-ci le croyait humain, serviable, et l'aimait de tout son cœur. Quant à François, un sentiment de honte, qui certes n'a rien de blâmable, l'avait toujours fait cacher à son frère son malheureux penchant pour la boisson. La chose lui avait été facile tant qu'ils ne s'étaient vus que rarement, et, depuis qu'ils vivaient ensemble, le bon François, dans l'idée que bientôt peut-être Antoine aurait besoin de son secours, s'était juré de ne plus boire. Par malheur, il arrive un âge où les défauts de l'homme se corrigent bien difficilement; François n'était plus jeune, et pour lui l'habitude datait de longtemps. Il lui arrivait donc encore plusieurs fois par jour d'entrer dans un cabaret; mais, grâce au serment qu'il s'était fait à lui-même,

[illegible] trouver [illegible] s pour [illegible] uis un [illegible] arrivé [illegible]

[illegible] sement



[illegible] lément, [illegible] e d'en- [illegible] Croyant [illegible] ela , et [illegible] peine ,

« Qu'est-ce donc? demanda l'aveugle effrayé; qu'est-ce donc?

— Ce n'est rien, Antoine, répondit François d'une voix balbutiante; c'est que, vois-tu bien.... j'ai rencontré un ancien camarade qui m'a mené faire une petite ribote.... Quand je dis une petite, je me trompe, une grande, une excellente ribote.... du vin!... du vin comme on n'en boit nulle part, aussi vrai que tu t'appelles Antoine.... et.... et voilà.

— Eh bien, va te coucher, frère, dit l'aveugle, il est tard; ton enfant a besoin de repos. »

François, tout ivre qu'il était, obéit à cette voix qu'il avait respectée depuis son enfance. Il rentra dans sa chambre, non sans se heurter vingt fois contre les murs, se jeta tout habillé sur le lit que Jérôme partageait avec lui, et s'endormit aussitôt d'un sommeil de plomb.

Antoine n'avait pas eu besoin de voir le visage altéré et la marche chancelante de François pour le juger ivre mort; mais il pensait qu'une fois n'était pas coutume, et se serait flatté qu'à l'avenir son frère fuirait les occasions de retomber dans un pareil état, si Jérôme, dès le lendemain, ne lui avait point parlé méchamment du train de la nuit.

« Oui, dit l'aveugle, ton père avait un peu trop dîné. Avec des camarades, il arrive qu'on se laisse entraîner plus loin qu'on ne voudrait; mais j'espère

qu'il a bien dormi, et qu'il est parti en bonne santé pour aller à son ouvrage?

— Ah! répondit Jérôme en ricanant, s'il était malade toutes les fois qu'il a trop bu, ça serait une belle affaire!

— Comment! reprit Antoine avec autant de chagrin que d'étonnement.

— Pardieu! continua Jérôme, est-ce qu'il ne se grise pas tous les jours? Et quand vous n'étiez pas ici, vraiment, c'était encore bien pis; on le rapportait plus souvent qu'il ne revenait sur ses jambes.

— Tu mens! s'écria l'aveugle le cœur navré, j'espère que tu mens; mais, si tu ne mens pas, tu agis comme un mauvais garçon quand tu parles ainsi de ton père, et, si tu n'étais pas encore un enfant, Jérôme, je ne te le pardonnerais jamais. »

Jérôme se tut aussitôt, car il ne se souciait point de perdre l'amitié de son oncle. D'ailleurs, sa méchanceté avait atteint son but, puisque depuis ce moment Antoine, qui observa François plus qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, acquit la triste certitude que son frère était un ivrogne.

Il se décida bientôt à lui faire avec tendresse quelques représentations sur ce sujet. François l'écoutait toujours avec résignation, se reprochait sa conduite, lui jurait de ne plus boire; mais la malheureuse passion reprenait encore trop souvent le

dessus pour que l'aveugle pût espérer le succès de ses bons conseils.

Quelques mois s'étaient passés de cette manière, lorsque, un soir que le maçon jouissait de son bon sens, Antoine lui fit part d'un projet auquel il avait songé pour gagner sa vie, et qu'il désirait mettre à exécution le plus tôt possible.

« Bien loin d'avoir oublié de jouer du violon, François, lui dit-il, depuis que je suis renfermé ici, j'ai fait beaucoup de progrès, par la raison qu'il m'arrive souvent pour me distraire de travailler tant que la journée dure. Maintenant je joue toutes mes contredanses mieux que je ne l'ai jamais fait; mais je me suis exercé sur quelques grands morceaux, sur des ouvertures d'opéras que je savais par cœur, et que je pourrai exécuter comme un musicien du premier ordre: mon idée est donc d'aller m'établir sur une des places de Paris, et d'y donner de petits concerts, que les gens qui m'écouteront me payeront selon leur bon plaisir.

— Ah! dit François, dont la figure exprima plus de mécontentement que de satisfaction.

— Il est vrai, poursuivit Antoine, qui ne pouvait juger l'effet que venaient de produire ses paroles sur le visage habituellement jovial du maçon; il est vrai, mon ami, qu'il faudrait pour cela que le petit Jérôme pût me conduire les matins et venir

me reprendre les soirs sur la place, où je me tirerais bien d'affaire tout seul : crois-tu que la chose puisse se faire sans nuire à l'enfant dans l'apprentissage de son état?

— La chose peut se faire sans lui nuire, répondit François d'un air embarrassé, certainement la chose peut se faire.... mais....

— Quoi? dit l'aveugle.

— Je serais bien fâché de te chagriner, reprit François en hésitant à chaque mot; mais ce que tu viens de me dire là, je ne sais pourquoi il me semble que c'est demander l'aumône.

— Comment, frère, répliqua l'aveugle avec chaleur, tout homme n'est-il pas appelé à vivre de son savoir? Ne me payait-on pas les contredanses que je jouais à Montrouge et dans les villages environnants? Dieu me garde d'importuner le public, de demander un centime au passant; mais s'il plaît à ceux que mon talent amusera de me payer mon temps et ma peine, ne pourrai-je pas me dire que je mange du pain gagné honorablement? Certes, continua-t-il en soupirant, j'aimerais bien mieux être un bon ouvrier comme toi. Si je n'étais pas vieux et aveugle, je te dirais : « Frère, apprends-moi ce que tu sais, » et, quand je devrais rester manœuvre jusqu'à la fin de mes jours, je préférerais ce métier au pénible métier que je vais faire; mais j'ai soixante-cinq ans, et je ne vois plus

clair, François : il faut se soumettre à la volonté de Dieu. »

En parlant ainsi, le pauvre homme laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et resta plongé dans une sorte d'accablement.

« Je me trompais, Antoine, dit François en lui serrant la main, ton idée est bonne, très-bonne, et tu peux disposer de Jérôme. Seulement tu auras soin de me le renvoyer où je travaille dès que tu seras à ta place, et je me charge d'empêcher qu'il ne passe tout son temps en route; car le petit gaillard aime diablement à s'amuser, et, quoiqu'il ait quinze ans tout à l'heure, il n'est guère bon à rien. »

Dès le lendemain, l'aveugle, conduit par Jérôme, se rendit sur la place du Musée des tableaux : arrivé là, il s'établit dans une encoignure où se trouvait un banc, et débuta par jouer l'ouverture du *Jeune Henri* avec une exécution si remarquable, qu'il ne tarda point à rassembler autour de lui une foule nombreuse; aussi la récolte de ce jour surpassa-t-elle toutes ses espérances. François ne pouvait en croire ses yeux, lorsque le soir le pauvre homme lui montra près de douze francs qu'il avait recueillis depuis le matin. A la vérité, dans la suite, toutes les journées ne furent pas aussi productives; mais il était rare qu'Antoine ne rapportât point beaucoup au delà de ce qu'il lui fallait pour vivre.

Il commença donc dès le début à faire quelques

économies, qui auraient été assez fortes si deux causes n'avaient contribué à diminuer son trésor : la première était son devoir de reconnaître les soins de Jérôme, en lui donnant assez fréquemment une pièce de dix sous ; la seconde, c'est que Jérôme, peu content de la part que lui faisait son oncle, trouvait fort souvent le moyen de s'approprier une partie de la recette, sans éprouver aucune honte de voler un pauvre aveugle qui se confiait entièrement à lui.

Ce que Jérôme faisait de cet argent l'entraînait de plus en plus dans le chemin du vice. Tantôt il le jouait contre d'autres mauvais sujets avec lesquels il s'était lié et dont les conseils achevaient de le corrompre ; tantôt il en achetait des friandises qu'il dévorait tout seul en cachette, et sa gourmandise devenait plus grande chaque jour. D'ailleurs, le travail lui était de plus en plus odieux, et, pour arriver une heure plus tard à l'endroit où l'attendait son père, les plus hardis mensonges ne lui coûtaient rien. Bientôt enfin, ce que lui donnait Antoine et ce qu'il parvenait à dérober ne lui parut plus suffisant pour satisfaire ses goûts ; il ne pouvait cependant se procurer de plus fortes sommes, attendu que l'aveugle, dès qu'il était rentré dans sa chambre, serrait tout l'argent qu'il rapportait dans un tiroir dont la clef ne le quittait jamais. Après avoir réfléchi à tous les moyens de

remplir sa bourse, Jérôme s'arrêta à l'infâme pensée de voler à son oncle une montre d'or qui avait appartenu à son grand-père, et qu'Antoine n'aurait vendue que s'il avait été près de mourir de faim, tant il tenait à cette relique de famille.

Le désespoir de l'aveugle fut grand, lorsqu'un matin il ne retrouva plus la montre à sa place; mais Jérôme soutint avec l'audace d'un cœur endurci dans le mal le chagrin de son père et de son oncle, de même que la recherche qu'ils firent dans tous les coins, pour s'assurer d'un vol dont il leur était impossible d'imaginer l'auteur. Tous deux finirent par se persuader que quelqu'un s'était introduit dans la chambre en leur absence, et ce fut Jérôme qui eut l'effronterie de dire qu'il fallait changer la serrure, ce que l'on fit le lendemain.

Peu de jours après, le petit misérable, quand il eut conduit son oncle sur la place du Musée, revint à la maison, mit son habit des dimanches, et s'étant rendu dans un quartier fort éloigné de celui qu'il habitait, il entra chez un horloger auquel il proposa de vendre la montre. Il ignorait qu'aucun marchand n'achète ainsi les effets de prix que lui apporte un premier venu, surtout quand ce premier venu est encore un enfant. Il fut donc intérieurement fort troublé, quand l'horloger le regarda d'un air sérieux et lui demanda par quel hasard, à son âge, il possédait un pareil bijou.

« C'est la montre de mon père, répondit Jérôme avec assurance; comme il est malade, et qu'il a besoin d'argent, il m'a chargé d'aller la vendre.

— Où loge votre père? » dit le marchand en le regardant fixement.

Jérôme qui se voyait perdu si la vérité se découvrait, indiqua sans hésiter une fausse adresse, sous un autre nom que le sien.

« On ira ce soir chez votre père, » dit l'horloger, qui inscrivit sur un papier le nom, la rue et le numéro.

En parlant ainsi il rendit la montre; car le ton assuré d'un garçon si jeune avait dissipé son premier soupçon.

Jérôme fut à peine hors de la boutique qu'il se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes jusqu'au logis. Il monta les escaliers quatre à quatre, se hâta de replacer la montre dans la paillasse où il l'avait toujours tenue cachée, reprit sa veste de travail et, tout en maudissant les marchands qui n'achetaient pas d'objets volés, ne perdit pas un instant pour aller trouver son père, occupé alors à la construction d'un grand bâtiment.

De faute en faute, Jérôme arriva bientôt au dernier degré de la dépravation, au point qu'il forma des liaisons intimes avec plusieurs jeunes filous, dont la société devait avant peu l'entraîner tout à fait à sa perte. Le pauvre François n'eut pas le

chagrin d'être témoin d'un pareil malheur : un jour qu'il s'était enivré dès le matin, il se laissa tomber d'un échafaud fort élevé sur lequel il travaillait, et resta mort sur la place.

Antoine pleura longtemps son frère; car son frère avait un bon cœur, ce qui fait pardonner bien des défauts, et François, après tout, n'en avait qu'un seul, qu'il avait payé assez cher, hélas ! puisque ce défaut unique, en le ravalant à l'état de la brute, lui avait fait passer toute sa vie dans la misère, et venait enfin de causer sa mort.

Pour Jérôme, bien loin de pleurer son père, il se vit avec joie maître de ses actions, attendu qu'il ne s'inquiétait guère du soin qu'avait pris aussitôt son oncle de le recommander à un habile maçon, vieil ami de François, qui devait le faire travailler, pour qu'il achevât d'apprendre son état. Jérôme se promettait bien au contraire de ne plus se servir d'une truelle et de passer sa vie à faire bombance.

Pendant les premiers temps, en effet, les choses se passèrent ainsi; mais, le maçon qui s'était chargé de lui ayant cru de son devoir d'avertir l'aveugle de la conduite du jeune homme, Jérôme fut instruit de cette intention et prit sur-le-champ son parti.

Le lendemain sans plus tarder, dès qu'il eut conduit son oncle, il retourna dans la chambre, brisa le tiroir dans lequel Antoine serrait son argent, et

crut tout emporter; car il ignorait que, depuis le vol de la montre, l'aveugle avait de temps à autre fait changer par François quelques pièces d'argent contre des pièces d'or, afin de cacher plus sûrement son petit trésor dans un lieu que les deux frères seuls connaissaient. La poche bien garnie néanmoins, le petit garnement fit un gros paquet du meilleur linge, tira la montre d'or de sa cachette, la mit dans sa poche, et, chargé de tous ces vols, alla rejoindre d'autres jeunes voleurs, dont il était digne d'être l'ami, quittant la maison paternelle pour n'y jamais rentrer.

On était alors à la fin du mois d'octobre, et la nuit arrivait de bonne heure, en sorte que d'habitude Jérôme venait vers les six heures chercher son oncle, qui dînait de bon appétit, n'ayant mangé dans la journée que le morceau de pain qu'il emportait le matin. Quoique le pauvre Antoine n'y vît plus clair, tout lui indiquait qu'il faisait jour ou non, même lorsque le bruit des voitures l'empêchait d'entendre sonner l'horloge. Ce soir-là surtout, comme il faisait froid, il s'apercevait bien que personne ne passait plus près de lui, outre que son estomac vide ne l'avertissait que trop qu'il devait être fort tard. Il fut donc peu surpris d'entendre sonner huit heures, et, quoiqu'il souffrît beaucoup du retard de son neveu, il prit encore patience, se disant que l'enfant, en sortant du travail, s'était

sans doute amusé à jouer quelque part. Enfin neuf heures sonnèrent, et le pauvre homme commença à s'inquiéter sérieusement, plus encore pour Jérôme que pour lui-même. Tout était calme autour de lui. L'idée lui vint que le petit polisson lui faisait peut-être une niche et n'était pas loin; alors il se leva et appela Jérôme à haute voix, mais personne ne répondit.

Rien ne saurait peindre l'anxiété du malheureux vieillard, lorsqu'il se vit seul, abandonné sur cette place, sans aucun moyen de regagner sa demeure. Il s'adressa d'une voix défaillante à deux ou trois personnes qu'il entendit passer, pour implorer leur appui; mais ces gens, croyant qu'il leur demandait l'aumône, poursuivaient leur chemin, soit en gardant le silence, soit en lui répondant : « Dieu vous assiste, bonhomme. » Mourant de froid, de faim, Antoine retomba sur son tabouret, désespérant de se faire comprendre, craignant d'ailleurs de se confier à quelque malfaiteur qu'il introduirait chez lui, et contre lequel il ne pourrait défendre ni le peu qu'il possédait ni peut-être sa vie. Il resta plus d'un quart d'heure plongé dans une sorte d'accablement; puis, comme saisi d'un accès de désespoir, il se mit à appeler de nouveau Jérôme de toutes ses forces.

« Où est-il donc votre Jérôme, mon brave homme? dit un petit garçon qui passait et qui s'ar-

rêta devant lui ; je suis tout seul sur la place. Ne vous égosillez donc pas comme ça.

— Mon enfant, mon enfant! s'écria Antoine en cherchant à saisir la main de celui qui lui parlait, voulez-vous sauver la vie d'un pauvre vieillard aveugle ?

— Certainement que je le veux bien, répondit le petit garçon; mais je n'ai pas d'argent à vous donner, moi.

— Je ne vous en demande pas, dit Antoine, mon Dieu, bien au contraire! mais voulez-vous me conduire dans une rue qui donne sur cette place, la seconde rue à gauche? c'est dans la cinquième maison à droite que je demeure; seulement il m'est impossible de m'y rendre tout seul.

— Je le crois bien vraiment, dit l'enfant, et c'est même bien drôle que vous sortiez comme ça tout seul sans qu'on vous accompagne, puisque vous n'y voyez pas. Si vous aviez un chien, au moins ; j'en vois, des aveugles comme vous, qui ont des chiens.

— Hélas! dit Antoine, j'ai un neveu, un neveu que je regarde comme mon fils; c'est lui qui vient me chercher tous les soirs ; mais ce soir il n'est pas venu. Je tremble qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur, et c'est pour cela surtout que je voudrais tant être chez moi.

— Eh bien! venez ; je vais vous conduire, répli-

qua le petit garçon. Je vous connais bien, allez! car je m'arrête ici presque tous les jours pour entendre votre belle musique. Vous dites la seconde rue à gauche, et la cinquième maison à droite, n'est-ce pas?

— C'est cela. »

Et tous les deux se mirent en marche, l'un portant le violon, l'autre le tabouret.

Il y avait dans la voix de cet enfant quelque chose de si doux et de si franc, que l'aveugle s'abandonnait à lui sans la moindre défiance, sûr que son jeune conducteur serait incapable de lui faire une malice, soit en prenant une fausse route, soit en le quittant en chemin.

« Comment vous nommez-vous, mon ami? lui demanda l'aveugle, tandis qu'ils traversaient la place.

— Victor Durand, répondit le petit garçon.

— Vous me semblez très-jeune?

— J'ai eu douze ans à Pâques, pourtant; car j'ai fait ma première communion à la Pentecôte.

— Quel est l'état de vos parents?

— Je n'ai plus ni père ni mère; mais un de nos cousins m'a placé chez M. Moreau, le gros pâtissier de la rue Saint-Honoré, qui m'apprend son état.

— Cela m'explique comment vous vous trouviez dehors si tard.

— Oui, je venais de porter une tourte et un biscuit de Savoie chez le directeur du Musée; je

rentrais chez nous quand je vous ai trouvé. C'est bien heureux, tout de même, que j'aie passé par là : vous n'auriez pas eu chaud à rester toute la nuit sur la place.

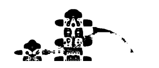
— Aussi j'en rends grâces à Dieu du fond de mon cœur, dit l'aveugle en serrant la main de Victor; car c'est de lui, mon enfant, que tous les bienfaits nous viennent, et, s'il a permis qu'il ne soit rien arrivé de fâcheux à mon pauvre Jérôme, j'aurai bien d'autres grâces à lui rendre. »

En parlant ainsi, ils arrivaient devant l'allée de la maison. L'aveugle avait dans sa poche un des deux passe-partout qu'il prenait tous les jours sur lui, en cas d'événement; il le donna au jeune garçon, en le priant d'ouvrir la porte.

« Et comment ferez-vous pour monter l'escalier tout seul, sans lumière? » dit Victor.

Malgré la vive inquiétude qui tourmentait Antoine, il ne put s'empêcher de sourire.

« Je ferai tout comme je ferais par le plus beau soleil, mon cher enfant, répondit-il. Depuis que je n'y vois plus, mes mains me tiennent lieu de mes yeux, et, une fois que j'aurai saisi la rampe, je suis bien sûr d'arriver tout droit à mon lit. Que le ciel vous récompense pour le service que vous m'avez rendu, mon ami, et prenez ceci : c'est tout ce qu'un pauvre aveugle peut vous offrir. »



lais monter avec vous, c'est que j'aurais voulu savoir si vous retrouverez là-haut votre neveu; car je ne sais pas comment vous pouvez vous tirer d'affaire sans lui, et ça m'inquiète.

— Vous êtes un digne et bon enfant, dit l'aveugle, touché de ce désintéressement et de ce discours. J'espère que nous nous retrouverons quelquefois; mais ce soir j'ai peur qu'on ne vous gronde à la boutique pour être rentré si tard.

— Bah! j'ai tant couru, parce que j'avais froid, que j'ai encore un bon quart d'heure devant moi pour retourner chez nous.

— Venez donc, mon petit ami, d'autant plus que je serais peut-être bien longtemps à retrouver l'escalier quand je vous aurais mis hors de la maison; car c'est la première fois que je rentre seul. J'ai d'ailleurs près de ma porte une bonne voisine qui fait notre ménage, et qui me rendra le service de vous faire sortir. »

Quand ils furent arrivés au cinquième étage, l'aveugle s'arrêta en disant : « Ma chambre est tout en face de nous. »

A peine avait-il prononcé ces mots qu'une porte s'ouvrit et qu'il en sortit une vieille femme qui tenait une chandelle à la main.

« C'est vous, monsieur Antoine! dit-elle d'un air joyeux; j'étais bien inquiète, bien inquiète, je vous en réponds.

— Jérôme est-il là, madame Dubois? demanda l'aveugle d'une voix tremblante.

— Jérôme! répondit la vieille; je ne l'ai pas vu depuis midi que je l'ai rencontré dans l'escalier avec un gros paquet de linge qu'il portait chez la blanchisseuse, à ce qu'il m'a dit. »

Antoine entrevit aussitôt une partie de la triste vérité, car la blanchisseuse était venue la veille; il ne jugea que trop bien qu'il était abandonné et volé par le fils de son frère. Malgré la vive émotion que lui causait cette affreuse découverte, il parvint à se contraindre pour ne point perdre lui-même ce malheureux.

« Oui, je sais, je sais, dit-il à la bonne femme; je ne pense pas qu'il revienne ce soir. Je vais me coucher, et je vous prie, madame Dubois, de conduire en bas ce bon petit garçon qui m'a ramené, afin de fermer la porte de l'allée quand il sera dehors. »

Victor alors, s'approchant de l'aveugle, lui dit tout bas à l'oreille : « Cette bonne dame aura soin de vous, n'est-ce pas? ça me fait bien plaisir. »

Touché de l'intérêt que lui témoignait un enfant qui lui était étranger, Antoine se sentit prêt à pleurer. « Bonsoir, bonsoir, mon ami, dit-il en embrassant Victor; si vous passez un de ces jours sur la place, approchez-vous de moi, je vous en prie.

— J'y passe très-souvent, répondit le petit garçon, et je vous parlerai quand vous aurez fini de jouer votre musique. »

L'aveugle se hâta d'entrer dans sa chambre et de s'y renfermer. Il courut en tremblant vers le tiroir dans lequel il renfermait son argent. Le trouvant brisé et totalement vide, il ne put conserver aucun doute de son malheur, de la honte de Jérôme, et s'assit, sans pouvoir plus longtemps retenir ses larmes. Il ne pleurait ni sur l'argent qui lui était enlevé ni sur lui-même, mais sur le crime de celui qu'il avait aimé comme son fils et sur l'affreux avenir qui attendait le petit misérable.

Le chagrin du pauvre aveugle était si grand qu'il lui fit oublier tout à fait que depuis le matin il n'avait rien mangé, en sorte qu'il ne toucha pas au pain et à la viande que la mère Dubois avait mis sur sa table, ainsi qu'elle faisait tous les soirs. Plongé dans les plus tristes réflexions, il s'endormit enfin sur son fauteuil, et sa première pensée, quand il s'éveilla le lendemain, fut une pensée douloureuse.

Trois jours se passèrent, pendant lesquels le petit Victor se rendit tous les soirs sur la place sans y trouver l'aveugle. Il craignit bientôt qu'il ne fût arrivé quelque malheur à son nouvel ami, et le quatrième jour, comme il était maître de son temps pour une heure au moins, il se décida à se

rendre chez le vieillard. La nuit n'étant pas encore venue, la porte de l'allée se trouvait ouverte. Victor monta les cinq étages et frappa doucement à la porte que l'aveugle lui avait indiquée pour être celle de sa chambre.

« C'est Victor, dit-il, qui voudrait bien savoir si c'est que vous êtes malade. »

Antoine, qui venait de passer trois jours et trois nuits tout seul, livré à sa douleur, fut heureux d'entendre la voix de cet enfant, et lui ouvrit aussitôt.

« Non, mon petit ami, lui répondit-il en lui tendant la main, je ne suis pas malade ; mais mon neveu fait un voyage, et je n'ai eu personne ces jours-ci pour me conduire sur la place.

— Mais alors, demanda Victor, comment faites-vous pour boire et pour manger quand vous restez ici tout seul?

— Cette bonne femme que vous avez vue, Mme Dubois, depuis la mort de mon frère, nous prépare notre nourriture. Elle gagne sa vie à faire des ménages, et c'est elle qui fait le nôtre.

— Elle ne peut donc pas vous conduire?

— Non.

— Et votre neveu sera-t-il longtemps sans revenir?

— Je le pense, répondit Antoine en s'efforçant de retenir ses pleurs.

— Ainsi vous ne viendrez plus sur la place? reprit le petit pâtissier d'un ton chagrin.

— Si vraiment, répondit l'aveugle; autrement il me faudrait mourir de faim : je n'ai pas d'autre ressource que mon violon. Mais Mme Dubois va me chercher un petit garçon qui remplacera mon neveu, et pour six sous, à ce qu'elle prétend, il me conduira le matin et me ramènera le soir.

— Six sous par jour ! mais c'est beaucoup d'argent, dit Victor en se récriant.

— Je n'espère pas trouver à moins un conducteur en qui je puisse avoir confiance, dit Antoine; et il étouffa un gros soupir, que lui arrachait le souvenir de sa confiance en Jérôme.

— Six sous par jour ! répéta Victor, six sous par jour !.... Écoutez, continua-t-il, une idée qui me vient ! je viendrai vous chercher, moi, et ça ne vous coûtera rien. Nous sommes deux à la boutique pour porter en ville, mais c'est moi qui porte le plus souvent, parce que je suis le dernier venu des apprentis. Je trouverai bien dix minutes le matin et dix minutes le soir pour vous conduire et vous ramener. Seulement, je ne peux pas vous répondre de l'heure où je viendrai, parce que souvent je travaille au four; suffit que je viendrai tous les jours.

— Merci, merci, mon cher enfant, dit l'aveugle, qui aurait bien préféré ce bon petit garçon à tout autre; mais je crains que cela ne plaise pas à vos maîtres.

— Bah ! qu'est-ce que ça leur fait que je perde

un peu de temps avec vous ou que je le perde autrement? Ils savent bien que je m'amuse quelquefois en route.

— Et à quoi vous amusez-vous? demanda Antoine, qui commençait à prendre un vif intérêt au petit pâtissier.

— Oh! dame, à toutes sortes de choses : je regarde les boutiques, j'écoute les musiques, je m'arrête devant les marchands de livres pour voir les images et pour lire ce qui est écrit dessous....

— Vous savez donc lire?

— Sans doute. Tant que mon pauvre père et ma pauvre mère vivaient, j'allais à l'école et j'apprenais aussi à écrire et à compter; mais depuis qu'ils sont morts et que je suis chez M. Moreau, je n'ai plus rien à faire qu'à gagner de mon mieux le pain qu'il me donne; c'est bien la condition qu'il a faite quand il a consenti à me prendre. Je ne peux pas dire qu'il a tort, M. Moreau; car sans lui je serais obligé de demander l'aumône.

— Comme moi, dit Antoine en souriant tristement.

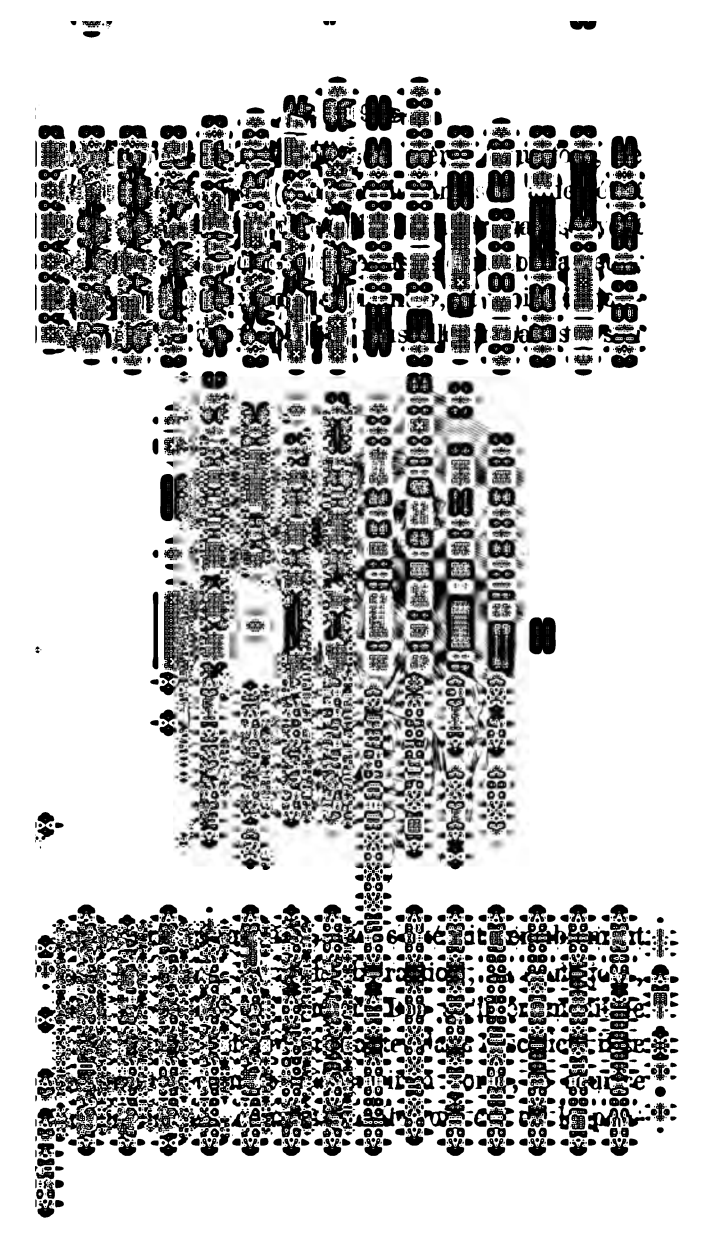
— Oh! je n'ai pas dit cela pour vous faire de la peine, reprit Victor; vous ne voyez pas clair, vous ne pouvez pas faire autre chose que votre musique; mais moi, c'est bien différent. Il faut que je travaille. »

Plus cet enfant parlait, plus Antoine le prenait

en amitié, au point qu'il n'eut pas le courage de le laisser partir sans avoir accepté son offre, et sans qu'il fût convenu que Victor viendrait le chercher le lendemain.

Depuis ce jour il s'établit entre l'aveugle et le petit pâtissier les rapports les plus affectueux; car, bien loin que rien ne vînt affaiblir la bonne opinion qu'Antoine avait de son conducteur, il reconnaissait en lui et dans toutes les occasions tant de franchise et de bonté de cœur, qu'il ne se lassait pas d'entendre ses petits raisonnements sur le peu de sujets qu'ils pouvaient traiter entre eux. Le vieillard, qui avait beaucoup lu, se plaisait à instruire l'enfant par mille récits qu'il savait rendre amusants, et Victor écoutait avec un si grand plaisir, qu'il passait dans la chambre d'Antoine tout le temps dont il pouvait disposer. Peu à peu son esprit et son cœur profitèrent également de ce que lui apprenait l'aveugle; car, dans l'histoire des temps anciens comme dans la société actuelle, on voit bien clairement qu'après tout les hommes les plus heureux ici-bas sont les hommes bons et honnêtes.

Un an s'était écoulé depuis le départ de Jérôme, et l'aveugle, n'en ayant aucune nouvelle, ne doutait point que le misérable n'eût quitté Paris pour n'y jamais revenir. Il s'était donc décidé à dire à Mme Dubois et à Victor que son neveu l'avait quitté pour toujours, sans pourtant les instruire du dés-



voir de chasser le chagrin de son cœur et la douleur de ses membres affaiblis.

Il ne parlait plus jamais à Victor de lui donner de l'argent ; seulement, de temps à autre, il chargeait Mme Dubois de lui acheter une livre de bon chocolat, qu'il faisait emporter à l'enfant pour qu'il en mangeât le matin avec le pain de son déjeuner, et le premier jour de l'an étant venu, il lui fit présent pour étrennes d'une Histoire de France avec des images.

A la vue de ce superbe livre, Victor devint rouge de plaisir ; mais sa joie fut calmée aussitôt par la pensée qu'une aussi belle chose avait dû coûter bien cher.

« C'est magnifique ! disait-il en feuilletant un des volumes avec toute la précaution imaginable, c'est magnifique ! seulement je....

— Quoi ? interrompit l'aveugle ; aurais-tu mieux aimé autre chose ?

— Non, sans doute, non, sans doute. Vous ne pouviez rien me donner de plus amusant et de plus beau ; mais vous avez dépensé là beaucoup d'argent, et....

— Et je n'en ai guère, veux-tu dire ? Rassure-toi, Victor, j'ai de l'argent, plus qu'il ne m'en faut maintenant pour achever ma vie, qui ne peut être bien longue. Si je vais encore sur la place, mon ami, c'est qu'autrement je m'ennuierais trop, c'est

que mon seul plaisir est de jouer de mon violon, surtout quand on m'écoute.

— Et on vous écoute joliment, je vous en réponds, dit Victor; vous ne pouvez pas voir ça, monsieur Antoine, mais c'est un monde autour de vous, un monde!

— Je m'en aperçois à ma recette journalière, répondit l'aveugle en souriant avec un certain amour-propre. Grâce au ciel, je ne les ennuie pas, et mon petit magot grossit tous les jours.

— Vous me dites là une chose qui me fait bien plaisir, répliqua Victor, parce que je pense que vous pourrez bientôt vivre un peu mieux que vous ne vivez à présent.

— Mais je vis fort bien, mon enfant. Pour un homme qui n'est pas habitué à toutes ses aises, et qui n'est point gourmand, je vis fort bien; demande plutôt à Mme Dubois si je me prive de quelque chose. Au reste, pour t'en faire juger toi-même, veux-tu que je te donne un jour à dîner?

— Ah! je ne pourrais pas, dit Victor un peu embarrassé.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'un dîner, voyez-vous, cela prend du temps, et, comme je n'ai pas encore dit à M. Moreau que je viens ici....

— Tu m'avais promis que tu le lui dirais, Victor, interrompit l'aveugle d'un air grave.

— Je sais bien, monsieur Antoine, je sais bien; mais M. Moreau a le ton si brusque, il me traite quelquefois si durement, que j'ai une peur terrible de lui. Pour Mme Moreau, c'est une grande dame tout à fait, et je n'ose jamais lui parler.

— M. Moreau est ton protecteur, mon enfant, tu ne dois rien faire en cachette de lui.

— Mais s'il m'empêche de continuer à vous conduire? »

Antoine ne répondit pas tout de suite; car l'idée de se voir pour toujours séparé de Victor le frappait au cœur. Le pauvre homme sentait bien que sa mort était prochaine; fallait-il enlever à ses derniers jours la seule jouissance qu'il eût encore ici-bas? Il ne s'en sentait point le courage, et l'intérêt de l'enfant se trouvant d'accord avec sa faiblesse, il crut pouvoir retarder de quelque temps un si grand malheur.

« Puisque tu n'as pas encore parlé, mon ami, dit-il, laissons les choses comme elles sont. Dans un mois, deux mois peut-être, tout s'arrangera plus simplement. »

Les tristes pressentiments d'Antoine ne tardèrent pas à se réaliser; six semaines ne s'étaient point passées que sa faiblesse devint si grande qu'il ne pouvait plus sortir de sa chambre, et même le plus souvent de son lit. Alors les visites de Victor devenaient son unique consolation, et Victor, désespéré

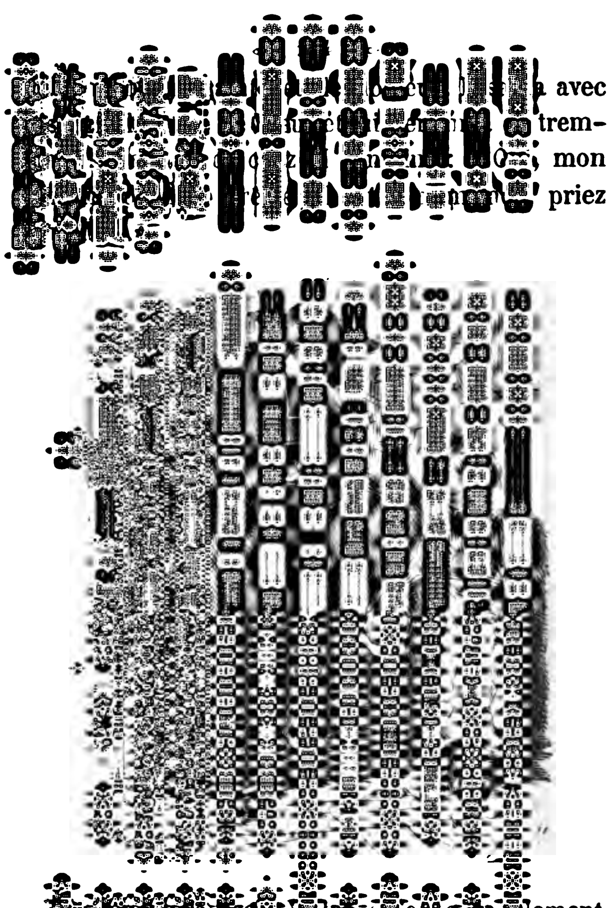
de voir son vieil ami si malade, lui donnait tous ses moments de liberté, au point qu'il lui arrivait plusieurs fois dans la même journée de monter les cinq étages pour passer quelques minutes près de l'aveugle, auquel il rendait mille petits services.

Quoique bien chagrin de retrouver chaque jour le vieillard plus faible et plus souffrant, Victor n'abordait pas l'idée de le perdre pour toujours; Antoine n'avait rien perdu du calme de son esprit, et même de la gaieté de son caractère, tant l'homme qui meurt avec une conscience pure meurt en paix, en sorte que le pauvre enfant se flattait de le voir bientôt revenir à la santé. Un soir, il le supplia de consulter un médecin qui avait guéri Mme Moreau d'une grosse fièvre et qui logeait dans leur maison. Antoine y consentit, non qu'il espérât rien des soins de ce docteur, mais parce qu'il désirait savoir au juste combien il lui restait de temps à vivre.

Le lendemain du jour où l'aveugle avait reçu le médecin, il renvoya son jeune ami en lui disant de revenir le soir un moment.

Victor revint en effet, et, comme il montait l'escalier, il rencontra un prêtre qui le descendait, et qu'il reconnut aussitôt pour le prêtre de la paroisse qui lui avait fait faire sa première communion. Cette vue lui fit naître une idée funeste qui le saisit

[illegible] avec
[illegible] trem-
[illegible] mon
[illegible] priez



[illegible] lement
[illegible] qu'il ne
[illegible] à sa
[illegible] ux sur
[illegible] nt que

tomber à genoux près du lit et s'écrier en sanglotant :

« Monsieur Antoine! mon bon monsieur Antoine!

— Oui, mon enfant, répondit le vieillard d'une voix faible, il faut nous quitter; mais Dieu me fait la grâce de mourir sans grande souffrance; j'espère en sa miséricorde dans une autre vie. Que tout cela te console, Victor.

— Non, non, dit Victor, en arrosant de ses larmes la main de son vieil ami, vous ne mourrez pas; je ne serai pas si malheureux que cela!

— Calme-toi, mon cher enfant, reprit Antoine; songe que j'ai vécu longtemps, bien longtemps, et que la mort ne m'effraye point; car je n'ai jamais fait de mal ou de tort à personne, grâce au ciel; qu'il en soit ainsi de toi, Victor, et si par malheur un jour tu voulais t'éloigner du chemin que doit suivre l'honnête homme, arrête-toi, mon fils, en pensant au pauvre aveugle qui va là-haut prier Dieu pour toi.

— Je n'oublierai jamais les bons conseils que vous m'avez donnés; je vous aime trop pour les oublier, répondit Victor, que ses sanglots suffoquaient.

— Viens m'embrasser, mon ami, reprit Antoine en faisant un effort pour se soulever et pour serrer l'enfant dans ses bras. Maintenant, Victor, écoute bien ce que je vais te dire : prends cette clef et va

me chercher un sac que tu trouveras dans le bas de ma petite armoire, sous la musique. »

Le petit garçon obéit, et l'aveugle ayant pris le sac dans ses deux mains :

« Il y a là dedans, dit-il, quinze cents francs en or que je te donne, Victor, pour qu'ils t'aident à faire un bon établissement. Le jour, le jour même de ma mort, entends-tu, tu les remettras à tes maîtres en les priant de les placer pour toi à la caisse d'épargne. Alors tu leur diras tout, et, comme je ne serai pas encore enterré, ils pourront venir aux informations près de Mme Dubois, qui sait que je te donne ce que j'ai d'argent, et qui leur montrera mon testament que j'ai écrit hier devant elle....

— Gardez votre argent, gardez votre argent, interrompit Victor dont les pleurs redoublèrent ; mon Dieu ! est-ce que vous allez mourir tout de suite ?

— Si je vis, tu me le rendras, mon enfant ; mais je veux que tu l'emportes aujourd'hui ; je te l'ordonne, Victor, ajouta-t-il d'un ton sévère en mettant le sac dans les mains du petit garçon.

— Je ne veux pas vous contrarier, dit Victor, mais j'espère bien vous le rendre.

— Je veux aussi que tu prennes mon violon ; donne-le-moi, mon violon. »

Victor le lui apporta ; Antoine le prit avec une

vive émotion, le posa devant lui et passa ses faibles doigts sur les cordes, qui résonnèrent doucement.

« Adieu, toi qui m'as nourri pendant soixante ans, dit-il; je ne te quitte pas en ingrat, je te remercie. »

En parlant ainsi l'aveugle imprima ses lèvres sur l'instrument et deux larmes coulèrent de ses yeux; puis donnant le violon à Victor : « Garde-le toujours, je t'en prie, » dit-il avec un léger soupir.

Cet entretien avait épuisé le peu de forces qui restaient au vieillard; il ne put qu'adresser, d'une voix qu'on entendait à peine, quelques mots de consolation à son jeune ami. Après quoi, disant qu'il était tard, il le congédia en l'engageant à revenir le lendemain matin.

Victor, un peu rassuré par l'espoir que cela lui donnait de le revoir dans quelques heures, consentit à retourner à la boutique; mais il ne partit point sans embrasser Antoine à plusieurs reprises. Antoine retrouva la force de répondre à ses caresses et de le presser contre son cœur. Enfin il posa ses deux mains sur la tête de l'enfant : « Va dormir, Victor, dit-il; va dormir avec la bénédiction que te donne le pauvre aveugle. »

Le lendemain, jusqu'à midi, il fut impossible à Victor de s'échapper de la boutique. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit; il comptait les minutes, tant il lui tardait de savoir en quel état il retrouve-

rait son vieil ami. Enfin, on le chargea d'une commission. Il vola, plutôt qu'il ne courut, porter des biscuits rue de Richelieu, et, quand il arriva devant la maison d'Antoine, la sueur lui ruisselait, et il fut obligé de s'arrêter quelques instants dans l'allée pour reprendre sa respiration. Parvenu au cinquième, il ne trouva pas la clef à la porte de la chambre; il restait sur le seuil, pâle et tremblant, lorsque Mme Dubois, qui l'avait entendu monter les marches de l'escalier quatre à quatre, vint le prendre par le bras et le fit entrer chez elle. Antoine était mort à six heures du matin.

Victor, après avoir appris cette fatale nouvelle, resta longtemps hors d'état de retourner chez ses maîtres, d'autant plus qu'il ne se lassait point de questionner la bonne femme sur les derniers moments de celui qu'ils avaient aimé tous deux. Il la supplia de lui laisser revoir encore une fois le pauvre aveugle, et Mme Dubois ne voulut jamais y consentir; mais elle lui dit qu'il pourrait venir le surlendemain matin pour suivre la bière, que l'on devait emporter à dix heures.

Victor reprit en pleurant bien fort le chemin de la boutique, où sans doute on allait le gronder et le punir d'une aussi longue absence; mais il avait trop de chagrin pour que cette crainte pût l'occuper. Elle ne se réalisa point d'ailleurs; car il apprit en arrivant que M. et Mme Moreau étaient

sortis ensemble un quart d'heure après son départ, et n'étaient pas encore rentrés.

Ce fut le premier garçon qui l'appela pour travailler au four, et le pauvre enfant se mit à l'ouvrage, le cœur tout gros et les yeux tout pleins de larmes ; car il ne pouvait s'empêcher de penser à l'aveugle. Comme il se rappelait surtout leur dernier entretien, il se souvint qu'Antoine lui avait ordonné de parler à son patron le jour même. Quoiqu'il lui en coûtât beaucoup, il était bien décidé à obéir, en sorte que, vers les six heures du soir, ne voyant pas M. Moreau dans la boutique, et son petit camarade lui disant que Mme Moreau venait de monter chez elle, il prit avec courage, et pour la première fois de sa vie, le chemin qui conduisait à l'appartement de ses maîtres.

La porte de la première chambre était ouverte. Victor entra doucement, puis il s'arrêta tout à coup, parce qu'il entendit une personne qui lui semblait pleurer très-fort dans la chambre suivante.

« Mon Dieu ! s'écriait une voix que Victor reconnut pour être celle de Mme Moreau, n'y a-t-il plus d'espoir ? Mon Dieu, ne viendrez-vous pas à mon secours ? »

Ces mots firent penser à Victor que sa jeune maîtresse était souffrante, et, quelle que fût l'espèce de respect qu'elle lui avait toujours inspiré par la

grande élégance de sa toilette, il s'enhardit jusqu'à frapper deux ou trois petits coups à la porte.

« Qui est là? » dit Mme Moreau d'une voix altérée.

Victor tourna la clef, et s'avançant timidement : « C'est moi, madame, qui crains que vous ne soyez malade et que vous n'ayez besoin de quelqu'un.

— Non, mon petit ami, répondit la jeune femme avec douceur et en essuyant ses yeux, je ne suis pas malade, je n'ai besoin de personne.

— Excusez-moi, madame, dit Victor, je ne suis pas monté ici par.... par hasard : je venais pour vous parler d'une chose....

— Demain, demain, Victor, interrompit Mme Moreau d'un air de bonté; aujourd'hui, mon enfant, je ne puis m'occuper de rien. »

Le petit garçon se retirait, tout en s'étonnant d'avoir toujours eu peur d'une femme qui paraissait aussi bonne.

« Victor! cria-t-elle en l'appelant, Victor! Monsieur est-il à la boutique?

— Non, madame, il n'y a pas paru de la journée. »

A cette réponse, la jeune femme se leva vivement et se mit à marcher dans la chambre, comme hors d'elle-même.

« Il n'est pas rentré! se disait-elle, il n'est pas

rentré ! Ah ! sans doute, il ne réussit nulle part ! » Puis, comme frappée d'une idée funeste, elle poursuivit : « Et si le désespoir s'est emparé de lui !... O mon Dieu ! où peut-il être ? où peut-il être à présent ?

— Voulez-vous que j'aille partout chercher M. Moreau, madame ? » dit Victor avec une vive émotion.

La jeune femme s'arrêta, regarda l'enfant.

« Oui, mon ami, oui, dit-elle. Cours chez M. Dupré, cet épicier de la rue Sainte-Anne où tu portes des tourtes tous les dimanches, tu sais bien, à gauche ?

— Oui, madame, je vois la maison d'ici.

— C'était sa dernière ressource, » ajouta-t-elle en se parlant à elle-même ; puis prenant le bras de Victor : « Tu demanderas si M. Moreau est venu chez M. Dupré dans la journée, et surtout à quelle heure il est venu, entends-tu bien ? Va, cours, mon bon petit ami, et reviens tout de suite me donner la réponse. »

Victor partit de toute la vitesse de ses jambes, et dix minutes étaient à peine écoulées qu'il rentrait dans la chambre de sa maîtresse.

« M. Moreau est venu chez M. Dupré à trois heures, dit-il tout haletant.

— Trois heures ! et il en est sept ! s'écria la jeune femme. Il est mort ! il est mort !

— Mort! dit Victor en pâlissant.

— Oui! oui! continua-t-elle en se tordant les bras de désespoir, et c'est moi qui l'ai tué, qui l'ai ruiné en le portant à la dépense! C'est parce qu'il m'aimait trop qu'il a dérangé ses affaires! C'est parce qu'il m'aimait trop qu'il est mort! N'a-t-il pas dit, continua la malheureuse femme, en parcourant la chambre d'un air égaré, que, s'il ne trouvait pas les deux mille francs qui lui manquent pour payer demain son billet, s'il fallait faire banqueroute, il irait se jeter à l'eau?

— Deux mille francs! s'écria Victor vivement; combien cela fait-il de pièces de vingt francs? »

Mme Moreau ne répondit point; mais Victor s'était déjà élancé comme un trait vers sa mansarde, et revenant aussitôt, il répandit toutes les pièces d'or que contenait le sac de l'aveugle devant sa maîtresse, en disant : « Voyez, madame, voyez si cela fait la somme. »

Mme Moreau, stupéfaite, regarda le petit garçon, regarda les quinze cents francs, et ne pouvait en croire ses yeux.

« On me les a donnés au moins! reprit Victor. Je vous conterai tout; mais, je vous en prie, madame, voyez d'abord si cela fait la somme. »

La pauvre jeune femme compta les pièces d'or, tout en essuyant ses larmes.

« Il ne s'en faut que de cinq cents francs, dit-elle,

[illegible]

comme expirant de fatigue. Victor, qu'il ne voyait pas, s'était retiré dans un coin de la chambre.

« Tout est perdu, ma femme, dit-il d'une voix faible, je n'ai pu ramasser que six cents francs.

— C'est tout ce qu'il nous faut! Vois, vois, mon ami! s'écria-t-elle en lui montrant les pièces d'or répandues sur la table.

— D'où te vient cela? demanda Moreau, les yeux rayonnants de bonheur.

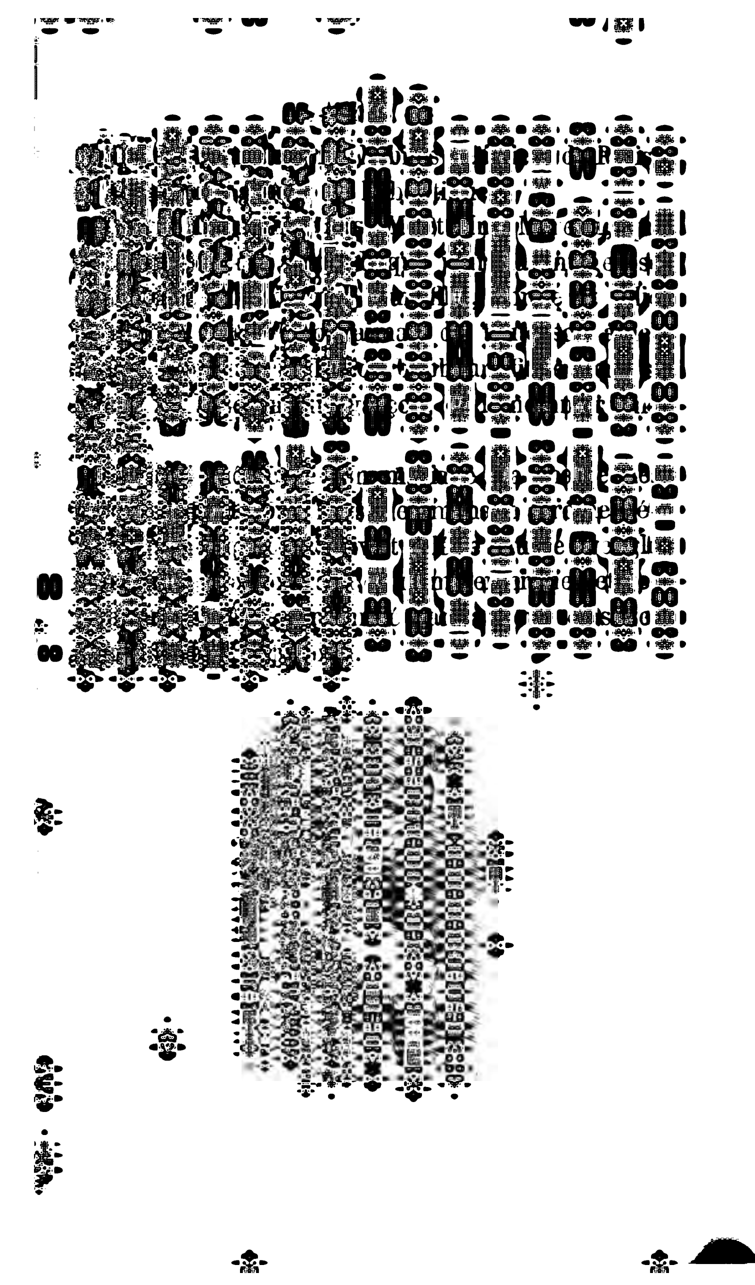
— De ce bon petit garçon de Victor. »

Alors Victor s'approcha, et fit en peu de mots le récit de ce qui s'était passé entre l'aveugle et lui. Il finit en indiquant à ses maîtres les moyens qu'ils avaient de s'assurer que tout ce qu'il venait de dire était vrai.

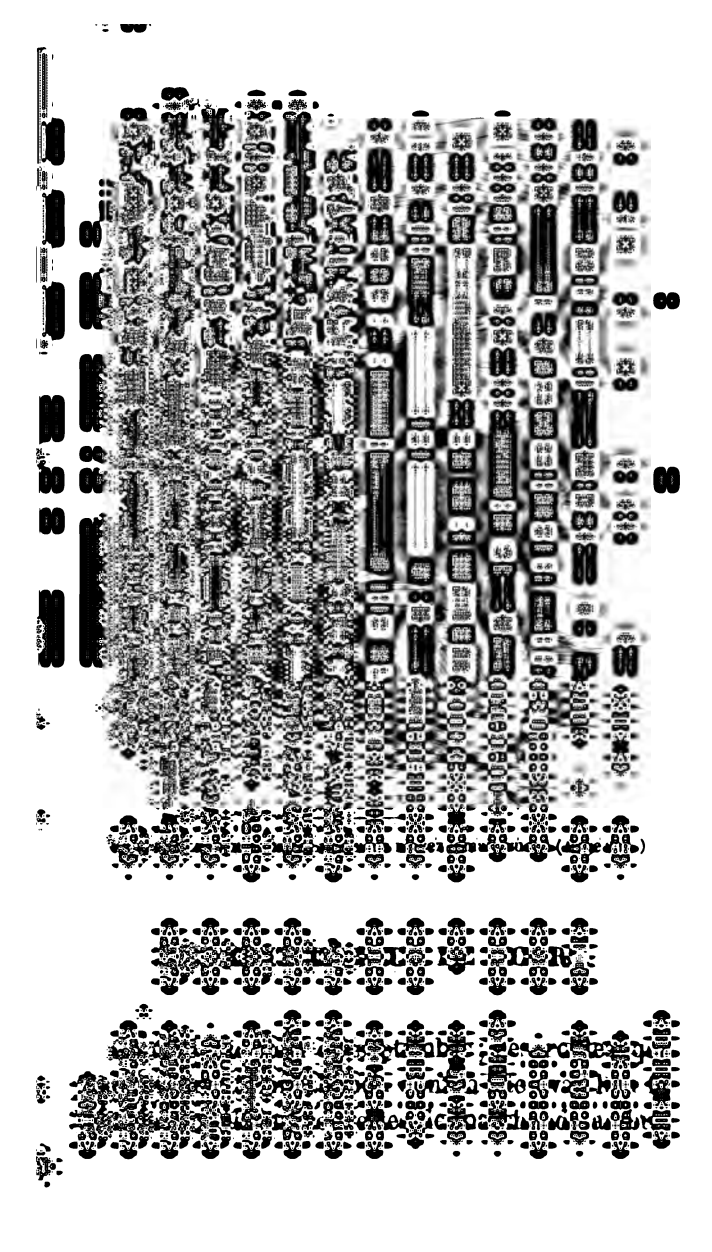
Le mari et la femme l'embrassèrent de bon cœur, et l'on imagine si M. Moreau lui permit d'aller le lendemain matin à l'enterrement du bon Antoine.

A partir de ce jour, l'ordre le plus parfait remplaça le désordre dans le ménage du pâtissier. Non-seulement Mme Moreau supprima toute dépense superflue, mais son premier soin fut d'élever sa petite fille, le seul enfant qu'elle eût, dans les principes d'une sage économie.

De ce jour aussi, Victor fut traité chez ses maîtres comme le fils de la maison. M. Moreau lui rendit bientôt ses quinze cents francs, qui furent placés sur sa tête, et de plus, peu d'années suffirent pour



LE PETIT FAISEUR DE TOURS.



lants, de gens qui transportaient des marionnettes, des polichinelles, etc., et qui allaient s'établir dans la grande allée de Saint-Cloud pour y gagner quelques sous, les uns en vendant leurs marchandises, les autres en montrant leurs curiosités.

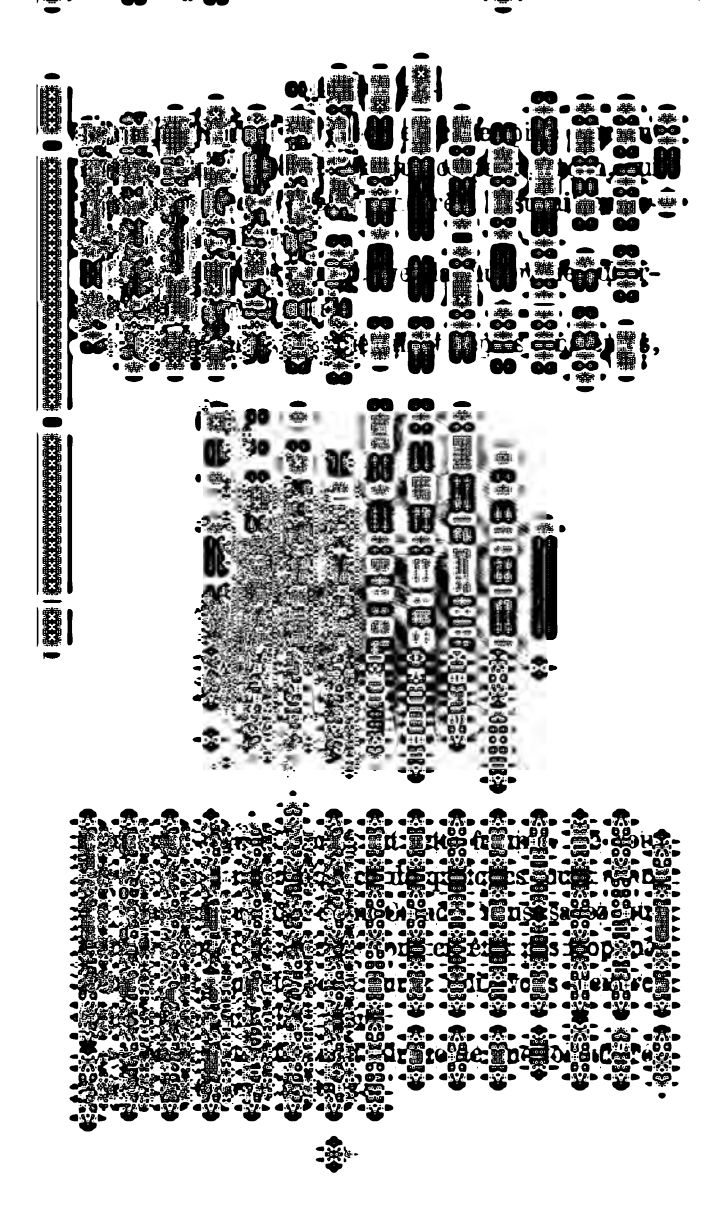
Comme une partie de cette foule traversait la grande rue d'Auteuil, Albert de Courtis, plusieurs fois dans la journée, avait obtenu de son père la permission de se tenir quelques instants à la grille de la maison pour voir passer tout ce monde. Albert n'avait encore que huit ans; aussi M. de Courtis avait-il recommandé à Vincent, le vieux concierge, de rester près de l'enfant et de ne point le quitter.

« Ah! disait Albert à Vincent, que je voudrais habiter Saint-Cloud! demain je pourrais voir tout ce que ces gens-là portent dans ces paniers, dans ces grandes boîtes, tandis qu'ici nous ne voyons rien.

— Monsieur vous mènera peut-être à la fête, répondit le concierge.

— Je l'en prierai tant, je l'en prierai tant, qu'il faudra bien qu'il m'y mène. »

Comme Albert prononçait ces mots, un grand homme roux, chargé d'une table, d'une chaise et d'un cerceau, s'arrêta en face de la maison. Cet homme était suivi d'un petit garçon qui portait sur son dos une énorme valise. L'enfant était si pâle, il avait l'air si fatigué, qu'Albert ne put le regarder



— Venez à la maison, venez à la maison, reprit la femme; il ne faut pas grand temps pour cela. »

L'homme roux suivit l'aubergiste; et l'enfant, qui paraissait écrasé sous le poids qu'il portait, marcha lentement derrière lui.

« Marcheras-tu, maudit paresseux? dit le faiseur de tours en s'arrêtant; faut-il que je te fasse avancer? »

Et en disant cela, il donna un grand coup de pied au petit garçon, qui pressa le pas en pleurant.

« Que cet homme a l'air méchant! dit Albert, prêt à pleurer aussi. Il voit bien que ce pauvre enfant ne peut pas porter ce gros paquet. Pourquoi ne prend-il pas quelqu'un avec lui?

— Vous croyez donc que ces gens-là ont des domestiques? répondit Vincent en riant; eux qui vont nous faire des tours pour gagner trois ou quatre sous, afin d'avoir du pain! »

Albert fouilla dans sa poche, et il s'assura qu'il possédait encore quelque grosse monnaie, outre une pièce de dix sous que son père lui avait donnée la veille; puis il attendit, avec la plus vive impatience, que le spectacle commençât.

Au bout de quelques minutes, Jean le Roux reparut, richement habillé d'un costume de danseur de corde. Le petit garçon avait aussi quitté sa redingote en lambeaux; il portait un pantalon blanc, une veste rouge bordée de paillettes dorées,

et ses beaux cheveux blonds, tout bouclés, étaient cachés sous un petit bonnet orné d'une broderie et d'une aigrette.

Le monde ne tarda pas à se rassembler au bruit du tambour de l'enfant, auquel se joignait la voix rauque de Jean le Roux, qui criait : « Allons, messieurs, allons! prenez vos places! venez admirer le grand et le petit Hercule du Nord! vous allez voir des choses que vous n'avez jamais vues! »

Mais Albert fut bien loin de jouir du plaisir que lui promettait cette annonce, quand il vit le pauvre petit garçon qui l'intéressait tant, non-seulement ne marcher que la tête en bas et les pieds en l'air, mais secoué, retourné dans tous les sens par la vigoureuse main de Jean le Roux, puis se tenir perché sur la pointe du pied, au dernier bâton d'une chaise qu'on avait placée sur la table, au risque de se briser tout le corps s'il perdait l'équilibre un seul instant.

« Oh! mon Dieu! criait Albert en détournant la tête, il va tomber! il va tomber! ôtez-le donc de là! »

Heureusement, le petit garçon ne tomba pas, et, à sa grande satisfaction, Albert vit finir ce spectacle, qui n'avait été pour lui qu'une véritable torture.

« Priez ces messieurs et ces dames de ne point oublier le petit Hercule, » dit Jean le Roux en s'adressant à l'enfant.

Alors le petit garçon prit son bonnet brodé à la main et fit le tour de l'assemblée, en le présentant à tout le monde, pour qu'on mît quelque chose dedans. Jean le Roux, tout en causant avec les gens qui l'entouraient, ne le perdait pas de vue, et d'un air menaçant il lui faisait signe d'insister auprès des personnes qui ne donnaient pas. Enfin il arriva devant Albert, et lui sourit tristement, sans dire une parole. Albert jeta cinq sous dans le bonnet; puis lui mettant la pièce de dix sous dans la main : « Voilà pour acheter des pêches, lui dit-il (Albert aimait beaucoup les pêches), ceci est pour vous tout seul. » Mais le petit garçon s'empressa de jeter la pièce dans le bonnet. « Si j'en gardais un liard, dit-il en soupirant, je serais joliment battu.

— Par qui? »

L'enfant jeta un regard craintif sur Jean le Roux et ne répondit rien.

« Quel âge avez-vous? demanda Albert.

— Je ne sais pas.

— Comment! mais je sais bien, moi, que j'ai huit ans et trois mois.

— Je ne sais pas.

— Si vous aviez été seul, reprit Albert en baissant la voix, je vous aurais invité à venir prendre quelque chose à la maison, car je crois que vous êtes bien fatigué.

— Est-ce que cette belle maison est à vous? ré-

pondit l'enfant, dont les regards s'attachèrent longtemps sur la grille et sur la façade.

— C'est à papa.

— Victor! Victor! cria Jean le Roux, veux-tu bien finir ta tournée! »

Le petit garçon jeta sur Albert un regard plein de tristesse et de reconnaissance, et, quand il eut recueilli ce qui lui restait à recevoir, il porta bien vite le bonnet à Jean le Roux, qu'il suivit chez l'aubergiste.

Albert, tant que dura la soirée, ne cessa de penser au petit faiseur de tours, au point que M. de Courtis, qui ne le voyait pas s'amuser comme à l'ordinaire, lui demanda s'il était malade. Alors Albert lui raconta tout ce qui s'était passé devant la grille, et s'attendrit sur le sort du petit garçon.

« La plupart de ces gens-là, dit M. de Courtis quand son fils eut terminé ce récit, la plupart de ces gens-là sont de fort mauvais sujets, des hommes paresseux dès l'enfance, qui, pour n'avoir voulu apprendre ni à lire, ni à écrire, ni aucun métier utile, sont forcés de se faire saltimbanques afin de gagner du pain.

— L'enfant dont je vous parle, répondit Albert, apprendrait tout ce qu'on voudrait lui montrer, j'en suis sûr; il a bien appris à faire ces vilains tours. Mais sans doute son méchant père ne veut pas lui donner des maîtres.

— Pour donner des maîtres, il faut avoir de l'argent, Albert. En travaillant quand j'étais jeune, j'ai gagné de quoi payer les tiens, et, dans quelques années, tu travailleras toi-même pour payer ceux de tes enfants. »

Albert se jeta dans les bras de M. de Courtis, tout en frissonnant de l'idée que, sans ce bon père, il serait un ignorant et pourrait devenir un faiseur de tours.

Le lendemain, après le déjeuner, Albert descendit au jardin selon sa coutume; mais, au lieu d'employer au jeu ce temps de récréation, il s'assit sur un banc, et se mit à penser à Jean le Roux et au petit garçon, dont la figure si douce et si triste lui était encore présente. Il était là depuis quelques minutes, lorsqu'il vit remuer les branches d'un épais massif de lilas qui lui faisait face. « Ici, César! ici! dit-il, croyant que le chien de la maison n'avait point été rattaché et se promenait dans le jardin.

— Ce n'est pas César, c'est moi, répondit une voix plaintive; et le petit faiseur de tours se montra, couvert de sa vieille redingote, et encore plus pâle qu'il ne l'était la veille.

— Par où donc êtes-vous entré? demanda Albert, que cette apparition surprenait au dernier point.

— Je suis entré hier soir, répondit l'enfant; je me suis glissé derrière le concierge, à la fin du jour, et j'ai passé la nuit dans ce bosquet.

— Vous avez quitté votre père?

— Jean le Roux n'est pas mon père.

— Ah! tant mieux, reprit Albert; mais sans doute il vous fait chercher, il vous cherche.

— Cela se peut. Aussi vous pouvez me sauver en ne disant à personne que je suis ici, et en m'apportant, si vous le pouvez, un morceau de pain, car je n'ai rien mangé depuis hier matin. Je me suis échappé hier soir, pendant que ce méchant Jean le Roux buvait et se régalait chez l'aubergiste.

— Il m'est impossible de ne le dire à personne, répliqua Albert; car je dis tout à mon père.

— Et votre père est-il aussi bon que vous?

— Bien meilleur encore; et puis il est bien plus sage et bien plus instruit que nous.

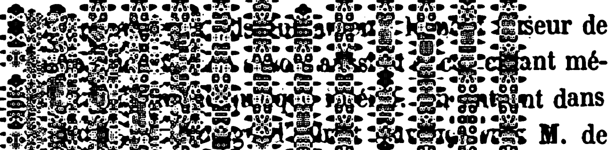
— Alors, dites-lui qu'il ait pitié d'un pauvre petit malheureux. Tâchez qu'il me permette de me cacher dans la cave, dans la niche du chien, où il voudra. Pourvu qu'on ne me remette pas dans les mains de Jean le Roux, je serai content. »

Et le pauvre enfant versait un torrent de larmes et tremblait de tout son corps.

« Attendez-moi là, dit Albert, qui n'avait jamais été plus ému. Je vais d'abord vous chercher à manger. »

Il ne fit qu'un saut jusqu'à la maison. Le déjeuner était encore servi, en sorte qu'il revint apportant un gros morceau de pain et deux pêches, que

[illegible] l'Albert
[illegible]
[illegible] onsen-



[illegible] seur de
[illegible] ant mé-
[illegible] nt dans
[illegible] M. de

Courtis les mains jointes, et, se mettant à genoux devant lui, il le regarda d'un air suppliant, mais sans dire un mot. M. de Courtis le fit relever et lui demanda son nom.

« Je m'appelle Victor, monsieur.

— L'homme avec lequel vous êtes venu hier n'est donc pas votre père?

— Non, monsieur.

— Et qui sont vos parents?

— Je n'en sais rien, monsieur; Jean le Roux m'a toujours dit qu'il ne les connaissait pas et qu'il me nourrissait par charité.

— Et depuis combien de temps vous nourrit-il ainsi?

— Depuis cinq ans, je crois.

— Vous paraissez en avoir huit ou neuf. N'avez-vous donc aucun souvenir de votre père, de votre mère?

— Oh! si, monsieur, je me souviens que ma mère était bien bonne. Nous logions dans une maison beaucoup plus petite que celle-ci et qui était bien moins belle. Je ne sais pas si je l'ai rêvé, mais j'ai toujours cru que cette maison avait brûlé.

— Pensez-vous que ce soit alors que Jean le Roux vous ait pris chez lui?

— Je le pense; cependant je n'en suis pas bien sûr.

— Mais Jean le Roux lui-même a dû vous le dire?

— Bien au contraire, monsieur; il m'a toujours défendu de lui parler de cela, et, quand je voulais en dire un mot, il me battait. »

Malgré son air de souffrance, la figure du pauvre petit avait un caractère de douceur et d'honnêteté qui touchait le cœur; en sorte qu'après beaucoup d'autres questions, auxquelles l'enfant répondit toujours avec le même accent de franchise et de vérité, M. de Courtis consentit à le garder chez lui pendant quelques jours, afin de le soustraire au triste sort qui l'attendait sous la dépendance du faiseur de tours.

M. de Courtis, qui voulait observer le protégé de son fils, décida que Victor mangerait à sa table. Il lui fit mettre une veste et un pantalon d'Albert, qui se trouvaient aller à merveille. Vincent était le seul dans la maison qui connût le petit faiseur de tours; M. de Courtis lui recommanda le secret, attendu que le vieux concierge était bavard, et tous les autres domestiques ne virent dans Victor qu'un jeune camarade d'Albert qui venait passer une semaine à Auteuil.

Le pauvre enfant, dans sa joie et dans sa reconnaissance, se montrait si aimable, si bon, que trois jours ne se passèrent pas sans que M. de Courtis le prît lui-même en affection. Pour Albert, jamais il n'avait été aussi content : ses heures de récréation étaient devenues délicieuses, maintenant qu'il jouait,

qu'il causait avec Victor. Un matin, ce dernier lui témoignant le regret qu'il avait de ne pouvoir partager ses études comme il partageait ses jeux, car le pauvre enfant ne savait pas même lire, Albert lui offrit de lui montrer ses lettres, ce que Victor accepta avec un transport de satisfaction.

Près d'un mois s'était écoulé ainsi, et M. de Courtis ne parlait pas de renvoyer Victor. Seulement, deux ou trois fois, il avait annoncé l'intention de placer l'enfant, quand il serait à Paris, dès qu'il se présenterait une occasion avantageuse. Albert vivait dans l'espérance que cette occasion ne se présenterait pas, quand un jour il eut avec son père l'entretien suivant :

ALBERT. Je vous réponds, papa, que Victor m'étonne. Imaginez-vous qu'il assemble déjà ses lettres, tant il a envie d'apprendre; il lira bientôt couramment, et, quand il saura cela, je lui montrerai quelque autre chose.

M. DE COURTIS. Tu penses donc qu'il restera toujours dans la maison?

ALBERT. Mais, papa, je l'espère; vous ne voudriez pas mettre ce pauvre petit dans la rue l'hiver, sans feu, sans pain.

M. DE COURTIS. Non, sans doute; je le placerai pour lui faire apprendre un métier, car je ne suis pas assez riche pour entretenir et pour élever un enfant de plus; il faudrait pour cela me priver de

jouissances auxquelles je suis accoutumé et qui sont devenues pour moi des besoins.

ALBERT. Oh ! j'en serais bien fâché, papa; mais moi, ne puis-je pas me priver? Par exemple, vous me donnerez des habits plus simples, moins chers, et puis je pourrai partager avec Victor bien des choses....

M. DE COURTIS. Bah! tous ces projets sont bons en paroles; mais, quand viendra l'instant de la privation, tu la supporterais avec peine.

ALBERT. Non, mon papa; essayez. D'abord, je ne mangerai plus aucune friandise, et vous savez que je les aime beaucoup.

M. DE COURTIS. Écoute, Albert. C'est dans quinze jours ta fête; je dois te donner une montre que tu me demandes depuis longtemps : je ne pourrai plus te la donner.

ALBERT. Eh bien! papa, soit; je me passerai de montre.

M. DE COURTIS. Dans un an je devais te donner un petit cheval, que tu désires tant, pour aller promener dans le bois de Boulogne : je ne pourrai plus te donner le cheval.

ALBERT, *après avoir hésité un moment.* Je me passerai de cheval.

M. DE COURTIS. Tu en auras du regret, du chagrin !

ALBERT. Jamais, jamais! Si je pense à la mon-

tre, au cheval, je me dirai : « C'est le pain de Victor. »

Depuis cinq semaines, M. de Courtis avait examiné Victor avec soin. Il avait reconnu dans cet enfant une bonté, une sensibilité extraordinaires, jointes à une intelligence fort au-dessus de son âge; il l'aurait choisi entre tous pour camarade de son fils. Il serra Albert dans ses bras, lui promit que Victor ne quitterait pas la maison, mais lui dit aussi de ne pas oublier à quel prix il y restait.

Il est difficile de peindre les transports de joie du pauvre enfant, quand on lui apprit cette bonne nouvelle : il riait, il sautait, il baisait les mains de M. de Courtis; il baisait les joues, les cheveux d'Albert, et promettait d'être si sage, si honnête garçon, qu'il mériterait tant de bontés.

Sa conduite, en effet, devint chaque jour plus exemplaire. M. de Courtis lui fit aussitôt donner des leçons par les maîtres d'Albert, et il travaillait avec tant d'ardeur que six mois lui suffirent pour rejoindre Albert dans ses études. L'émulation qui s'établit alors entre eux leur était utile, sans leur causer aucun chagrin : Victor aimait tant Albert! Albert aimait tant Victor!

L'hiver venait de se passer à Paris, lorsqu'un matin Victor se chargea de porter une lettre à M. de Courtis dans son cabinet. C'était la première fois que Victor entrait dans cette chambre, et, tandis

que M. de Courtis lisait sa lettre, il s'amusa à regarder plusieurs gravures dont les murs étaient couverts.

La sœur de M. de Courtis habitait Compiègne, et elle avait donné à son frère un plan de cette ville, vue du côté de la rivière. Victor s'était à peine arrêté devant les autres tableaux; mais, devant celui-là, il resta longtemps immobile, puis se mit à se parler à lui-même avec beaucoup d'agitation.

« Qu'as-tu donc, Victor? dit M. de Courtis.

— Ah! monsieur, c'est que je connais tout cela: voilà la rivière, le pont, la grande tour[1]. J'ai souvent été sur ce pont-là.

— Dans ton enfance?

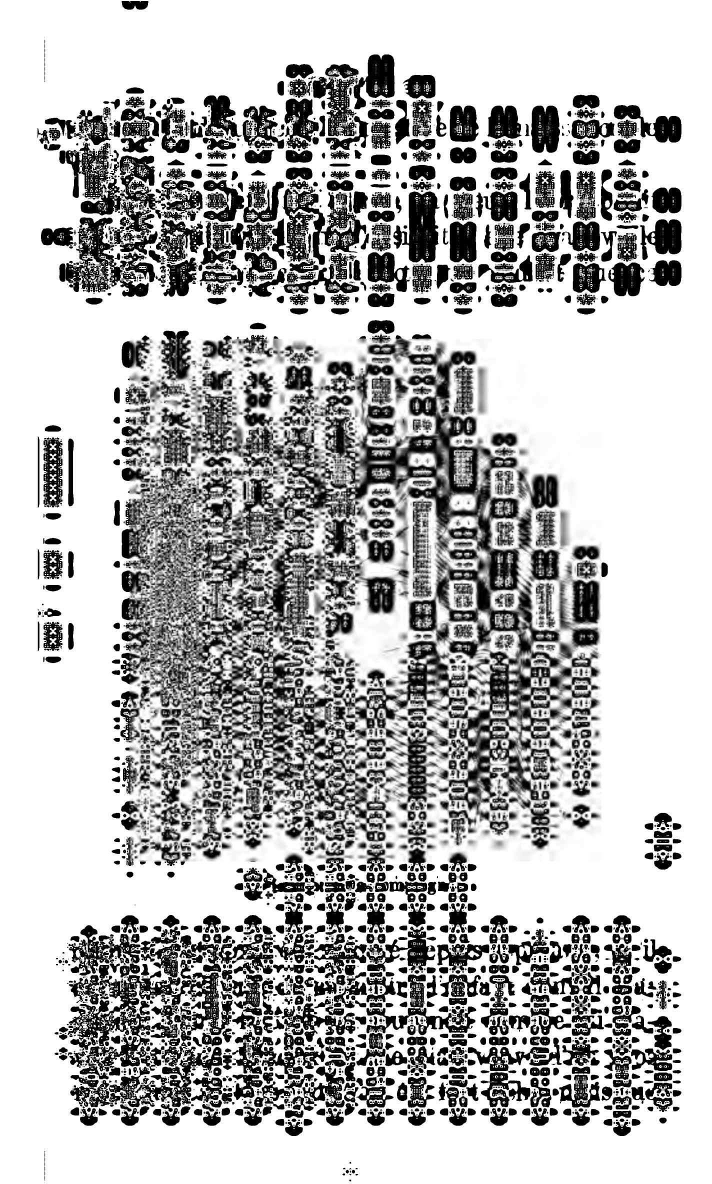
— Oui, monsieur, il y a bien longtemps, quand j'étais avec maman.

— Ta mère vivait donc à Compiègne? demanda M. de Courtis, qui concevait l'espoir de connaître la famille du pauvre enfant.

— Ah! je ne sais pas comment cet endroit s'appelle; mais je le reconnais, je reconnais tout. »

Une pareille indication suffisait pour que M. de Courtis s'empressât d'obtenir quelques renseignements positifs. Il écrivit donc à sa sœur, la mit au fait du peu qu'il savait et la pria de prendre sur les lieux toutes les informations qui pourraient con-

1. La tour de Jeanne d'Arc, sur la rivière d'Oise.



des faillites avaient ruiné. La pauvre femme, à la mort de son mari, s'était retirée dans une espèce de chaumière située sur les bords de l'Oise. Il y avait près de six ans que cette chaumière avait brûlé et que Mme Brocard avait péri dans les flammes. Son enfant, petit garçon de trois ou quatre ans, qui s'appelàit Victor et qu'on savait avoir été sauvé, n'en avait pas moins disparu alors sans qu'on eût jamais pu savoir ce qu'il était devenu. Ce petit garçon était mince et d'une charmante figure. Un renseignement donné par le maire et quelques autres personnes pouvait aider à le reconnaître : c'est qu'il avait des cheveux bouclés, très-blonds, avec de grands yeux très-noirs.

Ce signalement, joint aux autres circonstances, désignait tellement Victor que M. de Courtis n'eut plus le moindre doute. Il écrivit aussitôt au maire de Compiègne que, si l'enfant n'était réclamé par aucun parent, il offrait de se charger du soin de son éducation; et bientôt il reçut les autorisations nécessaires à cet effet, auxquelles était joint l'acte de naissance de Victor Brocard.

Dès ce moment, Victor fut traité par M. de Courtis comme un second fils, et toute sa conduite le rendait digne de ce bienfait. Il était doux, obéissant; il se distinguait dans ses études d'une manière étonnante, et il aimait Albert au point qu'il ne pouvait vivre une heure content séparé de lui.

La famille était établie de nouveau à Auteuil depuis un mois. M. de Courtis s'applaudissait de plus en plus d'avoir cédé aux prières de son fils en gardant Victor chez lui, quand il crut s'apercevoir qu'un défaut unique, mais bien méprisable, ternissait toutes les bonnes qualités de son enfant d'adoption : Victor paraissait aimer l'argent par-dessus tout. M. de Courtis lui donnait, ainsi qu'à Albert, dix sous par semaine pour ses menus plaisirs; rien au monde ne pouvait décider Victor à en dépenser un seul. Non content de garder tout ce qu'il recevait de son bienfaiteur, il tirait de l'argent de tout, au point qu'on lui vit vendre à d'autres petits garçons de fort jolis joujoux qu'il avait reçus en étrennes à Paris des amis de la maison. Un jour que M. de Courtis se promenait dans le bois de Boulogne avec les deux enfants, il demanda quelques sous à Victor pour les donner aux pauvres ; le petit répondit d'un air d'embarras qu'il n'avait rien sur lui.

« Comment! dit M. de Courtis, n'as-tu pas reçu ta semaine hier? L'as-tu donc déjà dépensée?

— Non, répondit Victor en rougissant beaucoup ; mais je serre mon argent.

— Ah! mon Dieu oui, papa, dit Albert, croyant servir son ami; il doit en avoir bien plus que moi, car il est très-économe, Victor.

— Ce n'est plus là de l'économie, » dit à demi-voix M. de Courtis d'un air de dédain.

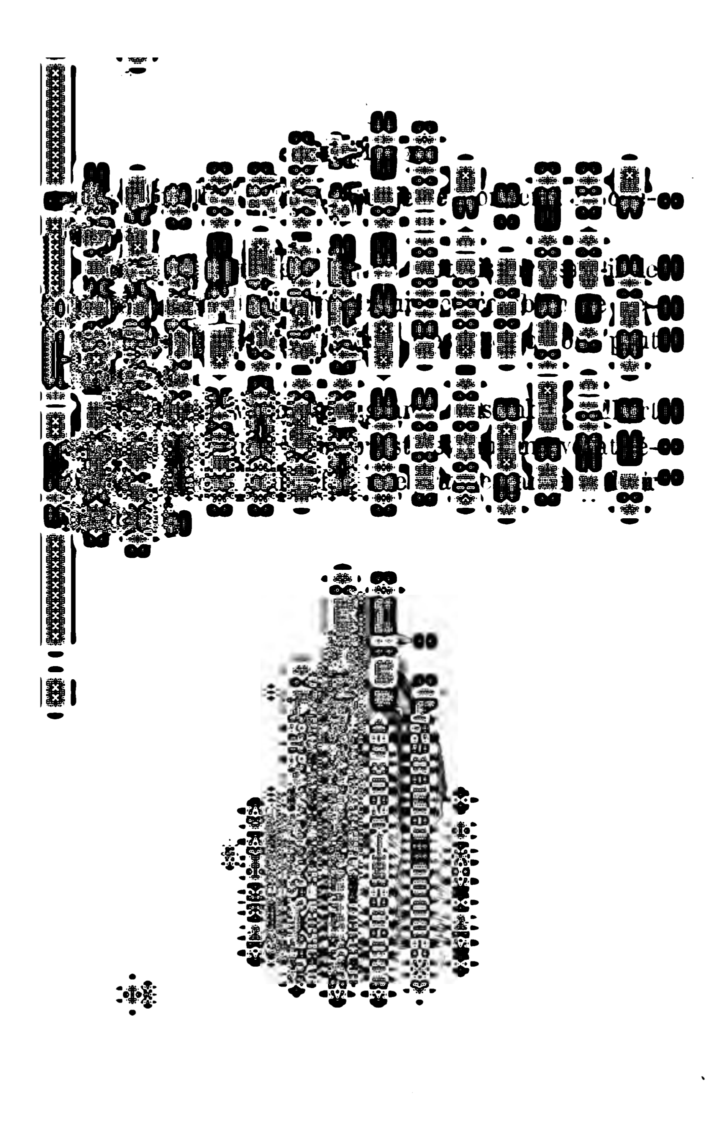
Soit que Victor n'entendît point, soit qu'il ne voulût pas entendre, il ne répondit rien.

M. de Courtis se creusait la tête pour deviner quel plaisir pouvait prendre un enfant à thésauriser ainsi. Sa tendresse pour son protégé diminua bientôt de moitié. En vain Victor se montrait empressé, attentif, affectueux; M. de Courtis, en le voyant ainsi, revenait parfois, puis il se disait aussitôt : « Il ne m'aime pas; un avare ne peut aimer personne. »

L'été se passa de la sorte. L'époque de la fête d'Albert approchait. M. de Courtis se dit : « Nous verrons s'il donnera quelque chose à son ami; Albert lui fait sans cesse de petits présents. »

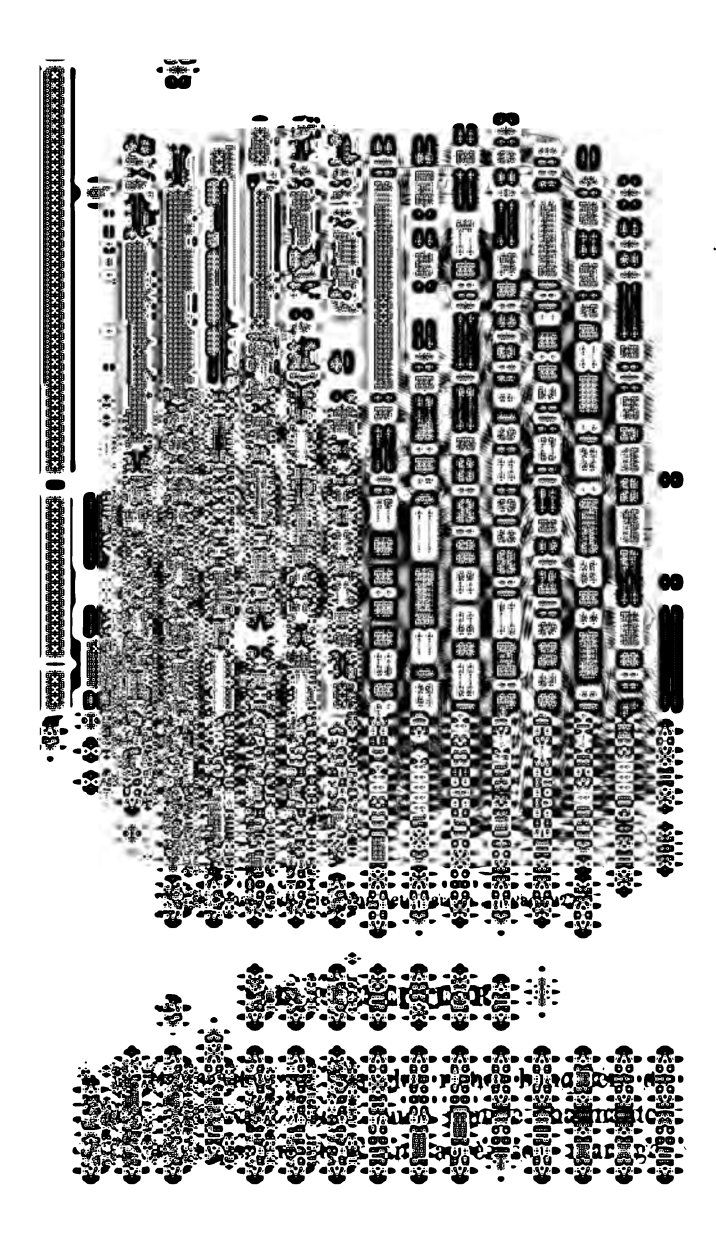
Le jour venu, Albert avait reçu des livres de son père, des bouquets de tous les domestiques, et jusqu'aux félicitations de l'horloger qui venait d'arriver de Paris pour régler les pendules. Victor ne se montrait point; il n'avait paru qu'au déjeuner, et n'avait pas même embrassé Albert. « Oh! c'est trop fort! se disait M. de Courtis, s'il ne voulait pas dépenser son argent, il pouvait au moins trouver une fleur dans le jardin! »

Dans ce moment la porte s'ouvrit avec violence; Victor, le visage en feu, les yeux mouillés de larmes, s'élance dans le salon : « Albert! s'écrie-t-il en serrant son ami dans ses bras, voilà la montre! voilà la montre! Vincent m'a tout dit; et je mour-





LE PRÉCEPTEUR.



Elle lui laissait un fils, dont il devint idolâtre au point que, décidé à ne jamais se remarier, lorsque cet enfant eut atteint l'âge d'être mis au collége, il ne put se résoudre à s'en séparer, et qu'il prit le parti de le faire élever chez lui par un précepteur.

A la veille cependant de remettre son cher petit Théodore sous le pouvoir d'un inconnu, il sentait toute l'importance du choix qu'il allait faire; aussi prenait-il les informations les plus minutieuses sur toutes lês personnes que lui proposaient ses amis, lorsqu'un heureux hasard le servit mieux qu'il n'aurait jamais osé l'espérer.

Dans un voyage qu'il fit à Francfort, il eut occasion de connaître un jeune homme de vingt-six ans à peu près, qui avait fait à l'Université de Tubingue les plus brillantes études, et dont tout le monde parlait avec éloge, sous le rapport du caractère comme sous celui du savoir. Ce jeune homme, qui se nommait Hartmann, allait quitter la maison d'un grand seigneur dont le fils, qui était son élève, venait de mourir. M. Denneville lui fit des propositions si avantageuses qu'il consentit à le suivre en France et à se charger de l'éducation de Théodore.

Grâce aux longues conversations qui eurent lieu dans la route de Francfort à Paris, M. Denneville reconnut, avec une grande satisfaction, que son jeune compagnon de voyage joignait à beaucoup

d'esprit et d'instruction un naturel bon et honnête. Il se promit donc bien de lui accorder toute sa confiance et de lui donner toute autorité sur son fils, qu'il ne se lassait point de lui représenter comme le plus charmant enfant qu'on pût voir.

A peine descendu dans une ravissante maison qu'il habitait rue de Provence, il conduisit le jeune Allemand dans son cabinet, en donnant l'ordre d'y faire venir Théodore, et deux minutes après, M. Hartmann vit entrer un petit garçon de la plus jolie figure, qui faillit le renverser pour se jeter plus vite au cou de son père.

Après avoir couvert de baisers ce petit visage d'espiègle où brillaient la joie et la santé, M. Denneville fit asseoir près de lui M. Hartmann et prit l'enfant sur ses genoux, non sans l'inviter à tâcher de se tenir un moment tranquille et à l'écouter.

« Je vais t'apprendre une heureuse nouvelle, Théodore, dit-il avec une certaine solennité : je viens d'amener avec moi M. Hartmann que voici, qui va demeurer chez nous et qui veut bien se charger du soin de t'élever et de t'instruire, puisque mes nombreuses occupations ne me permettent pas de surveiller tes études. J'espère que tu verras en lui un second père ; car il va partager mon autorité sur toi, et tu lui obéiras comme à moi-même. »

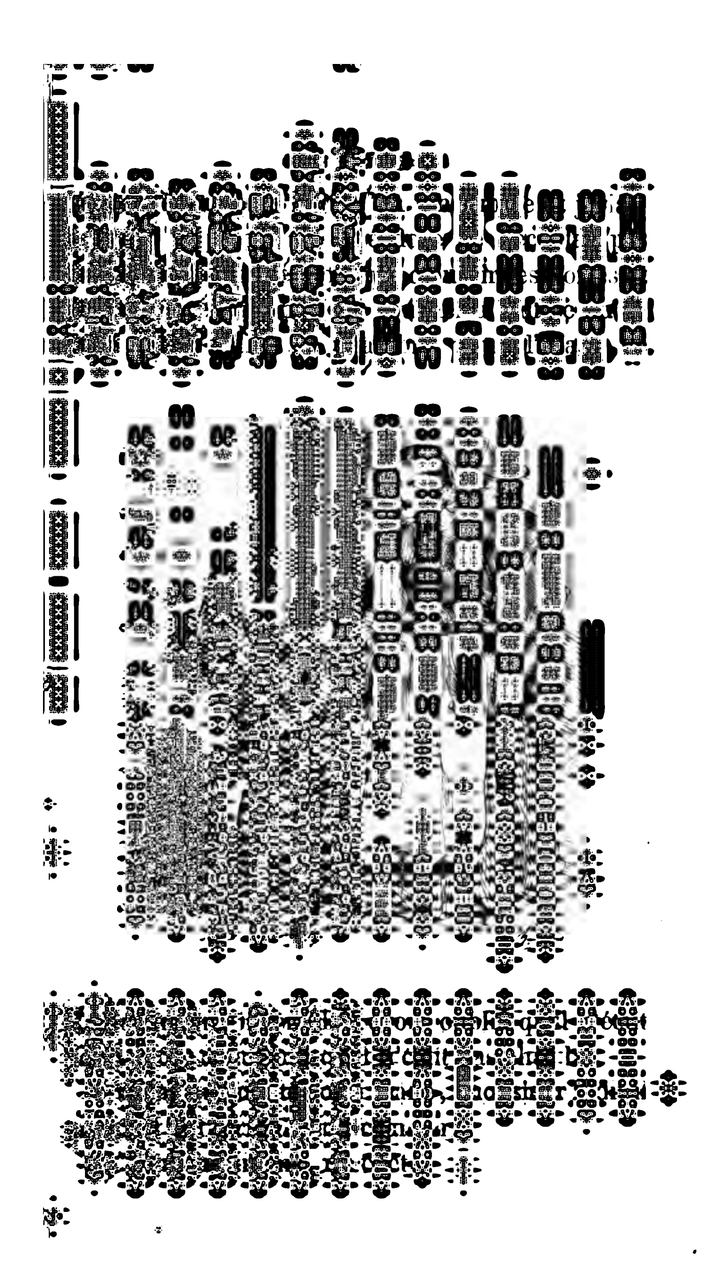
Il faut avouer ici que M. Denneville, en parta-

geant son autorité, faisait un très-léger sacrifice, attendu qu'il n'avait jamais eu la force de donner un ordre à son fils.

Tandis qu'il parlait, Théodore attachait ses regards sur le jeune Allemand d'un air de curiosité et de satisfaction : à l'âge qu'il avait, tout changement amuse, outre qu'il aimait infiniment mieux sortir avec un précepteur qu'avec sa bonne, qui l'ennuyait beaucoup; quoique la pauvre fille fût loin de le gêner en rien, et qu'elle eût depuis longtemps contracté l'habitude de lui laisser faire tout ce qu'il voulait.

Dès le jour même, M. Denneville, qui avait envoyé des ordres avant de quitter Francfort, put établir l'élève et le maître dans un très-joli appartement où M. Hartmann allait trouver toutes ses aises. Il les y laissa ensemble, après qu'il fut convenu que, les repas se prenant chez M. Denneville, on se retrouverait à l'heure du dîner.

Jusqu'à ce moment, M. Hartmann avait adressé peu de paroles à Théodore : il s'était contenté de lui dire, avec un sourire plein d'intérêt et de bonté, qu'il espérait que bientôt ils seraient bons amis, et le petit garçon avait répondu en lui serrant la main; mais alors, pensant à l'embarras que devait éprouver son élève dans ce premier tête-à-tête, il se disposait à redevenir enfant lui-même pour dissiper la timidité de l'enfant. Il avait donc déjà



— Si vous voulez l'ouvrir, je vous aiderai à serrer toutes vos affaires.

— Je vous remercie bien, répondit le précepteur; je ne voudrais pas vous donner cette peine.

— Ce ne serait pas une peine, au contraire; cela m'amuserait de voir ce qu'il y a dedans.

— Ne faites vous donc rien habituellement en attendant le dîner?

— Habituellement j'allais me promener avec ma bonne ou le valet de chambre; mais aujourd'hui il est trop tard; papa dîne à six heures et demie, d'ici là je vais m'ennuyer. Donnez-moi votre clef, donnez-moi votre clef; je saurai bien ouvrir, allez. »

M. Hartmann sourit, en pensant qu'il avait craint la timidité du petit garçon qui lui semblait si loin d'être timide, et, voulant l'observer tout à son aise, il consentit à satisfaire sa curiosité.

« Eh bien, dit-il en tirant le tiroir d'une commode, nous allons serrer le linge ensemble; » puis il ouvrit la malle, que Théodore ne tarda pas à mettre pour ainsi dire au pillage.

Il débuta par jeter à la volée les habits sur une causeuse placée au coin de la cheminée et trop loin de lui pour qu'il pût l'atteindre. Arrivé au linge, il s'y prit de telle façon pour le remettre à M. Hartmann, qui le rangeait dans la commode,

que la plupart des chemises et des mouchoirs étaient dépliés.

Ne voulant pas se laisser aider ainsi plus longtemps : « Je vous remercie d'avoir voulu me rendre service, mon cher enfant, dit M. Hartmann, mais ne touchez pas à ce qui reste dans le fond ; ce sont mes livres, et je veux les serrer moi-même sans que rien y soit dérangé maintenant ; plusieurs vous serviront quand je vous apprendrai l'allemand et le latin. »

Comme, tandis qu'il parlait ainsi, Théodore prenait les livres l'un après l'autre, les feuilletait, puis les rejetait pêle-mêle dans la boîte, M. Hartmann, après avoir relevé un paletot qui était tombé dans les cendres, revint fermer la malle et en mit la clef dans sa poche.

« Vous parlez donc aussi l'allemand et le latin? demanda Théodore.

— Quant à l'allemand, répondit le jeune précepteur, comme je suis né en Allemagne, je le parle depuis mon enfance, de même que vous parlez le français.

— Ah! c'est vrai ; que je suis bête! c'est seulement à écrire qu'il faut apprendre.

— On apprend l'un et l'autre, répliqua M. Hartmann ; car, si vous et moi n'avions jamais entendu parler, nous ne parlerions point.

— Et bien! s'écria Théodore avec surprise, voilà

une idée qui ne m'était pas encore venue : c'est que j'ai appris à parler sans m'en apercevoir, sans étudier. Je voudrais bien qu'on pût tout apprendre de cette manière-là.

— Malheureusement, cela n'est pas possible, dit M. Hartmann; le plus mince savoir ne s'obtient que par le travail. Mais dites-moi, mon cher enfant, votre désir me prouve que les leçons vous ennuient beaucoup.

— Oh! beaucoup, beaucoup.

— Vous avez, je crois, dix ans?

— Dix ans et trois mois.

— Savez-vous un peu écrire?

— J'ai un maître.

— Il faudra qu'il commence bientôt à vous enseigner un peu d'arithmétique; il serait plaisant que le fils d'un banquier ne sût pas compter de bonne heure, ajouta gaiement M. Hartmann.

— Ah! nous avons le temps; mais papa m'a dit bien des fois qu'il faudrait l'apprendre, parce qu'il désire me mettre à la tête de sa maison de banque quand il voudra se reposer. Si c'est trop difficile cependant, je laisserai là la maison de banque; car je n'aurai pas besoin de gagner de l'argent : papa en gagne assez tous les jours, et il m'en donne tant que j'en veux. Il est si riche, papa! Il a des bois, des terres, des maisons de tous les côtés.

— Y a-t-il longtemps que vous savez cela? dit

M. Hartmann, qui attacha un regard triste sur le joli visage de l'enfant.

— Oh! j'étais tout petit, répondit Théodore, quand j'entendais dire au domestique qu'il y avait des princes plus pauvres que papa.

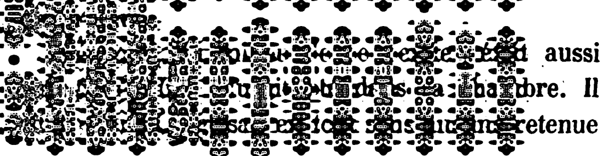
— Il est bien certain, repartit M. Hartmann, que monsieur votre père n'était pas un ignorant, puisqu'il a su faire une pareille fortune, et je pense avec joie que, s'il la perdait tout à coup, ce qui arrive souvent dans la finance, il saurait s'en refaire un autre. »

La supposition d'une chose aussi impossible que la ruine de M. Denneville parut si étrange à Théodore, qu'il partit d'un éclat de rire moqueur. M. Hartmann n'en fut pas moins satisfait d'avoir éveillé en lui une idée qui pouvait devenir salutaire, et regardant la pendule, il dit qu'il était temps d'aller dîner.

En descendant l'escalier, le jeune précepteur regardait son élève, auquel il prenait déjà un certain intérêt, tout peu discipliné qu'il lui semblait être. « J'aurai beaucoup de peine, pensait-il, à défaire le mal qui s'est déjà fait. Il est vrai que je viens de lui découvrir un défaut qui va me donner beaucoup de prise sur son esprit; car il me paraît fort curieux. »

Il y avait à dîner huit ou dix personnes, qui toutes, à l'entrée du petit Denneville dans le salon, l'accueillirent comme sachant fort bien qu'il était

trou-
. Elles
ler sur
t leurs
n aise.



ous les
menée

aussi
bre. Il
etenue



et sans aucune convenance, se mêlant à l'entretien des gens âgés avec l'assurance la plus ridicule à son âge, mais surtout ne manquant jamais, lorsque deux personnes se parlaient bas, d'aller les écouter en cachette.

M. Hartmann avait trop de sagacité pour attacher une sérieuse attention aux défauts qui devaient disparaître avec l'âge ; tout naturellement, dans quelques années, Théodore n'aurait plus cette rudesse de manières, ce ton grossier qui tient à ce qu'un enfant n'a pas assez longtemps vu la société pour en avoir pris les habitudes. Il n'en était pas de même de la curiosité : M. Hartmann voyait son élève la porter à un excès tel, que, si l'on ne parvenait point à l'en faire rougir, elle le rendrait toute sa vie indiscret, importun et ridicule.

A table, ce fut encore bien pis, et le jeune précepteur, placé à côté de son élève, put faire de nouvelles découvertes très-peu satisfaisantes.

Tout en songeant au terrible fardeau qu'il avait attiré sur lui en se chargeant du soin de faire un homme aimable d'un petit garçon gâté par tous ceux qui l'entouraient, il remarqua que Théodore ne cessait point de placer son mot dans la conversation, qui était générale, et qu'il coupait la parole à tout le monde pour parler lui-même à tort et à travers. Enfin le hasard ayant fait porter l'entretien sur le *Cirque*, il se mit à instruire ses

voisins de mille détails sur ce théâtre, à leur raconter le sujet d'une pièce qu'il avait été y voir la semaine précédente ; tout cela avec une si grande volubilité et si longuement, qu'il ne ferma plus la bouche avant l'arrivée du dessert.

« Et de deux, se dit M. Hartmann ; il est bavard. »

A la vue d'une multitude de friandises qui couvraient la table, Théodore, qui avait laissé passer presque tous les plats sans rien prendre, cessa de discourir pour se gorger de petits gâteaux et de sucreries ; on venait de lui servir deux fois des glaces avec profusion, lorsqu'il dit à un domestique de lui en rapporter.

« Ah ! je t'en prie en grâce, mon cher enfant, dit M. Denneville, ne mange plus de glaces ; tu sais combien tu as été malade dernièrement pour en avoir trop mangé.

— Je les aime tant, papa ! je les aime tant ! dit Théodore d'une voix caressante, au point qu'elle toucha son père, qui sourit sans répondre.

—Ne reprenez-vous point de glaces? M. Hartmann, dit le petit quand il en eut couvert son assiette.

— Non ; je vous remercie. Elles m'ont aussi incommodé une fois, et depuis j'en mange fort peu ; je trouve absurde de risquer ma santé pour une jouissance qui ne dure pas une minute. »

Théodore ne répondit rien et continua de manger ses glaces. Quand il eut fini :

« Eh bien? reprit en riant M. Hartmann, vous voilà maintenant tout à fait au même point que moi, avec la différence que je n'ai pas à craindre la colique pour demain. »

Le jeune précepteur ayant parlé d'un ton qui n'avait rien de sévère, Théodore le regarda et se mit à rire aussi.

Cette journée suffit pour apprendre à M. Hartmann qu'il ne devait compter en rien sur l'appui de M. Denneville, dont la faiblesse aveugle pour son fils n'était malheureusement que trop visible. Il lui fallait donc agir seul et employer toute son habileté à prendre assez d'empire sur l'esprit de l'enfant pour détruire de son côté le mal qui se ferait de l'autre. Il y réfléchit toute la nuit et se résolut enfin à vivre avec son élève comme avec un frère, à supprimer toutes réprimandes, certain qu'elles ne seraient ni écoutées par le fils ni appuyées par le père, à essayer encore bien moins des punitions, puisque M. Denneville serait toujours là pour faire grâce, ce qui ferait perdre à l'enfant tout respect pour son précepteur, et à quitter la maison dans quelques mois, si ses efforts n'avaient point obtenu de succès.

M. Hartmann avait à peine arrêté ce plan, qu'un incident, qui eut lieu deux jours après, vint encore l'affermir dans la pensée de le suivre.

Une parente de M. Denneville, qui habitait Ver-

sailles, vint dîner, et elle amena son fils et le précepteur de ce dernier. Le soir, Théodore dit à M. Hartmann :

« Avez-vous remarqué ce monsieur qui est venu avec ma cousine ?

— Oui. J'ai causé quelques moments avec lui ; il m'a semblé assez aimable.

— Oh bien oui, aimable ! répliqua Théodore aussitôt ; c'est un bien méchant homme, je vous en réponds.

— Vraiment ?

— C'est le précepteur d'Eugène, qu'il tourmente du matin au soir. Il le fait gronder par sa mère, il le met en pénitence, il l'ennuie toute la journée avec des sermons qui ne finissent pas, et puis il ne lui laisse jamais faire ce qu'il veut.

— Mais si votre cousin veut mal faire ?

— Quel mal voulez-vous qu'il fasse ? bien au contraire, il est tout à fait gentil, Eugène.

— On peut être gentil, très-gentil, et n'en avoir pas moins beaucoup de défauts ; on est trop heureux alors d'avoir près de soi une personne qui en sait plus que nous, qui nous aime....

— Ah ! il l'aime joliment, allez ! voyez si papa me traite comme il le traite ! Si j'étais à la place d'Eugène, son précepteur ne resterait pas longtemps dans la maison. D'abord, je n'écouterais jamais rien de ce qu'il me dirait....

— Prenez garde de casser votre montre, interrompit M. Hartmann ; le petit garçon, tenant la chaîne d'une main, s'amusait à faire faire la roue à sa montre.

— Ensuite, continua Théodore sans s'arrêter, je lui jouerais tant de mauvais tours, je le rendrais si malheureux, si malheureux dans la maison, qu'il faudrait bien qu'il la quittât.... »

Dans ce moment la montre s'échappa et alla tomber à terre, où elle se brisa, et M. Hartmann, sans faire la moindre observation, aida son élève à en rassembler les morceaux.

Le parti du jeune précepteur étant bien pris alors de s'en tenir désormais à l'avertissement, à partir de ce jour, lorsque Théodore se livrait à sa turbulence habituelle, il se contentait de lui dire une seule fois : « Vous allez briser quelque chose ; » et, si l'événement arrivait, il le regardait tranquillement, disant sans aucune humeur : « Je vous l'avais dit ; vous ne m'avez pas écouté ! » Quand le bruit fait dans la chambre arrivait au point de déranger sa lecture, il passait dans la sienne, dont il fermait la porte en riant, non sans avoir dit le premier jour qu'il avait agi de cette manière : « Je ne gêne jamais personne, mon cher enfant, mais je ne me laisse pas gêner. » Il en résulta, sans qu'il fît semblant de le remarquer, que bientôt Théodore, qui ne pouvait pas souffrir d'être seul, choisit des jeux plus modérés.

Du reste il était impossible de se montrer plus aimable que M. Hartmann ne l'était pour son élève, lui laissant toujours le choix du lieu de leurs promenades, contribuant avec complaisance à tout ce qui pouvait l'amuser, et surtout causant de bonne amitié des heures entières avec lui sans jamais paraître ennuyé. Ces longs entretiens, en effet, étaient la seule ressource qu'il eût pour exercer ses fonctions de précepteur ; ils lui permettaient d'agir d'une manière détournée sur cet esprit indocile, de le porter au bien, et de glisser souvent les avis les plus utiles sous la forme d'une plaisanterie que l'entretien amenait tout naturellement.

Une manière d'agir aussi peu gênante, jointe à la jeunesse et à l'aimable et douce figure de M. Hartmann, lui gagnèrent bientôt le cœur de son élève, qui le prit en grande affection, et se plaisait avec lui plus qu'avec toute autre personne. Ce qui charmait surtout Théodore, c'est que celui qui devait l'instruire ne lui parlait jamais de leçon, et que, depuis six semaines qu'ils étaient ensemble, on en restait au maître d'écriture. Seulement, lorsqu'il demandait comment telle ou telle chose se disait en allemand, le jeune précepteur s'empressait de le lui apprendre et de lui faire bien prononcer les mots, remarquant avec grand plaisir que le petit paresseux n'en oubliait jamais un seul.

Un jour que M. Denneville se trouvait seul avec

M. Hartmann, à la grande satisfaction de ce dernier : « Eh ! bien, dit-il, parlons un peu de notre enfant. Êtes-vous tout à fait content de lui ?

— Pas précisément, répondit M. Hartmann ; il est bien volontaire.

— Je vous avoue que je l'ai peut-être un peu gâté ; mais que voulez-vous ? D'abord, il était d'une santé faible, ensuite je vous dirai que, depuis huit ans que j'ai perdu sa mère, mon plus grand bonheur est en lui.

— Je le conçois, c'est un charmant enfant ; mais il n'en a pas moins quelques défauts que je désirerais pouvoir corriger.

— Personne ne peut y réussir mieux que vous, car il vous aime beaucoup : il me le dit tous les jours.

— Moi-même, répondit M. Hartmann, je me suis déjà tendrement attaché à lui ; je sens néanmoins que je dois songer à son avenir d'homme, et ne point céder à une faiblesse qui lui serait nuisible plus tard. »

Ces mots firent craindre aussitôt à M. Denneville que le système d'éducation du précepteur ne fût extrêment sévère, et il se hâta de répondre :

« Il est encore bien jeune.

— Sans doute ; mais, comme je crois qu'il nous serait impossible de le faire obéir maintenant, comment parviendrons-nous à le faire travailler un jour ?

— Je vais vous parler avec franchise, répliqua M. Denneville. Je n'ai point l'ambition que mon fils devienne jamais un savant. Il aura une grande fortune; qu'il soit honnête homme, qu'il m'aime, je ne lui demande pas grand'chose avec cela.

— Vous seriez pourtant heureux qu'on parlât de lui dans le monde comme d'un homme aimable et instruit?

— Bien certainement; mais je ne voudrais point acheter cette joie au prix de son bonheur ou de sa santé.

— Soyez bien tranquille, monsieur, répondit le jeune précepteur, dont le visage exprima le plus vif contentement; je ne compromettrai ni l'un ni l'autre. J'ai voulu, au contraire, que vous ne fussiez pas surpris de voir les études marcher très-lentement, attendu que mon projet est d'arriver pas à pas à mon but pour ce qui concerne l'instruction aussi bien que le caractère. J'ai reconnu dès le premier jour que tout moyen de rigueur échouerait.

— Je m'en remets complétement à vous, dit M. Denneville en serrant les mains du bon jeune homme avec affection. Je ne suis pas étonné qu'il vous aime.

— Je vous prie seulement, monsieur, reprit M. Hartmann, de le combler de caresses et d'éloges dès qu'il aura appris quelque chose.

— Il sait déjà quelques mots allemands, répartit M. Denneville, et... »

Dans ce moment, Théodore poussa violemment la porte, ce qui termina l'entretien.

M. Hartmann comptait beaucoup, pour le servir dans ses desseins, sur les leçons que devait nécessairement recevoir du dehors un petit garçon aussi mal élevé, aussi insupportable que l'était Théodore; car la société est bien loin d'avoir pour nous l'indulgence de nos parents, et nous fait sentir rudement nos torts, surtout dès que nous l'en faisons souffrir. Un exemple ne tarda point à se présenter.

Depuis plusieurs mois Théodore recevait dans sa chambre deux petits camarades, les fils d'un ami de M. Denneville, qui sortaient les dimanches de leur pension et venaient passer la soirée avec lui, après avoir dîné chez leur père.

Ces soirées, qui se terminaient par une petite collation, amusaient prodigieusement Théodore; mais elles n'étaient pas toujours paisibles, attendu qu'il voulait y agir en maître absolu, et, bien que les deux frères fussent d'un naturel très-doux, il arrivait parfois qu'ils se révoltaient, ce qui amenait une querelle.

Un soir que Théodore n'avait point cessé de faire jouer les jeux qu'il lui plaisait de jouer, et que Jules et Alfred, tout en se plaignant d'une pareille

tyrannie, avaient toujours fini par céder, l'heure du départ arriva. Jules était dans un coin de la chambre, s'amusant avec un bilboquet, lorsque Théodore vint le lui arracher des mains pour s'en amuser lui-même.

« Ce n'est pas honnête ce que tu fais là, Théodore, dit Alfred, qui avait douze ans et par conséquent se trouvait être l'aîné des deux autres.

— Il fallait t'en demander la permission peut-être? répondit Théodore d'un air moqueur. Est-ce que le bilboquet n'est pas à moi?

— C'est précisément pour cela, repartit Alfred, tu peux jouer avec tous les jours. »

M. Hartmann était assis devant la cheminée, lisant un journal.

« Allons, allons, dit-il; au moment de se séparer, va-t-on se disputer encore? Monsieur Alfred!

— Ce n'est pas moi qui ai commencé, monsieur, répondit le petit garçon en s'approchant du précepteur d'un air respectueux; il arrache le bilboquet à mon frère, sans même le lui demander. Il n'est pas du tout poli avec nous, et pourtant nous sommes bien complaisants pour lui.

— Cela est vrai, » dit M. Hartmann.

A ce mot prononcé gracieusement, Théodore devint rouge comme du feu, et fut saisi d'un violent mouvement de colère contre Alfred.

« Encore aujourd'hui, dit Jules, papa nous pro-

posait de nous mener dans une maison où il y a des petites demoiselles qui dansent la polka avec nous, et nous n'avons point voulu y aller pour ne pas te laisser seul.

— Ah! cela m'aurait fait bien du chagrin! répliqua Théodore en partant d'un éclat de rire.

— Alors nous ne nous gênerons plus un autre jour, dit Alfred piqué au vif.

— Vous ferez comme vous voudrez; quand on a autant de joujoux que j'en ai, on n'est pas embarrassé pour trouver des camarades.

— Tu n'en as pourtant pas d'autres que nous, reprit Alfred, et, puisque tu crois que nous ne venons chez toi que pour tes joujoux, je t'avertis que nous n'y reviendrons plus.

— Cela m'est bien égal.

— Eh bien, c'est dit, vois-tu? Viens Jules. »

En parlant ainsi, Alfred prit son chapeau et partit avec son frère.

A peine étaient-ils sortis, que Théodore se mit à chanter de suite deux ou trois airs de danse, et à marcher en long et en large dans sa chambre, sans regarder une seule fois M. Hartmann. Puis il sonna le domestique qui le servait, tout en commençant à se déshabiller dans l'intention de se mettre au lit.

« Bonne nuit, Théodore, dit le jeune précepteur, prenant un flambeau pour passer chez lui.

— Bonne nuit, monsieur, » répondit Théodore.

Le lendemain matin, le jour était venu depuis près de trois heures, et M. Hartmann attendait encore que le petit garçon vînt lui dire bonjour dans sa chambre comme de coutume. Voulant lui laisser tout le temps qu'il faudrait pour dissiper son humeur, il n'entra chez lui que lorsqu'on eut sonné la cloche du déjeuner.

Théodore, qui avait eu beaucoup de peine à s'endormir la veille, venait seulement de se lever, et il était pâle et défait.

« Êtes-vous donc malade, mon cher enfant? dit le jeune précepteur d'un air plein d'intérêt.

— Non, répondit le petit, qui le regarda d'un air triste et boudeur; mais cela doit vous être bien égal, puisque vous aimez Alfred plus que moi.

— Vous vous trompez bien, Théodore; il n'existe pas dans ce monde un enfant que j'aime autant que vous.... »

Et en lui répondant ces mots M. Hartmann serra sa petite main dans la sienne.

« Bien vrai? dit Théodore, dont le joli visage brilla de joie.

— Bien vrai. Vous en serez sûr un jour; mais votre père nous attend; ne lui parlons pas de tout ceci, il pourrait en avoir du chagrin, étant aussi lié qu'il l'est avec M. Mauger. »

Le déjeuner se passa gaiement, et Théodore pensait à peine à ce qui s'était passé la veille;

mais, revenu dans sa chambre, ayant voulu serrer ceux de ses joujoux qui étaient restés sur la table, il ne put revoir le fatal bilboquet sans éprouver au fond du cœur je ne sais quoi de pénible qui le rendait triste et soucieux. Quelque chose qu'il fît, tant que dura la journée, pour ne plus penser aux petits Mauger, il y pensait toujours, et l'idée que peut-être il ne les reverrait plus lui serrait le cœur. Il aurait bien voulu que M. Hartmann parlât d'eux le premier; mais celui-ci parlant de toute autre chose jusqu'au soir, il n'y tint plus.

« Est-ce que vous croyez qu'ils ne viendront pas dimanche? dit-il tout à coup.

— Je le crains, répondit M. Hartmann, charmé de voir l'abandon de ses camarades lui faire une aussi vive impression.

— Demandez-moi pourquoi, reprit Théodore; qu'est-ce que je leur ai dit?

— Beaucoup de choses tout à fait grossières; enfin vous les avez humiliés, et cela se pardonne très-difficilement.

— Quand on est rancuneux; et il faut qu'ils le soient joliment, s'ils se décident pour cela à ne plus revoir un camarade.

— Si vous désirez beaucoup qu'il en soit autrement, dit M. Hartmann, nous pouvons aller à la pension demain ou après.

— Oh! non, non, s'écria Théodore, que l'idée

de céder révolta à un point qu'on imagine facilement; ils croiraient que je viens leur demander pardon, et cela serait trop honteux.

— Honteux! répliqua M. Hartmann; mais je ne connais rien, au contraire, de plus honorable que de réparer ses torts.

— Oui, reprit Théodore, qui dans son dépit se parlait à lui-même, quand je serais sûr de ne pas les voir arriver dimanche, je n'irais pas leur demander pardon.

— Comme il vous plaira, repartit M. Hartmann d'un air d'indifférence; n'en parlons plus.

— N'en parlons plus, répéta Théodore.

— Je donnerais beaucoup, se dit tout bas le jeune précepteur, pour qu'ils ne vinssent pas. »

La semaine, en effet, se passa tout entière sans que l'on prononçât le nom des petits Mauger; mais Théodore était fort loin de montrer sa gaieté habituelle, et disait plusieurs fois tous les jours : « Je voudrais bien être à dimanche! »

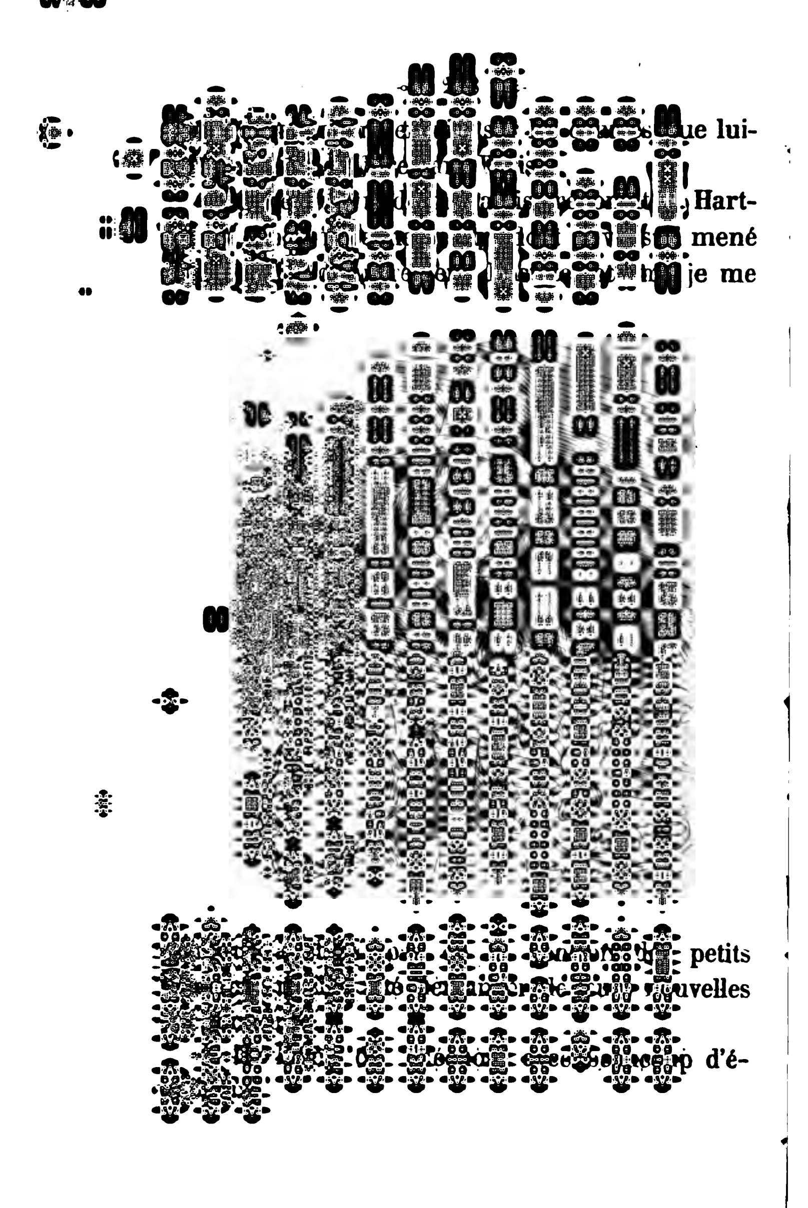
Enfin ce dimanche arriva. Une collation, plus soignée que de coutume, fut commandée, et tous les joujoux furent étalés sur la table, à l'exception du bilboquet, que Théodore, dans un redoublement de chagrin, avait jeté par la fenêtre.

Hélas! les convives seuls manquèrent à cette petite fête; car neuf heures avaient sonné sans qu'on vît arriver les deux frères. Il serait difficile

de donner une idée de l'agitation et de la souffrance de Théodore pendant toute cette soirée; elles étaient telles, que, dans sa compassion pour le pauvre enfant, M. Hartmann se serait reproché de lui avoir souhaité cette leçon, s'il n'en avait point espéré pour lui l'effet le plus salutaire.

Il voyait d'ailleurs que Théodore, soutenu par son orgueil que rien ne pouvait dompter, s'efforçait de cacher sa peine sous un air d'indifférence, soit en faisant semblant de s'amuser beaucoup à jouer tout seul, soit en disant de temps à autre : « Leur père aura voulu sans doute les garder avec lui; » ou bien : « Il est possible aussi qu'un des deux soit malade. » Toutes choses qu'il disait peut-être pour essayer de s'abuser lui-même et pouvoir douter encore d'un abandon qui l'humiliait cruellement. Le fait est qu'il n'en poussait pas moins de gros soupirs, et paraissait si malheureux, que M. Hartmann, touché de pitié, ne contredisait aucune de ses suppositions.

Le lendemain matin, M. Denneville conduisit son fils à une messe de noce, et, quand ils revinrent, M. Hartmann, sorti de son côté, venait de rentrer à l'instant. Théodore, qui était aussi triste que la veille, parvint cependant à se distraire en racontant d'un bout à l'autre à son précepteur ce qui s'était passé à la cérémonie du mariage, et



que lui-

Hart-

mené

je me

petits

nouvelles

d'é-

— Ils se portent tous deux à merveille, reprit M. Hartmann ; ils sont sortis hier comme ils le font d'habitude. »

Théodore garda quelques instants le silence, puis dit d'une voix altérée : « Alors tout est fini; les voilà brouillés pour toujours avec moi. Je les aimais pourtant bien; et cessant de vouloir se contraindre, il laissa couler ses larmes.

— Puisque vous les aimiez, mon cher Théodore, comment n'étiez-vous pas aimable et poli avec eux ?

— Je ne savais pas ce qu'il fallait faire pour cela, répondit Théodore, dont les pleurs redoublaient.

— Il fallait faire comme eux; car ce sont des enfants très-bien élevés, et je me réjouissais de les voir vos amis.

— Eh bien, c'est fini à présent! puisqu'ils ne sont pas venus hier, je suis bien sûr qu'ils ne viendront pas dimanche prochain, et je ne les reverrai plus jamais.

— Oh! cela n'est pas dit, répliqua M. Hartmann, et la première fois que vous les rencontrerez, si....

— Je ne les rencontrerai nulle part, interrompit Théodore; M. Mauger ne les amène jamais dîner chez papa. »

M. Hartmann se tut. La douleur de cet enfant, qui jusqu'alors n'avait connu que la joie, lui tou-

chait le cœur, et il était surtout heureux de voir que Théodore semblait regretter l'amitié de ses camarades beaucoup plus que le plaisir de jouer avec eux.

« Il y aurait bien un moyen, dit-il au bout de quelques minutes, de vous faire retrouver ensemble.

— Et lequel ?

— Nous sommes dans le carnaval ; il faudrait prier votre père de donner un bal d'enfants. Il est bien certain que M. Mauger y amènera ses deux fils, et vous pourrez tout naturellement....

— Oh! la bonne idée! la bonne idée! s'écria Théodore, dont les yeux se séchèrent aussitôt ; je vais en parler à papa aujourd'hui.

— Mais, reprit le précepteur, songez que c'est à vous maintenant de faire les avances de politesse et d'amitié.

— Eh bien! oui, j'en ferai, pourvu que nous nous embrassions, répondit Théodore, dont l'amour-propre et l'opiniâtreté habituelle cédaient enfin à l'espoir d'un raccommodement.

— Ah! que je serais heureux de voir cela! » dit M. Hartmann en lui serrant la main, comme pour l'encourager dans sa bonne intention.

Le jour du bal venu, M. Mauger arriva un peu tard avec ses enfants. Mais ceux-ci n'eurent pas plutôt aperçu le petit Denneville dans le premier

salon, qu'ils passèrent dans un autre, où ils se mirent à danser sans quitter la place.

Cette conduite déconcertait beaucoup les plans de Théodore; mais une chose vraiment surprenante, c'est qu'elle ne l'irrita pas au point de le faire changer de résolution.

Le grand embarras pourtant était de les saisir réunis, afin d'éviter de faire un double effort sur lui-même en leur parlant le premier, bien qu'il ne sût pas encore ce qu'il allait leur dire. Enfin le bonheur voulut qu'il les vît se rendre ensemble au buffet pour se rafraîchir et qu'une idée lui vînt aussitôt. Il marche sur leurs pas, et, tandis qu'ils boivent chacun un verre de sirop, il prend une assiette d'oranges, la leur porte :

« Veux-tu des oranges glacées, Alfred? en veux-tu, Jules? » dit-il d'un air gracieux.

Les deux frères échangèrent un regard de surprise mêlée d'attendrissement.

« Merci, Théodore, répondirent-ils amicalement, et en prenant tous deux un quartier.

— Tu t'es toujours bien porté, n'est-ce pas? reprit Alfred.

— Oui, mais j'ai eu du chagrin.... Est-ce que vous ne voulez plus venir chez nous, le dimanche?

— Si, vraiment, dit le petit Jules aussitôt.

— Nous irons dimanche, si tu veux, » ajouta Alfred.

De ce moment tout fut oublié. On entra bras dessus bras dessous dans le bal pour danser à la même contredanse, et les soirées du dimanche reprirent leur cours sans jamais se suspendre; car peu à peu Théodore cessa d'être cet enfant avec lequel personne ne pouvait vivre.

Ce petit événement avait donné à M. Hartmann beaucoup d'espérance pour l'avenir, en lui prouvant que son élève était loin d'avoir un mauvais cœur; il lui connaissait d'ailleurs, à travers ses nombreux défauts, une qualité rare : c'était une franchise remarquable ; soit que cette franchise fût dans la nature de Théodore, soit qu'elle tînt à ce qu'il ne craignait personne, il n'avait jamais menti.

M. Hartmann abandonna donc entièrement l'idée de quitter la maison, se flattant d'arriver à son but sans autre secours que le temps et l'affection que l'enfant avait pour lui. Une épreuve qu'il fit peu de jours après vint l'encourager encore davantage.

En racontant à Théodore une petite aventure de sa jeunesse, comme il était entré dans quelques détails sur l'université de Tubingue, il parla d'un élève de sa classe qu'on ne pouvait pas souffrir dans la maison, parce qu'il était curieux au point qu'il écoutait aux portes, et qu'il lisait les lettres adressées à ses camarades, quand il pouvait s'en emparer.

« Oh ! mais moi, dit aussitôt Théodore, j'ai bien

souvent écouté aux portes, et lu les lettres de papa dans son secrétaire.

— Comment! répliqua M. Hartmann, personne ne vous avait donc jamais appris que vous commettiez une action honteuse?

— Mais je ne le disais à personne.

— Parce que vous sentiez que vous faisiez mal; il y a bien longtemps que je suis persuadé qu'un certain instinct nous instruit, même dès notre enfance, de ce qui doit nous faire estimer ou mépriser de nos semblables.

— Oh! mépriser, parce qu'on est curieux! s'écria Théodore; à la bonne heure si l'on volait.

— Quant à cela, c'est autre chose, reprit M. Hartmann. Celui qui vole est mis en prison; mais il est des torts que la loi ne punit pas, et dont le mépris public fait seul justice. Par exemple, n'avez-vous pas entendu hier, à dîner, votre père dire, en parlant d'un monsieur, que c'était un homme tout à fait méprisable? Eh bien! certainement ce monsieur ne vole point, puisque M. Denneville avait dîné la veille avec lui.

— Il faudra que je demande aujourd'hui à papa comment il s'appelle, ce monsieur-là, » dit Théodore.

M. Hartmann sourit.

« Ah! s'écria l'enfant d'un air malin, gageons que vous pensez que je suis curieux.

— Oui, répondit en riant le jeune précepteur, je le pense depuis longtemps; mais je pense aussi, ajouta-t-il d'un ton sérieux, que vous venez d'apprendre qu'un curieux déplaît à tout le monde, et que vous allez tâcher de l'être moins.

— Je tâcherai, dit Théodore, d'un ton si docile, que M. Hartmann croyait d'abord n'avoir pas bien entendu.

— Vous tâcherez, mon cher enfant? Oh! voilà qui est bien, voilà qui est très-bien! Au reste, je remarque avec une grande joie, Théodore, que depuis quelque temps vous devenez beaucoup plus aimable que vous ne l'étiez. »

Comme c'était le premier éloge que le petit garçon recevait de son précepteur, et l'on sait bien pourquoi, il en fut tellement flatté qu'il rougit de plaisir.

Peu de jours après, le domestique apporta une lettre à M. Hartmann, en lui disant qu'on attendait la réponse.

« Qui est-ce donc qui vous écrit? dit aussitôt Théodore; ce n'est pas une lettre d'Allemagne, puisqu'on attend.

— Non, » répondit M. Hartmann, qui, tout en lisant, pensa que l'occasion était favorable et qu'il fallait pousser l'épreuve jusqu'au bout.

Feignant d'être fort préoccupé de ce qu'il venait de lire, il replia la lettre d'une certaine manière,

la posa négligemment près de lui sur la table, puis alla prendre dans sa chambre une petite boîte qu'il porta lui-même à la personne qui attendait.

On peut imaginer si Théodore brûlait de savoir ce que contenait la lettre, ce que contenait la boîte; aussi son premier mouvement fut-il de courir vers la table; mais tout à coup il se rappela la promesse qu'il avait faite et l'approbation qu'elle lui avait valu. « Tâchons, tâchons, » se dit-il, tout en se réfugiant dans la chambre de M. Hartmann pour ne point succomber à la tentation. Il y marchait en long et en large d'un pas rapide, et se répétait à lui même : *Voilà qui est bien, voilà qui est très-bien*, lorsque son précepteur revint : « Je n'ai pas touché à la lettre, » lui dit-il en relevant fièrement la tête, et dans sa joie M. Hartmann l'embrassa, ce qu'il n'avait jamais fait encore.

De temps à autre un heureux hasard mettait en jeu l'amour-propre du petit garçon, venait en aide au précepteur, et lui facilitait la terrible besogne qu'il avait entreprise. Un soir, par exemple, après un dîner pendant lequel Théodore venait de parler encore plus que d'ordinaire, on rentrait dans le salon, lorsqu'il entendit une dame, qui ne le croyait pas si près d'elle, dire à une autre : « Voilà un petit bonhomme bien bavard et bien ennuyeux. »

Humilié autant qu'on peut l'être, Théodore ne

tarda pas à prier M. Hartmann de quitter la société le plus tôt possible, ce qu'ils firent aussitôt. A peine furent-ils seuls ensemble, que, dans le besoin qu'il avait de soulager son cœur, Théodore raconta ce qui s'était passé, non sans se répandre en injures contre cette dame, qui venait pour la première fois chez son père et qui bien certainement, disait-il, n'y remettrait jamais les pieds.

M. Hartmann le laissa longtemps se livrer à sa colère sans prononcer une parole; puis, comme il répétait, pour la vingtième fois peut-être, les mots qui l'avaient tant offensé :

« Il est bien certain, dit le précepteur avec calme, qu'il n'y a rien de plus ennuyeux qu'un bavard.

— Je suis donc bavard? répliqua Théodore stupéfait.

— Prodigieusement.

— Pourquoi donc ne me l'avez-vous jamais dit?

— Parce que vous ne m'auriez pas écouté, répondit M. Hartmann. Rappelez-vous, Théodore, les conseils que vous donniez à votre cousin; convenez qu'alors vous étiez bien loin de sentir combien on est heureux, à votre âge, de vivre avec un homme beaucoup plus raisonnable que nous et qui nous aime tendrement; convenez qu'alors, si j'avais essayé franchement de corriger vos défauts, il y a déjà longtemps que nous ne serions plus ensemble, puisque de mon côté j'ai pensé bien sou-

vent à retourner à Francfort, tant je désespérais de vous voir jamais devenir un aimable enfant.

— Est-ce que vous y pensez toujours? est-ce que vous voulez me quitter? s'écria Théodore avec une émotion qui toucha le jeune précepteur.

— Non, reprit M. Hartmann; car, depuis quelque temps, vous êtes devenu bien meilleur que vous n'étiez.

— Je m'en suis bien douté il y a huit jours, quand vous m'avez embrassé parce que je n'avais pas touché à la lettre, dit le petit garçon, qui n'était pas fâché de rappeler son triomphe.

— Sans doute; je reconnaissais avec un extrême plaisir que vous aviez fait pour cela un grand effort sur vous-même. On prend très-vite les mauvaises habitudes, voyez-vous; mais on les perd assez promptement, quand on est bien résolu à s'en corriger.

— Et puis à présent vous me direz tout ce qu'il faut faire, n'est-ce pas?

— Oh! de tout mon cœur. Ce soir, par exemple, vous avez souffert, vous avez été humilié.

— C'est vrai!

— Eh bien, plus tard vous le seriez bien davantage; car rien n'est plus insupportable dans le monde qu'un homme bavard. Ainsi, dès demain, nous commencerons à corriger ce défaut-là.

— Et comment?

— Rien n'est plus facile. Nous sommes à table à côté l'un de l'autre ; quand vous parlerez trop, je vous pousserai le coude tout doucement, sans que personne puisse le voir ; mais vous vous tairez aussitôt.

— Peut-être pas demain, dit Théodore avec sa franchise habituelle.

— Ah ! je n'y compte point, répondit M. Hartmann en riant, mais avec le temps.

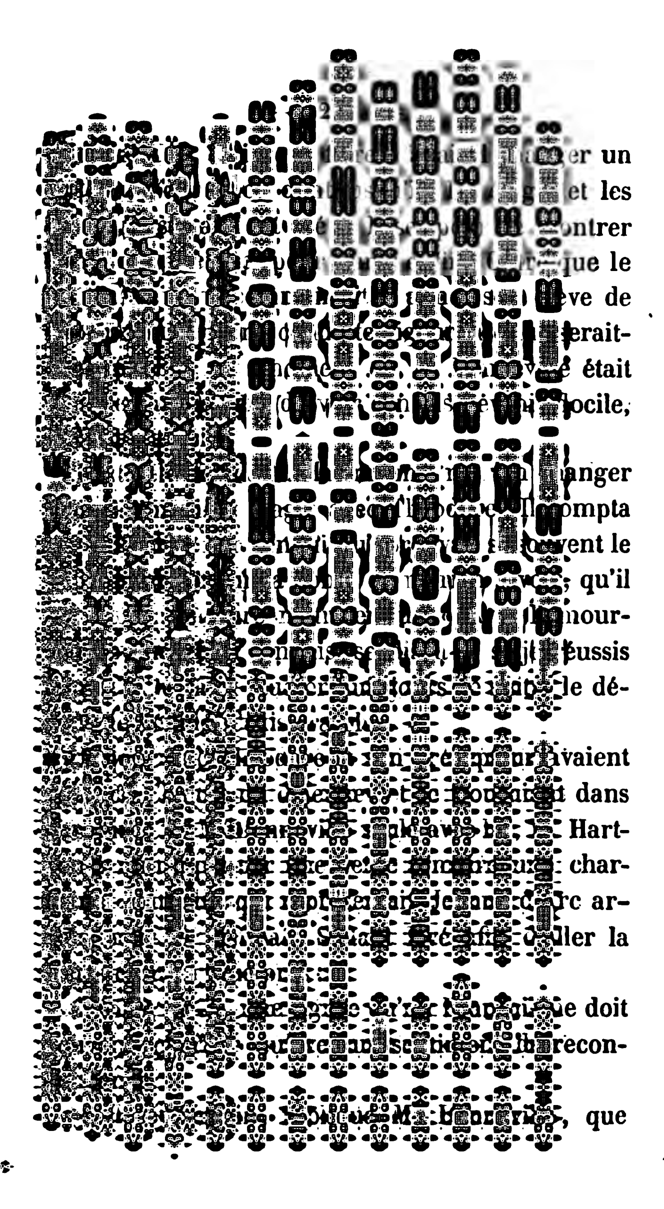
— Oui, avec le temps, » dit Théodore, qui tint parole.

Ce fut en effet avec le temps, et avec une patience que soutenait chaque jour un léger progrès fait vers le bien, que le précepteur parvenait peu à peu à faire disparaître les défauts de son élève. Il en était un cependant que, malgré tous ses efforts, il désespérait de vaincre : c'était la paresse. Le changement qui s'opérait dans le caractère de Théodore tenait en grande partie à son amour-propre, que M. Hartmann s'était bien gardé de combattre, puisqu'il le portait à bien faire. Théodore, en devenant aimable, s'apercevait bien qu'il en était récompensé aussitôt par l'affection, ou pour le moins par l'approbation de tous ceux qui le connaissaient ; il n'en était pas de même du travail, dont il avait horreur, et dont il ne devait recueillir le fruit que dans quelques années. L'avenir n'est rien pour les enfants. *C'est dans bien longtemps*, *bien longtemps*,

disent-ils quand on leur remet un plaisir au lendemain. C'était donc en vain que M. Hartmann cherchait à lui faire comprendre que la plus grande fortune n'empêche pas celui qui n'a rien appris d'être un sot, et qu'un sot est toujours l'objet de la risée du monde. C'était tout aussi vainement que, dans l'espoir d'éveiller sa curiosité sur des sujets instructifs, il lui racontait souvent quelques traits, tirés de l'histoire, des voyages, etc. Le petit garçon l'écoutait avec un plaisir extrême et se souvenait parfaitement de tout ce qu'il avait entendu; mais il ne voulait jamais lire.

Le maître d'écriture, qui enseignait aussi la grammaire, venait tous les deux jours; mais comme entre ses leçons, qui duraient une heure, les devoirs n'étaient jamais faits, on sent combien les progrès de l'élève étaient lents. Dans les premiers mois, M. Hartmann ne se lassait point de répéter tous les soirs, d'un air tranquille et froid : « Vous n'avez pas encore fait votre devoir d'aujourd'hui; » mais depuis quelque temps il lui conseillait d'un ton amical de se mettre à l'ouvrage. Il en résultait seulement que, si le petit garçon n'avait pas une bonne excuse à donner, il était fort rare qu'il ne répondît pas : « Demain, je vous en prie, demain; puisque je travaille toujours avec le maître, je finirai bien par savoir écrire. »

Théodore cependant allait entrer dans sa on-



sans cette brave fille notre pays subirait peut-être encore aujourd'hui le joug de l'étranger.

— Moi-même, qui ne suis pas né en France, reprit le jeune Allemand, j'étais bien enfant quand j'ai lu l'histoire de Jeanne d'Arc pour la première fois dans l'Histoire de France, et je me souviens fort bien qu'elle m'a prodigieusement intéressé. Cette simplicité de la pauvre bergère jointe à ce grand courage....

— Est-ce qu'elle se battait? demanda Théodore.

— Sans doute, répondit M. Denneville; elle a même été blessée plusieurs fois. C'est elle qui commandait notre armée et qui remportait toujours la victoire; tu liras tout cela en lisant l'Histoire de France. »

Dans ce moment on vint annoncer que le déjeuner était servi, et, comme on passa aussitôt dans la salle à manger, M. Hartmann se dispensa de répondre à Théodore, qui lui disait tout bas : « Vous me raconterez l'histoire de Jeanne d'Arc aujourd'hui, n'est-il pas vrai? »

Il pleuvait à verse ce jour-là, ce qui ne permettait pas de songer à faire la promenade habituelle du matin. A peine l'élève et le précepteur étaient-ils remontés chez eux, que ce dernier dit qu'il allait profiter de ce mauvais temps pour écrire en Allemagne à ses parents. Il se mit aussitôt à son bureau, et Théodore apporta près de lui ses joujoux.

Une heure à peu près se passa, pendant laquelle le petit garçon prenait tour à tour son petit théâtre, ses soldats de plomb, son carrosse à ressort, etc.; puis tout à coup il les repoussa brusquement de côté et d'autre et se jeta sur un canapé.

« Quel malheur qu'on ne puisse pas sortir! dit-il en poussant un long bâillement; tous ces joujoux-là m'ennuient.

— Vous en avez pourtant une bonne provision, répondit M. Hartmann, qui posa sa plume et se retourna vers lui.

— J'ai trop souvent joué avec.

— Mais on vous en achète tous les jours! Ne pensez-vous pas plutôt que la véritable raison, c'est qu'il est impossible de s'amuser à jouer du matin au soir? Que ne lisez-vous un peu?

— Papa n'a que des livres ennuyeux dans sa bibliothèque, répondit Théodore, et tous les contes de fées, à présent je les sais par cœur.... Puis, prenant un petit air câlin : Ce serait bien le moment de me raconter cette histoire de Jeanne d'Arc, n'est-ce pas?.

— Mais je n'ai point fini d'écrire mes lettres.

— Ne pourriez-vous pas les finir un peu plus tard? reprit le petit garçon du ton le plus caressant; vous me feriez un si grand plaisir!

— Écoutez, Théodore, vous savez que nous nous sommes promis vous et moi de rester toujours bons

amis ; aussi devez-vous remarquer que, pour qu'il en soit ainsi, je vis avec vous, non comme avec un enfant, mais comme avec un homme.

— C'est pour cela que je vous aime tant, répliqua Théodore en l'embrassant.

— Eh bien, entre hommes, mon cher petit, une complaisance doit répondre à une complaisance, et, si je renonce à la satisfaction d'écrire à mes parents pour vous raconter l'histoire de Jeanne d'Arc, il faut que, de votre côté, vous fassiez quelque chose pour moi.

— Oh! je ne demande pas mieux, répondit aussitôt Théodore ; je vais, si vous voulez, vous raconter l'histoire de Gracieuse et Percinet : elle est très-jolie, très-jolie.

— Avouez, répliqua M. Hartmann en riant, que le marché ne serait pas égal entre nous, car vous aimez beaucoup à raconter, tandis qu'il m'en coûterait pour vous satisfaire.

— Que voulez-vous donc que je fasse ? répliqua Théodore avec un peu d'impatience.

— Quelque chose qui vous coûte aussi, répondit M. Hartmann ; par exemple, le devoir que vous avez à faire pour demain.

— Tout le devoir ! s'écria Théodore en reculant d'effroi.

— Eh bien! la moitié seulement. Vous allez m'écrire une page de votre plus belle écriture, ou me

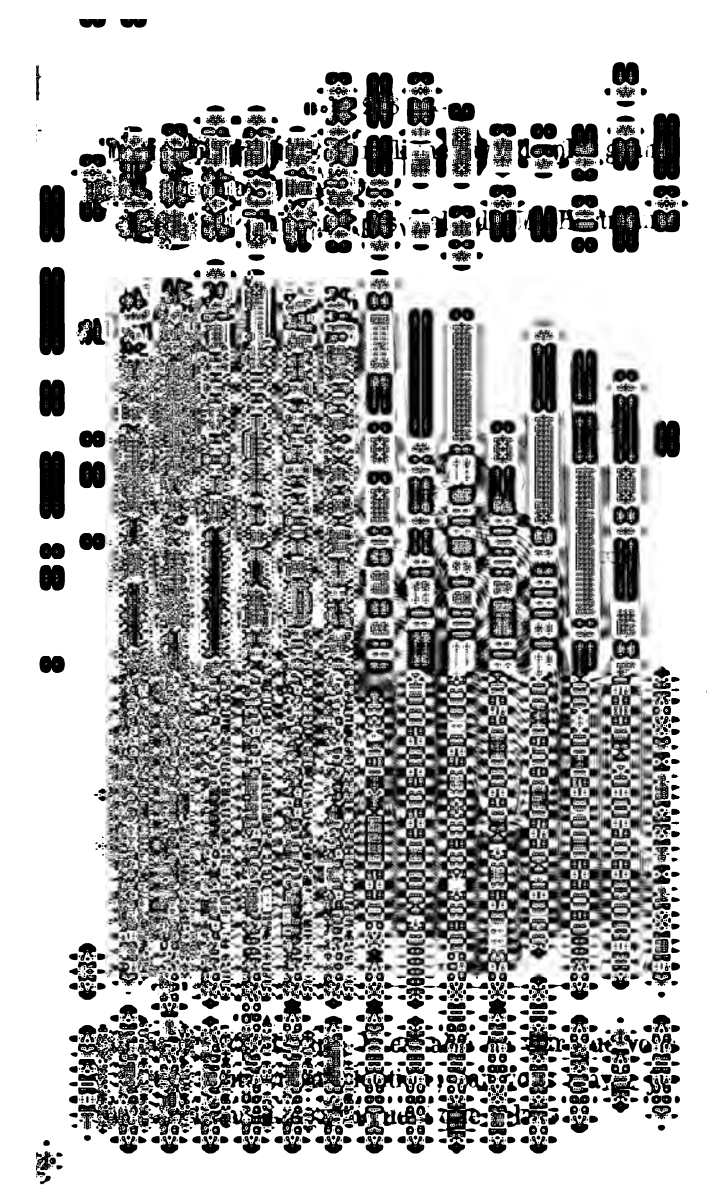
réciter tout le verbe *aimer*, ce terrible verbe que M. Duchaume ne peut parvenir à vous apprendre depuis six semaines.

— J'aime bien mieux écrire une page, dit aussitôt Théodore ; si je vous récitais le verbe, je suis sûr que je me tromperais encore, et vous vous moqueriez de moi.

— Je ne suis pas moqueur de ma nature, répondit M. Hartmann ; de plus, comme je sais que vous ne voulez jamais étudier, je sais que vous n'apprendrez jamais rien. Alors je me dis : « Théo-« dore sera toujours un ignorant ; » ce qui me fait trop de peine pour me donner envie de rire. Mais revenons à notre marché, continua-t-il plus gaiement en voyant Théodore baisser les yeux. Lequel de nous va commencer ?... Vous, sans doute ? c'est mon avis. Non que je craigne, quand j'aurai raconté l'histoire, que vous ne m'écriviez pas la page, je vous connais trop honnête garçon pour cela ; mais je crains qu'après avoir entendu l'histoire il ne vous en coûte beaucoup plus pour écrire la page.

— Ah ! vous avez bien raison, s'écria Théodore ; je vais commencer tout de suite. »

Et courant chercher dans sa chambre un exemple et du grand papier, il revint s'asseoir près du précepteur et se mit à l'ouvrage, non sans un grand désir d'avoir fini sa tâche.



Comme c'était pour la première fois que Théodore donnait occasion de lui adresser un compliment sur sa manière d'écrire, celui-ci le flatta au point qu'il acheva la page avec le même succès.

« Fort bien, fort bien, dit M. Hartmann, qui la prit et la serra dans un tiroir. Je veux la garder pour moi, quand je l'aurai montrée demain à M. Duchaume ; il sera bien surpris, je vous en réponds. Maintenant c'est à mon tour. » Puis il commença l'histoire.

On imagine bien que M. Hartmann, dans son récit, prit soin d'appuyer sur tous les points qui étaient les plus propres à intéresser un enfant ; aussi lorsque, arrivé à la mort de la jeune et vaillante fille, il se tut, Théodore s'écria qu'il n'avait jamais lu ou entendu raconter une histoire qui lui fît autant de plaisir.

En effet, lui qui d'ordinaire ne pouvait rester en repos pendant cinq minutes, il n'avait point bougé, pas prononcé un mot, tant que M. Hartmann avait parlé. Il est vrai que ce qu'il écoutait lui faisait entrevoir des choses si nouvelles pour lui, qu'il ne se lassait pas d'y prêter la plus grande attention.

« Dans quel temps tout cela s'est-il passé ? demanda-t-il à M. Hartmann.

— Au XV[e] siècle, il y a aujourd'hui plus de trois cents ans.

— Mais pourquoi les soldats anglais et français se

battaient-ils avec des lances? pourquoi n'avaient-ils pas de fusils?

— On ne s'en servait pas alors dans les armées; il y avait trop peu de temps que la poudre était inventée. A cette époque, cependant, les Anglais avaient déjà quelques canons.

— Et comment se nommait ce jeune roi de France que Jeanne d'Arc est venue secourir?

— Charles VII. Il a été le père de Louis XI, dont l'histoire est aussi fort intéressante.

— Vous êtes bien heureux de savoir tout cela, dit Théodore, qui se leva pour aller ramasser tous les soldats de plomb qu'il avait jetés à terre.

— Vous qui savez par cœur *Gracieuse et Percinet*, répondit en riant M. Hartmann, vous pourriez en savoir autant que moi si vous le vouliez. »

Et voyant Théodore fort occupé de poser sur une table des tours, des fortifications et des soldats en bataille, il ne jugea point le moment favorable pour insister. Il se remit donc à son bureau, où il acheva ses lettres, laissant le petit garçon faire lever le siége d'Orléans par un général autrichien qu'il avait placé en tête de lanciers français, en disant tout haut: « Supposons que celui-ci est Jeanne d'Arc. »

Le lendemain matin, le maître d'écriture fut comme stupéfait lorsque son élève lui présenta une page écrite d'un bout à l'autre sans un mot illisible et sans un pâté.

« C'est à merveille, à merveille, dit-il d'un air qui annonçait non-seulement la surprise, mais un extrême contentement; si vous en écriviez souvent comme cela, vous auriez avant peu une main superbe; car je vous ai toujours reconnu les plus belles dispositions du monde; mais voilà qui me fait plaisir, grand plaisir. »

A tout âge, c'est une douce chose pour un homme que de recevoir un éloge qu'il a mérité. Jusqu'alors Théodore n'avait point connu cette jouissance, les compliments que lui prodiguaient chaque jour les amis de son père ayant toujours porté sur sa jolie figure ou sur d'autres avantages qu'il ne tenait pas de lui-même, en sorte que la joie du bon M. Duchaume le ravit, et qu'il prit ce jour-là sa leçon comme il ne l'avait jamais prise.

Nous nous plaisons très-vite à bien faire, et le jour suivant, comme on ne devait sortir qu'à trois heures, à peine était-on revenu de chez M. Denneville que Théodore, regardant la pendule, dit avec un petit air capable : « J'ai bien plus de temps qu'il ne m'en faut pour faire mon devoir. »

En parlant ainsi, il s'assit à sa table, et il écrivit une page tout aussi correcte que la précédente, non sans regarder de temps en temps, du coin de l'œil, M. Hartmann qui lui souriait d'un air approbateur et satisfait.

La dernière ligne écrite, il prit sa grammaire, et la portant au jeune précepteur :

« Si vous voulez, dit-il, me faire réciter mon verbe, je crois que je le sais bien aujourd'hui. »

Il le savait effectivement, et depuis cinq semaines il aurait pu le savoir, tant sa mémoire était prodigieuse ; mais M. Hartmann se garda bien d'en faire la remarque : loin de là, il l'embrassa de tout son cœur, et redoubla pour lui, pendant la promenade, de complaisance et d'amitié.

A partir de ce jour, Théodore fit tous les matins son devoir entier. Plus d'un mois s'étant écoulé de la sorte, et l'habitude d'un travail régulier étant prise, M. Hartmann pensa qu'il était temps de faire apparaître enfin le précepteur, et de débuter dans ses fonctions en donnant à son élève des leçons de géographie et d'histoire ; puis il lui fit commencer l'étude du latin, et, comme ils ne se quittaient jamais que pour peu d'instants, il lui fut très-facile de lui apprendre la langue allemande, qu'ils parlaient toujours ensemble.

Il résulta de tout ce qu'on vient de lire que Théodore, à quinze ans, ne ressemblait en rien à ce petit garçon, qui semblait ne devoir être toute sa vie qu'un sot, insupportable à tout ce qui l'entourait. A quinze ans, Théodore était gracieux et poli pour tous ; non-seulement il était instruit autant qu'on peut l'être à cet âge, mais il avait pris le

goût de l'instruction, et, grâce à celui que son bonheur avait envoyé à temps pour le sauver, à celui qui lui avait tout appris, jusqu'au moyen de se faire aimer des autres, ses défauts avaient disparu.

L'éducation finie, M. Denneville, dont la reconnaissance égalait la joie, doubla la pension qu'il avait promis de faire au précepteur de son fils, ce qui permettait à M. Hartmann de retourner en Allemagne pour y vivre dans l'aisance; mais Théodore obtint de lui qu'il viendrait passer tous les ans trois mois à Paris, dans l'appartement qu'ils avaient habité ensemble.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

